


THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME V



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1908

Reprinted with the permission of the Société des Américanistes

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue
New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY, LTD.
Berkeley Square House
London, W. 1

First reprinting, 1966, Johnson Reprint Corporation
Printed in the United States of America

LES VOYAGES DE RICHARD GRANDSIRE
DE CALAIS
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD (1817-1827)

PAR LE Dr HAMY

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ[1]

La paix était rétablie et les mers lointaines, fermées depuis de longues années à nos entreprises par les croisières anglaises, étaient redevenues accessibles à nos vaisseaux. De tous les côtés, des préparatifs se faisaient dans les ports et l'on s'apprêtait notamment à entamer des relations d'affaires avec ces vastes contrées de l'Amérique latine que leur émancipation ouvrait désormais à notre négoce.

L'un des premiers Français qui se décida à organiser ainsi, tout au début de la Restauration, une expédition lointaine pour le Sud américain, est un Calaisien, du nom de Richard Grandsire, et le navire qu'il a conduit à Montevideo et à Buenos-Ayres est la petite goélette *la Céleste*, de 83 tonneaux de jauge, montée par douze hommes d'équipage commandés par le lieutenant de vaisseau Villeneuve, du port de Dunkerque.

Jean-Baptiste-Richard Grandsire était un homme de 41 ans. Il était né à Calais de François Grandsire et de Marie-Magdeleine-Victoire Moore. Son père, fils d'un autre François, tailleur d'habits à Fréthun, et de Marie Delplace, s'était marié à Calais le 27 juin 1770, à l'âge de vingt ans, et il avait eu de cette union Pierre-François Jean-Baptiste (11 novembre 1772), le fondateur de la maison de commerce de la rue du Port, et Jean-Baptiste-Richard (24 juillet 1776), notre voyageur.

1. Mémoire lu à la Société des Américanistes dans sa séance du 7 novembre 1905.

François Grandsire avait exercé d'abord la profession de mercier (1772); il devint plus tard aubergiste (1789) et l'établissement prospère qu'il a longtemps dirigé s'est transformé entre les mains des Quillac en un hôtel qui a connu de beaux jours.

Un autre Grandsire, proche parent du précédent, Louis-Guillaume, mort à Boulogne en 1774, avait été « maître des postes du Roy », dès 1741, dans la même ville, et tenait lui-même une auberge renommée, à laquelle le peintre Hogarth a fait allusion dans sa célèbre gravure de 1749.

Tout ce que j'ai pu savoir de la jeunesse de Richard Grandsire, c'est qu'à l'âge de vingt-deux ans, il s'est trouvé témoin du mariage de son aîné avec Jeanne-Sophie Tucker (21 fructidor an 6, 7 septembre 1790). Il vivait alors à l'hôtellerie paternelle. Quelle fut son éducation? Comment s'est développé chez lui ce goût pour les voyages qui se manifesta brusquement en 1817? Où s'est-il formé à l'étude des sciences politiques, économiques et naturelles auxquelles il s'adonna avec succès au cours de ses entreprises américaines? L'enquête prolongée que j'ai conduite dans sa ville natale et ailleurs ne m'a rien appris de tout ce long passé du voyageur calaisien.

Je suis seulement en mesure de constater, dès le début de ce travail, que celui qui en a fourni le sujet fut loin d'être un homme ordinaire. Et vous jugerez sans aucun doute qu'il méritait d'être tiré d'un injuste oubli, ce modeste négociant d'une petite ville de province, transformé spontanément, dans un but politique, en agent volontaire commercial, politique, scientifique et qui, sans aucun mandat du gouvernement de son pays, dirige résolument une enquête délicate et prolongée, et rapporte à lui seul plus de renseignements utiles et sûrs que l'on n'en avait jamais eu en France à aucune époque sur les nouvelles Républiques latino-américaines.

I

La Céleste est en cours d'armement au commencement de 1817 et Grandsire, qui va s'embarquer sur ce petit navire avec 10 passagers et les 13 hommes, capitaine et marins, qui forment l'équipage, craint une mauvaise rencontre avec les corsaires qui n'ont pas tout

à fait disparu de l'Atlantique du Sud [1]. Il demande à se munir de quelques bouches à feu avec leurs munitions, et le service maritime, n'ayant le droit d'autoriser à sortir que les fusils et pistolets d'un certain modèle, en réfère à l'Administration centrale.

Or, on imagine à Paris que les passagers de *la Céleste* pourraient bien être des conspirateurs bonapartistes, se proposant d'enlever Napoléon à Sainte-Hélène et c'est seulement le 25 mai que la goélette suspecte peut enfin sortir du port de Calais, faisant route pour le Brésil [2]. A cent cinquante lieues de la côte américaine, *la Céleste* rencontre un bâtiment venant de Rio-Janeiro, et les renseignements défavorables que Grandsire recueille au passage le décident à mettre le cap sur Montevideo, où il arrive le 7 avril.

Les forces portugaises occupent cette ville depuis le 19 janvier, sous le commandement du général Charles-Frédéric Le Cor, baron de Laguna. Cet officier supérieur, âgé de plus de 60 ans, avait fait la guerre de la Péninsule sous Wellington; c'était, nous dit Grandsire, un homme de haute taille (5 pieds 10 pouces), d'un port grave et d'un tempérament sec, assez aimé de ses soldats et des habitants. Le Cor avait sous ses ordres les forces de terre et de mer dont le Portugal avait pu disposer, c'est-à-dire environ 5.000 hommes de troupes européennes dont 12 à 1500 cavaliers [3] et une escadre légère formée de deux corvettes de 24 et 28 canons, de trois bricks de 16 à 22, d'une goélette de 8 et d'une embarcation de moindre valeur. Ces troupes de terre et de mer mal armées, mal habillées, mal payées (la solde était en retard de 7 mois et demi) constituaient une force médiocre pour lutter contre les partisans aguerris dont les excès avaient provoqué l'intervention portugaise [4], et qui, contraints par la complicité des habitants qu'ils

1. Ils n'en rencontrèrent pas moins de vingt-cinq en août suivant dans le seul port de Buenos-Ayres. C'étaient des bâtiments armés de 16 à 26 canons et montés par près de 3.000 marins tous américains.

2. Tous les détails relatifs à ce premier voyage sont tirés de la *Relation d'un Voyage fait à Buenos-Ayres par M. Grandsire, armateur, propriétaire de la goëlette française, « la Céleste »*, dont un exemplaire manuscrit est conservé aux archives des Affaires étrangères.

3. Les chiffres donnés par les *Apuntes para la Historia de la Republica Oriental de Uruguay*, publiés à Paris en 1864 (in-8, t. I, p. 40), sont manifestement exagérés.

4. Cf. *Apuntes*, t. I, p. 60.

rançonnaient, à abandonner Montevideo, cernaient maintenant la ville, au nombre de quelques centaines et parvenaient à l'affamer.

A la tête de ces *gauchos*, comme on les appelait déjà, se trouvait un créole nommé Jose Gervasio Artigas, âgé de 59 ans [1], apparenté aux meilleures familles de Montevideo. A quinze ans, ce précoce malfaiteur avait fui l'école pour prendre la campagne et s'était joint à une troupe de contrebandiers qui infestaient la frontière. Il avait belle figure et regard assuré, et ne tarda pas à en imposer aux êtres grossiers au milieu desquels il était venu vivre. Son intelligence, sa bravoure, sa férocité en firent promptement un chef redoutable autour duquel accoururent se rallier tous les rôdeurs de la pampa, et les autorités espagnoles ne purent venir à bout de ce ramassis de bandits qu'en en formant un corps de *carabineros de costas y fronteras* dont Artigas devint le capitaine en même temps qu'il recevait une décoration militaire.

Mais l'État-major espagnol ne pouvait pas se résigner à subir une confraternité que devait lui imposer, disait-on, l'intérêt de la colonie, et l'on fit si bien sentir à Artigas, dans le corps d'officiers, le mépris qu'inspirait son passé, qu'il reprit la campagne humilié et furieux avec ses *boleros*.

C'était l'instant précis où la capitale de la vice-royauté se prononçait contre la mère-patrie (10 mai 1810), et Artigas, nommé lieutenant-colonel dans les forces révolutionnaires, se signala par ses cruautés contre les Espagnols et sa vaillance dans le premier assaut de Montevideo. Après avoir servi quelque temps sous José Rondeau, il a voulu être maître à son tour et c'est dans sa ville natale, peuplée déjà de plus de 25.000 habitants, qu'il a établi le siège de son autorité. C'est de cette place qu'il envoyait de tous côtés des bandes ravager les provinces jusqu'au Chaco et jusqu'au Paraguay et fomenter l'insurrection, aussi bien chez les Brésiliens que chez les Argentins. Et c'est ce qui explique pourquoi l'entrée, sans coup férir, de Le Cor à Montevideo, fut partout saluée avec tant de joie (19 janvier 1817.)

On a voulu de nos jours faire de José-Gervasio Artigas un des héros de l'indépendance Sud-américaine. Il y a un *departemento*

1. Grandsire l'a vu plus jeune, il ne lui donne que 42 à 45 ans. Je prends mon chiffre dans les *Apuntes* qui font naître Artigas vers 1748 (t. I, p. 1).

de l'Uruguay qui porte son nom abhorré, et à trois reprises la République Orientale a reproduit son effigie sur ses timbres-poste. On voit que ce n'est pas du tout sous cet aspect de patriote et de libérateur qu'il est apparu aux yeux de notre informateur de 1817, et je puis ajouter que Rengger et Longchamps, Brunel qui est l'écho de Bonpland, les Robertson, etc., ont partagé, au sujet d'Artigas, les sentiments de Richard Grandsire[1].

II

Cependant la situation des Portugais dans le chef-lieu de la *Banda Oriental* devenait de plus en plus précaire. Au moment où Grandsire visitait Montevideo, huit cents *artigueños* tenaient presque bloquées les troupes de Le Cor; les vivres devenaient rares et la viande coûtait dix fois sa valeur courante. Grandsire fut témoin le 13 août, à deux heures de l'après-midi, d'un incident qui montre comment il peut suffire de quelques hommes résolus pour affamer une forteresse. « Une barque chargée de provisions expédiées de la ville, écrit-il dans un de ses rapports, se rendait au fort de Montevideo en traversant la baie; elle était montée par 25 hommes armés, 12 à 15 *gauchos* se présentèrent, le fort tira pour protéger le débarquement et, malgré son feu soutenu, les *gauchos* descendirent des hauteurs au galop et s'emparèrent de la barque et des vivres, les hommes du bateau ayant pris la fuite. » Les habitants et les militaires, témoins de ce qui se passait, dirent à Grandsire que c'était la troisième fois que cela arrivait dans la semaine !

Aussi le général portugais, honteux et découragé, vient-il d'écrire à sa Cour pour être rappelé, avec ses forces européennes, d'un pays où l'on fait la guerre sans gloire et sans honneur. Il ajoutait que le seul moyen d'en finir avec Artigas « serait de remplacer

1. L'auteur plus récent des *Apuntes* abonde dans le même sens : « En una palabra el resultado de los nueve años de su dominacion fué la completa ruina del Estado Oriental que en aquella sazon era uno de los mas florescientes, siendo asi mismo la causa de la anarquia y demoralizion de otras provincias y ciudades. » (*Apuntes*, t. I, p. 60). — Et c'est à l'auteur de tous ces maux qu'on a consacré un *departemento*.

les troupes européennes par des troupes brésiliennes qui étaient beaucoup plus aptes à ce genre de guerre. » Et Grandsire, qui rapporte la chose au ministère des Affaires étrangères, se demande jusqu'à quel point les troupes du pays méritent la confiance du gouvernement portugais. Il semble qu'il pressente la révolution prochaine qui va amener la fondation de l'empire de Dom Pedro Ier.

Grandsire eut deux nouvelles audiences du général Le Cor et il en a rendu compte en détail aussi bien que de la première dans ses rapports conservés au quai d'Orsay. On y trouve d'abord des renseignements précis sur les troupes d'Artigas, leur manière aujourd'hui bien connue de combattre avec « le fatal lacet », leurs qualités de sobriété et d'endurance, de courage et d'obéissance aux chefs. Un autre paragraphe se rapporte à la *Colonia del Sacramento* qui n'est séparée de Montevideo que par 25 ou 30 lieues et qui est pour l'instant le quartier général des Artigueños. Un troisième, beaucoup plus développé, est consacré au rôle de l'Anglais dans les démêlés de l'Espagne avec le sud américain et aux mœurs commerciales qui le font exécrer des malheureux créoles, traités par lui comme les Indiens de ses colonies orientales. En vrai Calaisien, à peine sorti d'un quart de siècle de luttes acharnées contre l'ennemi d'Outre-Manche, Grandsire maltraite fort cet adversaire toujours prêt à humilier par ses discours et par ses écrits les autres nations de l'Europe et la malheureuse France, en particulier, qu'il sent bien n'avoir pas terrassée malgré tous ses efforts.

C'est à discréditer notre pays que les agents anglais s'emploient particulièrement auprès des Américains du Sud. « Ils professent, dit Grandsire, que le Roi est sous la dépendance de Wellington et que si l'on ne se comporte pas comme ils l'ordonnent, ils ont en leur pouvoir de partager notre beau pays. » Et il ajoute « qu'il eut toutes les peines du monde à dissuader M. le général Le Cor, en assurant à S. E. qu'il y avait des ministres qui avaient toute la confiance du Roi et qu'ils se sacrifieraient pour l'honneur et le bonheur de la France. »

Et l'officier portugais de demander alors pourquoi une nation qui veut se faire respecter envoie pour agent « un aussi mince sujet » que celui qui est à Rio-Janeiro pour la représenter, et il évoque le souvenir des dernières intrigues anglaises à Pernambuco et ailleurs. Et les protestations du vieux guerrier se poursuivent

contre cette puissance « qui pendant vingt-cinq années a mis en feu les quatre coins de l'Europe et aujourd'hui organise la révolte dans les vastes régions d'un autre hémisphère. » J'ai déjà dit que Le Cor avait servi plusieurs années sous Wellington et qu'il connaissait de près les Anglais.

III

S'il y avait du moins un agent, *si mince qu'il fût*, accrédité auprès du gouvernement portugais de Rio, il ne se trouvait encore en 1817 dans toute l'Amérique espagnole aucun représentant des intérêts français, commerciaux ou politiques. C'est que, pour éviter de froisser les susceptibilités des Bourbons d'Espagne, le roi Louis XVIII s'était refusé jusqu'alors à reconnaître le nouvel ordre de choses à Buenos-Ayres et ailleurs. Et lorsque Grandsire, ayant pris congé de Le Cor qu'il laissait dans les meilleures dispositions en faveur de nos nationaux, arriva le 17 août à Buenos-Ayres, il n'y trouva même pas un simple agent français, tandis que les Anglais et les Américains y entretenaient déjà des consuls généraux « pour la protection de leur négoce » et au besoin « pour traiter de la politique. »

Désireux de poursuivre à ce double point de vue l'enquête si bien commencée à Montevideo, Grandsire obtient une audience du Directeur suprême de Buenos-Ayres, qui se trouve être un ancien émigré d'origine française. M. de Puyrredon lui fait le meilleur accueil, et le secrétaire général du gouvernement, qui réunit entre ses mains les ministères de la guerre et de la marine et le secrétariat de l'Etat, est invité à bien traiter le voyageur français et à l'instruire de son mieux dans l'intérêt de ses compatriotes qui voudraient s'établir et trafiquer dans ce pays neuf.

C'est ainsi que Grandsire put être renseigné par une note officielle, dont il envoyait aussitôt une copie au quai d'Orsay, sur les causes de la guerre, ses progrès et ses chances, les ressources infinies qu'offrent Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou et surtout le Paraguay, les moyens enfin pour la France d'avoir en peu de temps dans ces parages un commerce très florissant qui lui assu-

rerait une prépondérance que les Anglais chercheraient en vain à lui disputer. « Je m'étendis surtout, dit Grandsire, avec le Secrétaire comme avec le Directeur suprême, sur les avantages que je voyais que la France pouvait retirer de la pêche des phoques et de la baleine dans ces parages encore inexploités. »

Grandsire insiste, dans son message, sur la nécessité d'organiser une agence française à Buenos-Ayres comme à Montevideo. D'après les dispositions qu'il reconnaît dans les chefs avec lesquels il confère, il lui semble qu'ils recherchent en Europe un appui pour lutter contre le despotisme britannique, maintenu par la présence d'une frégate et d'une corvette stationnées dans le Rio de la Plata sous les ordres du Commodore Bowles [1]. Et Grandsire ne doute pas que la création d'un consulat, ou au moins d'une agence à Buenos-Ayres, ne produise le meilleur effet et ne centuple les ressources de notre commerce.

Comme il ne m'appartient pas, poursuit-il adroitement, de préjuger des intentions du gouvernement, ni de connaître s'il serait de sa politique d'établir un consulat accrédité dans les formes, je ne fais qu'indiquer les nécessités d'un agent quel qu'il soit, dans un pays qui devient de plus en plus intéressant par le rôle qu'il est appelé à jouer par sa position géographique. »

« Buenos-Ayres commande la route du Chili par terre, dont l'ouverture neutraliserait pour une certaine part l'action de la marine anglaise. Son port pourrait, en outre, devenir le point de départ d'une autre route commerciale vers le Cap de Bonne-Espérance, « où l'on enverrait des viandes sèches et salées, des mulets et beaucoup d'autres produits en échange des denrées de la Chine et de l'Inde qui y abondent et sont à très bon compte. »

Enfin, les fleuves Uruguay, Paraguay et le Parana qui se jette dans la Plata où il a huit lieues d'embouchure » offrent les plus grandes ressources pour créer des relations avec l'intérieur du continent et notamment avec le Paraguay, dont notre voyageur trace un tableau véritablement enchanteur : « Je fus fortement

1. Bonpland avait assisté le 3 février au départ d'Angleterre de cette escadre comprenant, outre les deux unité, dont parle ici Grandsire, une autre frégate et un brick. Il prend soin de remarquer, dans une note manuscrite que j'ai sous les yeux, le déplacement de cette force qui était auparavant à Rio et son augmentation (*Pap. Bonpland, Bibl. du Museum*).

invité à aller visiter Francia, son Directeur suprême, écrit Grandsire, même porté par toutes les raisons les plus plausibles et les plus convaincantes à me rendre auprès de ce personnage, et c'est M. de Puyrredon qui s'étendit le plus sur la nécessité que je fisse le voyage. Les deux gouvernements s'entendent très bien sur le but général de l'indépendance qu'ils ont conquise, mais un intermédiaire intelligent et revêtu de leur confiance les mettrait promptement d'accord sur les points de détails. Ces deux États ne peuvent se passer l'un de l'autre. »

Les produits du Paraguay sont variés et d'une richesse immense, et, au point de vue français, Grandsire esquisse une première fois, au profit de notre colonie de Cayenne, un projet grandiose et quelque peu chimérique de communications fluviales avec ces territoires immenses, demeurés inconnus aux Portugais, qui n'ont pu réussir à soumettre des tribus errantes, dispersées sur un espace de 4 à 500 lieues.

On pourrait atteindre ainsi « les territoires de Don Francia », et Grandsire croit pouvoir assurer au ministère des Affaires étrangères que le *Suprême* serait enchanté que cette voie fût ouverte avec son pays et surtout par l'entreprise de la France. « De sa part aucun effort ne serait épargné, affirme-t-il, pour lever les obstacles et les difficultés. »

Comment Grandsire démêlait-il les intentions réelles, mais secrètes du mystérieux personnage? Comment avait-il appris que celui-ci souhaitait l'ouverture de ces relations commerciales dont il parlait encore huit ans plus tard avec Rengger [1].

Il ne me semble pas douteux que notre voyageur ait trouvé, sur sa route, dès 1817, un agent secret du dictateur qui lui a suggéré, à son insu peut-être, les formules qu'il transmet ainsi au quai d'Orsay. Francia ne déclarait-il pas à son prisonnier suisse, en 1825, *qu'il avait entendu parler de Grandsire lors de son premier voyage à Buenos-Ayres*, ajoutant qu'il savait fort bien *qu'il s'y occupait de politique beaucoup plus que d'histoire naturelle!* [2]

1. Voy. à ce sujet les propos de Francia rapportés par Rengger et Longchamp dans l'*Essai historique sur la Révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia* (Paris, 1827, 1 vol. in-8, p. 165-166).

2. *Ibid.*, p. 121.

Grandsire s'est décidé à vendre sa goélette en mai 1818 « pour faire le commerce depuis le Cap Horn jusqu'à Rio-Janeiro, en exploitant toute la rivière de la Plata ». Hervaut, un capitaine du port de Marennes, commande dorénavant ce petit navire, qui part pour le 1er septembre et va se faire prendre à l'Assomption par le dictateur qui tiendra cet officier en captivité pendant quatre longues années (1821-1825).

Grandsire poursuit cependant avec persévérance à Buenos-Ayres ses enquêtes théoriques et pratiques. C'est alors qu'il a connu Bonpland et Roguin, Angelis et Mora et les deux Robertson. Il s'est pris notamment d'une particulière sympathie pour Aimé Bonpland, l'ancien compagnon d'Alexandre de Humboldt, dont il partage les goûts pour les voyages et l'histoire naturelle, et nous verrons plus loin la part fort active qu'il prendra aux tentatives faites pour délivrer son ami, devenu en décembre 1821 prisonnier de ce même Francia sur lequel tant d'Européens et lui-même, tout le premier, s'étaient si complètement aveuglés à Buenos-Ayres et ailleurs.

IV

José-Caspar-Tomas-Rodriguez Francia [1] — le docteur Francia, comme on l'appelait communément, par ce qu'il était docteur en théologie de l'Université de Cordoba — était né en 1736 dans la province brésilienne de Sao Paolo ; il avait donc alors 65 ans.

Son père, venu de France en Portugal et passé de là au Brésil, s'était uni à une créole et l'enfant issu de ce mariage, destiné d'abord à la cléricature, avait été élevé par les franciscains. Sans aucune vocation pour le service des autels, il s'était fait avocat à l'Assomption où son désintéressement, sa probité, son courage professionnel l'avaient fait aimer du populaire. Nommé membre du *Cabildo*, puis alcade, il se montra juge aussi incorruptible qu'il avait été avocat intègre et conquit un tel ascendant sur ses compatriotes qu'il devint l'âme du nouveau gouvernement républicain et que, lorsque le Congrès de 1813, copiant l'une de nos constitutions

1. Cf. Rengger et Longchamp, *op. cit.*, p. 10. — S. P. and W. P. Robertson, *Francia's Reign of Terror* being the continuacion of *Letters on Paraguay*, London, 1839, in-12 *pass.* — Etc.

récentes, s'ingénia à créer un *Consulat*, il n'eut aucune peine à s'emparer du premier siège consulaire, laissant son rustique rival, Fulgencio Yagros, occuper provisoirement le second, que lui enlevait bientôt le Congrès de 1814, en attendant que Francia fît fusiller son malheureux collègue avec quarante de ses partisans (1820).

Francia, demeuré seul, s'imposait successivement comme dictateur triennal (1814) puis comme dictateur à vie (1817) [1] et renouvelait dès lors à son profit les anciennes pratiques des Jésuites, en fermant aux étrangers le pays dont il est désormais le maître incontesté. Comme il se défie des Argentins, dont le Paraguay a dû repousser à deux reprises les invasions ; comme d'autre part les bandes d'Artigas, venues de l'Uruguay, ont occasionné la ruine des missions les plus prospères, Francia barre la route du fleuve et les Européens de toutes nations sont désormais exclus du Paraguay aussi bien que les Espagnols des Républiques du Sud.

Le dictateur ne se relâchera quelque peu de cette politique d'exclusion, qui assure d'ailleurs la paix de son pays au milieu des guerres civiles qui ensanglantent toute l'Amérique espagnole, que le jour où les Anglais se seront décidés les premiers à donner à l'Europe le signal de la reconnaissance des Républiques latines en signant un traité de commerce avec les Argentins (1825), et ce ne sera pas sans exprimer le regret que le gouvernement français n'ait pas pris les devants sur l'Angleterre. « L'analyse du caractère national, disait alors Francia à Rengger qui nous l'a rapporté, la communauté de religion et la nature des produits industriels de la France, plus appropriée aux besoins de ces contrées, semblaient appeler ces relations qui eussent ouvert des voies nouvelles et inappréciables au commerce français. » Mais ce gouvernement « au lieu de se signaler par un acte libéral et conforme aux intérêts de la France » a pris sa part des intrigues qui ont eu pour objet de donner à l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres le prince de Lucque pour souverain ; d'ailleurs le roi de France soutient en Espagne « par une expédition ruineuse un trône chancelant dont il ne fait par là que reculer la chute ». Et Francia, qui s'attend, dit-

1. Il prit alors le titre de *supremo dictator perpetuo de la Republica del Paraguay* (Rengger et Lonchamp, *op. cit.*, p. 291).

il, à voir la flotte française attaquer la République latine au nom de Ferdinand VII, se montre, lui, fils de Français, plus hostile encore aux Français qu'aux autres étrangers.

V

La capture de Bonpland est la plus audacieuse des nombreuses manifestations dirigées par Francia contre les savants d'Outre-Mer. S'il avait fait arrêter, en effet, à *l'entrée de son territoire*, les voyageurs, médecins, naturalistes, négociants de nationalité de toute sorte, Parlett, Rengger, Longchamp, Hervaut, et qui s'étaient permis de franchir, malgré ses défenses les frontières de cette Chine *transatlantique*, c'est *de l'autre côté* du Parana qu'il envoyait, par une nuit de décembre 1821, une troupe de quatre cents hommes armés s'emparer du savant français qui lui portait ombrage et ruiner sa colonie. La majeure partie des Indiens des anciennes Missions que Bonpland avait rassemblés à Santa-Maria, étaient égorgés par les envahisseurs qui livraient aux flammes logis, instruments, récoltes et plantations. Bonpland, blessé d'un coup de sabre à la tête et chargé de chaînes, était brutalement poussé dans une barque qui lui faisait passer le fleuve et interné au voisinage de l'ancienne Mission de Santa-Maria da Fé [1].

La nouvelle de cet attentat inqualifiable est transmise aussitôt à Buenos-Ayres par le négociant français Dominique Roguin qui en ce moment approchait de Santa-Maria où il venait voir son ami Bonpland, et ce fut dans toute l'Europe savante, et particulièrement en France, en Angleterre et en Allemagne, un mouvement énorme de réprobation contre le dictateur [2].

Nul ne se montra plus ému de ce douloureux événement, nul ne fut plus empressé à tenter un effort pour rendre le prisonnier de France à la liberté et à ses travaux, que Richard Grandsire, rentré à Calais depuis quelque temps déjà de son premier voyage dans l'Amérique du Sud. J'ai dit comment il s'était lié, pendant son

1. Cf. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland, médecin et naturaliste, explorateur de l'Amérique du Sud, sa vie, son œuvre, sa correspondance*, avec un choix de pièces relatives à sa biographie, un portrait et une carte. Paris, Guilmoto, 1906, in-8, p. XLVIII et suiv., 80, etc.

2. Id., *ibid.*, p. LII et suiv.

séjour à Buenos-Ayres, avec l'ancien compagnon de Humboldt qui était venu s'établir dans cette ville à la fin de janvier 1819.

Richard Grandsire, en revenant en France, avait trouvé le meilleur accueil aux Affaires Etrangères. On avait tenu le plus grand compte de ses rapports et, dès 1818, des *agents de Commerce* avaient été envoyés, à Buenos-Ayres, ainsi qu'il l'avait suggéré [1], tandis que Cavaillon avait été nommé à Montevideo avec des fonctions analogues [2]. Enfin, pour le récompenser de ses inestimables services, le Roi lui avait décerné la Croix de la Légion d'honneur [3].

Un instant il avait dû prendre la direction des affaires de la maison de commerce, son frère ayant accepté à l'armée d'Espagne un poste financier d'une certaine importance [4]. Mais Grandsire aîné était revenu du Haut-Ebre et il semblait que Richard n'eût plus qu'à se laisser vivre, entouré de la considération de tous, dans un repos relatif. Les collections qu'il avait formées dans ses voyages lui offraient d'ailleurs, au milieu du mouvement des affaires, des distractions intéressantes et utiles.

Cependant la passion des voyages qui, une première fois, l'avait entraîné dix ans plus tôt à travers l'Atlantique, n'avait fait que grandir encore chez lui, malgré ses quarante-huit ans. Il ruminait sans cesse ce grand projet d'exploration qu'il avait conçu naguère : il ne songeait à rien moins, nous l'avons vu, qu'à relier par un immense trajet la Guyane française et l'Amazone au Parana, et il n'attendait qu'un prétexte pour se remettre en route vers ces terres lointaines, dont il avait rapporté des souvenirs si enchanteurs.

Il apprend le sort de Bonpland ; il volera bientôt à son aide, il pénétrera chez Francia et, tout en délivrant son ami, il cherchera à élucider ce grand problème des communications hydrographiques entre l'Amazone et le Rio de la Plata. Ces résolutions bien arrêtées dans

1. Le premier agent officiel ne fut toutefois envoyé qu'en 1827 avec le titre de Consul général et ce n'est qu'en 1846 que le gouvernement de Louis-Philippe accrédita le premier ministre de France en Argentine.

2. Ce n'est aussi qu'en 1846 qu'il a été créé à Montevideo un poste de *consul général et chargé d'affaires*.

3. On lui a souvent donné depuis lors le titre de Chevalier Grandsire.

4. Grandsire aîné fut, en effet, pendant cette campagne, payeur principal attaché à la division du Haut-Ebre (armée des Pyrénées) et il a été fait, lui aussi, à cette occasion, chevalier de la Légion d'Honneur (*Note de la Grande Chancellerie*).

son esprit, Grandsire court à Paris se mettre à la disposition d'Alexandre de Humboldt, qui approuve de toutes ses forces le double projet de l'explorateur calaisien. En ce qui concerne Bonpland en particulier, l'illustre fondateur de l'américanisme est tout heureux de trouver une occasion nouvelle de manifester sa vieille et sincère amitié pour son ancien compagnon d'aventure. Et, sans perdre de temps, il s'adresse à Georges Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il n'ignore pas que ce Corps officiel ne saurait s'aboucher directement avec un personnage politique, volontairement ignoré du gouvernement de la France. Mais il n'est pas interdit à l'Académie d'écrire à un simple particulier comme Grandsire une lettre où on lui exprimera le vif intérêt que prend l'Institut Royal de France à un de ses correspondants « qui a enrichi l'histoire naturelle d'ouvrages importants et généralement estimés [1]. »

Le temps presse, Grandsire doit quitter Paris dans quatre jours. Humboldt rédige d'avance une lettre que Cuvier corrige, signe et fait signer à Jussieu, Thouin et Desfontaines. Mirbel, de son côté, a sollicité une pièce analogue des professeurs du Muséum et Humboldt remet en temps voulu à Gransire ces documents qu'il communiquera, dès son arrivée au Paraguay, au geôlier du malheureux Bonpland.

Grandsire gagne, par la voie anglaise [2], Rio-Janeiro où il arrive en mai 1824. Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, l'a recommandé au comte de Gertas, récemment accrédité (1822) comme consul général et chargé d'affaires de France au Brésil. Ce diplomate obtient pour le voyageur français une audience du nouvel empereur Dom Pedro I et de son auguste épouse, et *le Diario de Janeiro* du 5 juin vient apprendre aux amis du prisonnier de Francia que LL. MM. veulent bien s'intéresser à son sort et n'épargneront aucun effort pour rendre ce savant à sa patrie et à la science. « Toutes les mesures nécessaires ont été prises, écrit Grandsire, pour mettre un terme à cette captivité », et le ministre

1. La minute autographe de cette lettre de Humboldt, envoyée par Cuvier, est conservée aux Archives du Muséum, ainsi que la lettre d'envoi d'A. de Humboldt.

2. Il nous apprend dans une lettre à Rosamel qu'il était à Londres en décembre 1823.

chargé de cette commission « en attend les plus heureux et les plus prompts résultats[1].

En même temps qu'il sollicitait la médiation de Dom Pedro, Grandsire révélait à l'Empereur l'objet des recherches hydrographiques approuvées par Humboldt, qu'il comptait poursuivre entre le Parana et l'Amazone. C'est à la suite de cet entretien que Grandsire a reçu de l'Empereur cette concession de San Tomès qui mesurait 17 lieues de circonférence et dont il disait, dans une lettre à son frère « qu'elle est dans un pays superbe, d'une fertilité égale à celle de la Normandie, tous les fruits y viennent et les chevaux sauvages abondent ».

A Buenos-Ayres où notre voyageur se rend ensuite pour remonter par le fleuve jusqu'à la capitale de Francia, l'accueil est tout autre qu'à Rio-Janeiro. Un riche négociant argentin, qui se trouvait à Paris en 1823, a été expulsé sans motif par le préfet de police, et l'on s'apprête à user de représailles avec le délégué de l'Institut et du Muséum de Paris. Le Gouverneur général interdit à Grandsire l'accès du fleuve et lui intime l'ordre de quitter la ville, sous huit jours[2]. Il sait à quoi s'en tenir sur la cause de cette disgrâce et il gagne Montevideo, après avoir avisé l'amiral de Rosamel qui commande la station de l'Atlantique Sud[3].

Nous le retrouvons à Montevideo où le général Le Cor est devenu Consul général du Brésil et lui donne les moyens de remonter l'Uruguay jusqu'à Tranquiera. Tout est dévasté dans l'Entre-Rio : Artigas a passé par là. C'est un véritable désert où le voyageur ne rencontre que quelques jeunes Indiens errants avec leurs chèvres à travers les bois.

Arrivé à la frontière, le dictateur lui refuse l'accès de son territoire avant qu'il ait rempli un questionnaire compliqué et diffus, où il est parlé longuement d'un soi-disant Congrès tenu en Italie pour replacer les Républiques indépendantes sous le joug espagnol ; de l'expédition française en Andalousie ; des projets hostiles du duc Decazes contre le Paraguay ; d'un plan d'Itapua qu'aurait levé Bonpland depuis le Parana et de bien d'autres choses encore.

1. *Journ. des Voy.*, tom. XXIII, p. 376, 1824. — E. T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 249.
2. *Arch. Aff. Etrang. Mém. et documents. Amérique.* T. XXIII, f° 121.
3. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 251.

En admettant que Grandsire n'ait pas, lui aussi, quelque mission secrète à remplir, Francia ne comprend pas que l'Institut de France se permette d'envoyer quelqu'un au Paraguay « du moment qu'il est de notoriété publique que le pays est fermé aux étrangers. »

Grandsire a beau répondre que son voyage n'a aucun rapport avec les événements politiques que l'on en rapproche ; qu'il veut traverser le Paraguay pour chercher par le Rio Madeira une communication entre la Plata et le fleuve des Amazones, que ce voyage intéresse particulièrement l'empereur du Brésil, etc., etc.

Francia est renseigné depuis de longues années, — Grandsire est un politicien plus qu'un naturaliste — et peut-être va-t-il lui faire partager le sort du compatriote qu'il est venu généreusement délivrer. Nous savons, en effet, par Rengger que la liberté de Grandsire a été mise en question dans l'esprit du dictateur. Il va rester à Itapua, sans pouvoir communiquer avec Bonpland dont vingt-cinq lieues seulement le séparent et le 14 septembre il devra reprendre la route du Rio, ayant constaté du reste la paix profonde dont jouit ce pays sous l'administration despotique de Francia. « On voyage au Paraguay sans armes, écrit-il à Humboldt [1], les portes des maisons sont à peine closes, car tout vol est puni de mort... On ne voit guère de mendiants, tout le monde travaille... Les indigènes peuvent faire élever leurs enfants aux dépens de l'État. L'éducation est militaire ; le tambour remplace la cloche... Presque tous les habitants savent lire et écrire, les alcades sont choisis tous les ans par la population, etc. etc... Le pays n'est d'ailleurs accessible qu'aux seuls Brésiliens et douze à quinze négociants entretiennent les relations du Paraguay avec la province de Matto-Grosso. »

Quant à Bonpland, Grandsire à pu causer avec un de ses voisins du Cerrito. Il va très bien, exerce la médecine et distille de l'eau-de-vie de miel, tout en continuant avec passion à récolter des plantes dont il augmente chaque jour ses herbiers.

Grandsire est à Curitiba le 20 novembre, il a encore l'espoir de gagner Nueva Coïmbre et de rejoindre par là les sources du Madeira. Peut-être alors, revenant vers le Paraguay par le Nord, pourra-t-il gagner l'Assomption ?

1. Cf. *Hertha* Bd. II, s. 696 u. ff., 1825.

« J'ai beaucoup souffert, dit-il à Humboldt, pendant mon voyage à travers des forêts presque impénétrables, peut-être autant que vous-même dans la forêt de l'Orénoque[1]. »

Obligé de renoncer à la route du Nord il se replie sur San-Borja où il se trouve en mesure de rendre à Bonpland un nouveau service. Un négociant anglais arrivait de Buenos-Ayres dans ce chef-lieu des missions portugaises. « Ne connaissant pas, écrit Grandsire au baron de Damas [2], ne connaissant pas le Gouverneur [3] chez lequel je me trouvais dans le moment et avec qui je suis lié par l'amitié la plus intime, il s'adressa à moi pour le présenter au Gouverneur et lui faire obtenir ses passeports, étant porteur d'une lettre officielle de M. Parish, consul général d'Angleterre à Buenos-Ayres en faveur de M. Bonpland. Cette espèce de mission qui se rattachait aussi essentiellement au sort de mon malheureux ami, me fit saisir avec empressement cette nouvelle occasion de voir tomber les fers de ce naturaliste distingué et j'obtins de suite les passeports désirés et la pirogue du gouverneur pour faire passer ce négociant à l'autre rive avec des guides pour l'accompagner jusqu'à Itapua... Vers la fin de décembre, le négociant anglais revint, mais quelle fut ma surprise en apprenant de lui que le Dictateur n'avait pas voulu prendre en considération la lettre de M. le consul général Parish et qu'il la lui retournait ainsi que j'en acquis la certitude en voyant la lettre. »

« Le Dictateur, ajoutait Grandsire, avait manifesté sa volonté expresse en disant qu'il n'appartenait pas à un agent anglais de demander la mise en liberté d'un Français auquel la France paraît attacher un si vif intérêt.... Une demande qui lui serait adressée *directement* en faveur de Bonpland est la seule voie que ce génie extraordinaire puisse employer pour entamer des rapports avec le Gouvernement français. »

Grandsire n'ignore pas que Grivel a écrit à Francia par l'entremise du général Le Cor « qui devait joindre une lettre de sa main » à la dépêche de l'amiral français [4]. Mais dans un court séjour qu'il

1. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 256.
2. Lettre de Grandsire au baron de Damas, Fort-Royal de la Martinique, 2 septembre (*Pap. de Damas*). — Cf. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 258-263.
3. Le comte de Palmeiras, gouverneur des Missions.
4. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 265.

a fait à Rio-Janeiro aux mois de juillet et d'août 1826, Grandsire a acquis la certitude qne les *circonstances de la guerre* s'opposent à ce que les lettres parviennent à leur adresse. Il convient donc avec l'amiral qu'il se chargera d'un *duplicatum* de sa lettre et il s'apprête à remonter une fois encore le Paraguay.

Il demande de vive voix des passeports à l'Empereur qui les lui accorde de la manière la plus obligeante, mais les ministres mettent, cette fois, des obstacles à son départ. Le consul général de France à Rio-Janeiro et l'amiral commandant la station refusent d'intervenir, ne se trouvant autorisés à prendre dans l'espèce aucune nouvelle initiative. En attendant que le temps vienne changer ces dispositions, Grandsire s'embarque à Rio pour se rendre à la Martinique et de là à Cayenne où il veut reprendre à rebours son projet de 1817. J'ai déjà dit qu'il s'agissait d'abord de relier Cayenne à l'Amazone par un itinéraire direct, puis de remonter le grand fleuve jusqu'au Madeira. Le voyageur explorerait les affluents à peu près inconnus de ce cours d'eau et reviendrait par l'intérieur des terres jusqu'à sa concession de San-Tomé.

Grandsire espérait trouver alors M. de Gertas suffisamment autorisé pour lui donner les lettres, grâce auxquelles il espérait réussir, cette dernière fois, à délivrer Bonpland, en même temps qu'il ouvrirait des communications officielles entre le Paraguay et la France.

Après vingt-sept jours de traversée, Grandsire est arrivé de la Martinique à Cayenne. Il a demandé et obtenu de l'ancien gouverneur l'autorisation de se rendre par terre à la Rivière des Amazones dans un intérêt scientifique et M. H. de Freycinet, ratifiant les promesses de son prédécesseur, lui accorde toutes les facilités possibles pour une entreprise qu'aucun voyageur européen n'a encore réussi à mener à bon terme. « Son courage, écrivait plus tard Freycinet au ministre Chabrol, son courage et l'objet de sa mission attirent sur lui l'intérêt général.[2] »

Grandsire part de Cayenne avec une escorte qui le conduit en suivant l'Oyapok jusqu'aux limites de la colonie. « Je vais donc traverser l'intérieur de la Guyane, écrit-il à son frère, et errer parmi les tribus d'Indiens inconnues. J'espère que la France pourra réa-

1. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 264.

liser quelques avantages de cette excursion. Je suis seul et il n'y a pas d'apparence qu'aucun amateur veuille partager ma promenade que je ne pense pas devoir se prolonger au delà de trois mois, à moins que quelque brave Cacique en décide autrement. »

Plus d'un an s'est écoulé depuis le départ de Grandsire et l'on n'a pas plus de nouvelle de lui à Cayenne que partout ailleurs. Freycinet croit de son devoir d'écrire à l'agent consulaire de France au Para une lettre que lui porte la goëlette *Le Momus*. Et celui-ci répond par l'envoi de documents qui prouvent sans réplique que le courageux voyageur a péri sur les bords du Rio-Yari, un affluent de gauche de l'Amazone. « Je suppose, écrit l'agent français Crouan, qu'il sera mort victime de ses fatigues et des fièvres du pays, car rien n'annonce que les Indiens de la Guyane portugaise aient un caractère féroce. » C'était bien s'avancer que de donner ce certificat de douceur à un peuple qui compte au nombre de ses tribus des anthropophages avérés, mais cela mettait fin à une enquête qui ne pouvait pas aboutir.

La lettre de l'agent du Para était accompagnée d'un petit coffret ayant appartenu à Grandsire et contenant une paire de pistolets, une boussole et un dictionnaire. On sut plus tard par le commandant du port de Gurapa que ces objets avaient été trouvés entre les mains d'Indiens appelés Cajoeiras. « Ils étaient, disaient-ils, la propriété d'un français qui leur avait demandé de les conduire jusqu'à la rivière Jary. Il était mort en arrivant sur ses bords ! »

Cinquante ans plus tard, un autre Français s'avançait à son tour dans cette vallée toujours inexplorée, reprenant sans le savoir l'itinéraire de Richard Grandsire et le nom de *Chute du Désespoir*, donné au principal saut de cet affluent de l'Amazone, dit assez les périls et les fatigues qu'il fallut surmonter pour en descendre le cours. Jules Crevaux ignorait qu'un précurseur, non moins entreprenant et non moins courageux que lui-même, avait succombé jadis à cette même place en poursuivant la solution du problème scientifique qui l'agitait lui-même.

Crevaux est tombé à son tour, un peu plus tard, victime d'une embuscade chez les Tobas du Pilcomayo et ses ossements, comme ceux de son devancier calaisien, sont restés sans sépulture dans le lointain désert.

Mais, à défaut d'une tombe, Jules Crevaux a du moins à Nancy le monument que les géographes lorrains ont pieusement élevé à sa mémoire. Pas une pierre ne rappelle le nom de Grandsire dans la ville qui l'a vu naître et je serais heureux qu'en lisant ce mémoire les édiles calaisiens, réparant un injuste oubli, consacrent une modeste stèle à la mémoire d'un homme entreprenant et courageux, qui a rendu de signalés services et payé de sa vie son amour de la patrie et de la science.



LES INDIENS DE RASILLY.

Dessinés par JOACHIM DU VIERT.

LES INDIENS DE RASILLY

peints par Du Viert et gravés par Firens et Gaultier (1613).

ÉTUDE ICONOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

PAR LE Dr E.-T. HAMY,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

Le vingt-septième portefeuille de la célèbre collection de gravures relatives à l'Histoire de France, conservée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale (Qb. 27) contient, sous la date de 1613, trois pièces qui présentent un haut intérêt pour les Américanistes.

Les deux premières (pl. I), réunies sur le même feuillet, ont un titre commun écrit à la main en petites capitales, au-dessus de la supérieure et ainsi formulé : SAUVAGES AMENEZ EN FRANCE POUR ESTRE INSTRUITS DANS LA RELIGION CATHOLIQUE, | QUI FURENT BAPTISÉS A PARIS EN L'ÉGLISE DE St PAUL LE XVIII IUILLET 1613 [1].

Ce sont deux gravures sur cuivre, mesurant 0^m^ 215 de hauteur et 0^m^ 312 de largeur et dans chacune desquelles trois Indiens, accoutrés d'un costume bizarrement composite, exécutent une sorte de ballet scandé par les hochets qu'ils tiennent à la main. Ces six personnages, hauts en moyenne de 18 à 19 centimètres, offrent des traits mal accusés et plutôt épais et lourds. On est principale-

1. Ces deux lignes qui ont pour auteur un des anciens conservateurs du dépôt, contiennent une double erreur. La cérémonie du baptême des Indiens, contée tout au long au moment même dans le *Mercure françois* (voy. plus loin p. 28), s'est passée le 23 juin dans l'église des Pères Capucins de Paris. Il y eut bien un autre baptême d'Indiens Pyraouaoua, de la nation des Tapouyas, mais c'est le 15 septembre qu'il a été administré dans la même église par le P. Claude d'Abbeville (Cf. *Histoire de la Mission des Pères Capucins en l'isle Maragnon et terres circonvoisines ou est traicté des singularitez admirables et des mœurs merveilleuses des Indiens habitans de ce pays*, etc., par le R. P. Claude d'Abbeville, prédicateur capucin..... Paris, François Huby, 1614, in-8°, f. 367 et 378).

ment frappé de la grosseur du nez qui est plutôt camard et de la largeur des pommettes. Une botoque percée dans la lèvre inférieure complète leur exotisme facial [1].

Ils sont coiffés d'une sorte de bonnet de plumes qui emboîte toute la tête et se complète chez deux d'entre eux par un long pendentif qui tombe jusqu'aux reins [2]. C'est exactement la coiffure encore en usage chez les Mundurucus du Rio Tapajos.

Le hochet qu'ils brandissent est la *maraca* [3], cet instrument caractéristique de tous les Indiens de Terre-Ferme, dépourvu toutefois ici du bouquet de plumes qui surmonte d'ordinaire la gourde sonore. Tout le reste du costume est la ridicule parodie des modes françaises de l'époque : collerette fraisée, justaucorps ajusté, culottes bouffantes, bas roulés et souliers lacés.

On lit, gravée sur deux lignes, au pied des trois premiers sauvages, cette inscription : *Portraict au naturel des barbares amenez en france du païs de Topinambous par le Sr de Razilly pour estre baptisez et convertis | a la foy de Jesus Christ et presentez a sa Ma^té en lannee presente 1613.* Joachin Du Viert pin. P. Firenz, sculp.

Au-dessous de la seconde se lisent, gravées de même, les deux lignes suivantes : *Ce sont icy les vrais portraicts des sauvages de lisle de Maragnon appelez Topinambous amenez au tres chrestien Roy de France | et de Navarre par le Sr de Razilly en la presente annee 1613. Ou sont representées les postures qu'ils tiennent en dansant.* Joachin Du Viert pinx. P. Firenz exc.

L'auteur de ces portraits, Joachin Du Viert, Viers ou Vier (on

1. Cf. Claude d'Abbeville, *loc. cit.*, f. 268-269. — *Voyage dans le Nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*, par le P. Yves d'Évreux, publié d'après l'exemplaire unique conservé à la Bibliothèque Impériale de Paris, avec une introduction et des notes, par M. Ferdinand Denis. Leipzig et Paris, 1864, in-8°, p. 39-40. — « Les Tapinambos et les Tapouis, dit Yves d'Évreux, font grand estat de ces pierres. I'ay veu donner moy-mesme pour une seule pierre a lèvre, de cette sorte, la valeur de plus de vingt escus de marchandises que donna un Tapinambos à un Miarigois dans nostre loge à S. François de Maragnan... » Ces sauvages de Miary étaient les fournisseurs de ces sortes de pierres qui se trouvaient dans une montagne « non beaucoup esloignee de leur antique habitation ».

2. Claude d'Abbeville, *loc. cit.*, f. 273.

3. Elle est remplacée dans la lourde main de l'un d'eux par une sorte de hochet mal défini.

trouve ces trois variantes de sa signature), est un de ces nombreux artistes flamands qu'attirait à Paris la perspective d'un travail mieux rémunéré et d'une considération qu'ils ne trouvaient pas chez eux [1]. Comme les Firens, les Isaac, les Wleugels, et tant d'autres, il était venu chercher fortune en France.

On ne sait rien de positif sur cet artiste avant 1609. A cette date, il exerçait un emploi de dessinateur-topographe dans le service des fortifications. On possède, en effet, au Cabinet des Estampes une longue suite de vues perspectives des villes ou châteaux de France, exécutées par lui avec une exactitude relative, fort rare chez les artistes de ce temps [2]. Ces dessins, généralement datés, ont été fait de 1609 à 1612 ; c'est peu après que Du Viert a représenté les sauvages de Rasilly, arrivés à Paris le 12 avril 1613.

Sa peinture fixe le souvenir d'un de ces ballets de sauvages dont on était si curieux alors dans les cours d'Europe, exécuté cette fois par de véritables Indiens remplaçant avantageusement pour la curiosité des yeux les jeunes gentilhommes habituellement chargés de ces exercices fantaisistes [3]. On sait que, suivant l'expression de Ferdinand Denis, les danses des Tupinambas, ainsi figurées, ont *inspiré les raffinés de la Cour* de 1613 et que « l'un des plus habiles artistes de Paris a fait, sur leurs airs, une sarabande d'un goût merveilleux » dont Malherbe s'empressait d'envoyer une copie à Peiresc [4].

1. Cette colonie flamande qui était venue chercher fortune en France « s'était assise, dit Jal, sur les hauteurs des faubourgs S. Jacques et S. Germain » (*Dict. crit. de biogr. et d'hist.*, 2e éd., p. 580).

2. Châtillon, par exemple, beaucoup plus connu que J. Du Viert, son contemporain, lui est pourtant très inférieur. Ses vues des villes de France, si recherchées des amateurs, sont la plupart du temps d'une inexactitude flagrante, tandis que celles de Du Viert, dont je provoque vainement la publication depuis plusieurs années, se montrent, comme j'ai pu le vérifier à diverses reprises, d'une fidélité remarquable.

3. Je citerai en particulier la pittoresque gravure italienne de 1613 ; *Ritratto Naturale di Salvatichi che ballorno alla presentia di Segi de-Toscana et altri Principi nel Palazzo di Sig. Strozzi, figurati da dodici Gentilhuomini Fiorentini a di V di Febbraio MDCXIII.* Cette planche (n° 10479 de Lallemant de Betz) nous montre un de ces gentilhommes modelé dans un collant couvert de poils, coiffé d'une perruque ornée de feuillage et de fleurs, une peau de panthère sur l'épaule droite, une massue d'Hercule sur la gauche, à la taille une ceinture de feuilles et de fleurs, aux pieds des brodequins façonnés en pieds de bouc.

4. Je transcris ici les extraits de la correspondance échangée par Malherbe avec

Pierre Firens ou Firenz, qui a gravé les portraits de Du Vier, est encore un Flamand ; on croit qu'il était venu d'Anvers (c'est du moins l'opinion de Jal) dès les premières années du xviie siècle. On connaît de lui une grande estampe représentant Henri IV touchant les écrouelles. Après l'assassinat du bon roi (1610), il a publié, avec privilège, un portrait de Louis XIII enfant.

Firens était à la fois graveur et marchand. La planche des guérisons du Roi, la plus ancienne qu'on connaisse portant sa signature, *P. Firens fecit*, se vendait, en effet « *Chez P. Firens, rue S. Jacques, à l'enseigne de l'Imprimerie en taille douce.* »

Rien de plus naturel, par conséquent, que de voir Firens graver et vendre : *P. Firenz sculp.*, *P. Firens exc.*, les portraits que son compatriote avait dessinés par ordre de la reine, sans doute à la suite d'une fête à laquelle les Tupinambas avaient pris part.

L'édition n'était pas épuisée lorsque Pierre Mariette racheta les cuivres, effaça sur l'un d'eux la marque *P. Firens exc.* et grava

Peirese, du 15 avril au 20 août 1613, au sujet des Topinamboux, comme il les appelle.

« Du 15 Avril 1613. Aujourd'hui le sieur de Rasilly, qui depuis quelques jours est de retour de l'isle de Maragnan, a fait voir à la reine six Toupinamboux qu'il a amenés de ce pays-là. En passant par Rouen, il les a fait habiller à la françoise, car, selon la coutume du pays, ils vont tout nus, hormis quelques haillons noirs qu'ils mettent devant leurs parties honteuses : les femmes ne portent rien du tout. Ils ont dansé une espèce de branle sans se tenir par les mains et sans bouger d'une place ; leur violon était une courge comme celle dont les pèlerins se servent pour boire et dedans il y avoit quelque chose comme des clous ou des épingles. L'un d'eux en avoit un et le Truchement, qui est un Normand de Dieppe, en avoit un autre. Je crois que ce butin ne fera pas grande envie à ceux qui n'y ont point été d'y aller. Leur langue doit être assez aisée, car M. de Rasilly, qui n'y a été que six mois, se fait aisément entendre à eux. Un des capitaines qui était allé avec le sieur de Rasilly et est revenu avec eux, le semble encore mieux parlé que lui (p. 258). »

« 23 de Juin. Les Topinamboux seront demain baptisez ; s'il y a moyen de les voir sans être pressé, je le ferai, sinon je m'en rapporterai à ceux qui auront été. Il y a déjà des femmes prêtes pour eux. Je crois que l'on n'attend que le baptême pour accomplir ces mariages et allier la France à l'île de Maragnan (p. 273). »

« 29 de Juin. Vous avez su par M. de Valvès la cérémonie du baptême des Topinamboux ; car la fortune l'y porta et l'y plaça en si bon lieu qu'il n'y a personne qui en sut rendre meilleur compte que lui. Les Capucins, pour faire la courtoisie entière à ces pauvres gens, sont après à faire résoudre quelques dévotes à les épouser, à quoi je crois qu'ils ont déjà bien commencé (p. 273). »

« 20 d'Aoust. — J'envoie à Marc-Antoine une sarabande qu'a fait Gauthier sur la danse des Topinamboux ; quand il l'aura apprise, il vous en donnera du plaisir : on la tient pour une des plus excellentes pièces que l'on puisse ouïr (p. 285). »

vers le milieu du bord inférieur les mots *P. Mariette excu.* C'est cette seconde édition de l'une et de l'autre, tirée sur une planche fatiguée, que nous a conservé la collection Lallemant de Betz au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale (n°s 10477 et 10478) et dont on trouve un deuxième exemplaire dans le carton Firenz de la même collection.

La troisième pièce, dont je voudrais fixer ici le souvenir, suit immédiatement les deux précédentes dans le portefeuille Qb. 27 de la Bibliothèque Nationale. C'est une grande image, sobrement coloriée, haute de 0^m 245, large de 0^m 465, qui a pour titre LE BAPTESME DE TROIS SAUVAGES OU TOUOUPINANBOUS. QUI FURENT BAPTISEZ EN LEGLISE DES *peres capuccins par monsieur l'Euesque de Paris et nommez par le Roy Louys treziesme, le iour Sainct Iean Baptiste 1613.*

Au milieu de l'estampe sont agenouillés les trois Indiens tournés à droite ; ils sont coiffés d'un bonnet blanc cerclé d'une couronne de fleurs. Leur robe blanche est nouée dans l'axe du corps d'une série de cordons jaunes et leurs pieds sont chaussés de pantoufles de cuir. Ils ont conservé la botoque et portent dans une main une longue tige de lys.

L'évêque de Paris, mitré de violet, une chasuble d'or sur les épaules, les bénit de la dextre et de l'autre semble tenir le coton du Saint-Chrême. Il est accompagné d'un diacre, d'un porte-crosse et de trois pères capucins. Marie de Médicis et Louis XIII, avec leur suite, sont représentés plus en avant, des deux côtés du groupe des Catéchumènes ; le jeune roi surtout paraît s'intéresser à la scène. On sait qu'il en fut assez frappé pour en avoir crayonné certains détails [1] de sa main enfantine [2].

Au-dessous de l'image s'alignent, l'un à côté de l'autre, les trois méchants quatrains qui suivent :

1. On a pu voir, il y a quelques mois, écrit Ferdinand Denis, en 1864, chez un marchand de curiosités de la rue du Petit-Lion, un dessin attribué à Louis XIII enfant et qui représente bien évidemment la figure d'un Tupinamba ornée de peintures bizarres (Yves d'Évreux. Ed. F. Denis, p. XXIV, n. 1).

2. Héroard, souvent si prolixe, ne dit pourtant presque rien de la rencontre du Roi et des Tupinambas (*Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (1601-1628), extr. des manuscr. origin. et publ. par Eud. Soulié et Ed. de Barthélemy. Paris, 1868, in-8°, t. II, p. 121 et 123).

Ce vous est o grand Roy vn tres heureux presage
De voir des Estrangers de la France esloignez
Venir en vostre cour pour vous rendre l'hõmage :
Plain de douceur aussi vous ne les dedaignez.

Soingneux de leur Salut vous les faictes instruire
En tout ce qu'il faut croire en la Religion
Du sainct siège Romain et pour les y induire
Vous mandez les Docteurs dedans leur Region.

Et afin qu'ils ne soient de Satan l'anathesme
Alors qu'ils sont instruictz vous leur faites auoir
Les graces qu'on acquiert aux saincts fons du Baptesme
Puis de vostre beau nom vous les voulez pourvoir.

Et au-dessous des quatrains se lit sur deux colonnes une longue inscription dont voici la copie :

« La France doit prendre un bon presage de ce que les Sauvages quittent leurs contrées pour voir son Ciel, et qu'ils apprennent le langage de ses nour | riçons afin de se faciliter l'intelligence des pointz et articles de la Religion Catholique Apostolique Romaine, en laquelle il semble qu'ilz soient pro | muz et incitez plus que de coutume par les predications des sçavants Peres Capuccins, qui pour la gloire de Dieu se sont depuis peu exposez a toutes | les injures du temps pour passer ès Isles ou sejourne et habite cette nation de Sauvages. et pour monstrer le progrés qu'i a faict leur doctrine. ils ne sons | plus maintenant si Barbares qu'ils souloient estre, la cruauté n'est plus si manifeste quelle a esté, et les créatures humaines ne servent plus tant ordinai | rement de pasture et de reffection a l'humaine gloutonnie quelle faisoit par le passé, ils ne respandent plus si coustumierement le sang de leurs semblables, leurs rages sont plus moderees et plus sobres au carnage qui leur estoit jadis si frequent que c'estoit tout leur exercice, de maniere que peu de gens se reso | lurent de surgir a leur port sans estre grand nombre et bien armez. Le zelle du service de Dieu y a neantmoins poussé les bons Peres si dessus nommez, qui | sans autres armes que celles de la parolle de Dieu se sont maintenu et ont seiourne en toute seureté, gaignant par l'exemple de leur bonne vie les cœurs de | ceux qui sembloient estre de roche et qui se sont renduz docilles a la perception et és preceptes de la vraye Religion, ils ont quitté leurs terres et se sont |

totallement abbandonnez a la conduite des Predicateurs de leur salut iusques a venir en France et dedans Paris le cœur d'icelle ou le 14 de uin 1613 || Iour de Sainct Iean Baptiste furent solemnellement baptisez [1]. les seremonies se firent en l'Eglise des Cappucins et le Roy et la Reine Regente sa Mere assisterent en grande magnificence auec plusieurs Princes et Princesses, grands Seigneurs et Dames, et abondance de peuple y afflua de toutes partz l'heure du Baptesme venüe, Monsieur l'Evesque de Paris assisté de plusieurs Prelatz si trouva et incontinent lui furent amenez les trois sauvages ou Tououpi | nambous dont vous voiez la representation icy au naturel, chacun deux estoit vestu d'une robbe de taffetas blanc fermée de boutons par devant et par derriere pour estre plus aisee a de | clore ; quand il seroit besoing de les oindre du sainct cresme, ils tenoient chacun vn lis en la main et portoient sur la teste un cresmeau et un chapeau de fleurs dessus, et trois Cappucins tenoient auprez deux chascun vn cierge de cire blanche. L'Evesque de Paris les baptisa | et le Roy les nomma tous trois de son nom, sçavoir Loys premier, Loys second et Loys troisieme [2], toute l'assistance remercia Dieu de leur conversion loüant | grandement la peine et l'industrie de ceux qui s'estoient employez en une œuvre si saincte et pieuse pour le discours les vns des autres. Dieu veuille ame | ner les autres à la cognoissance de tout a sa gloire. Ainsi soit-il.

Lors fut accomplis ce qui est en Iob 6 : « Retournez a moi et ie retourneray a vous » et ce que dit aussi Ezechiel 36 : « Ie verseray sur vous mon eau munde et pure et vous serez mundifiez et nettoyez de toutes vos soüillures et villenies, et ie vous purgeray de toutes vos Idolatreries aussi [3]. »

II

Tandis que Michel de Bathonière vendait cette image anonyme, *à la Corne du Daim*, rue Montorgueil, et que Firenz éditait ses deux gravures de Du Vier à l'imprimerie en taille douce de la rue Saint-Jacques, le *Mercure françois* donnait à ses lecteurs un long

1. Cf. Claude d'Abbeville, chap. LIX.

2. En réalité, les trois Indiens baptisés furent nommés, comme on le verra plus tard, Louis-Marie, Louis-Henri, et Louis de Saint-Jehan.

3. On lit au bas de la page la mention suivante :

A Paris, chez Michel de Bathoniere, a la rüe Montorgueil a la Corne du Daim, 1613.

récit qui en est le commentaire et dont la reproduction nous dispensera de plus amples détails.

Ce texte, qui a eu deux éditions, est inséré au tome III de ce rarissime recueil [1]. Il est intitulé : *Retour du sieur de Rasilly en France, qui amena des Toupinambous à Paris.*

« Le 16 mars, dit le rédacteur du *Mercure*, le sieur de Rasilly avec son vaisseau prit terre au Havre de Grace, en retournant de l'Isle de Maragnan, qui est en l'Irde Méridionale, là où il estoit allé l'an passé, comme il a esté dit cy dessus [2]. Il ramena le P. Claude d'Abeville, l'un des quatre Capucins qu'il y avoit menez pour instruire ces Indiens en la foy catholique, et les baptiser : n'ayant laissé en ceste Isle que le Pere Arsène, et le P. Yves, car le P. Ambroise y estoit mort [3]. Il amena aussi au Roy six Toupinambous Maragnans, et plusieurs choses rares du pays du Brésil.

« Le 12 avril arrivans à Paris [4], six vingts Capucins les furent recevoir en procession hors les faux bourgs S. Honoré, qui les acconduirent iusques dans leur Eglise où fut chanté le *Te Deum laudamus*. Il y avoit tant de Princesses, Dames et personnes de qualité, pour veoir ces Toupinambous vestus de leurs habits de plumages à leur mode, tenans en leur main chacun leur *Maraca* [5], qu'ils furent comme contraincts, a cause

1. Je le reproduis intégralement ici, d'après un exemplaire de la seconde édition parue en 1617 où il occupe les pages 166 à 176 (*Bibl. de l'Instit.*).

2. Les pages 6 à 9 du tome III contiennent, en effet, un passage intitulé : « *Des François qui furent à Maragnan, avec des Pères Capucins pour convertir les sauvages à la Foy catholique.* »

3. Le P. Arsène ou Arcène était de Paris, il est mort dans cette capitale en 1645. Le P. Ambroise était d'Amiens, le P. Yves, d'Évreux. Ce dernier, qui n'est rentré qu'après deux années de séjour, est l'auteur du *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*, cité plus haut.

4. Histoire de la Mission | des Pères Capucins | *en l'Isle de Maragnan et* | *terres circonvoisines* | où | est traicté des *sin* | *gularitez admirables et des Mœurs merveilleuses des Indiens* | *habitans de ce païs. Avec les missives* | *et advis qui ont esté envoyez de nouveau ; par le R. P. Claude d'Abbeville* | *Predicateur Capucin* | *Prædicabitur Evangelium*, etc. — *Avec privilege du Roy.* — Indis Sol splendet splendescunt Lilia Gallis. A Paris | *De l'Imprimerie de* François | Hvby, *rue S. Jacques à la Bible d'Or* | *et en sa boutique au Palais en la galle* | *rie des Prisonniers 1614.*

J'ai étudié cette Relation dans un exemplaire qui m'a été gracieusement communiqué par M. Henry Martin, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Cet exemplaire a appartenu à la Bibliothèque de la Sorbonne; il porte aujourd'hui à l'Arsenal la cote 13292 *bis* H.

5. « C'est un instrument avec lequel ils dançent : faict d'un fruict rond et long

de la presse, de se retirer dans le Couvent des Capucins, où ces Toupinambous furent logez.

« Quelques jours après, le sieur Rasilly et le P. Claude furent introduits vers le Roy et la Royne Regente sa mere, pour faire le discours de tout ce voyage.

« Ils commencèrent par la description de l'Isle de Maragnan, et monstrerent comme elle avoit quarante cinq lieuës de tour, vingt sept villages, dans lesquels demeuroient dix ou douze mille Toupinambous.

« Que ces villages (appelez *Oc* ou *Taué* en langage Brésilien) n'estoient faicts comme ceux de France, ains ressembloient à quatre grandes loges en quarré et en forme d'un Cloistre de Couvent, avec une place au milieu qui estoit de trois, de quatre, ou de cinq cents pas, selon la longueur des loges et la quantité des habitans. Et que ces loges estoient à deux estages, de vingt cinq pas de largeur, divisées par demeures, toutes faictes d'arbres de vingt pieds de haut ou environ, liez par le travers, avec quelques poutres et sommiers, au-dessus desquels il y avoit des pièces de bois en forme de chevrons, et des feuilles de Puido dessus pour couverture, si bien agencées et mises que l'eau n'y pouvoit entrer. Que le premier et le plus grand village de Maragnan estoit nomme Iuniparan, où demeuroit le Bourouvichave, qui est à dire le premier, Principal, ou Capitaine de toute l'Isle, duquel tous les autres Principaux ou Capitaines recevoient le commandement : y ayant en chaque village deux, trois, ou quatre de ces Principaux ou Capitaines.

« Que tous les Cosmographes ou Voyageurs qui avoient escrit et dit que l'Isle de Maragnan, ou Maragnon, estoit ainsi appelée a cause du grand fleuve qui l'environnoit en son embouchure dans la mer, s'estoient trompez, pource qu'il n'y avoit aucun fleuve au Brésil appelé Maragnan ; et que ce n'estoit que le nom de la grand Isle, laquelle estoit dans une Anse ou baye qui avoit vingt lieuës de largeur en son embouchure de cap en cap et quelque vingt-cinq lieuës en diamètre en dedans terre : Mais qu'au fonds de cette Anse ou baye, il y avait trois belles rivieres qui venoient des terres se descharger en la mer vis-à-vis de l'Isle de Maragnan. La première et plus grande desquelles estoit appellée Miary, et avoit sept lieuës de large en son embouchure ; la seconde Taboucourou n'estoit que de demy lieuë, ayant sa source à plus de cinq cents lieuës

comme moyen melon, lequel ils creusent, puis mettent dedans force petits grains et un baston à travers le bout duquel leur sert de poignée, pour le tenir comme un hocher, et en jouër au chant de leurs chansons, et de leurs iaretières ou iambieres faictes de coques de fruicts » (Note du *Mercure*). — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 300.

loing dedans les terres : et la troisieme Monin, qui n'avoit que demy quart de lieuë. Plus, que la mer qui environnoit toute l'Isle avoit au plus estroit costé trois lieuës du moins ; et en d'autres six.

« Que Maragnan estoit la clef du Bresil, pour ce qu'il y avoit plus de quatre cents lieuës le long des costes de la mer par où l'on ne pouvoit aborder les terres fermes. Aussi qu'il n'y avoit que deux passages pour aller en ceste Isle : L'un par l'Islette S. Anne [1], où les navires estans arrivées demeuroient à l'ancre, et n'envoyoient que de petites barques à Maragnan : Et l'autre abord estoit celuy-la qui avoit esté descouvert par lequel on pouvoit aller iusques au port du nouveau fort S. Louys.

« Que bien que ceste Isle de Maragnan fust sous la zone torride à deux degrez et demy de la ligne Equinoctiale, du costé du Pole-Antarctique, et que plusieurs doctes personnages avoient soutenu qu'elle ne pouvoit estre habitable en Esté à cause des chaleurs extrêmes, comme en beaucoup d'endroicts de l'Ethiopie et de la Guinée : toutes fois qu'ils avoient veu le contraire : et que l'air y estoit pur, modéré et serain ; les crocodilles, crapaux, et autres bestes n'y portant aucun venin : le hasle du soleil n'y noircissant point les Toupinambous, desquels les enfans naissoient blancs, et ne se rendoient olivatres que par Artifice.

« Que ce pays estoit remply d'une infinité de sortes d'oiseaux, et d'animaux : la mer abondante en poissons : et que la terre y apportoit tout ce qui estoit nécessaire à la vie humaine.

« Que l'on pouvoit trocquer des cousteaux, serpettes, et mercerie, avec les Maragnans et Bresilians, et avoir des bois de bresil, rouges, iaunes, et madrez, du coton, du rocou, espèce de teinture rouge, de la casse, du baulme comme en Arrabie, et du poivre.

« Que suivant le commandement de leurs Majestez, le premier soin qu'ils avoient en estans arrivez en l'Islette S. Anne, et avant qu'entrer en Maragnan, avoit esté, de faire sçavoir leur venuë aux Toupinambous par De Vaux [2] (qui y avoit longtemps demeuré et faict la guerre avec eux contre leurs ennemis) pour sçavoir s'ils continuoient en leur mesme volonté de recevoir en leur Isle les François.

« Que De Vaux arrivé en Maragnan, estant en l'assemblée ou Carbet des Principaux et anciens Toupinambous, il leur avoit dict, que le sieur de Rasilly, Lieutenant du Roy de France, estoit à l'Islette S. Anne avec trois navires, quatre Capucins qu'il y avoit amenez pour les instruire en la foy catholique, et force gens de guerre pour leur conservation et deffense ; qu'il n'avoit voulu faire descente en leur Isle sans leur en don-

1. P. 167. — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 57.
2. Voyez plus loin. — Cf. Claude d'Abbeville, f 57-58.

ner advis, et sçavoir d'eux s'ils estoient constans en la volonté de les recevoir, suivant la parole qu'ils avoient donnée à luy, De Vaux, auparavant qu'il partit d'avec eux pour s'en retourner en France.

« Qu'à ceste demande de De Vaux, les Maragnans lui avoient respondu. Qu'il sembloit ne les avoir iamais cognus en leur tenant ce langage ; veu qu'il sçavoit bien qu'ils n'avoient oncques manqué à leur parole donnée. Qu'il allast dire au Bourouvichave[1] du Roy de France, qu'ils le prioient de venir en leur Isle, et l'asseuroient de le recevoir avec toute bienveillance, et obeyroient à ses commandements.

« Que De Vaux [2] leur ayant rapporté ceste response, lui sieur de Rasilly et les François s'acheminèrent en Maragnan, et après eux les quatre Pères Capucins, qui y furent conduits dans les canots des Maragnans, et très-bien reçeus, les appelans Payeté, qui est à dire en leur langue Grands Prophètes ; qu'ils leur firent de petites loges en un lieu de l'Isle, proche celuy qu'on désigna depuis pour faire le port de S. Loys : et qu'ils desfrichèrent aussi le haut d'une petite colline pour y planter un pavillon, et dresssr un autel, sur lequel le douziesme d'Aoust tous les quatre Pères Capucins chanterent Messe, et où une infinité de Maragnans tant hommes, femmes, qu'enfans eurent un grand contentement à la veuë des cérémonies qui s'y feirent.

« Que cependant que les Pères Capucins, par le moyen des Truchemans, et par ce qu'ils avoient peu comprendre en si peu de temps en la langue Brésilienne, travailloient à l'instruction des Maragnans qui dèsiroient le Baptesme : Luy sieur de Rasilly avec le sieur de la Ravardiere [3] avoient dressé pour la seureté des François, et leur conservation, un fort sur la pointe d'un rocher inaccessible, presque environne de deux rivières profondes, au pied duquel il y avoit un port capable de recevoir des navires de douze cent tonneaux, et y demeurer à l'abry et hors de tous dangers. Dans lequel fort les Maragnans avoïent aussi basty des loges à leur mode, et un grand magazin pour mettre les marchandises des François : mesmes avoient aydé à monter vingt pièces de canon dans le fort. Qu'à douze cents pas de ce fort, en un lieu plaisant et beau, les Maragnans avoient aussi abbatu plusieurs arbres, et d'iceux construict une belle loge à leur mode pour le convent des Peres Capucins, et une autre aupres pour leur servir de Chapelle à dire la Messe.

« Que le grand Bourouvichave de Maragnan demeurant à Iuniparan, ayant envoyé à luy sieur de Rasilly, Migar, natif de Dieppe, résider

1. Ainsi appeloient-ils le sieur de Rasilly (M.).
2. P. 169. — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 61.
3. Voy. plus loin, p. 48.

d'ordinaire en ceste Isle, et Trucheman entre les François et Maragnan, pour le supplier de se vouloir trouver à leur Carbet ou Assemblée générale de tous les Principaux de l'Isle qui se devoient rendre à Iuniparan, et d'y faire tendre son lict, afin qu'ils peussent traicter avec luy d'affaires qui importoient ; Que luy sieur de Rasilly s'estoit rendu en ce Carbet avec le P. Yves, où ayant fait tendre son lict de coton, et s'estant mis dedans selon l'ordinaire du pays, le Bourouvichave prenant la parole luy avoit dit ;

« Nous tenons a beaucoup d'heur et d'honneur vostre arrivée en ceste Isle (vaillant capitaine) pour la croyance que nous avons que vous nous conserverez, et nous deffendrez de tumber sous la puissance de nos ennemis. La crainte de ne vous veoir arriver assez tost a nostre secours, nous avoit fait mettre en délibération de quitter ceste Isle, pour la peur que nous avions d'estre attaquez des Pero ou Portugais nos ennemis ; et de nous retirer si haut en terre ferme que nous feussions à seureté. Mais le regret qui [1] eust tousiours esté avec nous, ne voyant plus ceux avec qui nous avions accoustumé de trafiquer, de ne jouyr plus de la veuë des François nos comperes, qui nous apportent des cousteaux, des serpes et des haches, et de nous veoir reduits à l'ancienne vie des Toupinambous nos ancestres qui n'avoient que des pierres dures pour coupper et abbattre des arbres, nous a fait continuër icy nostre demeure. Heureuse soit donc ton arrivée en ceste Isle, car tu nous as non seulement amené de vaillants soldats pour nous deffendre, mais de Grands Prophètes pour nous enseigner en la loi de Dieu. Tu as délaissé ta patrie et ta famille pour venir demeurer en ceste terre, dont nous te sommes obligez. Et bien que ce pays ne soit orné de si beaux bastiments que la France, toutefois tu auras du contentement de demeurer icy, si tu considères la bonté de ceste Isle, abondante en fruicts, gibier, venaison, et poisson ; et puis en ce que nostre nation fidelle employera sa vie pour te faire victorieux de nos ennemis. Ie ne doute point que tu ne t'accommodes et les tiens aussi à nos vivres : car nous avons des farines et nostre pain ne cede guere au vostre dont j'ay quelques fois mangé. L'esperance que nous avons que nos enfans apprendront la loy de Dieu, et vos arts et sciences, nous faict croire qu'à l'advenir nous ne serons plus qu'un peuple, et que l'on ne nous tiendra que pour François.

« Ces Prophètes que tu nous as amenez nous rendent contents : car les meschants Portugais qui ont tant exercé de cruautez sur nous, n'ont autre chose à nous dire sinon, que nous n'avons point de Dieu. Quel mensonge ! car nous le croyons de toute éternité Créateur de toutes

1. P. 171. — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 68.

choses, tout bon, et qui faict nos ames immortelles. Nous croyons qu'il y a eu un déluge qui fit périr les mortels de dessus la terre pour leurs meschancetez : Et que Dieu conserva seulement un Père et une Mère dont tous les humains sont venus. Vous et nous n'estions lors qu'un peuple : et Dieu envoya en terre ses Prophètes pour l'instruire en sa loy, lesquels presentèrent à nostre premier Pere, et duquel nous sommes descendus, deux espèces, l'une de bois, l'autre de fer ; il prit celle de bois et fit mal. Mais le Père dont vous estes sortis prit celle de fer, et fit bien : Car depuis nous avons tousiours eu pour compagnie la misère : et nos Pères ne voulant croire les Prophètes qui estoient entr'eux, ils remontèrent dans le Ciel laissant les marques de leurs pieds en la roche dure près de Potyjou, avec des Croix qui y sont empreintes : ce que tu as veu, Migan [1], aussi bien que moy. La confusion des langues qui survint après entre nous, fut le rengregrement de nos afflictions, car depuis [2] Ieropari s'est jouë de nous ; nous faisant entre-massacrer et manger. Les Portugais pour le comble de nos malheurs sont venus en nostre pays, nous en ont chassé, ont ruyné nostre grande nation et l'ont réduite en l'estat que tu nous vois en ceste Isle. Mais à présent ta venuë nous a tiré de crainte, et a relevé la croyance que nous avons de nous reveoir encore un iour en honneur. Ta bonté, ta douceur, et ta façon desmontrent que tu nous gouverneras sagement. Les Toupinambous n'ont iamais obey par force et par violence. Depuis que ie leur commande ie me suis trouvé bien de les avoir régis avec douceur. I'espère (grand guerrier) que tu en feras de mesme. La douce conversation que nous avons euë avec les François plusieurs années nous le faict croire. Pour nos actions ordinaires, les Portugais ont iadis exercez sur nous beaucoup d'inhumanitez et cruautez, ne voulans que nous eussions les lèvres percées, et nous faisant ignominieusement razer nos longs cheveux, c'est pourquoy nous te supplions de nous dire ta volonté, que nous suivrons aussi bien qu'en ce que tu ordonneras, sur la coustume de tuër nos Esclaves, de danser, et autres choses semblables.

« Que le Bourouvichave de Maragnan (vieillard vénérable) ayant achevé ce discours, luy, sieur de Rasilly, fit ceste response :

« Honorable Japy Ouassou, grand amy des François, la demonstration que tu fais de te resiouyr de nostre venuë, nous est a beaucoup de contentement. La prudence dont tu as usé à retenir en ceste Isle les Topinambous (nation iadis si redoutable) est digne de grande loüange : pour ce

1. Le Trucheman.

2. « Les Toupinambous ruinez par les Portugais et chassez de leurs anciennes demeures, sont venus habiter l'Isle de Maragnan » (Add. à la 2e éd.).

qu'ils eussent faict une double perte s'ils se fussent retirez aux deserts. Premièrement en leur ame, que Ieropary ou le Diable eust tousiours euë en possession, privez à iamais de pouvoir estre instruicts en la cognoissance du grand Toupan ou Dieu : Et secondement du commerce des François, tousiours continué entre eux, durant mesme que les Portugais les ont persécutez [1].

« Mon Roy ayant sçeu vos afflictions m'a envoyé pour vostre secours. Le seul desir qu'il a que vos ames ne soient plus possédées du Diable, et qu'elles soient renduës apres vostre decez à Dieu qui les a crées, lui a faict procurer la venuë de ces Pères Capucins en ce pays, afin de vous instruire en la crainte de Dieu : Et aussi il vous envoye des soldats, qui vous mettront avec vos familles hors de la peur de tomber sous la puissance de vos ennemis. Ce sont les deux seules causes qui l'ont porté de nous commander de vous venir trouver.

« Je vous diray (honorable vieillard) que la France surpasse en beauté tous les païs qui sont sous le Ciel : et comme mesme vous avez dit. Ie l'ay laissée avec ma famille et mes commoditez (qui sont à la vérité plus grandes que celles que ie pourrois à iamais espérer icy) : Mais le désir guerrier que j'ay, contraire à celuy des ames basses et effeminées, me faict rechercher sans crainte les périls, les hazards honorables en secourant les affligez. C'est ce qui m'a faict délaisser pays et famille sans regret : Et ie vous promets que tant que ie recognoistray en vous la volonté de servir Dieu, et d'estre obeyssans à mon Roy, ie demeureray près de vous.

« L'ayde que vous et les Toupinambous me donnerez pour bastir des forteresses en ceste Isle, sera autant pour votre seureté que pour la nostre. Votre pays n'en peut estre qu'amélioré, et vos enfans en recevront la commodité en apprenant les arts et les choses belles que nous sçavons pour parvenir à l'honneur.

« Quant à ce que vous craignez les cruautez des Portugais, vous ne le devez plus faire : car ie perdray la vie avant qu'ils vous facent plus aucun mal.

« Et pour vos actions et coustumes ordinaires, quant à celles de tuër vos esclaves et les manger, c'est une chose inhumaine, et ne demeureray iamais icy si vous ne la delaissez, et ne l'ostez du tout d'entre vous.

« Ie louë les cheveux longs que vous portez, car c'est une bien-séance : et tant s'en faut que j'aye désir de vous en faire oster, que ie vous prie de continuer ceste coustume.

« C'eux d'entre vous qui ne se perçeront les lèvres, ie les aimeray plus particulièrement que ceux qui les auront percées : laissant à un

1. Cf. d'Abbeville, *op. cit.*, f° 71.

chacun toutesfois la liberté de le faire ou de ne le faire pas. Ie ne désire aussi toucher à vos dances.

« Quant aux lois que i'etablirai entre vous, elles ne seront autres que celles dont on vse en France. Ie vous promets de vous gouverner doucement et raisonablement : Mais aussi il vous faut délaisser vos malices, et n'estre plus enfans de Ieropari ou du Diable. Vous priant croire que ie suis icy venu pour les bons et non pas pour les meschants.

« Quant à ce que vous avez parlé de Dieu, du Deluge et des anciens Prophetes ; estant une matiere de laquelle les Peres capucins vous doivent instruire, ie les laisseray parler et vous en informe presentement. »

« Que ceste response finie, le P. Yves avoit prit la parole et dit [1] : « Iapy Ouassou, tout ce que tu as dit de Dieu, Créateur de toutes choses, est veritable. Et croyons comme toi, que les pechez des humains ont été la cause du Deluge sur toute la terre ; que Dieu a envoyé ses Prophetes, que les langues ont esté confuses entre les nations et que vous avez esté affligez des Portugais. Toutes ces punitions viennent du Ciel sur ceux qui ne veulent suivre les commandements de Dieu, et se laissent emporter a la suasion du Ieropary, ennemy mortel du genre humain.

« Il n'y a rien de si bon que Dieu, et principalement lorsque les pecheurs affligez et presque perdus s'adressent par prieres et ont recours à luy, car il les delivre de toutes afflictions et calamitez, leur envoye ses benedictions et les rend plus heureux qu'ils n'avoient jamais esté. Servez vous de l'exemple de vos Peres, et ne faictes pas comme ceux qui ont chassé les anciens Prophetes. Nous sommes icy venus par la volonté de Dieu pour la derniere fois ; car si vous ne nous escoutez pas, vos ames n'auront point la vie eternelle apres vostre trespas ; rentrerez en plus de miseres et afflictions que jamais, et vostre nation sera entierement ruinée de dessus la terre ; Mais si voulez escouter la parolle de nostre Dieu, faire ses commandemens que nous vous prescherons, vous ne serez iamais delaissez de nous qui demeurerons icy pour votre instruction et consolation, ni des soldats François qui ne vous quitteront iamais, tant que nous serons en ce pays. »

« Que les Maragnans apres avoir attentivement escouté ces responces, Iapy Ouassou avoit faict diverses demandes aux Peres capucins, entr'autres, premierement, s'ils estoient descendus du Ciel et immortels, secondement pourquoi ils défendoient la pluralité des femmes, et tiercement, d'où venoit qu'estans Pays ou Prophetes, ils ne prenoient pas de femmes comme les autres François. Sur quoy le Père Yves reprenant derechef la parole leur avoit par vn long discours faict recognöistre pre-

1. P. 176, Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f° 73.

mièrement que les Capucins estoient hommes mortels mais non pas immortels, secondement que les ames tiroient bien leur origine du Ciel, mais estoient créées dans le corps et ne descendoient point du Ciel. Et tiercement que Dieu avoit bien laissé la liberté à tout homme de se marier avec une seule femme, mais que sa Divinité voulant estre servie purement, avoit ordonné que ceux qui administreroient les sacremens vivroient en chasteté perpetuelle. Que ce discours finy, chacun se retira, les Maragnans fort satisfaicts, ne parlant entre eux que de ce qu'ils avoient ouy. Et luy sieur de Rasilly et les Peres Capucins s'en retournerent au fort pour y planter la première Croix [1], ce qu'ils feirent le 8 septembre, iour de la Nativité Nostre-Dame.

« Qu'en ce iour-là, les Principaux de Maragnan s'estans rendus pres la loge et le Couvent des Peres Capucins pour assister en ceste ceremonie, avec nombre de peuple de plusieurs villages, luy Sr de Rasilly avoit donné à chacun des principaux une cazaque de bleu celeste, sur laquelle il y avoit devant et derrière vne croix blanche : ce qu'ils avoient tenu à grand honneur : Qu'après la Messe, on s'achemina en Procession au fort et au lieu désigné pour planter la Croix, ou elle fut beniste par les Peres, adorée et baisée de tous les François. Et puis quand De Vaux eut dit aux Maragnans, que ceste Croix estoit un tesmoignage de l'alliance qu'ils faisoient avec Dieu, renonçans entierement au Diable, ils l'allerent aussi baiser, et apres se meirent avec les François à l'eslever et à la planter.

Ce faict on bénit l'isle, et le fort nouvellement basty fut nommé Sainct Louys, par luy sieur de Rasilly ; le port, Saincte-Marie et en signe de resjouissance on destacha tous les canons du fort et des Navires.

« Qu'après ceste cérémonie tous les villages de l'Isle envoyerent vers les P. Capucins, les prier de s'y transporter et d'y venir planter des Croix, les instruire et baptiser. Ce qui fut cause qu'ils partirent du Fort S. Louis le 28 septembre, et commencerent la visite de l'Isle, passans par plusieurs villages, où le P. Claude et le P. Arsène, avec De Vaux et Sébastien qui servoient de Truchemans, firent entendre la parole de Dieu aux Maragnans ; Tous demandoient avec zele le Baptezme et entr'autres Iapy Ouassou : mais il luy fut refusé, aussi bien qu'à ceux qui avoient plusieurs femmes, iusques à ce qu'ils les eussent délaissées : on le différa a quelques uns et fut administré aux jeunes garçons et filles. Partout ils plantoient des Croix. Les mères faisoient des couronnes comme celles des Capucins sur les testes de leurs petits-enfans. Dans Iuniparan ils bastirent la seconde Chapelle de l'Isle où les quatre enfans

1. P. 168. Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f° 87-91.

de Iapy Ouassou furent les premiers baptisez et sa fille aisnée mariée. Et au village de Coyeup son beau-pere aagé de huict vingt ans fut baptisé [1].

« Qu'estans de retour au Fort S. Louys, ils avoient le jour de la Toussaincts, faict une assemblée des Principaux de l'Isle, et d'un grand nombre d'habitants, pour planter [2] l'Estendard de France : ce qu'ils avoient faict et les six Principaux de l'Isle l'avoient porté et planté proche la Croix du Fort en disant : *Nous promettons de vivre et mourir dans l'obëissance du Roy de France pour la protection de la Sainte Croix et les Armes du Roy très chrestien de quoy nous plantons cest Estendart avec les Armoiries de France.*

« Que l'Estendart planté, luy, sieur de Rasilly, estoit entré en discours avec les Principaux des Maragnans sur leur origine et celle des autres nations des Toupinambous, et comment ils estoient venus demeurer en ces pays maritimes. Il avoit sceu d'eux que jadis la demeure de tous les Toupinambous éstoit au pays de Cayeté, vers le Tropique du Capricorne, pays tres beau, plein de bois et de forests, d'où les Portugais les avoient faict sortir pour ne se vouloir assujettir aux lois qu'ils leur vouloient donner : car les Toupinambous estans libres et francs de nature, aymerent mieux changer de pays que d'estre leurs vassaux. Qu'à cette occasion ils avoient quitté le pays de Cayeté, passé et traversé les déserts et s'estoient venus habituer sur ces bords de la mer, proches la ligne equinoctiale et le long de la rivière des Amazones, où ils s'estoient divisez en plusieurs nations selon les divers noms des pays de leurs demeures : et comme eux s'appeloient Toupinambous Maragnans, ceux qui bordoient les fleuves de Taboucourou, Miary et Coma et ceux qui habitoient en Ybouyapap et Para se nommoient Toupinambous de Tabicourou, de Miary, de Ybouyapap et de Para : Que les plus proches de Maragnan estoient ceux de Coma et de Para appelés Tapouy ta-Pares auxquels il seroit fort à pro-

1. Le Père Claude d'Abbeville, dans son *Histoire de la Mission des PP. Capucins en l'isle de Maragnan*, dit qu'il a veu des Toupinambous Maragnans aagés de huict et neuf vingts ans, qui disoient avoir veu edifier la ville de Fernambourg. Qu'il y en a qui ont vescu près de deux cens ans. Et que leur ordinaire est de vivre cent, six vingt ou sept vingt ans. Et pour les femmes, qu'il en avoit veu à l'aage de quatre vingts et de cent ans donner la mamelle à des petits enfans (Add. 2[e] éd., *Merc.*).

2. Cest Estendard estoit de bleu celeste enrichy et parsemé tout autour de Grandes Fleurs de lys d'or. Au milieu estoit depeint un Navire, ayant dessus sa Proue le pourtraict du Roy assis et revestu de ses habits royaux, tenant une branche d'olivier en la main droicte, qu'il presentoit à la Royne Regente sa mere, laquelle estoit assise sur la poupe revestue de son manteau royal, tenant de sa main droicte le gouvernail du Navire, au-dessus duquel estoit escrit : *Tanti Dux fœmina facti* (*Merc.*).

pos de leur envoyer quelques uns pour leur demander s'ils ne vouloient pas estre François ; et les advertir de tout ce qui s'estoit passé en Maragnan.

« Que suivant cet advis, luy sieur de Rasilly avoit envoyé le Trucheman Migan, avec Pira Iava, l'un des principaux de l'Isle, vers les Tapouyta-Pares, qui sont du costé de l'Orient et qui possèdent vingt villages plus peuplez que ne sont ceux de Maragnan, où estans arrivez ils avoient si heureusement fait leur legation, que Sorovévé, Bourouvichave des Tapouyta-Pares leur donna parole d'y recevoir les François à leur contentement, adjoustant qu'ils leur montreroient une pescherie de perles et une minière d'or. Et que De Vaux avec un des principaux de Maragnan avoient esté faire le mesme aux Toupinambous de Coma qui sont en vingt villages et plus, tres peuplez pour la fertilité du terrain, lesquels avoient respondu le mesme, et qu'ils deputeroient les principaux d'entre eux pour venir salüer le Bourouvichave de France.

« Que luy sieur de Rasilly avoit sur tant d'heureux commencemens faict assembler tous les François au fort S. Louys, qui tous d'une voix l'avoient requis de retourner en France avec le P. Claude d'Abbeville faire la relation de tout leur voyage à leurs Majestez et interceder pour eux de leur envoyer des secours tant de gens d'Eglise que d'hommes de guerre, artisans et marchandises pour maintenir en Maragnan la Colonie Françoise qui y estoit establie. Promettans cependant vivre et mourir en l'observation des Ordonnances que lui, sieur de Rasilly, avoit faict publier, et d'obeyr aux commendemens de son Lieutenant le sieur de la Ravardiere.

« Que les principaux Maragnans ayant eu advis de ceste resolution, les avoient priez d'emmener avec eux six des leurs pour offrir, au nom de toute leur nation, un service obéyssant au Roy et le prier de les recevoir et traicter comme ses subjects.

« Que Dieu leur avoit faict la grâce d'amener en santé jusques au Couvent des Capucins de Paris ces six Toupinambous, lesquelz désiroient fort d'estre introduits vers leurs Majestés pour satisfaire à leur légation.

« Cette Relation achevée, Leurs Majestez veirent plusieurs choses rares que le sieur de Rasilly avoit apportées de Maragnan, entr'autres un grand Oyseau de Proye que les Maragnans nomment Ougra-Oussou. Et les François le voyant aux Capucins l'appelloient un griffon. Voicy la description de cet oyseau, faicte par le P. Claude d'Abbeville : c'est, dit-il, vn oyseau deux fois plus gros qu'vn aigle, ayant la teste moyennement grosse, mais les yeux fort affreux et néantmoins tout ronds, portant une creste de plumes tout en rondeur en forme d'un cercle ou d'un soleil, son plumage est grisselé, il porte une longue queuë, au-dessus de

laquelle comme aussi par tout le ventre il est parsemé de belles plumes toutes blanches et deliees non moins excellentes que les Aigrettes. Il a chasque jambe grosse comme le bras et la main en forme de celle de Griffon bien large d'vne paume et demie avec des griffes merveilleusement grandes. Il est si furieux et si puissant qu'il peut porter et deschirer un mouton, et terrasser un homme, faisant la chasse ordinaire au Cerfs et biches, aux oyseaux et autres animaux indifféremment. Et bien qu'il soit puissant et goulu, il peut toutesfois demeurer quinze ou vingt jours sans manger.

« Les six Toupinambous menez au Louvre par le sieur de Rasilly [1] et par le P. Archange de Pembroch, Commissaire de la Province de Paris et le P. Claude d'Abeville, furent introduits dans la chambre du Roy ; Itapoucou qui fut depuis au Baptesme nommé Loys Marie, feit la harangue en leur langue [2]; laquelle fut expliquéee à leurs Majestez par vn Trucheman : Il dit que c'estoit en substance vn Remerciement que les Maragnans faisoient au Roy de leur avoir envoyé des Prophetes pour leur enseigner la Loy de Dieu et des Capitaines pour les maintenir contre leurs ennemis [3], qu'à jamais ils lui en seraient redevables, et qu'en recognoissance de tant d'honneur, les Principaux de Maragnan les avoient envoyez au nom de leur nation faire hommage à Sa Majesté : Et le supplier de leur continüer son secours ; en leur envoyant des Prophetes pour les faire enfans de Dieu et de vaillans soldats pour leur conservation ; Protestans qu'à jamais ils demeureroient subjects et serviteurs fidelles du Roy et amys de tous les Françoys.

« Le Roy et la Royne Regente receurent ces Maragnans avec tant de bienveillance, qu'ils leur firent repondre par le Trucheman, qu'on leur enverroit des Prophetes selon leur désir, et des soldats pour les maintenir. Et de faict il y eut douze Peres Capucins deputez pour y aller au premier voyage, avec promesse de pourvoir à l'embarquement qui se devoit faire.

« Le jour Sainct Iean Baptiste fut pris pour baptiser en l'Eglise des Capucins ces six Toupinambous qui le requeroient. Mais durant que l'on en faisoit les préparatifs, il y en eut trois qui moururent : auparavant on les baptisa eux le demandans et estans pres de la mort [4]. Pour baptiser les trois restans [5], l'Eglise des Capucins fut parée d'une riche tenture de soye, or et argent, contenant la vie de Sainct Iean Baptiste : L'autel

1. Id., *ibid.*, f° 340 v°.
2. Id., *ibid.*, f°s 341 et suiv. — Voy. plus loin, fig. 4.
3. Id., *ibid.*, f° 342 v°.
4. Id., *ibid.*, ch. LVII, f°s 345 et suiv.
5. Id., *ibid.*, ch. LVIII, f°s 360 v° et suiv.

estoit couvert d'or et de richesses : ce n'estoient que tapis de soye sur les marches et le pavement des environs. En la Nef proche le treillis qui la separe de l'Autel estoient sur un theatre les fonds de baptesme, couverts d'un grand bassin vermeil doré, et dessus un taffetas blanc traînant jusques en terre.

« Monsieur l'Evesque de Paris qui devoit faire l'Office de ces Baptesmes, s'estans rendu en l'Eglise des Capucins avec ses habits Pontificaux : le Roy, la Royne et toute la Cour y arriverent aussi sur les quatre heures, et incontinent apres les trois Maragnans vestus de longues robbes de taffetas blanc, ouvertes devant et derriere jusques à la ceinture, et boutonnées pour avec plus de commoditez leur appliquer la saincte huyle : chasque Maragnan marchant entre deux Peres Capucins. Aux interrogations que leur fit ledit sieur Evesque de Paris, le P. Claude d'Abbeville servit de Trucheman : Après qu'on leur eut faict dire le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, sa Majesté leur donna à tous trois le nom de Louys, mais on leur adjousta encore vn second nom : tellement que le premier se nomme Loys Marie, le second Loys Henry et le troisieme Loys Jean. Durant qu'on les baptisa, ce ne fut qu'une melodie de voix et d'instrumens des Chapelles de Leurs Majestez [1].

« C'est ce qui s'est passé, dit en terminant l'historiographe du *Mercure*, en ceste annee touchant le voyage des Françoys en l'Isle de Maragnan. »

Je n'ai que peu de choses à ajouter à ce long commentaire du journaliste officiel de 1613 pour éclairer quelques points restés douteux dans son intéressante relation. J'emprunte principalement ces renseignements complémentaires au livre plusieurs fois cité du P. Claude d'Abbeville.

« Sous l'heureux et paisible règne d'Henry le Grand, quatriesme du nom, Roy de France et de Navarre, ainsi commence le missionnaire picard [2], un capitaine François nommé Riffault, ayant équipé trois navires, repartit pour aller au Bresil le quinziesme de may de l'année mil cinq cens quatre vingts quatorze, avec intention d'y faire quelque conqueste : chose qui luy sembloit facile, pour la grande intelligence qu'il avoit avec un Indien Bresilien nommé

1. Id., *ibid.*, ch. LIX, f°s 367 et suiv.
2. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f°s 12 sqq.

Ouyrapine, qui signifie en nostre langue françoyse *Arbre-sec*, lequel estoit tenu pour avoir grande authorité parmy les Indiens de ce païs ; et qui avec l'escorte d'une puissante armée d'Indiens, conjointe à sa valeur, estant brave guerrier, le pouvoit très facilement avançer selon son dessein, n'eust été la division et discorde qui survint entre les François et l'eschoüement de son principal vaisseau : lesquelles choses estonnerent tellement le susdit Capitaine Riffault, que perdant tout courage il se résolut de retourner en France.

« Mais voyant que le vaisseau qui luy restoit n'estoit suffisant pour contenir le nombre des François qu'il avoit ramenez, il fut contrainct d'y en laisser une bonne partie. Entre lesquels estoit un jeune gentil-homme nommé Monsieur Des Vaux [1], natif de Saincte Maure en Touraine, lequel avec d'autres François s'accompagnans de quelques Indiens, marcha si valeureusement en guerre contre d'autres Indiens, qu'il y conquist plusieurs insignes victoires, se façonnant tousjours aux mœurs et coustumes du païs, et se rendant facille l'usage de leur langue : finalement après s'estre genereusement comporté en diverses et périlleuses rencontres, et faict un long séjour audit païs, apres avoir recongneu la beauté et les délices de cestte terre de fertilité et fœcondité d'icelle, en ce que l'homme sçauroit désirer, tant pour le contentement et recreation du corps humain à cause de la tempérie de l'air et de l'amenité du lieu, que pour l'acquisition de tout plain de richesses qui, avec le temps, en pourroient provenir à la France : Outre la promesse que ces Indiens lui firent de recevoir le Christianisme, ils accepterent aussi dudit Des Vaux l'offre qu'il leur fit de leur envoyer de France quelque personne de qualité pour les maintenir et deffendre de tous leurs ennemis, jugeant l'humeur françoise plus sortable à la leur, qu'aucune autre pour la douceur de sa conversation.

« Ce que voyant le susdict Sieur, il se délibéra de revenir en France sur la bonne disposition qu'il voyoit en ce peuple. Où estant heureusement arrivé, il fit une fidelle Narration à Sa Majesté Très Chrestienne du Roy Henry le Grand, de tout le succès de son voyage et de l'honneur que sa Majesté s'acquerroit à l'entreprise

1. C'est celui dont il est question plus haut.



Fig. 1. — Carypyra. Tabajaré de 60 à 70 ans.

de ce négoce, outre le prouffit et utilité que la France en devoit un jour tirer..... »

Henri s'était montré satisfait de cette communication, mais avant



Fig. 2. — Patoüa, jeune Tupinamba de Maragnan, 15 à 16 ans.

de rien entreprendre d'important dans cette direction, il avait voulu tenir la confirmation des récits du jeune Des Vaux de la bouche d'un marin expérimenté et il avait chargé Daniel de la

Tousche, sieur de la Ravardière, « ayant déjà voyagé plusieurs fois dans ces contrées et prest d'y retourner », de lui en donner les détails les plus authentiques.

Daniel partait donc avec Des Vaux le 12 janvier 1604 pour les Indes occidentales ; nous connaissons le détail de ce voyage par la relation qu'en a donné Jean Mocquet, apothicaire du Roi, qui y a pris part [1].

Les voyageurs visitaient successivement le Rio-do-Ouro et son île de sable qui prenait le nom de l'amiral (*I. de la Tousche*), puis Brava, l'une des îles du Cap Vert ; la « terre de Yapoco » et son roi Apacajoury, et les Caripous qui l'habitent « grands ennemis des Caribes » qui les mangent à l'occasion, enfin la rivière de Cayenne, où sont les Caribes eux-mêmes et dont ils exploraient les multiples bras.

Chemin faisant, nos voyageurs se renseignaient sur la distribution générale des peuples Indiens, leur physionomie, leurs mœurs, leurs industries et les produits de la contrée. « Ce pays de Yapoco, dit Mocquet, est à plus de 120 lieues du pays des Toupinambous qui est vers la rivière de Maragnan au Brésil, et ceux d'Yapoco sont bien de la mesme couleur et basanez comme les autres, mais ils sont plus beaux, plus vifs et plus gais [2] ». Et ailleurs : « Tous les Indiens... avoient tendu leurs *Amacas* ou lits pendans faicts de cordes de palmiers et estoient en grand nombre, hommes, femmes et enfans, tous nuds ; comme quand ils sortent du ventre de leurs mères ; sinon de quelques patinostres dont ils se parent le corps ; et en leurs oreilles ils ont des bois longs et des pierres rondes. Ils avoient apporté mille bagatelles pour troquer, comme gommes, plumes, aigrettes et perroquets, *tabaco* et autres choses que le pays porte [3]. »

Mocquet ramassa « quantité de plantes, fruicts et autres choses curieuses ». On chargea à Cayenne 35 tonneaux de bois d'aloès (*aupariebou*) et de deux ou trois autres sortes de bois que leur odeur signalait aux voyageurs et l'on ramena en France *trois*

1. Livre II des *Voy. de Jean Mocquet aux Indes occidentales* (*Voy. en Afrique, Asie, Indes*, etc. Rouen 1665, in-12, p. 69-160).
2. Id., *ibid.*, p. 89.
3. Id., *ibid.*, p. 81.

Indiens : un Caripou « qui estoit le neveu du roi de Yapoco [1] » et devait prendre le commandement de la nation à sa majorité, et deux frères de nation caribe, Ypoira et Atouca, embarqués à la rivière de Cayenne.

L'expédition rentrait à Cancale le 15 août 1604 et moins d'un an après son retour, La Ravardière était « constitué et établi »... par Henri IV « son lieutenant-général en terre de l'Amérique depuis la rivière des Amazones jusques à l'île de la Trinité ».

Il aurait fait depuis, assure le texte de cette concession renouvelée plus tard sous le nouveau roi [2] « deux divers voyages aux Indes pour descouvrir les havres et rivieres propres pour y aborder et y establir des collonies ; ce qui luy auroit si heureusement succédé (réussi) qu'estant arrivé en ces contrées, il auroit facilement disposé les habitans des isles de Maragnan et Terre-Ferme adjacentes vues par luy, Topinamboux, Tapajares et autres à rechercher nostre protection et se ranger sous les authorités, tant par sa généreuse et sage conduitte et par l'affection et inclination naturelle qui se rencontrent en ces peuples envers la nation françoyse, laquelle ils avoient assez faict cognoistre par l'envoy qu'ils firent de leurs ambassadeurs, qui moururent sytost qu'ils furent arrivés au port de Cancalle et dont nous aurions encore reçeues de pareilles assurances, par les relations qui nous en furent faictes par le sieur de la Ravardière, ce qui nous auroit depuis donné occasion de luy faire expédier nos lettres-patentes du mois d'octobre mil six cent dix pour retourner de rechef auxdits pays continuer ses progrès... [3] »

Pour assurer le succès de cette œuvre de colonisation, Ravardière s'était associé l'amiral François de Rasilly et Nicolas de Harlay, seigneur de Sanci, baron de Molle et Grosbois dont le crédit avait rapidement assuré à l'entreprise le concours de la Régente, qui lui fournissait un puissant concours pécuniaire. L'expédition, organisée lentement dans le port de Cancale, comprenait trois vaisseaux : l'amiral, nommé *Le Régent* commandé par Rasilly et La Ravardière, le vice-amiral, appelé *La Charlotte* avec le baron de Sancy, le troisième, une patache, *La Sainte-Anne*, sous le chevalier de Rasilly, frère cadet de l'amiral.

1. Id., *ibid.*, p. 93, 95.
2. Le premier texte est encore inconnu (F. Denis).
3. F. Denis, *éd. cit.*, p. x-xi, n.



Fig. 3. — Manen, Renary, 20 à 22 ans.

Claude d'Abbeville a longuement raconté cette traversée de l'Atlantique contrariée par des tourmentes continuelles que le moine crédule attribue à l'intervention du Diable défendant sa



Fig. 4. — Itapoucou, Tupinamba d'Houyapap, 38 ans.

clientèle de sauvages contre les envoyés de Dieu. Partie le 19 mars, la petite escadre parvenait seulement le 26 juillet à l'îlot Sainte-Anne, à l'entrée de la grande anse de Maragnan.

L'histoire de l'établissement fondé par Rasilly et La Ravardière dans l'île de ce nom est trop connue pour qu'il soit utile d'y revenir. Les premiers progrès en avaient été si rapides, qu'on reconnut bientôt la nécessité d'envoyer un des bâtiments en France pour chercher des renforts, et le 6 décembre, Rasilly et le P. Claude d'Abbeville, montés sur *Le Régent*, reprenaient la route de France où ils arrivaient au Havre-de-Grâce le 16 mars après une heureuse navigation. Les *principaux de l'Isle de Maragnan* avaient délibéré d'envoyer quelques-uns des leurs « en nombre de six, pour faire faire hommage et offrir leur service au Roy de France très Chrestien au nom de toute leur nation, a ce que Sa Majesté les reçeut en sa protection comme ses vrais subiects de cetie nouvelle France Equinoctiale [1] ». Et c'est ainsi que le 12 avril 1613, entraient en procession, escortés de 120 Capucins des couvents Saint-Honoré et de Meudon, les sauvages qui ont fourni le sujet des gravures dont ce mémoire est le commentaire.

Ils étaient alors au nombre de six. Le premier, Carypyra (l'*Oiseau fourcade*), guerrier Tabajare, de 60 à 70 ans, du village de Rayry ; le second, Patoüa (*Le coffre*), fils d'Avatty Piran, un des principaux de l'île, âgé de 15 à 16 ans ; le troisième, Manen, âgé de 20 à 22 ans, originaire de Renary, sur le Para de l'Ouest, au pays des Indiens-Longs-Cheveux, ont succombé d'avril à mai, ce qui a réduit la petite troupe aux trois personnages que nous connaissons.

Mais les six Indiens avaient été dessinés avant ce triple accident, par ce même Du Viert, sans doute, dont il était question au commencement de cet article. Et le livre du P. Claude d'Abbeville contient leurs portraits en pied, gravés, semble-t-il, par ce Gaultier dont la signature se lit sur la planche de l'ouvrage où l'on voit planter la première croix, en présence des lieutenants du Roy, des Capucins et des Sauvages (f° 89 v°).

J'ai reproduit ci-contre ces six figures qui offrent par leur minutieuse exactitude une valeur exceptionnelle pour l'histoire de l'iconographie indienne.

Carypyra, nommé François au baptême (fig. 1), chef de guerre illustre, se faisant gloire de 24 titres d'honneur conquis dans autant de combats, se distinguait par un tatouage géométrique qui lui

1. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f° 332 v°.

couvrait les joues et le menton, le cou, le tronc, les jambes jusqu'un peu au-dessus des genoux. S'il faut en croire le P. Claude d'Abbeville, ce tatouage, pour employer l'expression consacrée, était une sorte d'hiéroglyphe : « Ses noms, dit en effet notre auteur, estoient accompagnez de leurs Eloges et comme Epigramme scrites, ny sur le papier, ni sur l'airain, ny sur l'escorce d'un arbre, mais sur sa propre chair ; son visage, son ventre et ses deux cuisses toutes entières estoient le Marbre et Porphire sur lesquels il avoit fait graver sa vie avec des caracteres et figures si nouvelles que vous eussiez pris le cuir de sa chaír pour une cuirasse damasquinée ; ainsi que l'on peut voir en son pourtraict icy tiré au vif. » La même marqueterie se voyait, ajoute le P. Claude, autour de son col, « plus honorable pour lui, en qualité de brave soldat que toutes les pierreries du monde [1]. »

Le « pourtraict tiré au vif » nous montre un Indien avec le nez fort et saillant, qui distingue ce Tabajare des vrais Tupinambas, généralement camards par suite d'une déformation intentionnelle [2], les pommettes prononcées, les lèvres charnues, la botoque au menton, les oreilles ornées d'un bouton, l'arc en bandoulière, la massue à palette sur l'épaule et un paquet de plumes en guise de cache-pudeur. Le tatouage géométrique est d'une grande régularité et formé de lignes parallèles avec dilatations cruciales, il a si peu le caractère hiéroglyphique que lui attribuait notre Capucin qu'on le retrouve exactement pareil sur des anciens vases du pays tupi. L'homme est vigoureux, mais lourd de formes, bien campé et fortement musclé.

Jacques Patoüa qui marche dans le second dessin, tenant l'arc d'une main et de l'autre une flèche armée d'un os, a la face plus ronde et le nez un peu plus creux, son jeune corps, robuste et court, n'est vêtu que d'un tablier de peau, maintenu sur le ventre à l'aide d'une bandelette de cuir. Anthoine Manen prête aux mêmes observations (fig. 3).

Les trois autres sont les catéchumènes que mettait en scène l'image de Michel de Bathonière. Voici de nouveau Louis-Marie, Louis-Henri et Louis de Saint-Jehan avec leur singulier accoutre-

1. *Op. cit.*, f° 348 v°.
2. *Op. cit.*, f° 262 r°.



Fig. 5. — Ouaroyo, Tupinamba de Mocourou, 22 ans.

ment de baptême où un chapeau à la mode, orné d'une touffe de plumes, a toutefois remplacé le bonnet couronné de fleurs.

Louis-Marie, c'était avant le baptême Itapoucou un guerrier de 38 ans, natif de la montagne d'Ibouyapap : Louis-Henry, Ouaroyo,



Fig. 6. -- Iapouaï, Tupinamba de Maragnan, 20 ans.

22 ans, du village de Mocourou, Louis de Saint-Jehan, Iapouaï, 20 ans, de l'île même de Maragnan. Ils appartiennent, deux surtout, à un second type dont l'artiste a bien saisi les principaux caractères, accentués principalement chez Louis-Marie. Ses petits

yeux légèrement bridés, son nez large et aplati, ses grosses pommettes, ses lèvres charnues, lui donnent une physionomie bien différente de celle de Tabaiare Carypyra.

Ces œuvres d'art sont de véritables portraits dessinés d'après nature, ainsi que nous en avertit le P. Claude d'Abbeville, et leur apparition semble bien ouvrir une nouvelle période dans l'histoire de l'iconographie américaine [1]. Les caractères ethniques, plus ou moins bien analysés, auront leur place désormais à côté de l'ethnographie dans les figures indiennes [2].

1. On remarquera notamment la différence énorme qui existe entre les figures du voyage de Jean Mocquet qui est de 1604 et celles-ci qui ont paru en 1614.

2. Il donne ici à titre de renseignement complémentaire le contenu d'un petit volume de la Bibliothèque de l'Arsenal, in-12, 13292 H, et qui contient les plaquettes suivantes dont on ne connaît pas d'autre exemplaire :

I. *L'arrivée des Peres Capucins et la conversion des sauvages à nostre saincte foy.* Declaree par le R. P. Claude d'Abbeville, Predicateur Capucin. A Paris, chez Jean Nigaut, rüe S. Jean de Latran à l'Alde MDCXIII, 16 p.
(De l'île de Maragnon, 20 Aoust 1612).

I. *Dernière lettre du Père Arsène de Paris au R. P. Provincial des Capucins de la Province de Paris* (sans titre), 7 p.
(De la grande Isle de Maragnan, entre les Topinambas, ce 27 Aoust 1612).

II. *La conversion des sauvages qui ont esté baptizes en la Novvelle France cette annee 1610*, avec un bref recit du voyage du sieur de Poutrincourt, 13. A Paris, chez Jean Millet, tenant sa boutique sur les degrez de la grand salle du Palais (s. d.), 46 p. avec privilege du Roy.

Cette dernière plaquette se termine par un extrait (de 2 pp.) du *Registre de bapteme en l'Eglise dv Port-Royal en la Nouvelle France* avec 21 noms de catéchumènes.

LES DOCUMENTS MANUSCRITS DU BRITISH MUSEUM

RELATIFS

A LA COLONISATION ESPAGNOLE EN AMÉRIQUE ET PARTICULIÈREMENT AU VÉNÉZUÉLA

PAR JULES HUMBERT

DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE BORDEAUX,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE NATIONALE D'HISTOIRE DE CARACAS.

Le British Museum possède une riche collection de manuscrits espagnols dont beaucoup se rapportent à l'histoire du Nouveau-Monde. C'est d'abord une série de documents généraux qui ne sont guère que des copies : ordonnances et cédules royales adressées aux Indes [1] ; papiers relatifs aux missions [2]. Mais parmi les pièces originales, celles qui concernent le Vénézuéla présentent un intérêt tout particulier, et jettent une vive lumière sur l'histoire de ce pays durant la période coloniale.

Au premier rang il faut placer le fameux manuscrit sur les *Welser* (1528-1566) [3], dont nous avons déjà signalé l'importance

1. Add. 13974, n° 60. — Indice de los despachos generales que se han expedido á los Reynos de las Indias, desde el año 1700 (ff. 375).

Add. 13974, n° 61. — Cédulas tocantes á Indias (1620-1787). All copies except one, signed by Philipp V, on the 23 July 1712 (ff. 416).

2. Add. 14012. — Papeles tocantes á las doctrinas de los religiosos en las Indias. 1612-1651 — paper in-fol. (ff. 576).

3. Add. 24.906, paper in-fol. (ff. 159). Cédulas reales tocantes á la provincia de Venezuela, 1529-1535. The original Register or Copy-Book kept by the secretary of the Audiencia of all the Royal Warrants, orders, etc., sent to that Judicial court for execution during part of the reign of Charles V.

Les 159 feuilles de ce manuscrit sont reliées ensemble et entourées d'une couverture de parchemin dont le côté droit se ramène sur le gauche et se ferme par une lanière de cuir. Cette couverture est consolidée par deux autres lanières de cuir brun cousues sur le parchemin avec des ficelles. Sur la couverture on lit : « Sobre la con-

dans notre ouvrage sur l'*Occupation allemande du Vénézuéla au XVIe siècle* [4]. Les pièces officielles contenues dans ce manuscrit prouvent nettement que l'Espagne ne cessa à aucun moment d'avoir la haute main sur les affaires du Vénézuéla. Les nominations des gouverneurs Alfinger, Federmann, Hohermuth, sont signées par le roi [5]. Les Allemands sont assistés de fonctionnaires nommés par le Conseil des Indes (un *tresorero*, un *contador* et un *factor*) pour garantir les intérêts de la couronne [6], et quand, à plusieurs reprises, les Vénézuéliens se plaignent des délégués allemands, c'est le roi d'Espagne qui ordonne des enquêtes sur leurs agissements [7].

Ce document nous donne en outre d'intéressants renseignements sur l'administration des Allemands et sur le régime économique qu'ils imposèrent à la province. Sous prétexte de se débarrasser des marchands d'esclaves, les délégués des Welser firent ouvertement défendre aux commerçants étrangers le voyage du Vénézuéla ; isolant ainsi le pays même de la métropole, ils taxèrent les marchandises à des prix aussi élevés qu'il leur plaisait, et ils se constituèrent pour le commerce général de la province un monopole complet qui leur fut officiellement reconnu par le décret du 15 novembre 1534 [8].

Enfin le manuscrit fixe définitivement les traits d'un personnage qui travailla à la pacification du Vénézuéla et lutta contre le despotisme des Welser : c'est l'évêque Rodrigo de Bastidas qui fut à deux reprises gouverneur intérimaire de la province ; son plus grand souci fut de veiller au bon traitement des Indiens, et sa correspondance avec le roi témoigne de ses efforts continus pour empêcher l'esclavage. « Les Indiens, dit-il, se vendaient eux-mêmes aux chrétiens à des prix dérisoires (six castellanos chacun) » ; Bas-

quista de la provincia de Benezuela. » — Une note sur la première feuille indique que le manuscrit a été acheté par le Museum au libraire Boone, 12 juillet 1862. — Sur la seconde feuille ont lit : « Este libro no toca al Sto oficio, p° trata de la conquista de la provincia de Benezuela. »

4. Paris, Fontemoing et Bordeaux, Féret, 1905.
5. B. M. Add. 24.906, ff. 37-49, 61-65, 96, 100 et sqq.
6. Id., ff. 37-49.
7. Id., ff. 90, 129, 144 etc.
8. B. M. Add. 24906, 149-152, f. 113.

tidas ne peut assez réagir contre cette coutume, il ne cesse de répéter aux Indiens qu'ils sont des hommes libres comme les Espagnols, et il favorise autant qu'il peut les mariages entre Espagnols et indigènes [9].

Signalons maintenant une lettre officielle de Juan de Urpín [10] qui nous donne sur la pacification des Indiens Cumanagotos des détails très circonstanciés, et confirme les données d'autres pièces officielles des archives espagnoles. L'œuvre de Urpín dans le Vénézuéla oriental fut des plus fécondes en résultats. Chargé en 1634 de la conquête des Cumanagotos, dans laquelle avait échoué Garci Gonzalez en 1579 et Çobos en 1585, il avait fondé la ville de Santa María de Manapire, vers l'embouchure du rio Tuy. Puis il était revenu à Caracas chercher des renforts, et en 1636 il partait de nouveau en campagne, suivi d'Indiens et de nègres libres pour le transport des bagages, et de quatre pièces d'artillerie. Après de rudes combats on entra dans la bourgade indienne de Cumanagoto, « où les Indiens consentirent à devenir les vassaux de S. M. » et apportèrent à Urpín des poulets et des provisions de toutes sortes. A une lieue de Cumanagoto il fondait en 1637, au pied du cerro Santo, une cité à laquelle il donnait le nom de Nueva Barcelona, et dix-sept lieues plus loin une autre ville, qu'il appela Nueva Tarragona.

Un manuscrit de Madrid, complétant le document de Londres, nous raconte comment Urpín chassa les Hollandais de la région [11]. Ce fut donc grâce aux exploits d'Urpín que la domination espagnole se trouva définitivement assise dans les provinces de Cumana et de Barcelona, et le fait fut capital pour l'avenir du pays. L'extension des Hollandais eût été en effet grosse de conséquences, puisque c'est sur l'authenticité des établissements hollandais que se basait encore l'Angleterre en 1899 pour demander à reculer vers l'ouest les frontières de sa Guyane.

9. Id., ff. 147-152.

10. B. M. Add. 13974, nº 23 : « Sobre el estado de la pacificación y población de los indios Cumanagotos. » Dat. Nueva Barcelona, 12 juin 1638. Signé « Don Juan Orpin. »

11. « Exposición que hace al monarca español Don Joan de Orpín, conquistador de los indios cumanagotos y fundador de Nueva Barcelona ». Bibliothèque nationale de Madrid, manuscrit, J, 31.

Un certain nombre de documents du British Museum concernent les rapports des gouverneurs avec les autres fonctionnaires [12]. Nous apprenons sur les rivalités entre les différents corps constitués des choses fort curieuses ; c'est un chapitre intéressant à ajouter aux *competencias* dont nous avons parlé dans nos « *Origines Vénézuéliennes* [13]. » Les autorités civiles et ecclésiastiques se querellaient sous les prétextes les plus puérils : questions de préséances dans les cérémonies ou les processions, de parasols portés trop majestueusement par MM. les chanoines, etc. Voici un cas de *competencia* très amusant cité par un manuscrit de Londres [14]. Un beau jour les cloches de Caracas ont sonné pour annoncer l'excommunication de Don Joseph Monserrate (homme de mauvaise vie), par ordre du commissaire de la Santa Cruzada, et sans que le Gouverneur en fût averti. Ce dernier s'en plaint amèrement dans une lettre à S. M. en date du 1er février 1749. S'étonnera-t-on après cela que le monarque agacé ait fini par répondre aux requêtes des fonctionnaires vénézuéliens « qu'il n'avait ni le temps ni la patience d'entendre les niaiseries et les disputes des autorités de Caracas[15] » ?

D'autres manuscrits de Londres ont trait à la fameuse *Compagnie guipuzcoane de Caracas* qui eut le monopole du commerce au Vénézula durant un grande partie du XVIIIe siècle. Ce sont des rapports non signés qui semblent être des copies, quelquefois des résumés de rapports officiels. Ils affirment l'essor imprimé au commerce par la Compagnie guipuzcoane, et les chiffres donnés concordent absolument avec ceux des archives espagnoles[16]. Nous apprenons par exemple que la quantité de cacao importée en Espagne tripla pendant les vingt premières années de l'existence de la Compagnie ; le prix de cette denrée qui était en 1728 de 80 pesos la fanega de 52 litres, tomba bientôt à 45 pesos : en avril

12. B. M. Eg. 1803, 1804, 1805 — Papeles tocantes á la provincia de Venezuela (1746-1798).

13. Liv. IV, chap. 2. (Paris, Fontemoing, Bordeaux, Féret, éditeur, 1905.)

14. B. M. Eg. 1803, n° 6, f. 277 : Original despatch of the governor of Caracas, D. Luis Francisco Castellanos, enclosing a discourse on the contention for jurisdiction between the civil and ecclesiastical authorities in that province.

15. Aristides Rojas : Legendas históricas (Caracas, 1890), t. II, p. 87.

16. Cf. notre étude sur « Les documents des Archives de Guipuzcoa relatifs à la colonisation espagnole en Amérique. » (Bulletin de géographie historique et descriptive, n° 3-1906).

1749, il était, à Saint Sébastien et à Cádiz, de 30 pesos, tous droits nationaux et municipaux étant payés[17].

La Compagnie guipuzcoane donna une vive impulsion à l'élevage des troupeaux et à l'industrie pastorale[18]; elle inaugura les plantations de coton[19] et la culture de l'anil[20]. Pour aider aux plantations, elle fut autorisée, par cédule royale du 16 septembre 1754, à introduire deux mille nègres dans la province de Caracas[21]. Enfin, en moins de trente ans, la compagnie était devenue si florissante qu'elle possédait, en 1755, un capital de 1.200.000 pesos[22].

Signalons encore une pièce qui nous fait connaître, à la veille des ordonnances de Charles III, proclamant la liberté des échanges en Amérique, le mouvement commercial entre le Vénézuéla et l'Espagne. De 1748 à 1753, la province de Caracas envoya à la métropole pour une valeur de 807.435 pesos en denrées d'Amérique, et 59.786 pesos en or et argent, soit une somme totale de 867.221 pesos[23].

Une dernière série des documents londoniens concerne la révolte du Vénézuéla de 1782[24].

Comme on le voit par cette énumération, les manuscrits du British Museum apportent une contribution précieuse à l'étude de l'histoire du Vénézuéla, tant sous le rapport de la colonisation proprement dite, que sous ceux de l'administration, du commerce et des finances.

17. B. M. Add. 13987. Papeles varios de Indias : on the trading Company called « guipuzcoana de Caracas », created in 1728, and the necessity it has of encouragement, nº 15, f. 227.

18. Id., nº 13, f. 206.

19. En 1767 elle fit venir et entretint à ses frais un Français de la Martinique « para instruir en la siembra y beneficio de esta planta. » — Id., nº 15, f. 222.

20. Vers le même temps, « para promover el ramo de añiles, hizó venir la compañía à su costa desde Vera Cruz á D. Antº Arvide, Vizcaino, que se havia redicado á su cultiva. » Id.

21. B. M. Eg. 1804 (papeles tocantes à la provincia de Venezuela), f. 8.

22. Id., f. 77.

23. Add. 13974, f. 505 : distribución de los retornos hechos de América a España desde 1748 hasta 1753.

24. Eg. 35524, ff. 240. List of Spanish papers relating to the revolt in Venezuela 1782.

LES TABLEAUX DE MÉTISSAGE
AU MEXIQUE

Par le Professeur R. BLANCHARD

I. — On peut voir au Muséum d'histoire naturelle, dans l'escalier qui mène à la galerie d'anthropologie, un grand cadre allongé dans le sens de la hauteur et renfermant dix tableaux peints sur cuivre. Ces tableaux, disposés sur cinq rangs superposés, à raison de deux par rangée, sont tous de taille égale : ils sont hauts de 34 centimètres, larges de 46. Ils portent respectivement les numéros 5 et 8 à 16, le seizième étant orné de la signature du peintre, ce qui permet de penser qu'il est effectivement le dernier de la série. Les tableaux 1 à 4, 6 et 7 sont malheureusement perdus.

Les tableaux dont il s'agit sont entrés au Muséum à une date récente, par les soins éclairés de M. le professeur E. T. Hamy, qui les a découverts chez un petit libraire de Paris. Ils ont été peints à Mexico, au cours du XVIIIe siècle, par Ignacio de Castro [1], comme en fait foi la signature qui se lit à gauche du dernier tableau. Ils représentent les différentes variétés de métissage résultant du croisement des blancs avec les Mexicains d'origine et avec les nègres venus d'Afrique ou avec les deux à la fois, en tenant compte des croisements déjà subis par les ascendants. L'administration espagnole, à l'époque où le Mexique n'était qu'une colonie, attachait une grande importance à ces divers mélanges de sang, et l'orgueil des colons castillans, plus encore que la minutie administrative, exigeait que quiconque n'était pas de sang pur fût rangé dans l'une ou l'autre des nombreuses castes entre lesquelles la population était

1. J. C. Beltrami, *Le Mexique*. Paris, 2 vol. in-8°, 1830 ; cf. II, p. 209. Cet auteur cite « Ignacio Caestro » au nombre des artistes qui exerçaient leur art à Mexico pendant le XVIIIe siècle.

répartie [1]. Les croisements étaient fréquents et l'on distinguait jusqu'à seize catégories de sangs mêlés.

Ce sont ces seize catégories qu'Ignacio de Castro a figurées. Chacun de ses tableaux nous montre le père, la mère et l'enfant, avec la teinte relative de leur peau, se livrant à leurs occupations ordinaires, placés dans leur milieu usuel et entourés des objets qui leur servaient habituellement. Chacun d'eux présente, immédiatement au-dessus de son bord inférieur, un cartouche peint en bleu, encadré de feuillages jaunâtres, sur lequel sont inscrits un numéro d'ordre et une courte légende.

Le professeur Hamy a fait une étude détaillée de ces tableaux d'Ignacio de Castro [2]. Il représente par un graphique très clair les proportions du mélange sanguin qui se trouvent réalisées à chacun des seize degrés du métissage.

II. — Depuis que le mémoire du professeur Hamy a vu le jour, je ne sache pas qu'on ait publié ou signalé d'autres peintures relatives au même objet. Or, il s'en trouve au musée de Mexico et j'ai pu les y examiner, le 10 octobre 1907. Ma visite au musée a été trop rapide pour me permettre de prendre des notes détaillées ; j'ai pu néanmoins copier les légendes, ce qui va me permettre d'attirer l'attention sur des différences de terminologie.

Les peintures que j'ai observées à Mexico sont de deux sortes :

1° Une série de seize tableaux représentant les « castas de Mexico, epoca colonial ». Chacun d'eux nous montre le père, la mère et l'enfant, avec leur couleur de peau respective et se livrant à leurs occupations favorites ; au milieu et en bas, dans un cartouche bleu, une courte légende avec un numéro d'ordre. J'ai noté toutes les légendes, comme il sera dit plus loin. En revanche, je n'ai remarqué ni date ni signature.

2° Une grande toile peinte, divisée en seize compartiments, chacun

1. J. J. Virey, *Histoire naturelle du genre humain*. Paris, 2e édition, 3 vol. in-8°, 1824 ; cf. II, p. 187-192. — On trouvera dans cet ouvrage de curieux renseignements sur la question des castes dans l'Amérique espagnole. Sa nomenclature est assez différente de celles que nous donnons, d'où l'on peut conclure que les désignations étaient variables d'un pays à l'autre.

2. E. T. Hamy, Peintures ethnographiques d'Ignacio de Castro. *Decades americanae. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines*. Paris, Leroux, décades 1 et 2, n° 14, s. d.

de ceux-ci ayant sensiblement la même dimension que les tableaux précédents, qui ont eux-mêmes une taille sensiblement égale à celle des tableaux du Muséum de Paris. Pressé par le temps et n'ayant pas de mètre à ma disposition, je n'ai pas pris de mesures exactes; je ne donne ces renseignements que de mémoire. Ici encore, chaque compartiment représente un groupe de trois personnages : le père, la mère et l'enfant, avec la teinte particulière de leur peau. Ils sont figurés encore au milieu de leurs occupations usuelles, mais sous un tout autre aspect que les précédents. Chaque scène a sa légende propre. Je n'ai noté ni date ni signature.

III. — On connaît donc à présent trois séries de peintures représentant les divers modes et degrés de métissage que l'on pouvait observer au Mexique, dans le cours du XVIIIe siècle. Ces documents sont de la plus haute valeur, au point de vue ethnographique, en raison des habitations, métiers, costumes, instruments et accessoires qui y figurent. Ils sont très importants aussi, au point de vue social, puisqu'ils nous font connaître les noms des différents types de métis, avec une peinture à l'appui de chacun d'eux. Ils sont malheureusement de moindre valeur, au point de vue anthropologique, le type anatomique des divers personnages étant purement fantaisiste, et c'est là le seul point faible de ces œuvres d'art qui sont d'une assez bonne exécution et nous donnent, d'autre part, des renseignements très précieux.

On sait qu'Ignacio de Castro est l'auteur des tableaux appartenant au Muséum de Paris. Il est probable que les seize tableaux du musée de Mexico ont été exécutés, sinon par lui-même, tout au moins dans son atelier : les dimensions sont sensiblement les mêmes et tous les tableaux de l'une et l'autre série portent un cartouche bleu sur lequel sont inscrits un numéro d'ordre et la légende. Celle-ci, comme on verra tout à l'heure, n'est pas identique dans tous les cas. Je crois pouvoir en inférer que les deux séries de tableaux ne sont pas l'œuvre du même peintre, mais une comparaison détaillée, d'après des photographies, permettrait seule de trancher la question ; celle-ci, d'ailleurs, est d'intérêt secondaire.

La grande toile peinte du musée de Mexico, dont la composition diffère assez notablement de celle des deux séries de tableaux, est l'œuvre d'un autre artiste, mais elle rappelle ceux-ci par le nombre total de ses compartiments, par leur dimension et par quelques-

unes de leurs légendes. Cela permet de penser qu'elle sort du même atelier. On peut se demander si plusieurs peintres travaillant à côté ou sous la direction d'Ignacio de Castro n'eurent pas, à une certaine époque, à exécuter un certain nombre de tableaux établissant les types officiels de métissage, en vue d'une distribution dans les principaux centres administratifs. Le chiffre de seize types, qui se retrouve dans nos trois exemples, prouve bien qu'il y a là quelque chose de défini, d'officiel, qui échappe à la fantaisie d'un artiste. Toutefois nous montrerons que les seize types ne concordent pas absolument d'un document à l'autre

IV. — J'arrive maintenant aux légendes elles-mêmes. Je transcris intégralement celles qui figurent sur les seize tableaux du musée de Mexico, puis j'indiquerai les variantes présentées soit par la grande toile du même musée, soit par les dix tableaux du Muséum de Paris. On pourra juger, d'après cela, des variations d'appellation que j'ai déjà signalées plus haut.

Voici tout d'abord les légendes des seize tableaux du Musée de Mexico :

1. De español é india, *mestizo.*
2. De mestizo y española, *castizo.*
3. De castiza y español, *español.*
4. De española y negro, *mulato.*
5. De español y mulata, *morisco.*
6. De español y morisca, *albino.*
7. De español y albina, *torna atras.*
8. De indio y tornaatrás, *lobo.*
9. De lobo é india, *sambayo.*
10. De sambayo é india, *cambujo.*
11. De cambujo y mulata, *alvarazado.*
12. De alvarazado y mulata, *barcina.*
13. De barcino y mulata, *coyote.*
14. De coyota é indio, *chamiso.*
15. De chamiso y mestiza, *coyote mestizo.*
16. De coyote y mestiza, *ahí te estás.*

Pour la grande toile du musée de Mexico, il me suffira d'indiquer les formules différant des précédentes :

6. Morisco con española, *chino.*
7. Chino con india, *salta atras.*

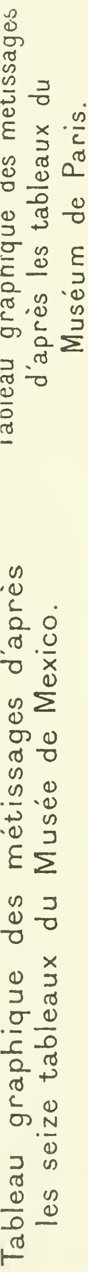
8. Salta atras con mulata, *lobo.*
10. Gibaro con mulata, *albarazado.*
11. Albarazado con negra, *canbujo.*
12. Canbujo con india, *sanbaigo.*
13. Sanbaigo con loba, *calpamulato.*
14. Calpamulato con canbuja, *tente en el aire.*
15. Tente en el aire con mulata, *no te entiendo.*
16. No te entiendo con indio, *torna atras.*

Enfin, les dix tableaux du Muséum de Paris nous présentent les variantes suivantes :

8. De Yndio, y Negra, nace Lobo.
9. De Lobo y Negra, nace Chino.
10. De Chino, é Yndia, nace Cambujo.
11. De Cambujo, é India, nace Tente en el aire.
12. De Tente en el aire, y Mulata, nace Albarazado.
13. De Albarazado é India, nace Barzino.
14. De Barzino, é Yndia, nace Campa mulato.
15. De Yndio, y Mestiza, nace Coyote.
16. Yndios mecos nombrados Apaches.

En comparant ces formules entre elles, on constate d'une part que des hybrides de même origine peuvent recevoir des noms différents, d'autre part, qu'un même nom peut être attribué à des hybrides d'origine bien différente. Aux seize types que nous avions tendance à considérer comme bien définis, il faut donc en ajouter plusieurs autres. Cette complication ne permet guère de recourir, pour exprimer toutes les variétés réalisées, au graphique du professeur Hamy. On peut arriver au résultat cherché par un graphique analogue.

Représentons par 100 la masse du sang d'un individu de race pure : blanc, noir ou rouge ; européen, nègre ou mexicain. Un métis d'Espagnol et d'Indienne aura donc 50 de sang blanc et 50 de sang rouge. De même, un métis d'Espagnol et de négresse aura 50 de sang blanc et 50 de sang noir. Cela peut se noter soit en chiffres, soit par le moyen d'une colonne d'une hauteur déterminée, que l'on divise en deux moitiés de teinte conventionnelle. Ce procédé étant admis, rien n'est plus facile que d'indiquer par des hauteurs et des teintes variables les quantités vraies de deux ou trois sortes de sang mélangées. On obtient ainsi les tableaux et les graphiques


Tableau graphique des métissages d'après
les seize tableaux du Musée de Mexico.
100
90
80
70
60
50
40
30
20
10
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
Sang blanc.
Sang indien.
Sang nègre.
Tableau graphique des métissages
d'après les tableaux du
Muséum de Paris.
100
90
80
70
60
50
40
30
20
10
8
9
10
11
12
13
14
15
16
Sang blanc.
Sang nègre
Sang indien.

ci-contre, dans lesquels un certain nombre de décimales ont été modifiées dans une très étroite limite, en vue de les réduire à deux seuls chiffres.

TABLEAU CENTÉSIMAL DES MÉTISSAGES

D'APRÈS LES SEIZE PEINTURES DU MUSÉE DE MEXICO

	NOMS DES MÉTIS	SANG BLANC (Européen)	SANG ROUGE (Indien)	SANG NOIR (Nègre)
1	Mestizo..	50	50	
2	Castizo.............	75	25	
3	Español	87.50	12.50	
4	Mulato.............	50		50
5	Morisco	75		25
6	Albina	87.50		12.50
7	Torna atras.	93.75		6.25
8	Lobo...............	46.87	50	3.13
9	Sambayo	23.45	75	15.55
10	Cambuja	11.70	87.50	0.80
11	Alvarazado	30.85	43.75	25.40
12	Barcina	40.43	21.87	37.70
13	Coyote	45.21	10.94	43.85
14	Chamiso............	22.60	55.50	21.90
15	Coyote mestizo......	36.30	52.70	11
16	Ahi te estás....... .	43.15	51.35	5.50

TABLEAU CENTÉSIMAL DES MÉTISSAGES

D'APRÈS LES DIX TABLEAUX DU MUSÉUM DE PARIS

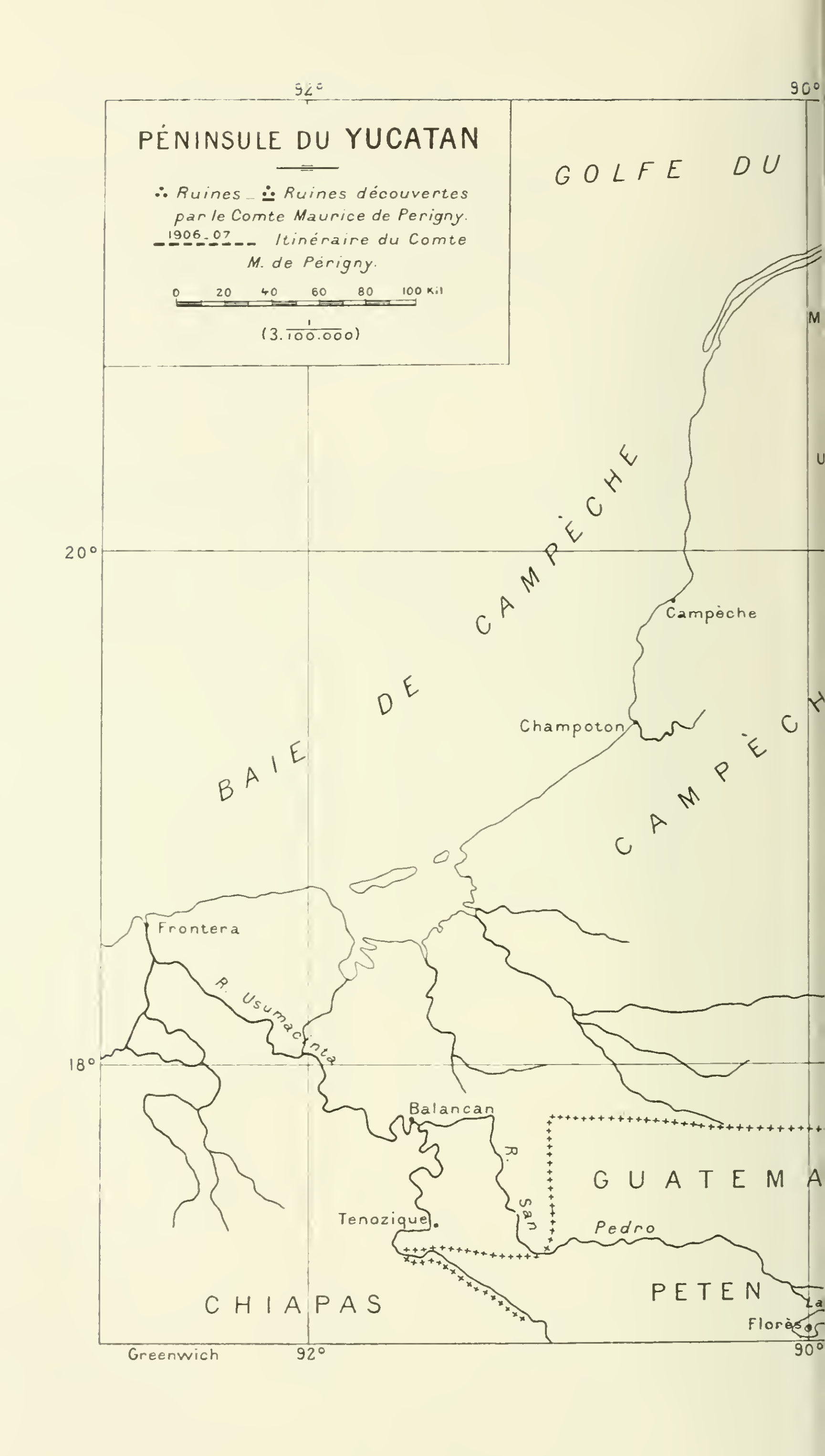
	NOMS DES MÉTIS	SANG BLANC	SANG ROUGE	SANG NOIR
8	Lobo..............		50	50
9	Chino..............		25	75
10	Cambujo		62.50	37.50
11	Tente en el aire.....		81.25	18.75
12	Albarazado..........	25	40.60	34.40
13	Barzino.............	12.50	70.30	17.20
14	Campamulato	6.25	85.15	8.60
15	Coyote	25	75	
16	Apache.............		100	

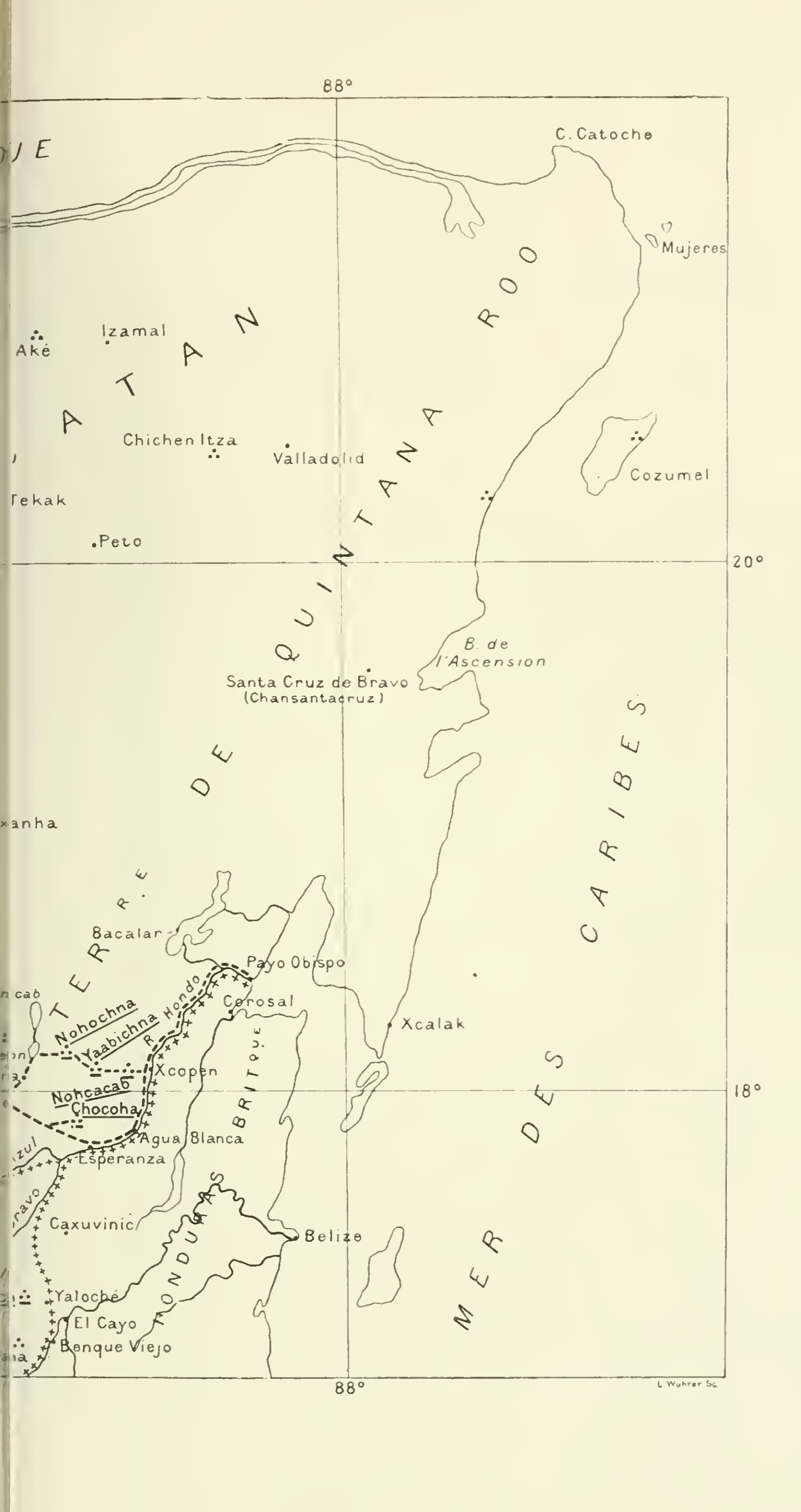
TABLEAU CENTÉSIMAL DES MÉTISSAGES

D'APRÈS LA GRANDE TOILE DU MUSÉE DE MEXICO

	NOMS DES MÉTIS	SANG BLANC	SANG ROUGE	SANG NOIR
6	Chino.............	87.50		12.50
7	Salta atras..........	43.75	50	6.25
8	Lobo................	46.87	25	28.13

Les cinq premières divisions de la grande toile du musée de Mexico sont, au point de vue du mélange sanguin, identiques aux cinq premières peintures de la série de seize tableaux appartenant au même musée ; il est donc inutile de les répéter dans ce troisième et dernier tableau centésimal. Nous ne pouvons, malheureusement, poursuivre celui-ci au delà du numéro 8, par suite d'une inadvertance qui trouve son explication dans la rapidité de notre visite au musée : la légende du numéro 9 n'a pas été relevée ; nous ne pouvons donc indiquer le mélange sanguin du *gibaro*, non plus que celui de tous les numéros suivants qui dérivent de celui-ci. Nous espérons pouvoir combler prochainement cette regrettable lacune


PÉNINSULE DU YUCATAN
∴ Ruines _ ∴ Ruines découvertes par le Comte Maurice de Perigny.
1906-07 Itinéraire du Comte M. de Périgny.
0 20 40 60 80 100 Kil
(3.100.000)
92°
90°
20°
18°
GOLFE DU
BAIE DE CAMPÈCHE
CAMPÈCH
Campèche
Champoton
Frontera
R. Usumacinta
Balancan
R. San Pedro
Tenozique
GUATEMA
PETEN
Florès
CHIAPAS
Greenwich



88°
C. Catoche
Mujeres
Izamal
Akè
Chichen Itza
Valladolid
Tekak
.Peto
Cozumel
20°
B. de l'Ascension
Santa Cruz de Bravo
(Chansantacruz)
QUINTANA ROO
TERRE DE QUINTANA ROO
anha
Bacalar
Payo Obispo
Cerosal
Xcalak
Nohochna
Yaabichna
R. Hondo
Xcopen
Nohcacab
Chocoha
18°
Agua Blanca
Esperanza
Caxuvinic
Belize
HONDURAS BRITANNIQUE
Yaloché
El Cayo
Benque Viejo
MER DES CARIBES
88°
L. Wuhrer Sc.

YUCATAN INCONNU

Par M. le Comte MAURICE DE PÉRIGNY

SECRÉTAIRE DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Entre les riches forêts du Peten et la plaine rocailleuse plantée d'henequen du nord du Yucatan se trouve une vaste étendue de terrain inexploré où l'on ne connaissait jusqu'à présent aucun monument important. C'est pourquoi l'on ne pouvait pas affirmer un rapport entre ces deux foyers de civilisation dont les ruines de Tical et de Nacun et celles d'Uxmal et de Chichen Itza sont les plus remarquables manifestations. Aussi durant ma première exploration dans le Peten (1905) qui m'amena à découvrir les ruines de Nacun, j'avais formé le projet de couper droit à travers la forêt et de me rendre à Santa Clara de Ycaiché, puis de là vers le nord-est de la péninsule. Des circonstances spéciales m'ayant empêché de mettre ce projet à exécution, je repris cette idée en 1906-1907 et me rendis directement sur le Rio Hondo dans le but d'explorer toute cette région inconnue.

L'intérêt de ces recherches m'avait fait prendre à ma charge tous les frais adhérents à ces expéditions et mes découvertes des années précédentes ayant paru intéressantes pour la science, la Société de Géographie a bien voulu me charger de continuer ces recherches. Le Ministre de l'Instruction publique m'a donné une mission gratuite et le Gouvernement mexicain s'est intéressé à mes travaux d'une façon toute particulière. Aussi suis-je très heureux de pouvoir présenter un rapport assez complet, le succès de mon expédition ayant dépassé tout ce que je pouvais espérer.

Arrivé à Payo Obispo, petite ville fondée il y a sept ans, à l'embouchure du Rio Hondo, j'y reste deux jours et m'embarque sur le *Pucté*, bateau plat de rivière, mis aimablement à ma disposition par le chef de la flottille. Le Rio Hondo qui sert de limite entre le Mexique et la colonie anglaise de Belize (Honduras Britannique)

est large, profond, d'un cours paisible. Ses bords sont joliment garnis de *mangles* laissant nonchalamment leurs branches traîner dans l'eau et se mêler aux multiples racines qui s'y forment. De temps à autre au-dessus de cette haie de verdure surgit la tige fine et droite d'un palmier royal avec son panache de feuilles finement découpées. Les Indiens l'appellent vulgairement palmier-chou, parce qu'ils en coupent la tête pour la faire bouillir et la manger en guise de légumes. De distance en distance, une ferme, un village, pittoresquement installés au bord du fleuve, enclavés dans la forêt, habités par de paisibles Indiens occupés à leurs milpas (champs de maïs).

Tout le long du fleuve se trouvent des compagnies adonnées à l'exploitation du chiclé (pâte à chiquer) ou à celle des bois de construction. A 37 milles de l'embouchure est établi le camp d'une forte compagnie américaine, Mengell Brothers. Elle a obtenu une très importante concession de terrains et sort chaque année des profondeurs de ces forêts une quantité considérable de caobas et de cèdres magnifiques. Ces bois sont très recherchés, spécialement aux États-Unis, et atteignent des prix fort élevés. Plus loiñ, à Xcopen, la Compania Colonizador vient de s'établir pour l'exploitation du chiclé, et à Agua Blanca, la Compagnie américaine Stanford.

Vers le milieu de son cours le fleuve change d'aspect, aux mangles succèdent des arbres plus hauts, chargés de fleurs et de fruits, les Santa Maria ; sur des troncs sortant à moitié de l'eau, sont perchées de grosses tortues, et sur les bords des crocodiles somnolent, souillés de vase, horribles. Le fleuve reste large, profond, paisible jusqu'à Blue Creek, où il se divise en Rio Bravo et Rio Azul et n'est désormais navigable qu'en cayuco à cause de nombreux bas-fonds et rapides. A quelques mètres de là, en territoire mexicain et se déversant dans le Rio Hondo, est un tout petit lac d'un bleu limpide, au pied d'une immense falaise blanche, large bloc de roche calcaire contenant des cristaux très clairs et transparents. Au milieu de la falaise se trouve une grotte dans laquelle la légende place un crocodile d'or. Mais l'accès en est presque impossible, le seul moyen d'y arriver étant d'y aller à la force des poignets, accroché à un mince rebord à 12 mètres au-dessus du lac.

A quelques kilomètres en aval est situé Yoo-Creek ou Espe-

ranza, le point le plus proche d'Ycaiché et où habite Don Teodoro Alvarado, le secrétaire du général Tun, chef de ce village. Nous partons à cheval par un chemin coupé dans la forêt vierge à travers les palmiers, et le soir après un trajet de 18 lieues, nous arrivons à Santa Clara d'Ycaiché.

Carl Sapper est le seul, en 1894, qui se soit aventuré dans ces régions, et encore n'y est-il resté que quelques jours, continuant de suite son voyage vers Ixhanha. Sans doute le renom de férocité de ces Indiens en a-t-il écarté les explorateurs!

C'est là, en effet, que sont réfugiés les débris des terribles Mayas qui ont mis à feu et à sang toute cette péninsule du Yucatan et dont un grand nombre concentrés au Nord luttent encore contre les troupes mexicaines. L'histoire nous apprend que la conquête du Yucatan par les Espagnols fut particulièrement difficile et que les Indiens Mayas secouèrent de temps à autre leur joug par de sanglantes insurrections, spécialement en 1761 et en 1847. Cette dernière surtout fut terrible et eut une influence considérable sur le développement politique de la péninsule.

Réunis aux Indiens de l'Est commandés par Jacinto Pat, les Mayas du Sud, sous José Maria Tzuc, mirent le siège devant Bacalar, mais au bout de deux ans (1851), à l'arrivée du général Don Romulo Diaz de la Véga, ils firent leur soumission. Les Indiens de l'Est furieux de cet acte se tournèrent contre eux, attaquèrent leur ville principale, Chichanha, et la détruisirent complètement. En 1853, leurs chefs : José Maria Tzuc, Andrès Tzinia et Juan José Cal conclurent un traité avec les agents du gouvernement mexicain : le Dr Canton et le colonel Lopez. Ils reconnaissaient la suzeraineté du Mexique, mais conservaient l'indépendance pour leurs affaires, c'est-à-dire pour l'administration civile et judiciaire, etc.

Ces tribus du Sud sont partagées sur deux états dont l'un, au centre, a pour chef-lieu Ixhanha et l'autre, au Sud, Ycaiché. Chez ces Indiens d'Ycaiché qui durent se retirer là après la destruction de Chichanha, l'esprit guerrier ne s'apaisa pas de suite et il se manifesta par de nombreuses incursions sur le territoire du Honduras Britannique. Depuis 1872, après la mort de leur chef, Marcos Canul, ils n'ont plus tenté aucune expédition.

La phtisie, l'alcool, les fièvres paludéennes et, en 1872, une terrible épidémie de petite vérole, ont décimé rapidement ces pauvres

Indiens qui ne sont maintenant plus que cinq cents à peine, dont cent utiles. En effet, Ycaiché, comme son nom l'indique, est entouré d'*akalchés*, bas fonds où l'eau croupit et produit des miasmes délétères ; de plus, la différence considérable de température entre la nuit et le jour y est très dangereuse.

Les Indiens d'Yeaiché sont maintenant pacifiques, mais ils se tiennent toujours sur la défensive contre les Indiens révoltés de l'Est venant de Chansantacruz ou des criminels fuyant le Guatemala. Leur chef, le général Tun, a le titre de subprefecto et reçoit un salaire fixe du gouvernement. Il a pour le seconder un commandant, des capitaines, lieutenants, sergents et caporaux et les hommes enregimentés comme soldats doivent une semaine de garde toutes les cinq semaines. Leur discipline est très remarquable et sur un mot du général, souvent envoyé la veille, ils quittent leurs travaux, leurs parents malades pour venir se mettre à sa disposition. Un très grand respect existe également entre supérieurs et inférieurs, pères et enfants. Ils ne se saluent pas ; l'inférieur s'approche, se penche, baise le pouce du supérieur placé en croix sur l'index et suivant le rang de l'inférieur, le supérieur porte parfois après son pouce à ses lèvres.

Ils sont tous très propres, chaussés de sandales en cuir (*apargatas*), vêtus de blanc, de taille moyenne, mais bien proportionnés. Ils ont la figure arrondie, le front large, le nez épaté, les yeux légèrement bridés, les cheveux noirs et durs, le poil rare sur le visage, beaucoup même sont complètement imberbes. Les femmes, en général petites, sont développées de très bonne heure ; elles portent le costume propre et coquet des Mayas, un jupon en toile blanche et par dessus un peplum en toile à manches courtes, ouvert en carré sur la gorge, bordé par une bande de toile imprimée de dessins divers parfois brodée à la main. Tout le jour elles moulent du maïs sur leur pierre à trépied (metate), pour les tortillas et le totopoxtle. Le matin et le soir, au crépuscule, on les voit passer avec un petit tonneau dans le dos retenu sur le front par une lanière de cuir pour aller chercher l'eau à l'aguada située près du village.

Il est très pittoresque ce village, composé de maisons en forme d'ellipse, disséminées à une certaine distance les unes des autres parmi des bosquets de verdure, construites d'une façon sommaire avec des piquets et de la boue ; elles sont blanchies à la chaux à

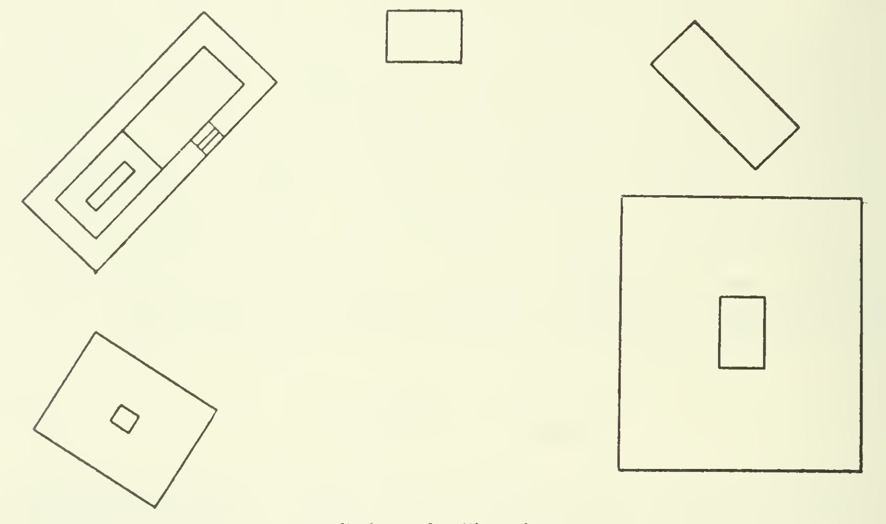
l'intérieur comme à l'extérieur et recouvertes d'épaisses toitures en feuilles de palmier. Sur la plazza, grande place en gazon entretenue avec soin par les prisonniers, se trouve le poste de garde, un grand hangar avec quelques bancs et des hamacs ; l'église, toute simple, a pour autel une table sur laquelle est placée une collection de croix bizarrement vêtues et une châsse renfermant la statue de Santa Clara, patronne du village. Il n'y a pas de prêtre ; il n'en vient un qu'à Pâques pour une ou deux semaines.

Je profite de ces quelques jours à Yeaiché pour retenir des porteurs, chose difficile que je n'ai pu obtenir que grâce à la lettre officielle que j'avais pour le général, commander les vivres à envoyer d'Esperanza, riz, sucre et café, puis je pars visiter deux pyramides que m'a indiquées Don Teodoro. Elles sont situées un peu à l'ouest de la route d'Yeaiché à Esperanza, dont on se détache à quelque distance avant d'arriver au milieu. Sur le chemin, l'on rencontre plusieurs vestiges des anciens Mayas, monticules éboulés de pierres et de terre servant sans doute de base à des édifices, mais que les arbres ont envahis. Je trouve deux groupes dont un assez important, avec deux pyramides à quelque distance d'une aguada, contenant d'après les Indiens une source d'eau chaude et appelée pour cela Agua Caliente. La fraîcheur de l'eau que j'y bus ne m'a pas expliqué le bien fondé de cette appellation.

Ruines de Chocoha

C'est de l'autre côté de cette aguada, à 1 kilomètre environ, que sont ces deux pyramides dont on m'avait parlé. Mais les indications données par les indigènes me faisaient croire ces ruines moins importantes et je vois de suite que je ne pourrai jamais faire le travail de défrichement seul avec mon Indien. Je me décide donc à le renvoyer à Yeaiché me quérir d'autres compagnons. Trois jours je suis resté seul, au milieu de la forêt, avec comme nourriture un peu de totopoxtle (galette de maïs) et de l'eau fraîche. C'était peut-être imprudent à cause des rôdeurs venant du Peten ou du Nord du Quintana Roo, mais à ce moment là je n'y songeais guère, trop content d'avoir trouvé quelque chose d'intéressant, surtout dans cette région où aucun récit, aucune lettre ne laissait soup-

çonner l'existence de ruines. Quand mes Indiens vinrent enfin me rejoindre, nous pûmes mettre à découvert un ensemble d'édifices construit sur un terre-plein et groupés en demi-cercle. Malheureusement les pluies continuelles et abondantes ont achevé l'œuvre fatale des guerres et du temps. L'on ne trouve sur la pyramide principale aucune trace d'escalier ni de temple au sommet, les autres monuments sont complètement éboulés et ce n'est que dans l'édifice à deux plateformes que j'ai découvert quelques marches de $2^{m}30$ de large, formées de blocs de pierre posés l'un à côté de l'autre. A cause de l'intérêt qu'a cette découverte comme indication pour l'histoire des anciens mayas, j'ai nommé ces ruines : les ruines de Chocoha, qui en maya signifie eau chaude.



Ruines de Chocoha.

Je me rends ensuite sur le fleuve à Coyocol, à Xcopen pour prendre des indications auprès d'Indiens, persuadé qu'il doit exister d'autres ruines dans cette région et décidé à les trouver. L'on me donne quelques renseignements, très vagues il est vrai, pour des ruines existant autour de la lagune de Hon.

Je recrute donc des hommes à Cocoyol et à Cacao, des mules à Xcopen et nous partons aussitôt pour me diriger vers Ycaiché en passant par le lac. Ah ! Ces départs ! Il faut d'abord des heures avant que les hommes soient réunis, puis c'est la question des

bagages à partager et ce n'est pas une petite affaire, car l'aguardiente prise avant de quitter le village rend chaque opération assez difficile. Nous pénétrons dans la forêt par un chemin bien ouvert, mais qui est presque impraticable durant la saison des pluies et arrivons à un camp de chicleros nouvellement organisé, Noscacá, qui est sans doute l'altération des mots mayas Noh-Cacab, grand village. Il est juché sur une petite colline, tout près d'un étang, et se trouve ainsi délicieusement situé pour les fièvres. A 600 mètres de là, je trouve des ruines très importantes, quatre édifices construits en carré avec une cour intérieure. Les façades, malheureusement très abîmées, laissent voir des chambres avec l'arche triangulaire.

Nous poursuivons notre chemin à travers la forêt superbe avec ses arbres gigantesques et son sous bois verdoyant de palmiers. Tout le long du sentier, ce ne sont que monticules isolés plus ou moins considérables, murailles élevées sur les sommets des collines. Près d'une aguada se trouve un groupe plus important, les restes sans doute d'une petite ville, puis plus rien pendant des lieues. Au bout de 30 kilomètres, nous rencontrons une autre aguada et après, un immense édifice, très élevé avec des chambres superposées, mais malheureusement les arbres en ont pris possession et il est complètement en ruines.

Nous continuons vers la laguna de Hon. De nouveau, des ruines à foison ; on passe à chaque instant près de monticules, on longe ou l'on traverse des murailles qui se perdent dans la forêt, épaisses de 2^{m} 50 à 3 mètres. De plus en plus convaincu qu'il doit exister d'autres ruines plus considérables, je persiste dans mes recherches malgré un premier accès de fièvre et enfin je découvre une grande ruine magnifique avec une large façade bien conservée et de nombreuses chambres superposées avec l'arche triangulaire. Toutes ces ruines rapprochées indiquent clairement que cette région fut très abondamment peuplée jadis et ce fait est expliqué par l'excellence de la terre, la quantité d'aguadas avec une eau fraîche et saine ; car les anciens pour l'emplacement de leurs villes recherchaient deux choses, de la terre arable pour cultiver leurs milpas et une réserve d'eau, mais plus prudents et moins paresseux que les générations actuelles, ils s'établissaient toujours à une certaine distance de ces aguadas, parfois à dix minutes de marche.

Les taons s'ajoutent aux moustiques et rendent le voyage très pénible. Il faut traverser plusieurs bas-fonds, akalchés, où les caobas et les cèdres superbes ont fait place à des petits arbres rabougris à travers lesquels darde un soleil de plomb. C'est dans ces bas-fonds, tintal, que se trouve le bois de Campêche, palo tinte; il s'y trouve en grande quantité, mais n'est pas encore exploité et la longueur du trajet jusqu'à la rivière, à travers des chemins défoncés, en rendra sans doute l'exploitation difficile et onéreuse. La marche est pénible, il faut s'arrêter souvent pour s'ouvrir le chemin à coups de machete. Enfin nous arrivons au bord du lac. Il est très joli, d'une longueur de près de 2 kilomètres et réuni par un petit cours d'eau à un autre lac situé à une lieue au Nord, la laguna de Chacambacan. Les renseignements que l'on m'avait donnés sont erronés, car une inspection minutieuse des bords du lac me prouve qu'il n'y a pas de ruines intéressantes, ce qui avait été de suite mon idée à l'examen du terrain qui environne la laguna. C'est près de ce lac, au point où j'avais établi mon camp, au parage San Mauricio, que passe le vieux chemin du Yucatan partant d'Ycaiché pour traverser à 40 lieues de là Ixhanhá, village maya assez important où réside un général indien ayant sous ses ordres 50 hommes de garde, et aboutir à Tekak. Il est complètement délaissé maintenant et n'est plus qu'un sentier. Nous le suivons pour aller à Ycaiché et arrivons à Chichanha, jadis un grand village de plus de 1.000 habitants, comme je l'ai raconté auparavant. Il a été entièrement détruit pendant la guerre de castes en 1849, tout a été brûlé et il ne reste plus que des murs marquant les rues, l'église, une maison et un puits de près de 100 mètres de profondeur. Mais il n'y a pas d'eau et cela n'agrémente pas la halte que nous sommes obligés d'y faire, car il reste 8 lieues pour atteindre Ycaiché.

Je ne demeure qu'un jour dans ce village et pars à la recherche d'autres ruines que des Indiens me disent avoir aperçues dans la forêt en chassant, à quatre jours de marche environ au Nord. Devant repasser par Ycaiché, j'y laisse une partie de mes bagages pour aller plus vite, car c'est là toujours la grosse difficulté. La charge régulière d'un cargador est de deux arobas, c'est-à-dire 25 kilog., mais ils font toujours des manières pour la porter et comme chacun prend avec lui, son fusil, ses vivres, son hamac, du

linge de rechange, il ne reste guère à ajouter de mes propres bagages pour le poids.

Nous prenons au sud-est afin d'éviter un akalché, puis nous tournons vers l'est pour marcher après quatre lieues directement vers le Nord. C'est la marche lassante dans le sentier monotone, de la boue, des montées, des descentes. Naturellement je fais le voyage à pied et il faut regarder par terre pour ne pas tomber, en l'air pour ne pas se cogner ou se balafrer le visage. Il faut se méfier aussi pour ne pas marcher sur de petites vipères brunes cachées sous les feuilles, cuatronices, et dont les piqûres sont mortelles. Le soir, on s'installe comme l'on peut à proximité d'une aguada, l'on déblaie de son mieux l'espace compris entre deux arbres auxquels on suspend son hamac et son pavillon. Mais que de moustiques, de rodadores, de garapatas, de fourmis ! A peine arrivé, au lieu de se reposer il faut entrer en lutte avec toutes ces bêtes. La forêt est moins belle, la végétation moins luxuriante ; la terre moins bonne est semée d'immenses blocs de pierre calcaire, cependant l'on rencontre encore, quoique rarement, des vestiges d'anciennes habitations. Enfin après quatre jours de marche exténuante, sans cesse harcelé par les insectes, à vingt lieues d'Ycaiché, je découvre les ruines de Rio Beque, ainsi nommées du fleuve qui passe à une demilieue de là.

Ruines de Rio Beque

Pendant que les Indiens établissent le camp à quelque distance des ruines, je pars avec l'un d'eux pour chercher de l'eau ; il me disent qu'il faut aller jusqu'au fleuve, mais cela me paraît impossible, car les anciens Mayas n'auraient jamais construit d'édifice aussi important aussi loin d'une réserve d'eau et, en effet, au bout de dix minutes de marche, nous trouvons une aguada couverte de petites feuilles vertes qui conservent l'eau très fraîche.

Le soir même, malgré les murmures de mes compagnons qui ne travaillent généralement que le matin jusqu'à 1 heure, nous nous mettons à déblayer ces ruines. Que d'arbres ! Plus on en coupe, plus il faut en couper. Il y en a d'immenses dont on ne vient à bout qu'à coups de hache ou avec une scie après une heure d'ef-

forts. Je donne l'exemple et en coupe un certain nombre avec ma hache, principalement sur le sommet des ruines où les Indiens refusent de me suivre par peur. Pour bien nettoyer les tours qui se trouvent à chaque extrémité et enlever les plantes grasses qui retombaient sur leurs façades, j'ai dû me coucher complètement et me faire retenir par les jambes. Et cela naturellement sous un soleil torride contre lequel rien ne nous abritait plus. Quant à mes compagnons, ils sont horriblement paresseux, le chef surtout qui les encourage à ne rien faire. Mais il ne servirait à rien de s'emporter, sinon à susciter une haine qui pourrait devenir fort dangereuse. Il faut cacher son humeur, sourire et continuer son travail. Ce sont toutes ces misères morales, toutes ces petites difficultés quotidiennes qui rendent notre tâche d'explorateur si pénible.

Il reste debout un édifice immense, construit en longueur de l'est à l'ouest et très différent comme architecture des ruines que l'on rencontre dans le nord du Yucatan, très simples mais de lignes très pures. La façade principale tournée vers le nord et mesurant quarante mètres de largeur est flanquée à chaque extrémité d'une tour construite en pierres et terre et recouverte d'un revêtement formé de blocs de pierre calcaire. Les angles en sont arrondis, chose que je n'ai remarquée en aucune des ruines que j'ai visitées au Peten et au Yucatan, et ornées de moulures. Elles ont 8 m 50 de hauteur dans l'état actuel d'éboulement, 8 mètres de largeur sur la façade principale et 6 mètres sur la façade de côté. Dans chacune de ces tours se trouvent deux chambres intérieures auxquelles on accède par un escalier très étroit en blocs de pierre dont l'entrée se trouve au sommet.

Dans celle de l'extrémité est, au milieu de la façade nord, existe un petit escalier très bien conservé, avec des marches de 70 centimètres de large, qui donne sans doute accès dans des appartements intérieurs. Chose bizarre et dont on ne saisit pas immédiatement la signification, il commence à 2 mètres du sol. Sur la façade ouest se trouve une petite cour en retrait de 8 m. 50 de côté, avec une petite porte basse.

La façade sud, éboulée en majeure partie, laisse voir cependant que de ce côté l'architecture était fort simple et n'avait rien de semblable à celle de la façade nord, dont la partie comprise entre les deux tours est malheureusement dans le même état. Il est vrai-

ment regrettable que tout le milieu de cette façade soit éboulé, car d'après les débris de pierre amoncelés au pied, elle devait être fort belle et intéressante. En effet, parmi les décombres, j'ai trouvé des blocs de pierre calcaire carrés, de 52 centimètres de côté, avec des signes sculptés, très simples, donnant l'idée plutôt d'ornementation que d'écriture hiéroglyphique. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu en découvrir que trois et en bien mauvais état. De plus j'ai retrouvé un de ces blocs de pierre resté sur la façade ; quoique très abîmé, l'on pouvait voir la trace de signes pareils aux autres, et il est probable qu'une partie au moins de cette façade avait été décorée de cette manière.

Par ce trou béant, on aperçoit d'immenses chambres intérieures. Ces chambres sont sur un même plan, placées parallèlement par trois et partageant la façade en trois parties symétriques. Comme je l'ai dit, elles sont très grandes, la longueur de chacune d'elles étant de 10 m. 80, la largeur de 2 m. 60 et la hauteur de 4 m. 20, le côté du triangle de l'arche ayant 1 m. 80. La largeur totale de l'édifice, prise sur les trois chambres parallèles, est de 11 mètres.

Mon travail terminé, je quitte à regret ces ruines grandioses, ignorées jusqu'à présent, preuve frappante de la haute culture des anciens mayas, de la diversité de leurs connaissances architecturales, et reprends le chemin d'Ycaiché.

La fatigue très grande occasionnée par le surmenage des jours passés aux ruines, jointe aux privations de toute sorte, ont rendu le retour des plus pénibles. Les aliments les plus propres à donner des forces nous avaient fait défaut, à cause de la négligence des gens qui devaient les envoyer d'Esperanza et qui, quoique payés d'avance, n'avaient pas tenu leur parole pour le jour fixé. A cela, il faut ajouter la monotonie du chemin déjà parcouru, la certitude de retrouver un mauvais sentier, la différence très grande de température qui constitue un véritable danger, les jours étant d'une chaleur accablante, les nuits fraîches et humides.

Puis la mauvaise volonté du chef de mes hommes se manifeste de nouveau. Avant de partir d'Ycaiché, le général Tun m'avait bien recommandé de visiter, en revenant, les ruines de Conconcal et avait spécifié à mes compagnons de m'y conduire. Voulant éviter ce détour, pourtant très court, le chef me dit que nous ne pouvons pas y aller, que personne ne connaît le chemin. Or, à l'aller, l'un

des Indiens m'avait indiqué le sentier qui y conduisait. Je ne me laisse donc nullement intimider par ses murmures, lui dis ma volonté formelle d'aller à ces ruines et lui intime l'ordre de m'y mener et de se conformer ainsi aux recommandations personnelles du général. Nous y sommes donc allés, mais arrivé là je m'aperçois que ce que les Indiens prenaient pour des ruines était simplement un immense bloc de roche calcaire taillée à pic, dans le genre de celui de Blue Creek avec, au pied, une aguada contenant une eau saumâtre. C'est cette falaise toute blanche, surgissant au-dessus des forêts, qui, de loin, avait trompé les Indiens d'Ycaiché et leur avait semblé la façade d'un édifice.

Ce point archéologique éclairci, nous repartons, et comme nous sommes en pleine saison sèche, nous coupons court à travers un akalché. Nous faisons deux lieues en plein soleil, tour à tour glissant sur le sol durci ou pataugeant dans la boue, écorchés par de hautes herbes affreusement tranchantes, dévorés par les garapates et enfin, à 5 heures du soir, nous arrivons exténués à Santa Clara d'Ycaiché.

J'avais pris soin d'envoyer en avant un homme avec une lettre pour le général Tun, le priant de m'obtenir d'autres hommes pour ma nouvelle expédition ainsi que des mules pour mes bagages. Ceci n'alla pas non plus sans difficultés, il fallut beaucoup de commentaires renforcés par des offres d'argent assez importantes. Je finis par avoir les hommes avec un bon chef que j'ai déjà connu à Esperanza, qui parle un peu l'espagnol, et deux mules. Un moment j'ai vu mon départ compromis. L'un des mulets que j'avais retenus et payés ne voulait pas se laisser prendre ; à 10 heures du matin, il n'était pas encore là. Le général alors agit avec beaucoup de bon sens, il fit dire au propriétaire que s'il n'arrivait pas à attraper sa bête il devait venir lui-même porter la charge destinée à son mulet. Cette menace eut un heureux effet et notre départ s'effectua avec rapidité et beaucoup d'ordre, ce qui m'avait donné bon espoir, car pour un voyage d'exploration dans ce pays, tout va bien qui commence bien.

Les moustiques et la chaleur sont de plus en plus insupportables, tandis que les nuits continuent à être fraîches et humides, et cette humidité dont s'imprègnent nos vêtements se fait doublement sentir le matin quand il faut les remettre. Nous repassons à la laguna

RUINES DE RIO-BEQUE, Façade principale Nord



RUINES DE NOHOCHNA

découvertes par le Comte Maurice de Périgny (mars 1907)

H. Demoulin, sc.



RUINES DE RIO BEQUE
découvertes par le Comte MAURICE DE PÉRIGNY
Février 1907

H. Demoulin, sc.

RUINES DE RIO-BEQUE - Tour extrémité Est



RUINES DE RIO-BEQUE - Chambres intérieures

de Hon, au parage San Mauricio, où je reste quelque temps pour continuer mes recherches dans les environs.

Une seconde inspection me renforce dans mon idée qu'aucune ville d'une certaine importance fut jamais construite sur les bords de ce lac. En effet je ne trouve qu'une petite ruine isolée que je mets à découvert : une pyramide avec, au sommet, un pan de mur et par derrière deux chambres intérieures, dont un côté, resté intact, montre encore la forme de l'arche triangulaire. A part cela, je ne rencontre sur le côté sud que quelques monticules et j'en ouvre deux pour me rendre compte de la manière dont ils étaient faits, de ce à quoi ils pouvaient servir. Construits en terre et pierres, ils ne renfermaient aucun objet précieux, aucune idole, seulement quelques débris de poterie très vulgaire.

Je ne m'attarde donc pas et nous nous rendons à cet édifice important que j'avais découvert à l'aller. Comme il n'existe pas de nom pour désigner ces ruines, même pas pour l'aguada qui se trouve à sept minutes de là, je les ai appelées Nohochná, ce qui en maya signifie grande maison. Ce qu'il y a de plus frappant dans cette partie du chemin, c'est le nombre considérable de murailles que l'on y rencontre, quelquefois par séries de 6 ou 8, à 10 mètres et 40 mètres d'intervalle. Il est indubitable que ce devaient être des œuvres de défense, car elles commencent à environ deux lieues de Nohochná, et sont toujours placées suivant les mouvements de terrain.

Ruines de Nohochna.

Très différentes des ruines du nord du Yucatan, elles ressemblent un peu à celles de Rio-Beque pour la conception et la construction, mais elles ne forment pas un tout aussi homogène. On retrouve cependant la même ampleur et la même simplicité de lignes dans la façade principale qui, ici, est tournée vers l'est.

Cette façade est imposante avec sa muraille nue de 15 mètres de hauteur sur 18 de largeur, faite de blocs de pierre calcaire, ornée à des distances irrégulières de pilastres variant entre 40 et 50 centimètres, et accusant une saillie de 10 centimètres. La façade sud, large de 7 m. 50, construite également en blocs de pierre calcaire, a sa muraille complètement nue et bien conservée. La façade nord,

au contraire, de 10 mètres de largeur, est entièrement éboulée. J'ai noté dans cette partie, au ras du sol, une ouverture de porte avec l'arche triangulaire donnant accès dans une chambre isolée en parfait état.

La façade ouest, également éboulée, laisse voir de nombreuses chambres superposées. Il doit en exister beaucoup d'autres à l'intérieur de l'édifice, dans lesquelles je n'ai pas pu pénétrer, mais j'ai retrouvé d'étroits corridors avec des portes très basses qui y conduisent. Toutes ces chambres sont situées dans la partie correspondante à la muraille ornée de pilastres de la façade est et au milieu de laquelle se trouve un avancement de 2 m. 50 de large et de 4 mètres de hauteur. Dans toutes ces pièces existe l'arche triangulaire et les portes basses qui les font communiquer ont souvent aussi cette forme. Dans l'une d'elles, large de 1 m. 18 et longue de 5 m. 70, j'ai noté une forme de mur intérieur que je n'avais pas encore rencontrée : une partie plane de 1 m. 53, puis une légère saillie de 25 centimètres, un retrait profond de 50 centimètres et de 1 m. 15 de long, puis une saillie comme la précédente et une partie plane de 1 m. 73 de long. Dans la partie éboulée de l'extrémité sud, j'ai trouvé encore deux chambres assez bien conservées, parallèles, de longueur et de hauteur identiques, 10 m. 70 et 4 m. 40. La largeur de l'une est de 1 m. 50, de l'autre 2 m. 25, et la distance entre les deux est de 1 m. 75.

La longueur totale de l'édifice est de 42 mètres. De plus, perpendiculaire à la façade est, dans le prolongement de la façade sud, est élevée une large muraille de 1 m. 50 de hauteur, 5 m. 40 de largeur et de 14 mètres de longueur.

Ruines de Uoltunich

A côté à 500 mètres, se trouve un autre groupe de ruines moins importantes et très abîmées. La façade principale est également la façade est, mais elle est complètement détruite. L'on trouve pourtant, à mi-hauteur de l'édifice, un motif de pierres arrondies, de 70 centimètres de hauteur, rappelant celui de la Casa de las Tortugas à Uxmal, et que l'on voit dans plusieurs ruines du Yucatan. C'est ce motif qui m'a fait nommer ces ruines les ruines de Uoltunich (pierre arrondie).

En tenant compte de l'éboulement produit à sa base, la façade est mesure 18 mètres, tandis que la facade nord a 17 mètres. Tout autour se trouvent des monticules assez importants, bases d'édifices groupés autour de ce que l'on peut supposer avoir été un temple.

Ruines de Yaabichna

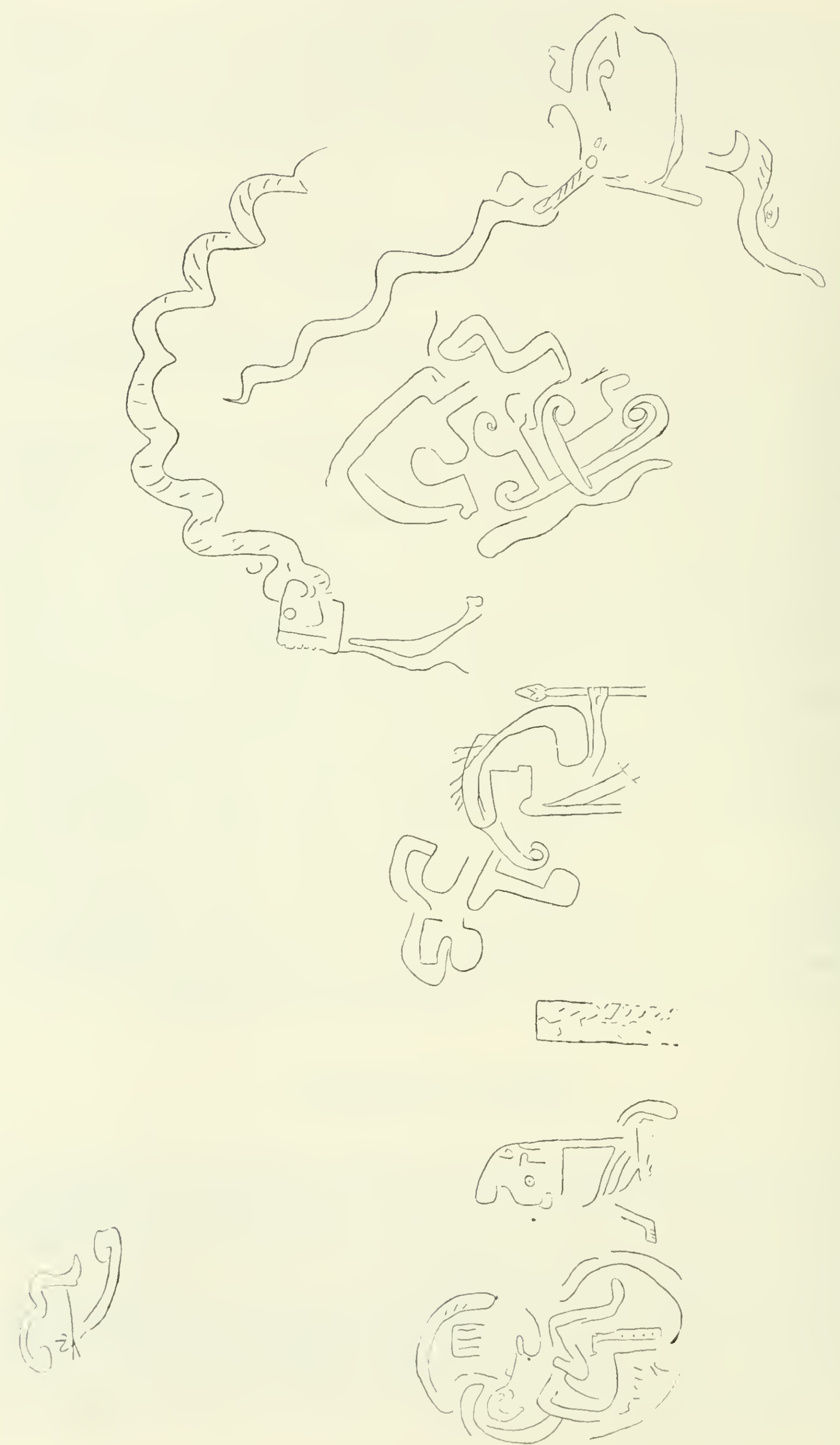
Nous nous dirigeons d'abord vers l'ouest puis vers le sud. De nouveau on laisse à droite et à gauche du sentier de nombreux monticules, certains groupés en rectangle.

Après trois lieues de marche lassante, nous arrivons à un autre immense édifice. Celui-ci, malheureusement, est aussi complètement en ruines ; je m'acharne pourtant à le défricher et mets à découvert une pyramide très élevée, ayant à son sommet un édifice, ou plutôt les restes d'un édifice. La seule particularité qui m'a fourni d'ailleurs le nom de ces ruines (Yaabichna, beaucoup de chambres) est le nombre d'appartements intérieurs superposés ou se croisant sans ordre apparent. C'est sur la paroi d'un mur d'une de ces chambres complètement obscure que j'ai décalqué des signes très curieux où domine le serpent que l'on retrouve partout au Yucatan. J'ai eu beaucoup de peine à les relever. Ces signes se trouvant placés à une hauteur de 2 mètres environ, il me fallut improviser, avec les matériaux que j'avais à ma disposition, un échafaudage dont l'équilibre plutôt instable ne facilitait guère mon travail qui a duré plus de deux heures, étant dans l'obligation de m'éclairer d'une main et de relever les signes de l'autre.

Ruines de Nohcacab.

Une pénible marche de huit lieues nous amène au premier groupe de ruines que j'avais découvert à l'aller et qui m'avait semblé intéressant. Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions ; Nohcacab a dû être jadis une ville importante.

Une large avenue de près de 200 mètres de long, nivelée par un remblais, conduit à une pyramide qui, sans aucun doute, devait être un temple et qui mesure 15 mètres à la base, 5 au sommet, avec



Hiéroglyphes dans les ruines de Yaabichna.

une arête de 18 mètres de long. Cette avenue est dirigée du nord au sud et bordée de trois monticules, bases probables de temples moins importants, le premier placé au bout de l'avenue, les autres de 4 mètres de haut, situés respectivement à 50 et 70 mètres de la pyramide. Presque perpendiculaire à cette pyramide et absolument droite sur le côté remblayé, elle mesure 10 mètres de large à la hauteur des premiers petits temples, puis s'élargit jusqu'à 50 mètres.

De l'autre côté de la pyramide, à une distance de 16 mètres, se trouve la cité bâtie en carré avec une cour intérieure. Ces monuments ont subi le même sort que les autres ruines de cette région par suite des pluies diluviennes qui durent 5 ou 6 mois sans discontinuer. Les façades extérieures et intérieures des quatre édifices portent les marques des durs assauts des guerres, du temps et des éléments. Solidement construites, elles sont restées debout, et entre les amas de terre et de pierres éboulées, surgissent des pans de mur, des portes, des appartements, donnant une idée de la puissance du chef et des prêtres de cette ville et du nombre des sujets. Les façades les plus importantes sont celles du nord et de l'est; elles ont 24 mètres de longueur, et leurs hauteurs que l'on ne peut donner qu'approximativement sont extérieurement de 14 mètres et intérieurement de 8 mètres.

A l'angle nord-ouest, dans le prolongement de l'édifice ouest, est une pyramide de base rectangulaire, allongée dans la direction de la grande pyramide. Il ne reste aucun vestige de construction au sommet et peut-être était-ce simplement une plate-forme d'où le cacique et les seigneurs pouvaient assister aux sacrifices célébrés dans le temple.

Des Indiens me parlaient d'autres ruines dans les environs, mais j'ai dû renoncer à les mettre à découvert à cause de la violence et de la fréquence d'accès de fièvre. J'ai dû quitter Nohcacab et me rendre à Xcopen pour retourner à Payo Obispo et de là gagner Mexico.

Telles sont donc ces ruines dans cette partie inconnue du Yucatan. Elles sont certes moins bien conservées, moins importantes et surtout moins chargées d'ornements que celles du Chiapas et du nord du Yucatan, mais elles sont intéressantes pour fixer un point obscur de la migration des Indiens. En outre le genre spécial d'ar-

chitecture, très simple, aux dimensions vastes, aux grandes lignes pures, marque sûrement une époque, époque primitive selon toute probabilité. L'existence de ces ruines, surtout si nombreuses et si rapprochées, indique que cette région fut abondamment peuplée par des tribus de race maya et permet d'affirmer maintenant qu'il existe une relation certaine entre les ruines du Peten et celles du nord du Yucatan.

VARIÉTÉS

LES CARAS DE L'ÉQUATEUR

ET LES PREMIERS RÉSULTATS DE L'EXPÉDITION G. HEYE SOUS LA DIRECTION DE M. SAVILLE [1]

PAR

M. GONZALEZ DE LA ROSA

Ancien Professeur et Bibliothécaire à Lima,
Membre de la Société des Américanistes.

Malgré les progrès de l'américanisme depuis plus d'un demi-siècle, l'Amérique ne nous a encore livré la moitié de ses secrets, et nous ignorons, entre autres choses importantes, plusieurs de ses anciens centres de culture.

Les archéologues ont donné jusqu'ici la préférence aux études relatives au Mexique et à l'Amérique Centrale ; mais ils négligent trop l'Amérique méridionale, et, en dehors des monuments des Incas, ils n'ont cru trouver ailleurs aucune région digne de leurs recherches sur les anciennes civilisations.

Il est pourtant incontestable qu'il existe au Pérou même, à l'Équateur ainsi qu'en Colombie, bien d'autres contrées, autrefois plus ou moins civilisées et jusqu'à présent oubliées, qui offriraient une riche moisson à l'américaniste et qui pourraient lui ménager bien des surprises.

Il fallait donc diriger de ce côté les recherches qui, malheureusement, exigent de grandes dépenses, et qui ne sont pas, la plupart du temps, à la portée des savants. Par bonheur, il s'est trouvé un enthousiaste capitaliste de New-York, M. George G. Heye, qui pénétré de l'importance de l'entreprise, a organisé une expédition archéologique qui porte son nom, dans le seul but d'étudier toutes

1. Contributions to south american archeologie. — *The George G. Heye expedition. — The Antiquities of Manabi.* A preliminary Report by Marshall H. Saville, etc. 1 vol. in-folio, avec 55 planches, New-York, 1907. Irving Press, 300 exemplaires numérotés.

les traces de civilisation qu'elle pourra découvrir à travers l'Amérique du Sud. L'œuvre a été placée sous la direction du jeune professeur du cours d'archéologie américaine, fondé à l'Université de New-York par M. le duc de Loubat, M. Marshall H. Saville, correspondant de notre Société.

L'expédition s'est mise en route en 1906 pour la côte de la République de l'Équateur, — presque inexplorée jusqu'à présent, au point de vue archéologique — et en quelques mois elle a ramassé une riche moisson, dont les résultats préliminaires sont sous nos yeux, dans un splendide in-folio que nous allons étudier ici sommairement, en attendant la suite, que l'auteur nous promet pour 1909, après son second voyage pendant les vacances de 1908.

M. Saville qui se propose d'étudier à fond pendant quelques années les régions les moins connues de la Colombie et de l'Équateur, a eu raison de commencer ses recherches sur la côte de ce dernier pays, où les historiens placent le berceau de la civilisation Cara, qui émigra vers les Andes à la fin du xe siècle et régna à Quito et ailleurs jusqu'à l'arrivée des Incas, dans la deuxième moitié du xve. Il y a là un problème ethnologique de la plus grande importance, qu'il faut se hâter de résoudre à l'aide des monuments, puisque les chroniqueurs ne nous en disent rien ou presque rien, et que nous n'avons d'autres renseignements que ceux qu'a pu ramasser sur les Caras et les Quitus le jésuite équatorien Velasco, vers la fin du xviiie siècle.

L'exploration de la côte de l'Équateur, pour être complète et riche en résultats, devrait s'étendre depuis La Puna et Santa Elena jusqu'à Païlon et Tumaco. Sans doute M. Saville y a pensé ; mais comme on ne peut tout entreprendre a la fois, il a commencé par la partie centrale de la dite côte, qui est le territoire proprement dit des Caras, et qui forme aujourd'hui la province de *Manabi* (ou Porto-Viejo) du nom d'un village et d'une tribu de la région. Comme cette dénomination, qui date d'une cinquantaine d'années, est presque inconnue à l'étranger, même aux américanistes, le titre *Antiquités de Manabi* est exact, quoique peu clair et suggestif, mais celui d'*Antiquités Caras* de la côte de l'Équateur, eût été préférable à mon avis.

Je dis *Caras*, parce qu'il faut leur attribuer tous les monuments qui révèlent quelque culture sur la côte. Les habitants presque

sauvages, que trouvèrent les Espagnols au XVIe siècle, l'ont déclaré alors, et tout révèle chez ceux-ci une origine récente et des affinités avec les Jibaros, d'après ce que racontait Zarate sur leur art de réduire les têtes par des procédés analogues. Les tribus actuelles des Cayapas, des Colorados et autres n'ont rien à faire avec les Caras, qui les ont précédés, et dont nous pouvons étudier le type à crâne *déformé*, dans quelques-unes des plus belles têtes trouvées par M. Dorsey à l'île de la Plata, tout près de leur ville de Manta. Ce n'est pas le seul exemple que l'histoire nous offre, où la barbarie succède à la civilisation et, où l'archéologue mal renseigné peut se tromper, attribuant à une race l'œuvre d'une autre, qui l'a remplacée dans une contrée.

Mais il est temps d'en finir avec ces éclaircissements préliminaires, qui nous ont semblé indispensables. Passons à l'examen du beau livre que consacre M. Saville à l'archéologie de la côte de l'Équateur.

Ce superbe in-folio de 121 pages de texte, avec 9 figures et 55 planches, contient une introduction ou rapport préliminaire, des notes et une explication détaillée des planches; de longs appendices, où l'on met sous les yeux du savant qui veut approfondir le sujet, de longs extraits des auteurs anciens et modernes qui ont étudié la géographie et l'histoire de la côte de l'Équateur, et enfin une bibliographie alphabétique.

Les 55 planches héliotypiques nous font admirer 23 modèles, de diverses époques, de ces blocs d'andésite taillés en forme de siège semi-circulaire, qui repose sur le dos d'un homme ou d'un animal. La plupart de ces soi-disant sièges ont été trouvés sur des tertres ou *mounds*, probablement artificiels, à quelques kilomètres au N.-E. de Manta et de Montecristi, et qui portent les noms de *cerros* de Hoja, Jaboncillo, Bravo et la Bolsa. Les plus anciens sont angulaires et portent des ornements symboliques en relief, qui méritent d'être étudiés. Les planches 35 et 36 représentent une déesse d'allure orientale, dont la tête est entourée de douze petits *sièges*, et sur chacun d'eux il y a deux petits cercles, qui symbolisent sans doute le soleil et la lune adorés par les Caras. On serait tenté de croire que c'est la déesse de la santé dont parle Velasco.

Les autres planches contiennent des disques et autres objets en cuivre, des poteries et des assiettes, avec de curieux ornements

polychromes. Parmi les figures du texte il y a une grande statue, qui semble très ancienne, et qui est peut-être une des deux dont parlent Cieza et Zarate.

On peut donc se féliciter de l'abondance des matériaux réunis dans cette première expédition, qui n'est pour ainsi dire que préparatoire, et qui va être suivie d'autres. Cependant, ce que nous avons sous les yeux est déjà suffisant pour mériter nos plus sincères félicitations.

Ce qui forme le fond de la collection, ce sont les dits vingt-trois sièges, auxquels je vais consacrer quelques observations, pour tâcher de fixer leur nombre total et leur destination primitive.

Ces prétendus sièges ne sont pas une nouveauté, puisqu'on en trouve depuis un demi-siècle en différents musées et collections particulières des deux mondes. M. Saville le reconnaît d'ailleurs pleinement; mais il faut convenir que ses spécimens sont les plus nombreux et les plus variés.

Le premier qui en ait parlé, semble-t-il, est le géographe équatorien Manuel Villavicencio, lequel, à la page 489 de sa *Géographie* de l'*Équateur* (en espagnol) imprimée en 1858 à New-York, dit ceci : « Au *Cerro* ou colline de *Hoja* (feuille) situé à deux lieues au nord de Montecristi, il y a un plateau sur lequel on voit rangés en cercle des sièges en pierre, dont on compte au moins *trente* », etc., et il ajoute « qu'il en avait deux dans sa collection à Guayaquil ». Il y a vingt-six ans j'en ai vu deux en vente, pour une centaine de francs, à la porte d'une boutique de cette ville, et un personnage de cette même localité m'a assuré avoir vu, en 1862, *douze* sièges en cercle sur la dite colline, où d'après la *tradition* locale, ils servaient de tribunal aux Indiens. D'après les renseignements obtenus par M. Saville il y avait de ces sièges dans chaque maison du district, et il croit qu'il y en a bien deux cents aujourd'hui, répandus dans les collections privées et dans les musées du monde entier : à Paris, à Londres, à Berlin, etc., etc., les vingt-trois qu'il représente ont été trouvés par lui-même.

On peut consulter à ce sujet la description faite par le Dr Hamy, dans son bel ouvrage sur la Galerie du Trocadéro, ainsi que les ouvrages sur l'Amérique du Dr Bastian, de M. Bamps, de M. Wiener, etc.

Il résulte de tout cela, que les fameux sièges ne se trouvaient pas

sous terre, puisque tout le monde les a vus, depuis plus d'un demi-siècle, formant cercle sur les collines. Cette constatation, qui a une grande importance pour l'archéologue, nous aidera à fixer leur vraie destination, et servira pour les comparer avec d'autres, qu'on trouvera quand on fera les fouilles, que nous attendons avec impatience.

On ne doit pas oublier que parmi les vingt-trois sièges que nous montre M. Saville, les plus archaïques manquent du support humain ou animal, et ont à la place un pied pyramidal ou carré, qui est le type primitif, comme on le verra après. Il faut aussi remarquer les dessins symboliques qu'on voit sur les bords des sièges aux bras angulaires, et sur d'autres objets en pierre, qu'il faudrait agrandir et étudier.

D'après l'opinion la plus reçue, ces sièges sont considérés comme existant uniquement sur la côte de l'Équateur, dans la province centrale appelée de Manabi. On les croit l'œuvre des Caras, qui y régnèrent pendant deux siècles, avant d'entreprendre la conquête des Quitus vers 980. Or, je suis à même de prouver que cette opinion n'est pas fondée, puisqu'il y avait des sièges identiques en Colombie.

D'abord, pour reconnaître qu'il y a aussi des sièges pareils au sud de la Colombie, tout près de la frontière équatorienne et des sources du Magdalena, vous n'avez qu'à ouvrir les *Antiquités péruviennes* de mon compatriote Rivero, publiées à Vienne en 1851, en collaboration avec Tschudi, et vous trouverez à la planche 27, je crois, un *siège identique*, provenant de Timana ou de Saint-Augustin où ledit Rivero trouva des antiquités remarquables vers 1825, si ma mémoire ne me trompe. Quoique le livre soit consacré au Pérou, il reproduit et décrit d'autres objets en pierre de ces ruines d'une civilisation étonnante et si oubliée. Plus au nord, près d'Inza on a trouvé aussi des sièges. Veuillez observer que la distance de Montecristi à Timana et Saint-Augustin n'est pas très grande. Le fait de trouver dans les deux localités les sièges et d'autres objets identiques, comme les cercueils en pierre, prouve les intimes relations entre les Caras et les seigneurs de Saint-Augustin, dont quelques-unes des statues viennent d'être placées au musée de Bogota. Je profite de l'occasion pour recommander à M. Saville

d'entreprendre des fouilles dans cette région si oubliée du sud de la Colombie.

Voyons à présent si les soi-disant sièges sont destinés à s'asseoir, ou ont une toute autre destination, comme vous allez le voir de suite.

On dira peut-être que je suis trop enclin à soutenir des paradoxes, et que la question ne vaut pas la peine d'être discutée, puisque ces blocs ont évidemment la forme d'un siège artistique, semblable aux nôtres. En effet, les apparences me sont contraires, mais non la réalité.

Je commence par vous dire que les Indiens anciens et modernes ne sont pas habitués à se servir de chaises : ils s'asseoient rarement, et se tiennent plutôt accroupis comme les Orientaux. S'ils voulaient avoir des sièges pour se reposer, ils les feraient en bois, et non en une pierre massive et très lourde. Ils ne les auraient pas placés en grand nombre sur les plateaux des collines. Ce qu'il est tout naturel de supposer c'est que les monticules artificiels remplaçaient les teocalli mexicains, et étaient pour les Caras de vrais temples en plein air, et que ce qu'on y rangeait en si grand nombre c'était des objets destinés au culte, des autels portatifs pour les sacrifices au soleil et à la lune : c'est pour cela qu'ils ont la forme d'un croissant, qui écrase leurs ennemis ou les êtres malfaisants.

Ce que j'affirme ici n'est pas une hypothèse fantaisiste d'archéologue, c'est un fait incontestable ; ce sont les Caras eux-mêmes qui nous le disent dans leurs monuments, publiés à la suite des fameux sièges dans le livre de M. Saville. Je me reporte aux deux importants bas-reliefs représentant une déesse au type oriental avec, sur les côtés, les deux disques symboliques du soleil et de la lune, et sur la tête, en guise de gloire ou de nimbe, ces mêmes signes religieux, placés sur douze croissants qui font allusion au culte rendu à ces astres durant les douze mois de l'année. Eh bien, quels sont ces objets sur chacun desquels planent les symboles du soleil et de la lune ? Ce sont... *apparemment*, douze des fameux sièges en deux rangées ; mais en réalité ce sont douze autels pour les sacrifices aux deux astres placés sur les croissants. Il ne viendra à la tête de personne qu'on orne une déesse avec une *auréole de sièges* !

Il ne s'agit donc pas d'un paradoxe, d'une hypothèse plus ou moins plausible, mais de faits réels et indiscutables de l'existence des

mêmes objets à Montecristi et à Timana et leur évidente destination rituelle, puisqu'ils servent d'ornement symbolique d'une divinité. Les sièges en pierre, en si grand nombre, étaient incompréhensibles ; mais tout s'explique si nous acceptons que c'étaient des autels destinés au culte solaire, où on déposait les offrandes pendant les douze mois de l'année. Il suffit de regarder dans le volume que nous avons sous les yeux les planches 35 et 36 qui représentent la déesse, pour se persuader que je n'invente rien. Il y manque les têtes, ajoutées plus tard, et à leur place on voit une sorte de pyramide à gradins ou teocalli, et au-dessus de chaque demi-cercle, les deux petits disques dont j'ai parlé, et qu'on ne pouvait figurer sur les soi-disant sièges en pierre.

Nous connaissons à présent les autels si originaux de ce peuple, sans histoire, et sans édifices, qui nous servent comme des échantillons de leur culture. Il nous faut maintenant faire des fouilles, pour découvrir les autres monuments de cette ancienne civilisation, qui nous promettent de grandes surprises et nous aideront à résoudre les problèmes historiques de l'Amérique du Sud.

En dehors des objets représentés dans les belles héliogravures que contient l'intéressant livre de M. Saville, sont, encore peu nombreux, les spécimens de l'art des Caras. Nous avons seulement les très curieux objets trouvés par M. Dorsey, de Chicago, à l'île de la Plata [1], près de Manta, où je crois reconnaître quelques têtes de captifs et de Caras, qui se distinguent par les crânes déformés, qui les caractérisaient. On voit aussi dans cette collection certaines pierres symboliques avec des cercles et des triangles significatifs, et certains colliers de pierres variées, qui semblent être ceux qu'on dit avoir été employés à Quito pour conserver les traditions. Le jour où l'on fera des fouilles sur la côte de Manabi, il est sûr qu'on trouvera des objets semblables.

Bien au nord, près de la frontière colombienne, on rencontra aussi vers 1860, au port du Païlon, et à quelques mètres *au-dessous* du niveau de la mer, une horrible tête en pierre, qui se trouve au Musée Britannique, où j'en ai fait un mauvais croquis en 1873, que j'ai retrouvé parmi mes anciennes notes. C'est une tête simiesque avec

1. *Archæological investigations on the Island of La Plata*, etc. Chicago, 1901, 8e, planches nombreuses.

ces grosses canines saillantes, qui caractérisent partout les dieux. Elle révèle une grande antiquité, dans ce pays qui a subi tant de cataclysmes, ayant amené l'affaissement du sol et l'invasion des eaux à une époque préhistorique : ceci nous indique l'importance qu'auraient les fouilles faites au bord de la mer, à Païlon, à Manta, à Santa Elena ou ailleurs.

Presque tous les autres restes archéologiques de la côte de l'Équateur ont été trouvés, plus ou moins, à la surface du sol, et représentent sans doute l'époque la moins ancienne et la plus avancée. La recherche des couches inférieures s'impose donc ; nous y trouverons les restes de l'homme primitif, qui a précédé les Caras et les Géants de la légende. Qu'on fouille au-dessous du niveau des fameux puits, que la tradition attribue à ces derniers, et qu'on explore les *tolas* ou tertres où se trouvaient les autels-sièges, et l'on obtiendra une abondante récolte. C'est alors seulement que la belle tâche confiée à M. Saville par le généreux M. Heye aura atteint son but : tous deux auront bien mérité de l'américanisme. Nous avons le droit de tout espérer, voyant le beau rapport préliminaire que nous venons d'étudier bien sommairement.

Il résulte de tout ce qui précède : que les Caras ont joué un rôle important dans l'histoire de la civilisation de l'Amérique du Sud ; qu'ils ont conquis et civilisé l'ancien royaume de Quito du xe au xve siècle ; que leurs liens avec les peuples du midi de la Colombie sont évidents, comme le prouvent leurs autels et les cercueils identiques, en forme de *canot*, trouvés chez les Montagnards ainsi qu'à la baie de Santa Elena, ce qui indique l'origine maritime des populations de Timana et Saint-Augustin.

Si nous consultons certaines traditions des Incas, elles nous parlent d'anciens rapports avec les habitants de la côte de l'Équateur, et le Quipocamayo Catari, cité par Oliva, soutient que les dits Incas étaient originaires de l'ancienne *Sumpa* ou *Tumba*, aujourd'hui Santa Elena. L'antiquité et la célébrité de cette ville est très grande parmi les Indiens, puisqu'ils font partir d'elle leur dieu Viracocha, quand il eut parcouru le pays du sud au nord. Des recherches sérieuses s'imposent dans ces ruines et donneront probablement à la mission américaine la clef de l'énigme.

Nous saurons aussi, quand on aura étudié la très intéressante île de La Puna, qui est tout près de la ville des fameux Géants, s'il y a eu ou non sur ces côtes une population antérieure aux Caras, aux allures gigantesques, révélées par des monuments cyclopéens, ce qui aurait pu donner naissance à la légende des colosses homosexuels, auxquels on attribue les célèbres puits de Santa-Elena.

Espérons que ce sera la gloire de notre collègue M. Saville de s'attaquer à la solution de ces grands problèmes.

LES

DERNIÈRES DÉCOUVERTES DE M. MALER DANS LE YUCATAN

Par M. le comte Maurice DE PÉRIGNY

La dernière publication de notre confrère, M. T. Maler, est la description de quatre groupes de ruines découvertes par lui en 1894 et revisitées en 1905. Elles se trouvent aussi dans la région de l'Usumatsintla. Il faut remarquer qu'au lieu de superbes monuments comme dans certaines ruines du Peten, entre autres celles de Tical et de Nacun, il ne reste que des vestiges d'édifices et de pyramides. Leur intérêt principal consiste dans le nombre considérable de stèles sculptées, de figures et de hiéroglyphes. C'est d'ailleurs ce point qui intéressait spécialement notre collègue dans ses dernières explorations et cela conformément au désir de M. Bowditch qui voulait collectionner au Peabody Museum le plus grand nombre possible d'hiéroglyphes mayas.

Le premier groupe de ces ruines se trouve sur la rive gauche de l'Usumatsintla non loin du confluent du Rio Chixoy. Les ruines s'étendent au bord du fleuve sur une longueur de près d'un kilomètre. Ces constructions semblent faites de terre avec un peu de pierres et ont toutes une plate-forme. On retrouve seulement une ligne de pierres à angle droit qui a dû servir de base à des constructions de bois.

Sur la plus importante de ces pyramides se trouve un large autel arrondi de 1 m. 60 de diamètre, orné d'une ligne circulaire de hiéroglyphes. Le nom d'Altar de Sacrificios donné à ces ruines est dû à cet autel.

Au pied sont placées six stèles ; la plus grande est haute de 3 m. 40 sur une largeur de 1 mètre et représente un trône supporté par deux personnages à genoux, sur lequel est assise une divinité vue de profil. Une frise de quatre hiéroglyphes au-dessus de sa tête complète le dessin.

Près d'un autre édifice sont trois stèles dont deux très abîmées; la troisième représente quatre lignes de hiéroglyphes avec dix signes dans chaque rang. M. Maler remarque que ce chiffre 4/10 n'est pas usuel, c'est généralement 4/12 ; le reste a dû disparaître.

Les autres ruines, celles de Seibal, sont situées sur un vaste plateau et comprennent plusieurs édifices importants ayant, sur la façade, des stèles d'une incomparable beauté.

L'une d'elles représente un guerrier à la fois de profil et de face, mais, chose très rare, le pied droit est placé devant le pied gauche, tandis qu'ordinairement le pied droit est tourné d'un côté et le gauche de l'autre.

Une autre de 4 m. 50 de haut représente un homme avec un visage conventionnel très curieux, large, rond, avec des yeux saillants indiqués par des cercles. La bouche est à moitié entr'ouverte laissant voir deux dents de la mâchoire supérieure. Cette tête est surmontée d'une autre tête semblable, du même type horrible, et au-dessus de celle-ci un bandeau forme la base d'une figure ornementale : héron tenant dans son bec une grenouille. Cette figure est unique et tout à fait différente des autres. M. Maler la considère cependant comme pouvant être le prototype de ces grotesques figures de Tlaloc que l'on rencontre dans certains bas-reliefs.

Plus loin se trouve une autre stèle très remarquable : elle représente cinq personnages. Dans le bas, deux sont accroupis exécutant une cérémonie religieuse sur un autel placé entre eux ; au milieu et dans une niche se trouve un autre personnage avec la figure tournée à droite. En haut sont les deux autres avec le visage de Tlaloc, engagés dans une conversation très animée. Le dessin de ces figures est remarquablement précis et naturel, ce qui est rare dans les sculptures de cette période reculée.

Plusieurs des stèles trouvées sont complètement abîmées ; sur l'une d'elles pourtant il faut noter une particularité, le personnage représenté porte une sorte de ceinture ornée d'une série de parallélogrammes avec le petit côté horizontal.

M. Maler parle ensuite d'un édifice très élevé qu'il présume avoir eu des escaliers sur les quatre faces ; on retrouve quelques ouvrages de maçonnerie avec des pierres sculptées appartenant à des frises couvertes de stuc et peintes en rouge. En face de chacun des quatre côtés est une stèle. L'une d'elles représente le vrai Chacmol, c'est-

à-dire un guerrier avec des pattes de tigre. Maler remarque que ce nom de Chacmol ne s'applique nullement à la figure demi-couchée trouvée à Chichen Itza par le Dr Le Plongeon. Les mains et les pieds de ce guerrier sont couverts par des pattes de tigre attachées par des bandages aux poignets et aux chevilles. Il tient dans sa main un masque terrible comme ceux portés par les prêtres en certaines occasions.

Une autre stèle de 3 m. 20 et dont la sculpture seule atteint 3 mètres, représente un grand prêtre plus grand que nature avec un masque remarquablement exécuté. Sa tête est coiffée d'un casque orné avec une somptuosité tout à fait remarquable.

Le résultat à Seibal fut donc la découverte de quatorze stèles, dont dix importantes et ornées de sculptures.

Le troisième groupe découvert par M. Maler se trouve à Itsimté près de Sacluk, aujourd'hui Libertad, petit village à huit lieues environ du lac Peten Itza.

A l'Est, au sommet d'une colline, l'on rencontre un groupe d'édifices en ruines, l'Acropole d'Itsimté. Il est probable que les principaux édifices de ce groupe faisaient face à l'ouest, c'est-à-dire à la ville située dans la vallée.

Il est à remarquer que toutes ces stèles, comme celles que j'ai découvertes aux ruines de Nacun, ne sont sculptées que d'un côté.

A l'ouest du plateau sont cinq stèles avec des bas-reliefs, quatre sur un rang, la cinquième à quelques mètres en avant. Par derrière, au premier plan, se dressent des ruines considérables, sans doute le reste d'un temple principal ou d'un palais? Au second plan, une cour entourée d'édifices, puis sur un troisième plan, toujours en arrière, une seconde cour également entourée d'édifices.

Les stèles sont malheureusement couchées et brisées. L'une d'elles représente un homme, sans doute un prêtre ; dans la main droite il tient une lance, dans la gauche un bouclier rond orné d'une figure grotesque. Sa robe lui vient presque jusqu'aux genoux, retenue par une ceinture faite de coquilles et dont le fermoir représente une tête.

Sur une autre stèle est un détail anthropologique intéressant : deux masques très distincts sont sculptés, l'un de face, l'autre de profil. Ces images donnent une idée très nette des traits caractéristiques de la race à cette époque.

Maler parle ensuite des édifices qu'il a découverts dans la vallée. Il y a trouvé cinq stèles à côté de petits autels. Beaucoup n'ont aucune inscription et notre collègue suppose que ces stèles étaient jadis recouvertes d'une couche de stuc sur laquelle étaient peintes, sur un fond rouge, des inscriptions et des figures.

Près de l'une des ruines se trouvent deux chultuns, c'est-à-dire des réservoirs pour l'eau de pluie.

Les ruines de Cankuen, découvertes en 1905, situées sur la rive droite de l'Usumatsintla, dans le haut de son cours, sont beaucoup moins importantes.

Il y a deux édifices sur les côtés nord et est d'une terrasse avec deux stèles sur le côté ouest.

Elles ont ceci de remarquable, c'est qu'elles sont ornées de sculptures sur les côtés est et ouest, et d'hiéroglyphes sur les côtés étroits.

L'une d'elles représente un guerrier assis sur un trône ayant la forme d'une croix de Saint-André et recouvert d'un tapis enrichi de broderies. Un serpent est enroulé autour d'un coin du trône, la tête cachée, la queue finissant en fleur.

Au sommet, dans le milieu et aux deux coins, sont percés de larges trous. L'on peut supposer que les victimes étaient attachées ainsi et sacrifiées debout.

Sur chacun des côtés étroits est une rangée perpendiculaire de seize hiéroglyphes malheureusement très indistincts.

Au pied de cette stèle est un petit autel circulaire d'un diamètre de 81 centimètres avec une bande de hiéroglyphes large de 6 centimètres 1/2. La victime, là aussi, devait sans doute se tenir debout.

La deuxième stèle n'est sculptée que d'un côté et représente un prisonnier couché au pied du guerrier, les mains attachées derrière le dos. Son casque est orné d'un Ketsal, l'oiseau sacré des tribus du Guatemala. Un groupe de quatre hiéroglyphes orne les coins du haut, et sur les côtés se trouve une rangée verticale de 4×3 hiéroglyphes.

M. Maler se rendit ensuite à Tenosique, finissant ainsi son long voyage de vingt et un mois qui révéla à la science archéologique tant d'admirables monuments.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 7 JANVIER 1908

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

Après avoir annoncé la mort de notre regretté collègue, le comte de Turenne d'Aynac, sur lequel le baron Hulot a accepté de rédiger une notice nécrologique, et s'être fait l'interprète des regrets que cette perte cause à notre Société, M. le Dr Hamy donne la parole au secrétaire par intérim pour le dépouillement de la correspondance reçue depuis la dernière séance.

La correspondance manuscrite comprend : un télégramme de notre collègue M. Salone, qui s'excuse de ne pouvoir achever ce soir la communication du travail qu'il avait commencé d'exposer à la Société à la dernière séance; une lettre du comte Jean de Kergorlay, promettant de rédiger sur notre regretté collègue, le comte de Laugier-Villars, une notice nécrologique qui sera envoyée à la Société dès son achèvement ; une lettre du Dr Héger au Dr Hamy, dans laquelle le Dr Héger demande au président de la Société la collaboration des Américanistes de Paris au futur Congrès de Vienne, et la collaboration personnelle du Dr Hamy au même Congrès ; une lettre de la Bibliothèque de la Columbia University disant avoir reçu les volumes I à III et V du *Journal* et demandant l'envoi du vol. IV de l'ancienne série et de la nouvelle série (approuvé) ; une lettre de la Légation du Chili en France, annonçant l'ouverture à Santiago du Chili, le 1er décembre 1908, du 4e Congrès scientifique (1er congrès pan-américain) et donnant copie d'une lettre du Dr Valentin Letellier, recteur de l'Université du Chili, qui demande spécialement la participation des membres de la Société des Américanistes de Paris à ce Congrès, et, en envoie le programme ; une lettre du baron Hulot demandant un résumé du rapport de M. de Périgny pour être inséré dans la partie de la *Géographie* réservée à la correspondance ; une lettre de M. Pendola, bibliothécaire au Museo Nacional de Buenos-Ayres, demandant à la Société de lui compléter la collection de ses publications (approuvé) ; une longue lettre de M. Théodore Urban exposant au Président de la Société des Américanistes la découverte qu'il croit avoir faite de la clef des monuments pré-colombiens, et demandant le prix que la Société aurait à décerner, à ce qu'il suppose, pour la découverte d'une clef permettant de déchiffrer l'écriture de l'homme primitif de l'Occident (dépôt dans les Archives).

La correspondance imprimée se compose d'une lettre d'invitation aux obsèques du comte de Turenne d'Aynac, décédé le 3 décembre 1907, qui ont eu lieu le 7 du même mois à l'église Saint-Augustin ; une rectification d'adresse de la Société d'anthropologie de Vienne ; une circulaire du ministre de l'Instruction publique annonçant que la prochaine session du Congrès des Sociétés savantes aura lieu à la Sorbonne du 21 au 25 avril 1908. (M. le Dr Capitan est délégué pour y représenter la Société) ; une circulaire de l' « American Philosophical Society », relative au Congrès qui sera tenu à Philadelphie du 23 au 25 avril 1908 ; une circulaire relative au 3e Congrès International des Religions, qui aura lieu à Oxford du 15 au 18 septembre 1908.

Les ouvrages reçus sont les suivants : *Globus*, 1907, nos 21, 22, 23, 24 du tome LXXXXII (no 21 : Les Araucans dans les missions du Chili mérid., par Schuller) ; *Bulletin of the American Geog. Soc.*, 1907, novembre, décembre ; *Museon*, 1907, nos 3-4 ; *Bulletin du Parler français au Canada*, 1907, novembre, décembre ; *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*, Université de la Havane, 1907, septembre ; *Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, 3e série, t. VII, 1907 ; *Memorias y Revista de la Sociedad Cientifica Antonio Alzate*, tome XXIV, nos 10, 11, 12, tome XXV, no 1 ; *Ymer*, 1907, no 3 ; *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, 1907, décembre ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. IV, no 8 ; *Bulletin of the American Museum of Natural History*, t. XVII, 5e partie. (The Shasta, par Roland B. Dixon) ; *Memories of the American Anthropological Assoc.*, vol. II, partie 1, partie 2 (Les Creeks de la ville de Taskigi, par Frank G. Speck) ; J. Walter Fewkes, *Excavations at Casa Grande, Arizona, in 1906-1907* ; Mariano Fernandez de Etchveria y Veytia : *Los Calendarios Mexicanos* (édition du Musée National de Mexico) ; *Liste des membres du Comité des Travaux Histor. et Scient., 1907* ; Librairie Otto Lange : *Catalogue of Geographical Books on America, Asia and Oceania* (1908, no 1).

M. le Dr Capitan présente ensuite la première série de ses *Décades américaines*, remercie le Dr Verneau des facilités qu'il lui a fournies pour l'étude de différents objets conservés au Musée d'ethnographie du Trocadéro, et exprime l'espoir que son travail sera de quelque utilité aux Américanistes. Le Président remercie notre collègue de son hommage.

M. Gonzalez de la Rosa remet au Secrétaire par intérim deux courtes notes relatives, l'une au Codex Popoloca, l'autre à l'Institut historique du Pérou ; il annonce ensuite d'après le journal l'*Amérique latine* que M. Saville, au cours des fouilles exécutées par lui sur la côte de l'Équateur aurait découvert de remarquables bas-reliefs et de grands monuments en pierre ne ressemblant, paraît-il, à aucun type connu. Conviendrait-il d'y voir des œuvres de la race primitive de l'Équateur ? La question reste à étudier. A ce sujet, le Dr Rivet signale, comme méritant d'être rapprochés de la découverte de Saville, les bas-reliefs de Gonzalez Suarez, et ajoute qu'on trouve sur la côte de l'Équateur des ossements de mastodontes, qui ont, sans doute, amené la croyance, chez les indigènes, à l'existence ancienne d'une race de géants.

M. le Dr Hamy entretient la Société d'un curieux manuscrit qui lui vient d'un neveu de Dumoutier, M. Gamble, contenant une communication adressée en 1845 par A. de Quatrefages à la Société d'Ethnologie. C'est une « notice sur les Indiens Iowas et Odjibbeways qui se sont montrés à Paris en 1845 ». Auparavant, déjà, dès 1827, des Osages étaient venus en France, et avaient fourni à Boilly, et à quelques autres le sujet de curieuses gravures que le Dr Hamy met sous les yeux de ses confrères ; rien de scientifique n'avait été écrit sur ces Indiens. Il n'en a pas été de même de la troupe amenée à Paris par Catlin en 1845 ; le Dr Hamy en donne une preuve en lisant la très intéressante notice de Quatrefages, qui sera publiée dans le *Journal*.

A une demande du Dr Verneau, désireux de savoir si des mensurations ont été exécutées, le Dr Hamy répond en renvoyant son collègue à l'ouvrage de Quételet.

M. le Dr Raphael Blanchard, professeur à la Faculté de Médecine et membre de l'Académie de Médecine, est élu membre titulaire de la Société.

La séance est levée à 6 heures 25.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1908

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

M. le Dr Blanchard remercie la Société de l'honneur qui lui a été fait; le président se félicite du concours que notre nouveau collègue veut bien apporter à nos travaux.

La correspondance manuscrite comprend : lettre de M. George G. Heye annonçant l'envoi d'un travail : *Contributions to South American Archeology*, par l'entremise de la « Morris European and American Express Co » ; lettre de M. le duc de Loubat relative à la prétendue découverte de M. Théodore Urban sur la clef des monuments précolombiens ; lettre d'excuse de M. Boman, et envoi du compte rendu d'un ouvrage de M. Nordenskjöld ; lettre de M. Deniker demandant de compléter la collection de la Société à la Bibliothèque du Muséum (adopté) ; photographies de M. Pimentel ; demande d'échange du directeur de la *Revue des Études ethnographiques et sociologiques* (adopté).

Le capitaine Perrier, attaché à la Section de géodésie du Service géographique de l'armée, ancien membre de la Mission géodésique française de l'Équateur, pose sa candidature à la place de membre titulaire. Présenté par MM. Hamy et Rivet.

M. de Périgny, présenté par MM. Hamy et Loubat, pose aussi sa candidature.

M. de Charencey fait hommage du tome XXXI des *Actes de la Société philo-*

logique et d'une brochure intitulée *Choix d'étymologies françaises et argotiques*, dont il est l'auteur.

La Correspondance imprimée comprend : *Revue des Études ethnographiques et sociologiques*, n° 1 ; accusé de réception du Musée Goeldi d'Histoire naturelle et d'Ethnographie (pour le *Journal*, vol. III, n° 1); souhaits de nouvel an du Musée National de Mexico ; *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, série V, vol. XVI, fasc. 6-8, 1907 ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, janvier 1908 ; *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. LIX, 1907 ; *Anthropos*, 2e vol., fasc. 4 et 5 ; *Proceedings of the Davenport Academy of Sciences*, vol. X, 1904-1906; *The Monterey pine Scale*, de Dudley Moulton (*Proceedings of the Dav. Ac. of Sc.*); *The genus Euteltix* de Elmer Darwin Ball (*Proceedings of the Dav. Ac. of Sc.*) ; *Anales del Museo nacional de México*, tome IV, nos 9 et 10 ; *Memoriales de Fray Toribio de Motolinia* ; Saville, *The Antiquities of Manabi Ecuador*, New-York, 1907 ; *Bulletin de la Canadienne*, 1907, n° 11, 1908, n° 1 (spécimen).

M. Hamy qui vient d'examiner les photographies de M. Pimentel y reconnaît des œuvres aztèques (mauvaise pièce représentant un singe).

M. de Charencey dans une courte communication observe que, parmi les mots argotiques, un au moins est d'origine algonquine.

M. Raphael Blanchard a parcouru dernièrement une partie du Canada, des États-Unis et du Mexique ; à Chihuahua, à Orizaba il signale de curieuses survivances ethnographiques, ce sont des mortiers en pierre, probablement en diorite, servant à piler le piment, le cacao et le maïs, employés encore à l'heure actuelle par les Indiens et les Blancs. A Orizaba, au marché, le prof. Blanchard a vu une quantité considérable de ces mortiers ce qui prouve leur emploi constant. Il présente une photographie d'un mortier à piment de forme circulaire, monté sur trois pieds, à peine excavé, avec un pilon en pierre ; une autre d'un mortier à cacao ou à maïs qui est tabulaire, rectangulaire, à trois pieds, très légèrement excavé, avec un rouleau quadrangulaire, mais le plus souvent ce rouleau est fusiforme. Ces objets portent encore le nom nahuatl primitif de matété.

Des mortiers de même nature ont été introduits d'Amérique en Europe par les Espagnols, en Espagne et dans le sud de la France. M. Daleau a recueilli des mortiers de forme tabulaire dans le département de la Gironde. A Bordeaux, un magasin a encore un tableau à l'huile représentant un ouvrier utilisant ce mortier.

M. Hamy insiste sur le caractère intéressant de ces transplantations d'instruments d'Amérique en Europe.

Le Dr Rivet fait une communication sur les tsantsas des Jivaros (tsantsas vraies, fausses, tsantsas d'animaux).

M. Salone a la parole pour la suite de sa communication sur les unions ethniques au Canada.

Les unions légitimes n'ont donné aucun résultat. Les unions libres ont été très rares, grâce à l'influence des prêtres. Il est vrai que les bâtards étaient réunis aux Indiens. Mais le gouvernement s'y opposant, ces Français réunis aux

Indiens ont produit aussi des métis. D'autre part, les Indiens gardaient les Anglais faits prisonniers, et les mariaient entre eux ; mais nul doute qu'il n'y ait là une autre source de métissage.

Dans la colonie française, il n'y a pas eu un grand nombre de mélanges.

Comment expliquer alors qu'un certain nombre de Canadiens ont du sang indien dans les veines? Cela tient à ce que les sauvages entrent peu à peu dans la vie civilisée. Ces types de métis se retrouvent chez des individus très distingués et de haute valeur.

Mais que s'est-il passé en dehors des limites de la colonie ? Dans le sud de la Nouvelle-Écosse, il y a eu un très grand nombre d'unions. Nombreuses unions entre les Français et les Abénaquis.

Voyons ce qui s'est passé entre les coureurs de bois et les femmes sauvages. Celles-ci avaient un penchant pour ces Blancs vivant en sauvages et les mœurs des sauvages étaient assez licencieuses.

Il y avait en Louisiane des postes qui étaient en train de se former ; dans ces postes, il y avait des Français, des noirs esclaves et des indigènes. Là il y a eu des métissages le plus souvent illégaux.

Qu'ont donné tous ces mélanges?

Un faible pourcentage de métis.

Il s'est créé un peuple métis en un certain point autour du lac Winipeg ; il subsiste toujours dans l'ouest. Il y a un autre groupe écossais indigène ; ces deux types d'individus se sont créés après la chute de la domination française, au moment de la rivalité entre la Compagnie de la baie d'Hudson et la Compagnie de l'Ouest (1780-1830).

C'est le seul résultat des alliances entre Français et indigènes. Ils sont une vingtaine de mille environ.

M. Verneau demande à M. Salone si les métis sont féconds. Celui-ci répond que les naissances sont faibles au 1er degré, mais après, elles reprennent leur abondance. Les sauvages sont peu féconds.

M. Blanchard a visité deux centres européens-indiens-canadiens. Il y a là des métissages à tous les degrés. Dans ces villages, il y a une tente dans chaque jardin, et les métis préfèrent vivre sous la tente. Dans un village de métis iroquois, il n'y a pas de tentes mais des maisons confortables. Le chef parle anglais et français très correctement.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 10 MARS 1908

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

A propos du procès-verbal :

M. Hamy, au sujet des survivances ethnographiques, mentionnées par M. Blan-

chard, signale un passage de Baumé relatif à un moulin à chocolat, ceci montre qu'avant les premiers moulins, on employait les mortiers anciens d'Amérique.

M. le duc de Loubat dit que les chasseurs de fourrures avaient chacun une Indienne.

M. le Dr Verneau cite des cas nombreux de métissage fécond (entre Indien et blanc).

M. Jules Nestler, professeur impérial royal à Prague, pose sa candidature comme membre titulaire de la Société. Présenté par MM. Hamy et Vignaud.

La correspondance manuscrite comprend : 1° deux lettres de M. de Périgny, l'une relative à sa candidature et l'autre à son mémoire ; 2° une lettre du chargé d'affaires du Chili relative au 4e Congrès scientifique (1er pan-américain) qui se réunira à Santiago de Chili le 1er décembre 1908 : 3° une lettre de M. Désiré Pector qui envoie trois coupures de journaux relatives à la photographie de la pierre à sacrifices découverte au Nicaragua, à des idoles andaquines de San Agustin (Colombie) et à la découverte d'un mastodonte en Colombie ; 4° une demande d'échange des publications de la classe des Sciences morales de la R. Accademia delle Scienze de l'Istituto di Bologna (adopté).

La correspondance imprimée comprend : Le 1er fascicule des *Memorie della R. Accademia delle scienze del l'Istituto di Bologna*, classe di Scienze morali (sezioni di Scienze filologiche et sezioni di Scienze giuridiche) ; *Rendiconti delle Sessioni della R. Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologna* (classe dei Scienze morali) ; *Statute della Reale Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna*: *Fourth annual Report of the Library Board of the Virginia State Library* (1906-1907) ; *Bulletin of the Virginia State Library* (janvier 1908) ; *Boletin de la Sociedad Geográfica de Lima*(1er trim. 1907 et 3e trim. 1906) ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. IV, n° 2, 1907 ; *Revista de la Facultad de Letras y ciencias de la Havana* (nov. 1907) ; *Zeitschrift für Ethnologie* (6e fasc. 1907, 1er fasc. 1908) ; *Ymer* (4e fasc. 1907) ; *Forty-first Report of the Peabody Museum*, 1906-07 ; *American Anthropologist* (oct.-déc. 1907) ; *Bulletin du Parler français au Canada* (janv. et mars 1908) ; *Bulletin of the American Geographical Society* (janv. 1908) ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris* (fév. 1908) ; *Notice sur les fêtes données à Paris en 1907*, en l'honneur de Son Excellence le conseiller Rodrigue Alves, ancien président de la Rép. des E.-U. du Brésil.

Hommages d'auteurs : Koch-Grüberg, *Der Tischfang bei den Indianiren Nortwestbrasiliens*, Koch-Grüberg et G. Hübner, *Die Makuschi und Wapischaua*.

M. de Charencey fait une communication sur des ressemblances entre certains idiomes du nord-est asiatique et du nord-ouest américain qui prouvent qu'il y a eu des rapports entre les deux continents et que des Mongols ont parcouru la côte du Pacifique.

M. Hamy rappelle qu'il a fait la même démonstration d'une façon irréfutable au point de vue anthropologique.

M. Gonzalez de la Rosa pense que ces faits sont d'origine récente.

M. Hamy pense qu'il ne s'agit en effet que de populations relativement

modernes et qu'il ne saurait rien avancer relativement aux temps très anciens.

M. de Charencey pense au contraire que ces faits se rapportent à une haute antiquité alors que le fer était inconnu dans l'Amérique du Nord.

M. Hamy répond que les peuplades maritimes asiatiques dont il s'agit ignoraient le fer comme les Américains.

M. de Charencey pose une question sur l'origine probable asiatique des Américains. L'enfant indien a le type mongolique, chez l'adulte ces caractères s'atténuent.

C'est là une vaste question qui comporterait une très longue discussion.

M. Hamy communique un important mémoire sur l'album des habitants du Nouveau monde d'Antoine Jacquard et fait passer sous les yeux des membres de la Société d'intéressantes gravures de cet artiste poitevin.

Le capitaine Perrier et M. de Périgny sont élus membres titulaires.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1908

Présidence de M. le Dr Hamy,
Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

La correspondance manuscrite comprend : 1° une lettre du ministre de l'Instruction publique relative à la participation au 16e Congrès international des Américanistes à Vienne; 2° une lettre de M. le cap. Perrier, remerciant de son élection comme membre titulaire de la Société ; 3° une lettre de M. Hervé, présenté par MM. Hamy et Verneau, qui pose sa candidature comme membre titulaire. Le Cel Bourgeois s'excuse de ne pouvoir assister à la séance et promet une étude sur les dernières publications géographiques de Sao Paullo.

La correspondance imprimée comprend : *Bulletin et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 4, 1907 ; *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 6e fasc. 1907 ; *Règlement et programme général du 9e Congrès international de géographie de Genève* (27 juillet-6 août 1908) ; *Zeitschrift für Ethnologie*, 2e fasc. 1908 ; *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Irland* (juillet-décembre 1907) ; *Le Bulletin du parler français au Canada* (mars 1908) ; *Bulletin of the American Geographical Society* (février 1908) ; *Proceedings of the american antiquarian Society*, 3e fasc., vol. XVIII, 1907 ; *Annual Report of the Smithsonian Institution*, 1906 ; *The Geography and Dialects of the Miwik Indians*. Barrett, Berckley, 1908 (University's of California publications) ; *The Ethnogeography of the Porno and Neighbooring Indians*. Barrett, 1908 ; *Report of the Librarian of Congress*. Washington, 1905 ; *Annales del Museo Nacional de Montevideo*, vol. VI, tome III, fasc. 3, 1908 ; *Register oficial*, 1907. République du Paraguay ; *Boletín del Cuerpo de ingenieros de minas del Perú*, n° 53,

1907; *The religion of the Indians of California.* Krœber, Berckley, 1907 (University's of California publications) ; *The Washo linguage of central California and Nevada ;* Krœber, etc. ; *The Emeryvith Shellmomed-Maa.* Uhle (id.); *Navaho Myths. Preyers and songs with Texts and Translations.* Matthews-Berckley, 1907 (id.); *Anthropos*, 2e fasc. 1908.

M. Hamy souhaite la bienvenue à MM. Perrier et de Périgny.

M Jules Nestler, professeur impérial-royal à Prague, est élu membre titulaire de la Société.

M. le Dr Capitan est élu, à l'unanimité, secrétaire général de la Société. M. le Dr Capitan remercie la Société du grand honneur qui lui est fait.

Il remercie M. Rivet d'avoir bien voulu remplir par interim depuis plusieurs mois ces délicates fonctions avec zèle, exactitude et précision. Il lui adresse de cordiales félicitations que formule à son tour le Président.

M. Capitan est désigné pour représenter la Société, avec MM. de Peralta et de Périgny au Congrès des Américanistes à Vienne. Réponse sera faite au ministre de l'Instruction publique.

La parole est donnée à M. de la Rosa pour son étude sur le travail de M. Saville M. de la Rosa insiste sur ce fait que, d'après lui, les grands sièges en pierre à Purri de Manabi, ont existé aussi en Colombie (Tumaná ou San Agustin). Il croit que ces sièges étaient en réalité des autels, ou autres choses semblables relativement au culte.

M. Hamy pense que ce peuvent être des sièges pour inviter les esprits à venir s'y asseoir. L'une des planches de M. Saville présente un dessin qui rappelle le dieu de la chasse qui est figuré sur une pièce du Trocadéro. M. Hamy rappelle qu'à Tumaco, un agent consulaire français a fait quelques fouilles et a recueilli des statuettes fort usées et qui présentent des analogies assez frappantes avec des objets de l'Inde. M. Hamy a remarqué que les deux bras du siège ne sont pas égaux, mais il ne voit aucun inconvénient à ce que dans certains cas, ils aient pu servir à déposer des offrandes, comme le croit M. G. de la Rosa.

M. Cordier fait une communication sur des manuscrits thibétains. Actuellement on possède 49 manuscrits mossos et lolos. M. Bacot en a rapporté 19 autres (18 mossos, 1 lolo).

Ces manuscrits mossos intéressent beaucoup la Société. Ils sont écrits en écriture pictographique, qui, sous certains rapports, rappelle des manuscrits de l'Amérique centrale. M. Cordier les apportera dans la prochaine séance.

M. Hamy ne voudrait pas affirmer qu'il y a des ressemblances, mais il y a un « air de famille ».

M. Hamy lit une communication sur la hache d'Antoine de Jussieu, qui servit à ce savant à définir le rôle des fameuses « pierres de foudre ». Il croit en avoir retrouvé l'original dans les collections du Trocadéro.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU 5 MAI 1908.

Présidence de M. le Dr Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

La correspondance manuscrite comprend : Lettre d'excuses de MM. Vignaux, Froidevaux et de Charencey.

La correspondance imprimée comprend : *Bulletin of American Geographical Society*, mars 1908 ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, mars-avril. ; *Bulletin de la Société Neuchâteloise*, t. XVIII, 1907 ; *Groupe parisien de l'École Polytechnique*, mars 1908 ; *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*, de la Habana, janvier ; *American Anthropologist*, janvier-mars 1908 ; *Anales del Museo Nacional* San Salvador (à citer un article sur la concordance entre les calendriers nahuatl et romain) ; *General Register der Zeitschrift für Ethnologie* ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. IV, n° 12 ; *Bulletin du Parler Français au Canada*, avril 1908.

Eugenio Garson, 1° *L'Europe dans l'Amérique latine* ; 2° *Critiques sur Jean Orth.*

Capitaine Perrier, *La Mission française de l'Équateur.*

M. Hervé, *Notes et matériaux. Destruction de la caverne à ossements de Kühloch en Franconie. — Voyage à la Martinique par J. R., général de brigade*, 1804 (*Revue Ecole Anthropologie*, janvier 1907).

M. Hervé, *Cours d'ethnologie, Noirs et Blancs. Le croisement des races aux États-Unis* (*Revue École anthropologie*, octobre 1906).

M. Capitan, *Cours d'antiquités américaines du Collège de France. Leçon inaugurale* (extr. *Revue École anthropologie*, avril 1908).

M. Haussoullier, *Notice sur la vie et les œuvres de M. Jules Oppert.*

M. Th. Maler, *Explorations of the Upper Usumatsintla and adjacents regions.*

M. Hervé est nommé membre titulaire. Il offre à la Société un livre intitulé : *Voyage à la Martinique. Vues et observations politiques sur cette isle*, avec un aperçu de ses productions végétales et animales, par J. R. (Reux), général de brigade, Paris, an XII (1804), volume original. L. Pelletier, libraire, rue Saint-André-des-Arcs. Petit in-8° carré de 194 pages.

M. de Périgny sur la proposition du Secrétaire Général, avec l'approbation du président et après vote des membres présents, est nommé secrétaire des séances.

M. Cordier montre les manuscrits mossos rapportés par M. Bacot. Ils sont très curieux. On y voit certains signes analogues à ceux des manuscrits mexicains, entr'autres : la tête de cerf, le croissant de lune. Ce sont des prières ou des légendes du pays. — M. Cordier lit une communication sur les tribus mossos et dépeint les coutumes de ces peuples. Le prince Henri d'Orléans a rapporté

plusieurs manuscrits thibétains et a donné une traduction de l'un d'eux. — On espère arriver avant longtemps à un résultat définitif sur leur interprétation.

M. Seler a reçu le prix quinquennal Angrand, de 5.000 francs, pour son travail sur le Codex Borgia. A l'unanimité la Société lui adresse ses plus vives félicitations et charge le secrétaire général de les lui transmettre.

Le Dr Capitan présente plusieurs pièces recueillies à Saint-Domingue. Il y a des types spéciaux de haches, et d'autres semblables aux nôtres. Réunis dans la même île, ces objets indiquent deux courants de civilisation tout à fait différents. Certaines haches sont du type des haches de l'Amérique du Nord, d'autres sont au contraire du type caraïbe. Il y a aussi des pilons à figures, des masques antilliens et une amulette analogue aux amulettes mixtèques.

Le Dr Hamy fait remarquer l'intérêt de cette communication, étant donné que tous ces objets viennent de Saint-Domingue. Or les Antilles ont eu deux civilisations et l'on a tort de tout rapporter aux Caraïbes. Il n'y a jamais eu de caraïbe à Cuba et le culte à Sainte-Lucie était antérieur aux Caraïbes. Cette collection sera donc très utile pour des déterminations ultérieures.

Le Dr Hamy lit ensuite une note très intéressante intitulée : Études iconographiques et ethnographiques des Indiens du Brésil. Il montre des dessins exécutés en 1613 et fait l'histoire du voyage et de la venue en France de ces sauvages qui font l'objet des gravures. Les Indiens de Razilly, peintures par Du Viert.

M. Hamy fait ensuite passer des livres fort rares et très curieux : *Histoire de la mission des P. Capucins en l'isle de Maragnan*, par le R. P. Claude d'Abbeville ; *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales*, par Jean Mocquet.

M. Humbert adresse un intéressant mémoire intitulé : Les documents manuscrits du British Museum relatifs à la colonisation espagnole en Amérique et particulièrement au Vénézuéla.

Il résume ainsi ce mémoire :

I. Documents généraux. — Peu d'originaux. Ce sont en général des copies de cédules royales, d'actes administratifs, ou des pièces d'un intérêt médiocre, se rapportant à l'œuvre des missions.

Ils sont catalogués ainsi qu'il suit :

Add. 13.974, n° 60. — Indice de los despachos generales que se han expedido á los Reynos de las Indias desde el año 1700.

Add. 13.974, n° 61. — Cédulas tocantes á Indias, 1620-1787 (all copies except one signed by Philipp V on the 23 July 1712).

Add. 14.012. — Papeles tocantes á las doctrinas de los Religiosos en las Indias (1612-1651).

II. — Les pièces relatives au Vénézuéla offrent un intérêt tout particulier. Ce sont presque toutes des documents originaux. On peut les classer en quatre catégories :

1° *Colonisation*. Add. 24.906. — Cédulas reales tocantes á la provincia de

Venezuela, (1529-1535). — 159 feuilles enfermées dans une couverture en parchemin sur laquelle on lit : « Sobre la conquista de la provincia. »

Ce précieux manuscrit, que nous avons étudié en détail dans notre thèse sur *L'occupation allemande au Vénézuéla au XVIe s.* (1905), permet de porter un jugement définitif sur le rôle exact qu'ont joué au Vénézuéla les gouverneurs allemands choisis par les Welser, et sur le contrôle que ne cessa jamais d'exercer dans la province la couronne d'Espagne. Il éclaire d'un jour nouveau de célèbres personnages dont le caractère a souvent été discuté : le pacificateur Villegas, le premier évêque du Vénézuéla, Rodrigo de Bastidas, etc.

Add. 13974, n° 23. — « Sobre el estado de la pacificacion y poblacion de los Indios Cumanagotos. » Nueva Barcelona, 12 juin 1638.

C'est une lettre originale adressée au gouverneur de Cumana par Juan de Urpin. — Il se plaint des *repartimientos* qui nuisent à la pacification et à la conversion des Cumarragotos. Il demande au gouverneur l'autorisation de chasser les Hollandais qui se sont rendus maîtres des salines d'Unare.

Add. 22.681 à 22.685. — C'est le manuscrit de la *Historia de las Indias* de Bartolomé de las Casas.

2° *Administration.* Eg. 1803, 1804, 1805 — Ces pièces nous donnent des renseignements intéressants sur les rapports des gouverneurs avec les autres fonctionnaires et sur les rivalités entre les autorités civile et religieuse.

3° *Commerce et finances.* Add. 13987. — Papiers importants relatifs à la « Real Compañia Guipuzcoana de Caracas ». Rôle bienfaisant de cette Compagnie commerciale qui combat la contrebande étrangère, favorise la culture du cacao, du coton, de l'añil, ainsi que l'élevage du bétail. — Dangers de son monopole. — Importations et exportations faites par la Compagnie. — Prix des denrées.

La Séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 2 JUIN 1908

Présidence de M. Vignaud, Vice-Président

La correspondance manuscrite comprend : 1° Une lettre de remerciements du professeur Seler en réponse à la lettre de félicitations de la Société pour le prix Angrand qui lui a été décerné ; 2° Une lettre de remerciements de M. Jules Nestler, de Prague, nommé membre de la Société.

La correspondance imprimée comprend : Une lettre de faire part de la mort de M. Paul Mirabaud, ancien membre de la Société.

Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, mai 1908 ; *Bulletin de la Société de Géographie de Dunkerque*, juin 1907 ; *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, avril 1907; *Le Muséon*, t. IX, n° 1 ; *Ymer*, n° 1, 1908 ; *Anthropos*, t. III, n° 3, 1908 ; *Zeitschrift für Ethnologie*, t. III, 1908 (à noter Hoch-Grünberg,

Das Haus bei den Indianern Nordwestbrasiliens). *Wurttembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, t. I, 1907 (à noter Theodor Koch-Grünberg, Indianertypen aus dem Amazonasgebiet) ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. V, n°s 1-2 (à signaler *Diccionario de Mitologia Nahoa*) ; *Revista de historia*, t. I, trim. IV, 1906 ; t. II, trim. I-II, 1907 ; *Boletin de la Sociedad Geografica de Lima*, t. XXI, 1907 ; *Revista de Sociedade scientifica San Paolo* (Brésil), n°s 1-4, janv.-avril 1907 ; n° 5-7, avril-juill. 1907 ; n° 8, août 1907 ; *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, série V, t. VIII, fasc. 5-6.

M. Maurice de Périgny entretient la Société des dernières explorations de M. T. Maler dans la Péninsule du Yucatan.

Le professeur Blanchard fait une communication sur le métissage au Mexique résultant des unions entre Européens et Indiens d'après les documents qu'il a pu se procurer au Musée de Mexico. Quelques observations sont échangées sur la façon dont le métissage est compris au Mexique et dans l'Amérique du Sud.

M. de Charencey prend la parole au sujet d'un livre de M. Hrdlicka, *Skeletal remains suggested or attributed to early man.*

L'ordre du jour appelle ensuite la communication du professeur Verneau relative au travail de M. Ameghino sur le *Tetraprothomo Argentinus* dans lequel l'auteur décrit le fémur et la vertèbre de Monte Hermoso (voir *Journ. de la Société des Américanistes*, t. II, 1907). Il critique vivement les idées de M. Ameghino tout en rendant hommage à sa haute rectitude scientifique.

M. Hervé fait remarquer que dans des couches de terrain fort anciennes de l'Amérique du Sud on a découvert un fémur ayant en petit tous les caractères du fémur humain.

M. Verneau dit qu'il est extrêmement difficile de classer les terrains de l'Amérique du Sud. En tout cas il n'existe aucun synchronisme entre les terrains de l'Amérique et ceux de l'Europe. Il est donc impossible d'établir exactement l'âge de ces ossements en les déduisant de celui des terrains.

M. le président soumet la proposition d'une séance en juillet. Cette proposition est repoussée. La prochaine séance aura lieu, comme les années précédentes, en novembre.

La séance est levée à 6 h. 30.

NÉCROLOGIE

PAUL MIRABAUD

La Société des Américanistes vient d'avoir la douleur de perdre M. Paul Mirabaud, l'un de ses membres titulaires. Né à Versailles le 29 juin 1848, notre collègue s'était passionné dès son enfance pour les voyages lointains et les choses de la mer. Reçu au *Borda*, il se vit forcé de renoncer à y entrer par suite de son état de santé qui l'empêcha également d'arriver à l'École Polytechnique pour laquelle il s'était préparé avec l'idée de devenir par cette voie officier de marine. Il a continué toute sa vie à s'intéresser aux questions maritimes et géographiques, et lorsqu'il fut question de créer notre Société, il fut un des premiers à assurer son concours aux fondateurs. Sa haute intelligence s'appliquait aux affaires les plus diverses, mais se portait surtout sur celles qui pouvaient accroître au loin le rôle de notre patrie. Comme régent de la Banque de France, comme administrateur de la Compagnie du Canal de Suez et de la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, comme président de la Société des Chargeurs Réunis, il a su faire apprécier partout les qualités de droiture et de loyauté de son esprit, et sa haute culture intellectuelle.

Baron Hulot.

ALBERT SAMUEL GATSCHET

Albert Samuel Gatschet, qui appartenait à notre Société depuis quelques années comme correspondant, naquit à Saint-Beatenberg, en Suisse, le 3 octobre 1832. Son père était ministre protestant et sa première éducation eut un caractère religieux. Pendant un temps même, il pensa à suivre l'exemple paternel, mais son goût pour les langues, qui devaient être plus tard l'objet de ses prédilections, l'emporta et il se jeta avec ardeur dans l'étude de la philologie et dans celle de l'ethnographie dont elle est inséparable.

Il ne se hâta pas, cependant, de produire, car, à part quelques articles, dans des recueils périodiques, il avait 35 ans quand il donna, en 1867, son premier ouvrage (*Ortsetymologische Forschungen*), savant travail sur l'origine des noms de lieu en Suisse, qui fait encore autorité. En 1868, il émigra aux États-Unis et, comme tant d'autres, demanda au professorat et au journalisme les moyens de vivre. Mais il ne tarda pas à revenir à ses études favorites, et un mémoire

qu'il publia en 1875 sur les langues des Indiens du Nouveau Mexique et de l'Arizona, ayant attiré l'attention du « Geographical and Geological Survey » des États-Unis, il fut attaché à ce grand et important service. En 1879, il passa au « Bureau of American Ethnology », nouvellement créé, et y resta jusqu'en 1905, date à laquelle l'état de sa santé l'obligea à prendre sa retraite. Il avait alors 73 ans et avait donné vingt-cinq années de sa vie à cette belle institution dont les publications font l'admiration et les délices de tous ceux qui s'occupent de linguistique et d'ethnographie américaines.

La plupart des travaux de ce bureau ont cela de particulier qu'ils sont le résultat d'investigations faites sur place et non d'études de cabinet. Gatschet y contribua largement. Il étudia les Indiens Catauba dans la Caroline du Sud, ceux de la Louisiane, où il alla deux fois, dans la partie sud-ouest de cet État, ceux du Rio Grande, de l'Orégon et de la Californie dans ces régions mêmes. Ces explorations donnèrent lieu à deux ouvrages importants, celui sur la « Creek Migration Legend » en deux volumes (1884), et celui sur les Indiens Klamath de l'Orégon, également en deux volumes (1890), dont l'un donne la grammaire et l'autre le vocabulaire, ouvrage considérable qui mit Gatschet au premier rang des Indianistes américains. Il travaillait à une autre monographie de ce genre, celle des Indiens connus sous le nom générique d'Algonquins, lorsqu'il fut atteint par la maladie qui devait l'obliger à prendre quelques années de repos : il ne s'en remit jamais.

Outre ses grands travaux historiques et ethnographiques, Gatschet donna à nombre de journaux scientifiques des notes, des comptes-rendus, et souvent des articles étendus sur les questions de ce genre qui se posaient dans le monde entier. Il connaissait à fond l'anglais, l'allemand, le français et l'espagnol, et aucun des nombreux idiomes des Indiens de l'Amérique du Nord ne lui était étranger.

Il est mort à Washington, le 16 mars 1907, entouré de l'estime et de l'affection de tous ceux qui l'avaient approché.

Gatschet n'a pas eu une carrière aussi brillante que celle de ses deux illustres compatriotes, Gallatin et Agassiz, mais comme eux il a fait beaucoup pour sa patrie d'adoption, où on peut dire qu'il a créé la science des langues considérées dans leurs rapports avec les races. C'était un véritable savant qui vécut en savant et qui ne travaillait que pour la science.

Henry Vignaud.

L. BRACKEBUSCH

Le docteur Ludwig Brackebusch, professeur à l'Université de Cordoba, était d'origine hanovrienne et avait pendant dix-sept ans enseigné la géologie et la minéralogie dans la République Argentine, dont il avait visité la plus grande partie. Grâce à cette attentive exploration, il avait pu faire paraître de 1885 à 1892 une carte géologique de l'intérieur de ce pays avec les teintes convention-

nelles et une carte générale de la République Argentine qui lui avait valu une médaille d'or à la dernière Exposition universelle.

H.

H. MANGELS

Ce savant qui vivait à Asuncion, au Paraguay, depuis trente-huit ans y est mort dernièrement, laissant un ouvrage important consacré à l'Histoire naturelle et à la climatologie de cette contrée : *Wirtschaftliche natür geschichtliche und klimatologische Abhandlungen aus Paraguay*. Mangels remplissait à Asuncion les fonctions de consul général de l'empire d'Allemagne.

H.

HERMANN OBST

Le docteur H. Obst, directeur du *Museum für Völkerkünde* de Leipzig, était né dans cette ville le 16 janvier 1837. Auteur de l'ouvrage *Studien über die Entsehung des Menschen und seinen Rassen*, il est surtout connu et apprécié pour la fondation en 1873 du célèbre établissement qu'il a créé et développé avec une ardeur infatigable jusqu'à sa mort. Les *Berichte des Museums* qu'il a publiés de 1873 à 1900 témoignent d'une science et d'un talent d'organisation peu communs. Il est fâcheux que ses collègues en ethnographie n'aient pas toujours eu à se louer d'une concurrence qui n'était pas toujours très délicate

H.

ISRAEL C. RUSSEL

Ce géographe et géologue américain est mort dernièrement à Anna-Harbour, Michigan, à l'âge de 54 ans. Il avait pris part depuis 1874 à un grand nombre d'explorations dans les parties les moins connues des États-Unis. On lui doit notamment les écrits suivants : *Geological History of Lake Lahontan, a Quaternary Lake of Northwestern-Nevada ; Glaciers of North-America ; Volcanoes of North-America ; Surface Geology of Menominee, Dickinson and Iron Counties of Michigan; Lakes of North-Amerika ; Rivers of North-Amerika*, enfin un ouvrage *North-America* qui résume l'ensemble de ses travaux et a été publié à Londres en 1904.

H.

ÉMILE SCHMIDT

L'américanisme a perdu en la personne de M. Émile Schmidt, professeur extraordinaire à l'Université de Leipzig, un de ses adeptes les plus fervents. Né à Oberrerchstädt en Thuringe en 1837, Schmidt a succombé à Iéna le 22 octobre 1906, laissant un certain nombre de travaux estimés sur le Nouveau-Monde et

en particulier sur sa préhistoire. Nous rappelerons en particulier ses écrits : *Zür Urgeschichte Nord-Amerikäs* (1872); *Die prähistorischen Kupfer geräte Nordamerikäs* (1877) et surtout le volumineux ouvrage *Die Vorgeschichte Nordamerikäs in Gebiete der Vereinigten Staaten* (1894). Depuis 1883, Émile Schmidt appartenait à l'Université de Leipzig où il enseignait l'anthropologie descriptive.

H.

BULLETIN CRITIQUE

Pedro Sarmiento de Gamboa. *Geschichte des Inkareiches*, herausgegeben von Richard Pietschmann, Berlin, Weidmann, 1906, 1 vol. in-folio, de cxvi et 134 pp. du texte espagnol, avec tables alphabétiques (Extrait du tome VI, n° 4 de la nouv. série des *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Göttingue). — *History of the Incas*, etc., translated with introduction and notes by Sir Clements Markham. Cambridge. Hackluyt Society, 1907, 1 vol. in-8° de xxii et 395 pp., avec appendices, bibliographie et tables. 2 cartes et 10 gravures et fac-simle [1].

Le nombre des anciens chroniqueurs des Incas est très limité et leurs ouvrages, assez abrégés, laissent bien à désirer, quand on cherche à fixer sur des bases solides l'histoire du Pérou avant la conquête espagnole. La chronologie surtout fait complètement défaut, et nous ne savons jamais à quelle date même approximative se sont passés les événements qu'on nous raconte.

C'est pourquoi nous accueillons avec avidité la publication des documents inédits, espérant toujours y trouver ce qui manque aux ouvrages déjà publiés. Les récits de Cieza, Bétanzos, Molina, Santa-Cruz et bien d'autres parus dernièrement, ont jeté un nouveau jour sur cette nébuleuse histoire ; mais il reste encore beaucoup à fouiller pour nous croire assez documentés sur les faits et gestes des fameux Incas, et sur l'origine et la marche de leur étonnante civilisation'.

Il semblait donc que notre idéal historique serait pleinement atteint le jour où on découvrirait une histoire qu'on disait écrite au Cuzco en 1571 par ordre d'un vice-roi entourée d'interprètes assermentés, et dictée par les descendants directs des Incas eux-mêmes, qui l'ont revue et *déclarée exacte*, en présence de Toledo et des officiers ministériels, qui l'ont tous signée, envoyée enfin au roi d'Espagne par courrier spécial, en un beau volume relié et doublé de soie : ce document devait être considéré comme la vraie histoire *officielle* des Incas, qui devrait nous servir pour compléter et contrôler toutes les autres.

Ce livre, caché on ne sait pas pourquoi ni comment, durant plus de trois

1. Le texte de Sarmiento finit à la page 201. Les deux appendices se rapportent à l'Inca Tupac Amaru ; le 2e imprimé à part en 1908 est traduit de la *Revista Historica* de Lima.

siècles, en Hollande et après en Allemagne, est l'œuvre du Capitaine Pedro Sarmiento de Gamboa, le même qui inspira et dirigea l'expédition qui partit du Callao en novembre 1567, sous les ordres d'Alvaro de Mendaña, à la recherche des Iles de Salomon, et qui est plus connu par son voyage au détroit de Magellan en 1579. Le manuscrit avait appartenu, on ne sait trop comment, au savant bibliothécaire de Leyde Abraham Gronöve, et fut vendu aux enchères après décès en 1786. Depuis cette date, il passa à la Bibliothèque de l'Université de Göttingue où, faisant un inventaire des manuscrits, finit par le découvrir le savant philologue W. Meyer, qui le fit connaître en 1893 dans les *Nachrichten* de la même ville.

Peu de temps après, devenu directeur de la même Bibliothèque, le savant orientaliste et égyptologue Dr Richard Pietschmann se livrait pendant quelques années à une patiente étude du manuscrit de Sarmiento et des sources de l'histoire des Incas : le résultat a été la belle édition critique que nous avons sous les yeux. L'impression en ayant duré de 1902 à 1906, elle ne parut qu'à la fin de cette dernière année dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences de Göttingue.

Le texte espagnol de Sarmiento occupe 134 pages et est accompagné de notes, où l'éditeur compare l'ancienne orthographe de l'auteur avec la toute moderne qu'il a préférée : travail très pénible et méritoire chez un Allemand, dont on ne saura gré à M. Pietschmann, et qu'il aurait mieux fait de s'épargner. En tout cas, nous devons le remercier d'avoir publié le manuscrit dans sa propre langue, et non traduit en allemand, comme il aurait pu être tenté de le faire, et ainsi que l'a fait, séance tenante, en anglais, le célèbre sir Clément Markham, d'après les habitudes de la Société Hakluyt.

M. Pietschmann donne avec raison le nom d'*Histoire de l'empire des Incas*, à ce que Sarmiento intitulait *Historia indica*, divisée par lui en trois parties : histoire naturelle du Pérou, histoire des Incas et enfin histoire de la conquête et des guerres civiles. Comme la première et troisième sont restées à l'état de projet, et que nous ne possédons que la deuxième, qui parle exclusivement des Incas, les deux éditeurs lui ont donné ce nom d'Histoire des Incas.

Le très érudit éditeur allemand consacre CXVI pages in-folio à l'étude détaillée des 134 du texte, pendant que M. Markham qui a tant et tant écrit sur les Incas depuis un demi-siècle, et a traduit et annoté leurs principaux chroniqueurs, écrit à peine XXII pages in-8° d'une introduction où il aurait pu si bien discuter le texte de l'auteur officiel, mais il se borne à déclarer, sans dire le pourquoi, que cette histoire est « la plus authentique et digne de foi de toutes les Histoires des Incas publiées jusqu'à présent » (p. XII). Il n'a pas trouvé un seul mot pour défendre la théorie de son cher Garcilasso sur la douceur des Incas, qu'il voit démolie par le furieux Sarmiento. Notre ancien ami, le doyen des historiens du Pérou, aurait pu nous donner une page magistrale à ce sujet, et que nous regrettons.

La méthode du Dr Pietschmann est toute différente, elle est analytique et discute pas à pas le texte; il a étudié son auteur pendant plusieurs années ; il l'analyse et le discute page par page et presque phrase par phrase, en faisant des

rapprochements continuels avec les sources anciennes et modernes, spécialement d'après les savantes éditions de sir Clement Markham. Il contrôle surtout l'originale chronologie de Sarmiento, qui fait remonter les *douze* Incas jusqu'au VI[e] siècle, en les faisant presque tous *plus que centenaires*, chose qui est bien loin d'être authentique, ni même probable. On dirait que les princes indiens ont voulu se moquer des Espagnols en leur dictant ces chiffres fantaisistes, qu'on ne lit d'ailleurs aucune autre part.

Le caractère du récit de Sarmiento est insuffisant pour que nous l'acceptions les yeux fermés, comme une sorte d'Évangile de l'histoire incasique, même quand il est en contradiction avec d'autres historiens sérieux, encore plus anciens, comme Cieza, Polo, Molina ou Valera, etc.

Il y a sans doute chez Sarmiento quelques faits et des détails nouveaux, comme ceux sur la légende cosmogonique, sur les Collas et la vie des Incas, surtout à partir de Pachacutec ; mais tout est gâté par le parti pris de démontrer que tous les Incas ont été des *tyrans cruels* et non des souverains légitimes, pour en déduire que les rois d'Espagne étaient les seuls maîtres naturels du Pérou, envoyés par Dieu lui-même. Cette thèse grotesque fut celle dont la démonstration à outrance a été confiée par le vice-roi Toledo au capitaine Sarmiento, qui n'était pas des plus désignés pour une telle tâche. Celui-ci a dû tout bâcler à la hâte, en quelques mois de 1571, pendant qu'on le nommait en même temps porte-étendard de l'armée qu'on envoyait à la poursuite de l'Inca de 18 ans Tupac Amaru, qu'on devait égorger à la fin de l'année au Cuzco, deux mois avant la conclusion et dédicace de l'histoire.

Dans de telles conditions, le couteau du vrai tyran sous la gorge, on n'avait pas le droit de s'attendre à une grande sincérité de la part des Indiens de la noblesse, qu'on soumettait à des interrogatoires sommaires, par l'intermédiaire d'interprètes, plus ou moins honnêtes et compétents. Il n'est pas croyable que les descendants plus rapprochés des Incas se soient mis d'un cœur léger à déblatérer contre leurs rois adorés, comme fils du soleil et comme de vrais pères de leurs sujets. Tout ceci est dit par l'historiographe espagnol pour les besoins de sa cause : lisez la contrepartie chez l'Espagnol Cieza, qui écrivait vingt ans plus tôt, et chez le documenté métis Valera et Garcilasso, son copiste.

Quoi qu'il en soit, en mettant ceci de côté — dans ce livre à thèse et écrit par ordre du conquérant pour écraser des vaincus — *l'Histoire des Incas* par Sarmiento, sans être la première autorité historique, comme le pense son respectable traducteur anglais, est un document très important, sous d'autres points de vue, et nous devons être très reconnaissants au D[r] Pietschmann de nous en avoir donné une édition critique, digne de la science allemande, de l'auteur de l'Histoire des Phéniciens et d'autres livres estimés.

L'édition anglaise, qui est le dernier des nombreux volumes (1907) publiés par le président de la Société Hackluyt, est soigneusement imprimée à Cambridge avec cartes et fac-similes, des croquis d'Incas, faits en 1853 au Cuzco par M. Markham, et la reproduction des médaillons fantaisistes de l'Histoire d'Ant. Herrera, une courte bibliographie péruvienne, très soignée, des notes et plusieurs

index très utiles doivent être également mentionnés. On peut dire que les deux éditions se complètent et devraient servir de base pour une troisième, où on copierait en notes au bas de la page, les témoignages contradictoires des autres historiens, etc., ainsi que les notes de M. Markham et les précieuses observations du savant professeur et bibliothécaire de Göttingue, qui semble aujourd'hui entièrement gagné aux études péruviennes.

Comme conclusion, nous croyons qu'une étude critique et comparative du livre de Sarmiento s'impose, puisqu'il prétend nous faire des révélations authentiques et officielles sur l'histoire des Incas. Il faut discuter une à une, avec impartialité, ses affirmations, spécialement celles relatives .à la chronologie et à la cruauté des Incas ; le voyage en radeau de Tùpac Yupanqui, avec 20.000 hommes, à travers le Pacifique, la légende du prétendu premier Inca Manco, les exploits de Pachacútec, etc., etc. Nous possédons déjà assez d'éléments pour savoir ce qui est positivement vrai, ce qui n'est que probable, et ce qui est *faux* ou *légenpaire* dans l'histoire de l'ancien Pérou. L'âge de la critique est arrivé et elle peut déjà se prononcer entre Sarmiento et Garcilasso en se bassant sur les témoignages du savant Valera.

Quoique forcé d'écrire de la main gauche depuis cinq ans, nous espérons pouvoir étudier ces importants problèmes.

M. Gonzalez de la Rosa.

H. Montgomery. *Prehistoric Man of Manitoba and Saskatchewan* (*American Anthropologist*, Jan.-March, 1908).

Cette petite brochure, accompagnée de quatorze figures, est destinée à faire connaître les résultats d'une exploration conduite par l'auteur, de juillet à septembre 1907, dans les provinces canadiennes de Manitoba et de Saskatchewan. Ce sont surtout des *mounds* que M. Montgomery a découverts et fouillés. L'un des plus caractéristiques contenait trois fosses presque circulaires ; dans l'une gisait assis un squelette avec une marmite faite à la main, dont la panse était ornée d'une spirale en creux et le bord muni de quatre petits oreillons. Une coquille d'*unio*, ornée d'encoches, avait servi de cuiller.

Dans d'autres *mounds*, à Westbourne, à Sourisford, se sont rencontrés des objets en coquille, venant manifestement de la mer. Un dernier *mound* ouvert près d'Halbrite, en Saskatchewan renfermait, entre autres objets intéressants, deux fourneaux de pipes en catlinite. Ce sont là des documents intéressants pour l'étude des relations géographiques de ces *mound-builders* du Nord, que l'auteur de ces découvertes tend à rapprocher de ceux du Mississipi, dont ils différeraient seulement par certains détails de construction de leurs tumulus, la pauvreté de leur mobilier funéraire, la forme et le décor de leurs marmites et de leurs pipes. M. Montgomery considère ces peuples comme ayant vécu plusieurs siècles avant la mise en marche dans les prairies des Mandans et des autres Sioux.

E. T. Hamy.

G. Friederici. *Scalping in America* (*Smiths. Rep. for* 1906, p. 423-438).

Ce travail, qui nous revient sous la forme d'un tirage à part des *Reports* de l'Institution Smithsonienne, est la traduction d'une partie d'une thèse de doctorat de la Faculté de philosophie de Leipzig, qui n'a pas moins de 172 pages dans l'original.

L'auteur a étudié, dans cette intéressante dissertation, l'origine du mot *scalp* qui est anglais et signifie *la couronne de la tête.* L'application de ce terme dans son sens actuel est récente, mais l'observation de cette pratique remonte à Francisco de Garay qui en a eu la première connaissance dans son voyage à Panûco de 1520.

M. Friederici a réuni une foule de notions précises sur l'extension géographique et chronologique du scalp et sur la dérivation du *trophée capital.* On sait que les Indiens ont toujours représenté sans têtes, dans leurs anciennes pictographies, les corps des ennemis scalpés, et cela suffit à prouver qu'ils ont commencé par être des chasseurs de têtes.

L'influence des Européens sur l'extension de cette pratique a été considérable ; la vente à l'Indien du fusil et du couteau d'acier, d'une part, le prix élevé, souvent offert, par les colons pour le scalp de leurs ennemis (*scalp prœmium*) ont singulièrement contribué à multiplier ce genre de mutilation, et l'on ne peut que s'étonner qu'un trophée, si commun naguère, soit aujourd'hui une véritable rareté dans les musées, même aux États-Unis. Ce n'est pas sans peine, observerai-je en terminant, que le Muséum de Paris a pu s'en procurer un spécimen authentique et certifié.

E. T. Hamy.

Pliny E. Goddard. *The morphology of the Hupa Language* (*Univ. of California Publications. Améric. Arch. and Ethnology*, vol. 3. Berkeley, 1805, in-8).

Les Hupas sont une petite communauté isolée dans les vallées du Comté de Humboldt sur la rivière Trinity, affluent de la Klamath. Ils n'ont aucune tradition et se croient sortis du sol qu'ils habitent. Le premier recensement qui les ait mentionnés en 1866 portait leur nombre à 650; ils ne sont plus aujourd'hui que 450. Ils voisinent et commercent surtout avec leur voisins dn sud et de l'ouest, naviguant avec d'excellents canots sur leur rivière, où ils se livrent en particulier dans la saison propice à la pêche du saumon. Leurs relations sont surtout habituelles avec les Yoruks et les mariages sont fréquents entre les deux nations. M. Goddard, qui s'est fait une spécialité de l'étude des Hupas auxquels il a consacré tout un gros volume publié à Berkeley de 1903 à 1904 (*Life and Culture of the Hupa* (*Univ. of California Publications. Americ. Archeology*

and Ethnology vol. I, 30 pl.), vient de donner dans la même collection un second volume presque aussi important où il fait connaître leur langue sur laquelle on ne savait à peu près rien jusqu'ici. La langue Hupa s'écarte profondément des autres langues du groupe Athapasca, ce que l'auteur attribue à cette influence des Yoruks indiquée un peu plus haut. M. Goddard a étudié longuement la morphologie du Hupas et réuni un matériel considérable de mots et de textes, qui, joints à ceux que le regretté Washington Mathew avait groupés, fourniront aux linguistes à venir de précieux documents de comparaison.

E.-T. Hamy.

A. L. Krœber. *The languages of the Coast of California, South of San-Francisco* (*Univ. of California Publications. Americ. Arch. and Ethnology*, vol. 2, n° 2).

La munificence de M. Hearst a permis au département d'anthropologie de l'Université de Californie de conduire de larges recherches dans son domaine et notamment d'étudier de près ce qu'il reste des tribus de Californie encore si mal connues aujourd'hui. M. Krœber a été l'un des plus actifs collaborateurs de ces missions Indiennes et le fascicule dont il est question est le résultat de ses études linguistiques sur les indigènes fixés entre S. Diego et S. Francisco, Indiens formant les six groupes *Yuman*, *Shoshosnem*, *Chumash*, *Salinan*, *Esselen* et *Costanoan*. M. Krœber en a dressé la carte et il groupe de son mieux les renseignements inégaux et disparates qu'il a pu se procurer à grand'peine chez les descendants de plus en plus clairsemés de quatre de ces tribus dont il analyse soigneusement deux par deux les relations linguistiques, rapprochant d'une part Salinan et Chumash et de l'autre Esselen et Costanoan.

E.-T. Hamy.

Fr. Boas. *Decorative designs of Alaskan needlecases. A study in the History of Conventional Designs, based on materials on the U. S. National Museum* (*Proceed. of the U. S. Nat. Mus.* Vol. XXXIV, p. 321-344, pl. XXII-XXX, 1908).

C'est le professeur F. W. Putnam qui, décrivant en 1877 les dessins décoratifs des poteries des Chiriquis, exposa clairement, le premier, la théorie qui rattache les images conventionnelles à des essais de représentations réelles, dégénérant graduellement jusqu'à ne plus conserver presque rien de leurs formes originelles et devenant méconnaissables. Stolpe, Balfour, K. von den Steinen et nombre d'autres ont suivi M. Putnam dans ses déductions, tandis que Semper insistait sur l'influence de la matière sur le développement du dessin, et que Cushing et Holmes montraient l'action de la technique, notamment sur

l'évolution des formes géométriques. D'autres, comme Schurtz et Hamlin, ont fait plus tard entrer en ligne de compte les *évolutions secondaires* des motifs réinterprétés comme dessins réels. De telle sorte que l'on peut dire avec M. Boas qu'il existe aujourd'hui en présence *trois théories* du développement des dessins décoratifs, l'une qui attribue une origine réaliste aux motifs conventionnels, une autre qui ne veut leur reconnaître que des origines techniques, une autre enfin qui déclare que l'explication de ces mêmes motifs est essentiellement secondaire et due à l'association récente des formes décoratives et des formes réalistes.

M. Boas a repris l'examen de ces diverses doctrines à l'occasion d'une étude sur la décoration des étuis à aiguilles des femmes de l'Alaska, dont il a copié un grand nombre dans les vitrines du Musée national des États-Unis, et il conclut du minutieux examen qu'il poursuit pendant une longue suite de pages, que « le développement d'un dessin décoratif ne peut pas être simplement interprété par l'hypothèse d'une tendance générale vers le conventionnalisme ou par la théorie d'une évolution de motifs techniques en motifs réalistes par le procédé du chevauchement, mais qu'il faut aussi prendre en considération un nombre considérable d'autres procédés psychiques, si l'on veut obtenir des vues claires et nettes sur l'histoire de l'art indigène ».

E. T. Hamy.

Franz Boas. — *Second report of the Eskimo of Baffin land and Hudson Bay from notes collected by Captain George Comer, Captain James S. Mutchand, Rev. E. J. Peck.* (*Bulletin of the Americ. Mus. of nat. history*, vol. XV, part. II, 1907), 290 p. plus de 100 figures.

Les Eskimos de la baie d'Hudson et de la terre de Baffin et ceux du Groenland et de l'Alaska forment un tout ethnographique. Coutumes, croyances, objets sont en tous points comparables. Il en est de même de certains ustensiles tels que les couteaux, surtout les fameux Women Knifes (avec leur lame courbe en pierre ou en fer et leur dos épais formant poignée, souvent en bois ou en sparterie surajoutés). Il en est de même pour les pointes de harpons en os.

Les mythes sont de même absolument comparables. M. Boas en cite toute une série. Voici un des plus typiques : « Une femme prend la forme d'un ours et tue le meurtrier de son fils. »

De très multiples et forts intéressantes illustrations renseignent sur bien des points, par exemple les maisons dont nombre de plans et de vues sont figurés par l'auteur.

A noter une suite de flèches ou de pointes d'épieux en schiste admirablement polies.

Toute une série d'intéressantes pièces en ivoire ou en os sont souvent d'une interprétation difficile (telles ces pièces, p. 389, que M. Boas croit destinées à se placer sur les montants de la tente).

D'autres petites pièces en os de formes bizarres, parfois percées de trous multiples, sont d'un usage qu'il est souvent difficile de saisir ; ce sont quelquefois des pièces provenant de l'armement d'un canot ou des objets destinés au jeu.

Les maisons d'hiver sont bien curieuses. Elles ressemblent de loin à un vrai tumulus avec la porte ouverte sur un des flancs. Les lampes en pierre constituent aussi une belle série fort importante. Enfin M. Boas publie des photographies très curieuses se rapportant aux pratiques des sorciers (angakok). Elles figurent deux sorciers se préparant à se mettre en extase pour opérer par exemple leurs fonctions de guérisseurs.

Il y a dans ce volume une foule de précieux renseignements présentés avec une méthode, une précision et une exactitude remarquables, ce qui n'est pas étonnant pour qui connaît la science, la puissance de travail et l'habileté de l'éminent archéologue et ethnographe qu'est le professeur Boas. Il a rendu par cette belle publication un nouveau service aux études américaines.

CAPITAN.

Juan B. Ambrosetti. *La Facultad de filosofia y letras de la Universidad Nacional de Buenos-Aires y los Estudios de Arqueologia Americana* (*Anthropos*, t. III (1908), *fascic. 5-6*).

Le professeur Ambrosetti a voulu exposer l'organisation remarquable du service officiel d'archéologie de la Faculté de philosophie et des lettres de la République Argentine dont il est le chef. Ce service comporte un enseignement et un musée. L'enseignement est officiel. Il fait partie de celui que doivent suivre les étudiants de la Faculté des lettres et de philosophie, puisque l'archéologie fait partie du programme des matières demandées aux examens de doctorat de la dite Faculté.

De cette façon les cours sont toujours suivis par les étudiants et d'autre part le service des recherches et des fouilles dépendant du musée est toujours sûr d'avoir un personnel de chercheurs distingués et instruits qui, sous la haute direction du professeur Ambrosetti et le concours de techniciens attachés au musée, peut entreprendre des explorations intéressantes et exécuter des fouilles fructueuses, en mettant en œuvre des méthodes scientifiques précises.

Les résultats de cette organisation sont d'ores et déjà remarquables. Des découvertes importantes ont été faites ; de très nombreux objets d'archéologie recueillis en position stratigraphique et par suite d'une haute valeur documentaire remplissent déjà le musée de la Faculté de philosophie et des lettres de l'Université de Buenos-Aires. Ces recherches et ces collections d'objets ont déjà permis d'écrire d'importantes monographies comme celle de la Paya, due au professeur Ambrosetti (v. page 130), celle de la Pampa Grande par le même.

D'autres explorations dans les vallées Calchaquis (région N.-O. de la province de Salta) puis dans la province de Jujuy, précisément au milieu de la célèbre

vallée de Humahuaca etc. sont en cours d'exécution. Leurs résultats seront publiés d'ici peu.

L'Argentine est d'ailleurs extrêmement riche en antiquités jusqu'ici très peu étudiées. La *mine archéologique*, nous disait récemment le très sympathique professeur Ambrosetti, est à peine ouverte et elle est presque inépuisable. On y découvre les restes de multiples civilisations à peine connues et dont l'industrie est des plus curieuses.

Les recherches bien conduites permettent de reconnaître les diversités des civilisations étudiées. C'est ainsi que la vallée de Humahuaca a fourni une industrie absolument différente de celle des vallées Calchaquis. D'ailleurs, grâce aux méthodes très exactes de fouilles mises en action, nombre de points pourront être élucidés, tels les rapports entre les civilisations péruviennes et les vieilles civilisations calchaquis ou d'autres toutes locales. Les *vieux pôts* prennent une importance documentaire extrême. Grâce à eux, on peut fixer l'âge de maints gisements.

L'œuvre du professeur Ambrosetti et de ses collaborateurs est donc extrêmement intéressante. Elle marque un pas important dans le progrès général des études américaines. Il était donc nécessaire et intéressant de la signaler en adressant au savant argentin nos plus vives et plus cordiales félicitations.

Capitan.

G.-V. Callegari. *L'Antico Messico*, 2 vol. de 143 et 260 pages avec 4 planches et nombreuses figures. Rovereto, 1907-08.

Les études américaines ne sont pas très en honneur dans le pays qui a donné le jour à Colomb, à Vespuce, à Boturini. Le professeur Callegari s'en est affligé. Aussi s'est-il mis à étudier avec passion l'Amérique ancienne et comme il a à sa disposition l'intelligence, la puissance de travail et la jeunesse, il a voulu non seulement travailler pour lui-même mais aussi pour les autres. Il a réuni dans ces deux petits volumes une foule de documents et d'indications bibliographiques très habilement groupés en une intéressante synthèse. Il se garde bien d'avoir voulu faire un traité d'américanisme, mais seulement un guide extrêmement commode et utile pour les débutants qui veulent s'initier aux études américaines et savoir — après en avoir appris les données principales — comment ils devront s'orienter pour approfondir tel ou tel sujet.

Le livre est divisé en courts chapitres où les faits sont bien groupés d'après les auteurs dont l'indication bibliographique est soigneusement fournie. L'auteur étudie ainsi : les origines et la préhistoire, la géographie de l'ancien Mexique, les habitants primitifs du Mexique, l'histoire. Les divers peuples de l'Anahuac, leurs émigrations, leurs luttes sont bien étudiés. Il en est de même de l'histoire des empires toltèque, chichimèque puis aztèque. Ce dernier peuple est soigneusement décrit dans ses multiples évolutions sociales. Chaque règne, depuis celui d'Acamapitzin (1326-1396) jusqu'à celui de l'héroïque et infortuné Quauhtemo-

tzin est exposé avec l'indication des principaux événements qui l'ont caractérisé.

Le second volume contient d'excellents résumés de la sociologie et de l'ethnographie de l'ancien Mexique. D'abord la religion qui comprend de nombreux sous-chapitres, tels la mythologie, les prêtres, les prêtresses, les sacrifices, les fêtes principales etc. On comprend que sur chacun de ces sujets l'auteur aurait pu écrire souvent un volume. Il s'est contenté, très justement et fidèle à son plan, de donner quelques indications générales bien précises, le plus souvent accompagnées d'une substantielle bibliographie. C'est parfaitement suffisant pour avoir une idée du sujet traité et surtout pour pouvoir, grâce à la bibliographie, l'étudier bien plus en détail si on le désire.

La constitution politique et sociale occupe le chapitre suivant. Elle est traitée de même manière et d'une façon très suffisante.

Le costume, l'alimentation, et diverses manifestations sociales sont étudiées ensuite. Puis l'organisation de la famille, l'éducation, les funérailles, les maladies, les jeux, la danse et la musique sont également passés en revue.

Dans le chapitre consacré aux sciences et à la littérature, l'auteur esquisse les grandes questions fort compliquées au Mexique : l'astrologie, le calendrier, la langue. Puis viennent l'écriture, l'architecture, les métiers d'art, l'agriculture, le commerce et enfin l'art militaire. Il est, comme bien on le pense, impossible d'analyser en détail ce très remarquable livre. Il nous suffira d'en avoir indiqué la méthode et l'économie. On pourra ainsi se rendre compte du vif intérêt qu'il présente, de la quantité de faits qu'il rapporte bien à leur place, suivant un plan logique.

Pour qui connaît le métier, il représente une somme énorme de travail systématique et critique auquel notre éminent et aimable confrère a su donner une forme concise, méthodique et intéressante. On ne peut donc que lui souhaiter, en le félicitant vivement de ce travail, le vif succès qu'il mérite... et qu'il aura.

CAPITAN.

SMITHSONIAN INSTITUTION, *Bureau of American Ethnology, t. XXXIII*, M. Ales. Hrdlička, *Skeletal Remains suggested or attributed to early man in North America* (Washington, Government printing office, 1907), 1 vol. in-8° de 113 p., orné de XXI planches.

Voici un ouvrage qui, malgré ses dimensions modestes, nous semble tout à fait de nature à attirer l'attention de nombreux lecteurs. Sa publication arrive véritablement à propos, car elle fournit la solution au moins provisoire d'un problème qui, depuis plusieurs années déjà, préoccupe le monde savant : déterminer l'époque de la première apparition de notre espèce dans le nouveau monde. Avant d'entrer dans un examen détaillé de la question, l'auteur débute par quelques considérations d'ordre général. Son attachement aux théories darwiniennes le détourne de croire à l'autochtonie de l'homme américain.

En effet, les gros quadrumanes, de tous les animaux ceux qui se rapprochent le plus de nous et auraient le plus de droit, par suite, à être considérés comme nos ancêtres, sont tous originaires du vieux continent. En outre, plus on remonte dans la série des âges et plus aussi les types offrent de dissemblance avec ceux d'à présent. Ainsi les premiers colons de l'Europe occidentale, dont les caractères physiques nous sont conservés dans le crâne de Spy, offrent une ressemblance incontestable avec les Australiens de nos jours. Les Négroïdes des grottes monégasques leur succèdent pour être à leur tour remplacés par la race de Cro-Magnon, apparentée, au dire des anthropologistes les plus compétents, à celle des Berbers de l'Afrique du Nord.

Ce n'est que plus tard qu'arrivent les hommes de la pierre polie, peut-être bien de souche indo-européenne et dont les descendants constituent le fond de la population actuelle. Mais précisément, fait observer M. le Dr Hrdlička, les quatorze ou quinze trouvailles de débris humains faites tant au Canada qu'au Mexique, et plus encore aux États-Unis, et auxquelles on aurait pu être tenté d'attribuer une haute antiquité ne révèlent guère l'existence de races sensiblement différentes des Peaux-Rouges actuels. C'est ce que l'on constate par exemple sur les crânes de Calaveras en Californie, de Lansing (Texas), d'Osprey (Floride occidentale), et même de Peñon (vallée de Mexico). Les restes de l'homme de Long-Hill (Nebraska) rappellent assez, somme toute, quelques-uns de ceux que l'on a extraits des Mounds du Mississipi, élevés à une époque relativement moderne.

Une exception, il est vrai, doit être faite pour les crânes de Trenton (New-Jersey). Ils n'ont absolument rien d'américain, mais sans être, somme toute, plus anciens pour cela. Leur physionomie est, si nous osons employer cette expression, tout à fait hollandaise. On sait, en effet, qu'un certain nombre d'habitants des Pays-Bas se joignirent aux colons partis de Suède pour s'établir sur les rives du Delaware. C'est à eux, nous ne saurions guère en douter, qu'ont jadis appartenu les crânes en question.

L'état de fossilisation où se trouvent certains ossements, l'épaisseur même de la couche qui les recouvre ne sauraient être invoqués comme preuve de haute antiquité. L'on doit tenir compte, en effet, de l'action exercée par des eaux chargées de calcaire, et de la rapidité avec laquelle certains ruisseaux ont dû combler les crevasses du sol.

Ainsi semble devoir s'expliquer la disparition d'une grande partie des éléments organiques dans le crâne de Calaveras ; la profondeur à laquelle était enfoui le squelette de Lansing. Aujourd'hui encore on rencontre fréquemment dans le sud de la Floride tout aussi bien que dans les Petites Antilles, des fossiles d'origine absolument récente.

Nous ne pouvons que nous associer sans réserve aux conclusions posées par notre auteur. Rien jusqu'à présent ne nous autorise à faire remonter la présence de l'homme dans le continent occidental plus haut que la période néolithique. Au point de vue de l'époque où elle reçut ses premiers habitants et même à celui de sa découverte, l'Amérique semble bien mériter son nom de Nouveau Monde. Nulle race ne paraît y avoir précédé celle des Peaux-Rouges actuels.

Voyons maintenant quelles inductions on peut tirer sans trop de témérité, du livre de M. Hrdlička. Se bornant à l'Amérique du Nord, il ne dit pas un mot des trouvailles d'ossements humains faites soit au Brésil, soit dans l'Argentine. On sait que dans ce dernier pays, ils se sont trouvés parfois associés aux restes de grands édentés tels que le Mégatherium et le Mégalonyx. Nul sans doute ne supposera notre espèce plus antique sur les rives du Rio de la Plata qu'elle ne l'est, par exemple, au Mexique ou dans la vallée du Mississipi. Reconnaissons donc dans la disparition des animaux dont il vient d'être parlé, un fait relativement fort récent. Peut-être même l'homme y a-t-il beaucoup contribué. Le sort de ces monstres des régions australes aurait donc été le même que celui du Moa de la Nouvelle-Zélande, du Dronte des îles Mascareignes, du Cervus megaceros d'Irlande. Ils ne se sont éteints définitivement qu'il y a quelques siècles tout au plus. Une observation assez analogue ne doit-elle pas être faite au sujet de l'éléphant ou plutôt du Mamouth? Les vieux historiens chinois le citeraient, affirme-t-on, au nombre des animaux habitant leur pays.

Notre docteur ne donne nullement, nous l'avons vu, dans les idées polygénistes. Ce n'est pas lui qui, à l'exemple de MM. Nott et Gliddon (voy. *Types of Mankind*), présenterait chacun des principaux groupes humains comme ayant été créé sur place, l'indigène du Nouveau Monde méritant au même titre que le Caucasien, le Nègre, le Chinois d'être considéré comme autochtone. Toutefois s'il reconnaît les Peaux-Rouges comme venus de l'Ancien Monde, il ne se prononce pas sur la question de savoir quel a été leur point de départ ni par où ils ont passé. Nous nous bornerons à dire que, suivant toute probabilité, la race cuivrée a jadis occupé une grande partie de l'Asie occidentale, et se trouva enfin refoulée par l'invasion des populations de sang mongolique. Elle n'en a pas moins laissé un certain nombre de représentants soit à l'état tribal, soit, tout au moins, à l'état sporadique. N'existe-t-il pas, en effet, une peuplade située aux confins de l'empire Chinois et de l'Indo-Chine, celle des *Lissous* de la vallée de la Salouen, dont les traits contrastent nettement avec ceux des populations plus ou moins franchement mongoliques qui les entourent? Par leur teint brun et tirant vers le cuivré, le développement de leur appendice nasal, ces asiatiques rappelleraient singulièrement, assure-t-on, les habitants des prairies des États-Unis (voy. E. C. Zoung, *A journey from Iun-nam to Assam; Geographical journal*, t. XXX, n° du 2 août 1907, et pp. 162-180 et 257 de la *Géographie*, t. XVI, 1907). Aujourd'hui encore on rencontre, paraît-il, assez souvent au Japon, des individus au nez aquilin, aux mâchoires massives et qui ressemblent incontestablement beaucoup plus aux riverains du Yukon et du Mackenzie qu'à des Tartares ou des Coréens. Ajoutons enfin que l'on aurait signalé une affinité toute spéciale entre l'industrie de l'âge de la pierre dans l'archipel japonais et dans la région opposée du Pacifique. Il était facile, on en conviendra, à de malheureux sauvages sans cesse harcelés par des hommes mieux armés qu'eux et d'ailleurs un peu plus avancés en civilisation, de se mettre à l'abri de leurs attaques en traversant le détroit de Behring ou en gagnant l'archipel des Aléoutiennes.

M. le Dr Hrdlička, transformiste déterminé, se montrerait tout disposé, on l'a déjà dit, à faire descendre notre race des grands quadrumanes de l'époque tertiaire.

Nous ne voulons pas entrer ici dans une étude approfondie du transformisme. Le temps et la compétence nous feraient, il faut en convenir, également défaut. Bornons-nous à rappeler que sans contester la part importante de vérité que peut renfermer le transformisme, il serait dangereux sans doute de le pousser trop loin et particulièrement de prétendre s'en servir pour tout expliquer.

La nature, on ne saurait le nier, se plaît à cantonner certaines formes animales ou végétales dans des aires déterminées. Elle les y répète, somme toute, avec une persistance souvent remarquée. Le savant abbé David signale le genre faisan comme caractéristique des contrées de l'Asie centrale. C'est de là qu'il a pris naissance pour se répandre au loin. S'ensuit-il nécessairement que tous les faisans soient issus d'un ancêtre commun? A l'exception d'une espèce cantonnée dans le Tibet oriental et les forêts du Ssé-Tchouan, tous les singes constituent par excellence des habitants de la zone tropicale. Serait-il légitime d'en induire que l'orang de la Malaisie et le gorille du Congo sont bien réellement frères et que nous devions les saluer à titre d'aïeux? En définitive, le problème de l'origine des espèces demeure l'un des plus obscurs qui existe, et l'on a lieu de se demander si sa solution rentre dans le domaine de la science positive.

Laissant de côté les énormes différences qui se manifestent entre les quadrumanes et nous, on se bornera à faire observer qu'il ne semble guère possible d'assigner à ces espèces un berceau commun. L'homme n'est point, en effet, comme le singe, ce que l'on pourrait appeler un produit des régions équinoxiales. Il a dû prendre naissance dans les parties chaudes de la zone tempérée. Ce qui ne permet guère d'en douter, c'est que les pays tels que la Virginie et la Caroline, dont les étés ne sont pas torrides ni les hivers rigoureux, semblent aussi les seuls où blancs et noirs puissent cultiver le sol, vivre côte à côte et se perpétuer. Plus au nord le nègre est sujet à la phtisie, aux maladies de poitrine et ne se reproduit que difficilement. Si l'on se dirige davantage vers le sud, alors le travail de la terre reste interdit à l'homme de sang caucasien, et cela sous peine de mort. Ne convient-il pas de voir là un fait d'atavisme incontestable et pour ainsi dire le souvenir d'une patrie commune. Les diverses fractions de l'humanité se donnent, à vrai dire, rendez-vous dans les pays dont le régime climatérique rappelle celui de leur habitat primitif.

Une dernière question reste à poser. Quelle cause amena le fractionnement de l'humanité en plusieurs groupes assez nettement séparés les uns des autres? Si des races diverses ont pu se produire dans les temps anciens, pourquoi ne voit-on pas depuis les temps historiques en apparaître de nouvelles? Voilà ce qu'il convient de demander aux éleveurs, aux amateurs de sport ou d'horticulture, lesquels s'occupent d'obtenir des variétés plus parfaites soit d'animaux de boucherie, soit de chiens ou de chevaux, soit même simplement de fleurs ou de légumes. Ils répondront sans hésiter que plusieurs générations sont nécessaires pour arriver au degré de fixité voulu. Ce n'est qu'alors que ce dernier

devient, sinon indestructible, du moins très difficile à changer. L'industrie n'a visiblement, sur ce point, fait que donner plus de force et d'énergie aux lois posées par la nature elle-même.

Évidemment, à l'époque où, si nous osons nous servir d'une telle expression, l'homme fit son entrée dans le monde, il n'avait pu encore acquérir beaucoup de stabilité au point de vue morphologique. Les types étaient sujets à varier considérablement suivant les influences de climat, de milieu, de genre de vie. De là résulta forcément la création de races distinctes qui, une fois bien assises, ne se modifient guère [1]. Les Sémites, Nègres, Égyptiens que nous retrouvons peints sur les monuments pharaoniques sont bien identiques à leur progéniture actuellement existante.

Ceci bien entendu, nous ne pouvons que rendre justice à l'esprit véritablement scientifique de M. le Dr Hrdlička, à la sûreté de sa méthode. Son livre est aussi agréable à lire qu'instructif. Il sera consulté avec fruit par les ethnographes, géologues et préhistoriens. Les simples amateurs eux-mêmes y trouveront de quoi s'éclairer et s'instruire.

Comte DE CHARENCEY.

F. GONZALEZ SUAREZ. *Prehistoria Ecuatoriana.* Quito, 1904, br. in-8°, 27 p. y 5 lam.

Il y a près de quarante ans que D. Federico Gonzalez Suarez, alors simple prêtre du diocèse de Cuenca et devenu successivement évêque d'Ibarra et archevêque de Quito, commença à s'intéresser aux antiquités et à l'histoire de l'Équateur. C'est en 1870, en effet, que ce savant ecclésiastique a publié à Lima son *Resumen de la Historia del Ecuador*, et vingt ans plus tard (1890) paraissait à Quito le premier volume de l'*Historia general de la Republica del Ecuador*, dont le septième, imprimé en 1904, conduit le récit de l'auteur jusqu'à la fin de la période coloniale. Il avait exploré, pour réunir les matériaux de cet imposant ouvrage, les bibliothèques et les archives de l'Espagne, du Portugal, du Brésil, de l'Uruguay, de l'Argentine, du Chili et du Pérou. On doit aussi à D. Federico le premier tome d'une *Histoire ecclésiastique de l'Équateur*, et il a rédigé, entre temps, une monographie des anciens habitants de la province de l'Azuay, connus sous le nom de Cañaris, une autre sur les aborigènes de Carchi et d'Imbabura, et résumé ses idées sur l'ensemble des races indigènes de l'Équateur dans une brochure récente intitulée : *Prehistoria Ecuatoriana*, que nous allons rapidement analyser.

1. Quelques réserves mériteraient peut-être d'êtres faites à cet égard. Le descendant d'Anglais, fixé aux États-Unis ou en Australie depuis plusieurs générations, se distingue facilement, à première vue, de son congénère d'Europe. On ne peut cependant s'imaginer qu'il arrive jamais à constituer ce qui se pourrait appeler une race nouvelle.

Le mot de *préhistoire* est pris ici dans son sens le plus large ; c'est l'histoire avant la conquête avec ses deux civilisations distinctes, l'*incasique* et l'*équatorienne indigène* : l'auteur a distingué sous la première de ces appellations la culture propre aux Quichuas du moyen âge du Pérou qui, sous le gouvernement des Incas, ont subjugué un nombre considérable de tribus indigènes de l'Amérique méridionale, dont ils ont formé le vaste empire qui avait le Cuzco pour capitale. Cette civilisation représente une période toute moderne de la préhistoire de l'Équateur, puisque ce fut seulement l'avant-dernier Inca, Tupac-Yupanqui, qui s'empara de cette région une soixantaine d'années avant la découverte espagnole. La conquête, commencée par la province de Loxa, s'est étendue jusqu'au nord de Pasto, en Colombie ; son influence ne s'est exercée d'une manière un peu sensible que dans les provinces du centre. Là seulement on trouve des restes de deux civilisations, l'incasique et l'indigène, qu'il faut s'efforcer de distinguer soigneusement. Les civilisations indigènes se rapportent, suivant notre auteur, à trois races distinctes : la Caraïbe, la Quiché, la Maya. Il range parmi les tribus d'origine caraïbe (nous dirions guarani), les Jibaros de la région orientale trassandine, le plus grand nombre des sauvages errants des forêts baignées par les affluents de l'Amazone et les populations de la province du Carchi. Il distingue sous le nom de variété *Chama* ces dernières qu'il sépare de toutes les autres collectivement désignées sous celui de variété *Antilienne*.

Les Cañaris, anciens habitants du Cañar, large territoire limité à l'est par les Andes, au nord par los Carros de l'Azuny, au sud par las breñas de Saraguro, ne sont pas une race, mais une nation fédérée, comprenant des éléments ethniques d'origines diverses et parmi lesquels D. F. Gonzalez Suarez a cru reconnaître une tribu d'origine Quiché, venue très anciennement de l'isthme américain s'établir dans les plaines de Cuenca et de Tarqui. La haute région du Cañar actuel manifeste une origine différente et les Cañaris de la vallée de Yunguilla ont plutôt des affinités avec les descendants des anciens Chimus de Truxillo.

L'une des particularités caractéristiques de la civilisation Cañari se manifeste dans leur *culte pour les lagunes* dont les plus célèbres étaient celle de Ayllon où se noya volontairement le père de la race, transformé par suite en une énorme couleuvre d'eau, et celle dite de Culebrillas, dont le nom fait aussi allusion à quelque ophiolâtrie antique. On trouve des manifestations analogues chez les Chibcham de Bogota qui présenteraient, suivant notre auteur, plus d'un trait de ressemblance avec les Cañaris, enfants du serpent.

Les Mayas auraient peuplé la province du Manabi ; ils seraient arrivés à Manta dans de grandes *balsas* et ce serait à leur civilisation qu'il faudrait rapporter les antiquités de Manabi, de Santa Elena, de l'île de Puña. Il ne faut pas confondre ces civilisés du littoral avec les sauvages de l'intérieur, ces Colorados dont notre collaborateur, M. le Dr Rivet, a récemment éclairé l'ethnographie.

Les aborigènes de la province d'Esmeraldas seraient identiques à ceux de l'isthme de Panama. On ne sait rien de sûr des anciens Scyris de Quito et les

célèbres antiquités de San Agustin sur la haute Magdalena n'ont pas encore trahi leur mystérieuse origine.

La *Prehistoria ecuatoriana* se termine par divers appendices, où le savant auteur a groupé ses documents linguistiques. Ce sont des vocabulaires Colorado, Jibaro de Gualaquiza et de Zamora, des prières en Icaguata, un catéchisme Omagua-Quichua, des doctrines chrétiennes Yamea, Iquita. Il y a joint en outre quelques notes bibliographiques et cinq planches représentant la lagune sacrée de Ayllon, une vue de l'édifice dit Inga-Pirca, témoignage de l'occupation incasique du Cañar, quelques objets d'or de fabrication cañari, couronnes, pectoral, anneau de bras, un sceptre orné de plaques d'or, trouvé en 1899 à Sigsig, enfin quelques spécimens de l'art des insulaires de la Puña, dans le golfe de Guayaquil.

E. T. Hamy.

Juan B. Ambrosetti. *Exploraciones arqueológicas de la Ciudad prehistórica de* « La Paya », *Valle Calchaqui, provincia de Salta. — Campañas de 1906 y 1907* (Rev. de la Universid. de Buenos-Aires, 1907, t. VIII, 278 p.).

Notre collègue argentin, M. Ambrosetti, continue la série de ses laborieuses publications par un nouveau mémoire que vient de publier la Revue de l'Université de Buenos-Ayres, et qu'il a consacré à ses explorations archéologiques, à La Paya, une cité préhistorique située sur la rive droite de la rivière du même nom, affluent du Rio Calchaqui, dans la province de Salta. Ce mémoire, qui fait suite à celui que contenait le tome VI de la même publication (*Exploraciones arqueológicas en la Pampa Grande*), est destiné, comme ce dernier, à faire connaître aux américanistes les résultats d'une mission conduite aux frais de la Faculté de Philosophie et Lettres, et qui s'est poursuivie en 1906 et en 1907, pendant les mois de janvier et de février.

La Paya est une sorte de cité triangulaire, située sur un petit promontoire qui domine l'embouchure du Rio du même nom dans le Rio Calchaqui. Elle est enveloppée d'une muraille de grosses pierres roulées, amassées en désordre en un talus d'un mètre de hauteur, embrassant dans ses 1.239 mètres de développement, une superficie de 6 hectares 71 ares. Une vaste nécropole qui s'y rattache occupe le flanc N.-O. Les cases de la ville ont disparu presque complètement, et il ne subsiste que quelques murs en pierres sèches qui pouvaient avoir servi de soutien à des sortes d'habitations souterraines.

Une seule construction, dont la fouille entreprise par un chercheur de trésors, avait attiré l'attention des administrateurs du Musée national, se dresse vers l'angle N. de la Paya ; c'est la Casa Morada, un quadrilatère de 13 mètres sur 4, haut de 3 mètres, et que M. Ten Kate a le premier décrit en 1893. On y a trouvé des ornements d'or et d'argent ornés d'un repoussé grossier, divers objets de bronze, *toki* et *tami*, des flèches en os, un vase anthropomorphe

assez grossier, dont la figure est ornée de peintures pointillées qui sillonnent en manière de larmes les joues de ce personnage pleureur; enfin divers objets de pierre et de bois, dont les formes se rapprochent de certains types connus de l'Entre Sierra péruvienne. Les poteries décorées sont abondantes et appartiennent pour la plupart à des formes intermédiaires avec des variantes décoratives dont M. Ambrosetti cherche les analogues dans la céramique chilienne.

L'exploration détaillée de la Paya a porté tout à la fois sur le périmètre intérieur de la vieille cité, sur la nécropole qui en occupe le nord et sur la colline située à l'ouest, de l'autre côté de la rivière, et M. Ambrosetti en a dressé, avec son collaborateur, Salvador Debenedetti, un plan détaillé, qui paraît levé avec beaucoup de soin. Un inventaire minutieux des trouvailles procurées par les fouilles, se développe dans les 200 dernières pages du rapport, et de nombreuses figures permettent d'en apprécier l'importance d'une manière générale. L'étude détaillée de cette immense collection suivra dans un prochain mémoire, et c'est seulement alors que le laborieux archéologue nous donnera ses conclusions, dont on peut dès à présent signaler l'intérêt considérable.

E. T. Hamy.

George T. Emmons. *Petroglyphs in Southeastern Alaska* (*American anthropologist, vol. 10, n° 2; April June 1908*).

Tout d'abord l'auteur déclare que les hommes primitifs ont employé les divers arts graphiques pour transmettre leurs traditions, leur généalogie, leurs occupations. Les Tlingit du Sud Alaska dont les croyances et les coutumes religieuses étaient fort complexes ont laissé au voisinage des vieux villages dans les îles de l'archipel Alexandre, de très nombreux petroglyphes dont la signification et la raison d'être sont complètement inconnus des indigènes actuels. Ces petroglyphes sont disséminés sur les rochers au voisinage de la mer, quelquefois sur des roches isolées. Pour l'auteur, ils auraient eu pour but de rappeler certaines traditions ou légendes, ou d'indiquer les emblèmes du clan etc., certaines de ces figures paraissent fort anciennes, d'autres au contraire notablement plus récentes.

Ces images sont tantôt gravées, tantôt peintes. L'auteur décrit d'abord une de ces dernières où est figurée toute une scène que son guide indigène lui a expliqué. La signification de ces cercles concentriques avec prolongements rectilignes ou courbes, serait absolument incompréhensible sans ces explications. Yehlh, un des esprits primitifs qui gardaient le chaos obscur de rochers formant le monde primitif, est représenté par deux cercles réunis par une barre formant le corps et la tête; au-dessous, la jambe indiquée par une ligne courbe en forme de lunette; à gauche du cercle inférieur, un bras constitué par une ligne brisée. Au-dessus et à gauche une spirale indique « d'où vient la lumière du soleil ». Au-dessus et à droite Kun-nook, le gardien de l'eau fraîche, toujours formé de trois cercles ici pointés et tangents, le dernier muni d'une sorte de museau ; à droite

*

la figure analogue de Hoon, le vent du nord, et enfin au-desous deux cercles concentriques, le central pointé représentant la terre.

Sur d'autres rochers sont représentés divers types de têtes de loups, curieuses dans leur expression où l'on retrouve l'indication très marquée des dents et un caractère général qui rappelle singulièrement celui des représentations des chiens sacrés chinois et japonais archaïqnes et quelques figurines des Mounds.

Mêmes observations pour les corbeaux et les têtes de grues ou d'aigles dont certaines figurations sont d'un réalisme fort curieux. Il y a aussi des représentations intéressantes de dauphins, de saumons et de requins, puis des cercles concentriques figurant le soleil. D'autre part, certaines images représentent le fameux *tinneh*, grande plaque de cuivre carrée, gravée et repoussée, qui joue un si grand rôle dans l'ornementation des tribus de cette région. Enfin une spirale reproduit tout simplement l'*artison* (le ver qui ronge les fourrures et les pelleteries.) La figure humaine est des plus curieuse en sa schematisation voulue qui rentre d'ailleurs dans le type de la stylisation commune à l'Alaska. 2 doubles cercles concentriques tangents ; dessous, un ovale, voilà pour les yeux et la bouche. Parfois deux arcs de cercles pour les sourcils. En résumé art toujours étrange qui procède incontestablement de l'art asiatique très ancien adapté à l'habitat américain et ayant pris dans le Nouveau Continent un caractère tout spécial. CAPITAN.

DAVID I. BUSHNELL. *An Early account of Dighton rock* (Americ. anthrop., vol. 10, n° 2, April-June 1908).

C'est aussi d'un curieux petroglyphe situé près de la rivière Taunton, dans le Massachusetts, qu'il s'agit dans cet article. Cette pièce n'est pas inédite puisqu'elle a été publiée plusieurs fois, entr'autres par Mallery dans son volume classique du Report of Ethnology (Tenth ann. Report pl. LIV). Mais ce qui est intéressant dans l'article actuel, c'est que l'auteur reproduit la lettre originale de M. Isaac Grennwood qui, en 1731, avait étudié cette pierre, l'avait dessinée et cherché à l'interpréter. Les caractères en sont complètement différents de celles de l'Alaska. L'auteur pense qu'il s'agit là de figurations intéressant la vie des sauvages primitifs. Il pense que peut-être il s'agit d'une sorte de plan représentant des territoires. En somme, on peut distinguer sur la figure des signes cruciformes qui doivent représenter des haches emmanchées, des figurations de massues, d'un oiseau, d'une peau de bison tannée avec la queue (?), d'une sorte de figure humaine du type triangulaire rappelant absolument certaines figurations péruvienne sur étoffe, etc. Naturellement tout cela est absolument incompréhensible et ne nous permet qu'une chose : c'est de constater avec tristesse l'impuissance des préhistoriens épigraphistes, même spécialisés en ce genre d'études. Plus nous les étudions, plus ils nous apparaissent complexes et seulement compréhensibles en quelques points fort limités, comme on vient de le voir, mais tous ressortissant à des usages ou à des coutumes locales.

CAPITAN.

William Jones. *Fox texts.* vol. 1 (Publications of the american ethnological Society, edited by Franz Boas).

L'auteur a recueilli chez les Algonquins une grande quantité de mythes, de traditions, de récits de toutes sortes. C'est surtout les Foxes de Iowa qui lui ont fourni le plus grand nombre de ces curieux récits qui ressortissent en général au Folk Lore. Chaque récit comporte le texte en langue indigène et, en face, la traduction en anglais.

Un pareil livre, qui représente une somme énorme de travail, ne saurait guère s'analyser. Nous donnerons simplement un de ces récits avec sa curieuse saveur.

Ce récit commence ainsi : Apaiyacihagi negutenwi peme' Kawatci pyanutamowate owanagwi etc. C'est à dire : Les petites créatures de fantaisie (probablement les petits génies) se promenaient un jour dans le pays quand elles arrivèrent devant une caverne dont l'intérieur était illuminé d'une vive lueur : « Étonnant ! quelle caverne ce peut être là ! » dirent-ils. « Attendez nous allons tendre un piège. » Aussitôt un des petits génies enleva une corde de son arc, y fit un nœud coulant et la fit pendre devant la caverne. Tout à coup il vit quelque chose de vivant qui s'avançait. Cela lançait sur le chemin au devant de lui une telle lumière que les petits génies en eurent les yeux tout aveuglés. Alors l'un d'eux tira fortement en fouettant sur le nœud coulant et il sentit quelque chose de vivant enserré par le nœud. Il le tira sur la terre. Cet être aussitôt lui adressa la parole : « Si vous me tuez, s'écria-t-il, ce sera désormais toujours la nuit ! » Pourquoi cela ? Voyez et regardez, c'était le Soleil. Quand les génies virent que c'était le Soleil, ils détachèrent le nœud coulant et le laissèrent continuer sa route sur le chemin qu'il s'était tracé...

Cette curieuse légende en rappelle toute une série d'analogues répandues dans le monde entier. Elle donne bien une idée de ces singuliers récits que se transmettent ces pauvres sauvages en voie de disparition rapide. Il y avait donc grand intérêt à recueillir toutes ces traditions orales et c'est une œuvre extrêmement curieuse qu'a réalisée M. Will. Jones. Nous devons aussi savoir grand gré à M. Franz Boas de nous l'avoir fait connaître, ce dont nous le remercions vivement.

Capitan.

MELANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Nomination de M. le duc de Loubat, en qualité d'associé étranger de l'Institut de France. — La Société des Américanistes de Paris a appris avec une grande joie la nomination que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France a faite le 29 novembre dernier de son président d'honneur, M. le duc de Loubat, pour occuper le siège d'associé étranger vacant par le décès de M. Sophus Bügger de Copenhague.

Le duc de Loubat était depuis près de six ans correspondant étranger de cette savante compagnie, qui a voulu, en s'associant notre très cher et très aimé collègue, reconnaître plus expressément encore les services considérables qu'il a rendus depuis de longues années et rend encore à la science qui fait le sujet particulier de son étude. Nous félicitons bien chaleureusement le duc de Loubat d'avoir été l'objet de cette distinction aussi honorable et aussi enviée.

Récente exploration de M. Hewett dans le grand désert américain. — Le professeur E. L. Hewett, de l'Institut archéologique américain, a récemment accompli, avec l'aide de quelques volontaires, une longue reconnaissance des ruines du Rio S. Juan, dans l'Utah et le Colorado, et notamment de la Mesa Verde, du cañon S. Elme, du Monument Park et du Grand Gulph : ce dernier point surtout a vivement intéressé les explorateurs par le grand nombre de ses *cliff-dwelling* du type des « basket-makers ». Dans le Nouveau Mexique, l'attention de M. Hewett et de ses compagnons s'est concentrée sur la grande ruine de Paya où 120 chambres ont été fouillées et 3500 spécimens archéologiques ont été recueillis par l'expédition.

Ethnologie de la vallée de la Kuskokwim, Alaska. — M. le D[r] Georges Byron Gordon, de l'Université de Pensylvanie, continue l'exploration qu'il a commencée en 1905 dans l'Alaska. Il a visité pendant l'été de 1907 la haute vallée de la rivière Kuskokwim et il établit que le peu d'indigènes qu'elle renferme appartient au type Eskimo, mais parle une langue Tinneh.

Une épidémie violente a récemment dévasté ce malheureux pays et cinq cadavres desséchés encombraient l'une des premières loges visitées par l'*Ethnological Survey*. D'autre part, le caribou, dont dépend l'existence des Indiens, a quitté la haute vallée qui ne sera bientôt plus qu'un désert.

L'embouchure de la rivière Kuskokwim est habitée, comme on sait, par des Eskimos, sur lesquels M. Gordon a recueilli de nouveaux renseignements.

Le trésor des Incas. — Dès le XVIe siècle, Pizarre et ses compagnons avaient tenté vainement de découvrir le trésor des Incas qui s'élevait, croyait-on, à plus de deux milliards et qui, d'après la tradition, aurait été jeté par le dernier de ces souverains dans le lac Guatavita. Après eux, on a maintes fois renouvelé leur entreprise, sans plus de succès. Une Société anglaise a résolu de dessécher le lac, afin d'en explorer à l'aise le limon. Malgré des difficultés inouïes, des pluies torrentielles, des écroulements de montagnes, elle est arrivée à abaisser le niveau des eaux de quatorze mètres à deux et demi. Si elle n'a pas réussi jusqu'à présent à trouver tout ce qu'elle cherche, elle a du moins relevé un certain nombre d'objets en or, mais plus précieux par leur intérêt artistique que par leur valeur propre. Ce sont des couronnes, des plaques, des coupes où sont gravées des figures stylisées, d'autres objets de caractère purement ornemental ou d'usage domestique qui appartiennent sans aucun doute à une civilisation très ancienne. Est-ce là le fameux trésor caché par le dernier des Incas? Ne seraient-ce point plutôt quelques-uns de ces objets de prix que les Indiens, d'après une autre légende, ietaient dans le lac sacré en l'honneur de leurs dieux? La Société a vendu, dit-on, ces diverses trouvailles pour la somme de 875.000 fr. Elle est encore loin des deux milliards attendus ; mais elle garde toutes ses espérances !

Au détroit de Behring. — Les missionnaires de l'île Saint-Laurent, dans le détroit de Behring, qui n'a de rapports avec le reste du monde qu'une fois par an, écrivent qu'au mois de juin un groupe d'indigènes étant allés dans une barque s'enquérir de la façon dont leurs camarades du littoral de Sibérie avaient passé l'hiver, arrivèrent dans un village d'Esquimaux dont tous les habitants, hommes, femmes et enfants, étaient morts de froid. Les vivres de ces malheureux s'étaient épuisés ; ils en avaient été réduits à manger les toitures de leurs huttes, faites de peaux de poissons, et jusqu'à leurs vêtements. Leurs cadavres gelés et parfaitement conservés avaient, paraît-il, l'air de statues de marbre.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1907

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur	M. le duc DE LOUBAT, membre associé de l'Institut.
Vice-président d'honneur..	M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
Président	M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents	S. A. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
—	M. le marquis DE PERALTA.
—	M. Henri VIGNAUD.
Secrétaire général	Dr CAPITAN.
Trésorier	M. le marquis DE CRÉQUI-MONTFORT.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte DE CHARENCEY.
le colonel BOURGEOIS.
Henri CORDIER.
MM. Gabriel MARCEL.
FROIDEVAUX.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. Dr VERNEAU.
Dr RIVET.
DE KERGORLAY.
MM. DE VILLIERS DU TERRAGE.
SALONE.

(Les lettres *H.*, *D.* et *C.* qui figurent après certains noms indiquent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai St-Cast, Rennes.

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

AMBROSETTI (Juan), *C.*, Museo nacional, Buenos-Ayres.

ARMOUR (Allison V.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill. (U. S. A.).

BEER (William), bibliothécaire de la Howard Library à la Nouvelle Orléans.

BENNETT (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

BLANC (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.

Blanchard (Raphaël), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, 226, boulevard Saint-Germain, Paris.

Boman (Eric), 21, rue d'Édimbourg, Paris; et 20, Upsalagatan, Stockholm.

Bonaparte (Prince Roland), membre de l'Industrie, 10, avenue d'Iéna, Paris.

Bourgeois (Lieutenant-Colonel), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, professeur à l'École polytechnique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Bovallius (Carl), *C.*, Stockholm.

Bowditch (Charles-P.), 28, State Street, Boston, Mass. (U. S. A).

Cameron (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

Capitan (Dr), chargé du cours d'antiquités américaines au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.

Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.

Charnay (Désiré), *H.*, 46, rue des Marais, Paris.

Cordier (Henri), membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.

Créqui Montfort (Marquis G. de), 58, rue de Londres, Paris.

Diguet (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.

Dorado (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris

Ehrenreich (Paul), *C.*, Dr med. et phil. privat docent à l'Université, 29, Lutherstrasse, Berlin.

Fewkes, *C.*, ethnologiste en charge du Bureau of american Ethnology à Washington D.C. (U.S.A).

Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.

Garcia y Pimentel (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.

Génin (Aug.), *C.*, Mexico.

Giglioli (Enrico), *C.*, professeur de zoologie à l'Université, Firenze.

Gonzalez (Général Manuel), *C.*, Mexico.

Hamy (Dr E.-T.), membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur au Muséum, directeur honoraire du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.

Hébert (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.

Herrera (Carlos), *C.*, Mexico.

Hervé (Dr), professeur à l'École d'anthropologie, 8, rue de Berlin, Paris.

Holmes (W.), *C.*, Chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (U. S. A.).

Hulot (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Humbert (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée, 5, rue Lamouroux, Bordeaux.

Hyde (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

Izcue (José A. de), *C.*, Lima.

Jonghe (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, 29, rue St-Quentin, Bruxelles.

Kergorlay (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

Koch-Grunberg, *C.* Hohenzollernplatz 3, Nikolastrasse. Berlin.

Lacombe (R. P.), *C.*, Edmonton Alta. N. W. T. (Dominion Canadien).

Lafone-Quevedo, *C.*, directeur du musée de La Plata.

Lehmann (Dr Walter), *C.*, assistant au musée royal d'ethnographie de Berlin.

Lehmann-Nitsche (Dr Robert), chef de la section anthropologique au Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

Levasseur (Émile), *H.*, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, Paris.

Loubat (Duc de), *H.*, *D.*, membre associé de l'Institut, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Lumholtz (Carl), *C.*, American Museum of Natural History, 8th Avenue. New-York.

Maler (Capitaine Teobert), *C.*, Ticul, Yucatan (Mexique).

Marcel (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

Marin (Louis), député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

Maspero (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.

Maudslay (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, S. W., London.

Mier (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, Légation du Mexique, Paris.

Moireau (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.

Montané (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, Officies 33, La Havane.

Moreno (Fr.), *C.*, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

Nesstler (Jules). Imp. royal, Prof. Taborska ul. 44. Prague II.

Nuttall (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvaredo, Coyoacan, D. F. Mexico.

Panhuys (le Jonkheer. L. C. van), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo Straat, La Haye.

Paso y Troncoso (Francisco Del), *C.*, director del Museo nacional de Mexico (en mission), offizio delle Caselli (Posta centrale), Firenze.

Pector (Désiré), consul général de Nicaragua et Honduras, 95, rue Jouffroy, Paris.

Peralta (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Périgny (Comte Maurice de), 43, rue Galilée, Paris.

Perrier (Capitaine), 140, rue de Grenelle, Paris.

Poix (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

Putnam (F.-W.), *H.*, Curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma. (U. S. A.).

Reiss (W.), *C.*, Dr Phil., Geh. Regierungsrath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

Rivet (Dr Paul), 61, rue de Buffon, Paris.

Rockhill (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

Rosa (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 157, rue de la Convention, Paris.

Salone (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 68, rue Jouffroy, Paris.

Sanz de Santa Maria (Dr), 54, rue de Ponthieu, Paris.

Saville (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à la Columbia University, New-York.

Schmidt (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague.

Seler (Dr Eduard), *C.*, Universitäts professor und Abteilungsdirektor um Kgl. Museum für Volkerkunde 3, Kaiser Wilhelm strasse, Berlin-Steglitz.

Sicotte, juge à Montréal. 14, avenue Laval.

Steinen (Karl von den), *C.*, Dr med. et phil., Professor. 1, Friedrichstrasse, Berlin-Steglitz.

Strebel (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland).

Vanderbilt (W.-K.), *D.*, 10, rue Leroux, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

Vaulx (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Verneau (Dr), professeur assistant au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, 48, rue Ducouëdic, Paris.

Vignaud (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

Villiers du Terrage (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant : Ernest LEROUX.



Le Professeur HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine
Président de la Société

La perte qu'a faite la Société des Américanistes en la personne de son cher président est si grande que nous avons tenu, en tête même de ce fascicule, à insérer quelques notes écrites chacune par un de ses vieux et fidèles élèves ou amis, essayant de faire revivre quelques faces de l'esprit si encyclopédique de notre cher président.

Nous reproduirons ensuite quelques-uns des discours prononcés à ses obsèques, renvoyant pour plus de détails et surtout pour la formidable bibliographie des œuvres du professeur Hamy, au véritable monument que vient de lui élever l'amitié du professeur Cordier et la piété filiale de ses enfants. [*A la mémoire de Ernest-Théodore Hamy (22 Juin 1842 — 18 Novembre 1908*]. — Un volume in-folio, illustré de 143 pages, tiré à 100 exemplaires. 1909.] — Voir aussi la *Géographie*, n° du 15 janvier 1909, p. 1 à 14.

Le Professeur HAMY

Président de la Société des Américanistes

Si c'est à M. le duc de Loubat que la Société des Américanistes doit son existence, c'est au Dr Hamy qu'elle doit d'avoir vécu et d'avoir pris en peu de temps, parmi les Sociétés Savantes, la place honorable qu'elle occupe.

Le Dr Hamy ne fut pas seulement l'organisateur de la Société, il en fut l'âme. Il mit à son service toute son activité intellectuelle qui embrassait les connaissances les plus variées, ainsi que ses belles et nombreuses relations qui nous valurent la collaboration de ceux de nos collègues qui nous font le plus honneur.

Il présidait notre Société en homme auquel nulle des branches si variées de l'Américanisme n'était étrangère et en ami pour lequel nous faisions tous partie de sa famille. Il excellait à diriger nos travaux, à indiquer l'objet de nos recherches, à préciser les questions qui se posaient ou qui avaient à être posées, et à les éclairer par des remarques typiques qui en faisaient ressortir le véritable caractère.

Nul, mieux que lui, ne savait maintenir une discussion dans ses véritables

limites et faciliter la tâche de ceux qui y prenaient part, en venant en aide à leur mémoire, ou en suggérant quelques faits qui complétaient et souvent rectifiaient leur pensée. Il avait le rare don de juger en termes flatteurs, et cependant jamais exagérés ou erronés, les travaux qui nous étaient présentés et savait toujours trouver quelque chose d'à propos à y ajouter pour en faire mieux ressortir l'intérêt ou le mérite.

D'autres diront quels services il a rendus aux différents corps savants auxquels il appartenait et aux diverses branches du savoir humain qu'il cultivait. Pour celui que vous avez bien voulu appeler à l'honneur de s'asseoir dans ce fauteuil, où il ne sera jamais remplacé, c'est un devoir de constater, en votre nom, qu'il avait, outre l'autorité voulue pour donner aux délibérations d'une Société comme la nôtre, la dignité nécessaire, la bienveillance et la bonne humeur qui les rendaient agréables, et la compétence sans laquelle elles risqueraient de s'égarer en discussions oiseuses.

VIGNAUD.

LE PROFESSEUR HAMY

DANS SON LABORATOIRE

Le Maître que la mort a si brusquement enlevé à l'affection de ses élèves était pour moi un ami de vieille date. Je l'avais connu à la salle Gerson, où dans les deux dernières années de l'Empire il avait professé un cours libre qui eut un retentissant succès ; je l'avais suivi au laboratoire de Broca, dont il était alors le préparateur, pour profiter des conférences pratiques qu'il y faisait chaque semaine et j'avais pu apprécier sa grande clarté d'exposition. Le 29 août 1873, Ernest Hamy était nommé aide-naturaliste d'Armand de Quatrefages au Muséum national d'Histoire naturelle ; le 16 octobre de la même année, j'entrais à mon tour dans notre grand établissement scientifique en qualité de préparateur. Depuis cette époque lointaine, le temps n'a fait que resserrer les liens d'amitié qui nous unissaient l'un à l'autre. J'ai été le confident de ses peines et de ses joies, de même que j'ai été le témoin de sa vie de labeur.

Dès sa nomination au Muséum, E. Hamy montra de quelle activité il était capable. Au moment du siège de Paris, la collection d'Anthropologie avait dû être déposée dans des caves pour la mettre à l'abri des obus qui n'épargnaient pas le Jardin des Plantes. La paix conclue, elle avait été réinstallée tant bien que mal dans les salles mal agencées de la vieille galerie, trop étroite pour loger les séries déjà importantes qu'elle devait contenir. Il fallait avant tout opérer le classement de cette collection, et c'est à cette besogne que s'attela le nouvel aide-naturaliste, que je secondai de mon mieux.

Pendant une assez longue période, la majeure partie du temps qu'Ernest Hamy consacrait au Muséum fut absorbée par ce travail. Chemin faisant, il observait les pièces qui lui passaient par les mains, notait les particularités

qu'elles présentaient et me faisait généreusement profiter de ses observations. Ces notes de la première heure lui servaient à rédiger les mémoires qu'il communiquait à la Société d'Anthropologie, mais elles étaient trop nombreuses pour qu'il pût les utiliser toutes au fur et à mesure qu'il les recueillait. Dans les dernières années de sa vie, il mit en œuvre beaucoup des documents qu'il avait accumulés au début, sans arriver à les épuiser.

Doué d'un esprit profondément observateur, Hamy voyait, du premier coup d'œil, l'intérêt que présentait une pièce. Sa mémoire prodigieuse, sa vaste érudition lui permettaient d'établir immédiatement des rapprochements avec des pièces déjà vues ou décrites par d'autres auteurs. Les qualités qu'avait appréciées A. de Quatrefages avant la nomination officielle de son aide-naturaliste, avaient décidé notre maître commun à demander à Ernest Hamy sa collaboration pour un grand travail qu'il avait projeté de publier sur la craniologie ethnique. La première livraison des *Crania Ethnica* parut au mois de juin 1873 ; la dernière vit le jour à la fin de 1881. Pendant ces huit années, Hamy mesura et dessina au diagraphe, non seulement tous les crânes humains que possédaient le Muséum et la Société d'Anthropologie de Paris, mais encore beaucoup d'autres pièces qu'il alla étudier à l'étranger.

A cette époque quelques explorateurs commencèrent à fréquenter le Muséum pour y acquérir les connaissances qui devaient leur permettre de faire en voyage des observations profitables à la science. L'accueil qu'ils reçurent au laboratoire d'Anthropologie fut tel que bientôt le petit local situé à côté de la cour de la Baleine devint le rendez-vous de tous ceux qui projetaient quelque exploration lointaine. Hamy les écoutait avec bienveillance et, grâce à ses vastes connaissances, il leur donnait toujours d'excellents conseils. Il gagnait bien vite leur confiance, et jamais il ne les perdait de vue. Il restait en correspondance avec eux, faisait valoir les résultats de leurs recherches et devenait, pour ainsi dire, leur protecteur attitré. Son intérêt pour les grandes explorations scientifiques ne s'est pas démenti un seul instant, et l'on sait le rôle important qu'il a joué dans l'organisation de la plupart d'entre elles.

Suivant l'exemple que lui avait donné Broca, il essaya également d'attirer auprès de lui des étudiants et de leur inculquer le goût de l'anthropologie ; ses efforts furent couronnés de succès et un nombre notable de thèses faites sous sa direction furent récompensées par la Faculté de médecine.

Ernest Hamy ne faisait pas résider uniquement la Science de l'Homme dans la connaissance des caractères anatomiques ; pour lui, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, l'histoire, la géographie devaient être mises à contribution par l'anthropologiste. Je n'ai pas à rappeler ici avec quel bonheur il aborda l'étude de chacune de ces sciences [1] ni comment il réussit à faire créer

1. Lorsqu'on jette les yeux sur la bibliographie des œuvres d'Ernest Hamy publiée par Henri Cordier, l'esprit reste confondu en présence de la variété des

le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, auquel il consacra vingt-sept années de sa vie. La réputation qu'il s'acquit le conduisit rapidement aux honneurs, ce qui lui permit de rendre encore plus de services aux explorateurs qu'il aimait tant. Mais peu à peu, les Académies, les Sociétés savantes qui s'honoraient de le compter au nombre de leurs membres, les Commissions officielles, etc. absorbèrent une partie de son temps et l'obligèrent à modifier son existence. Comme l'a écrit son ami, Henri Cordier, il délaissa « un peu l'anthropologie pour les sciences ethnographiques et géographiques, historiques et américanistes ». Ses recherches le conduisaient dans les bibliothèques où il passait de longues heures à compulser de vieux textes, à fouiller des manuscrits. Les archives du Muséum, qu'il avait complètement mises en ordre, lui fournirent une foule de documents intéressants qu'il livra à la publicité. Malgré tout, nous ne restions jamais longtemps sans le voir au laboratoire, quoique depuis le jour où il avait succédé à de Quatrefages dans la chaire d'Anthropologie (1892), il m'eût fait l'honneur de m'en confier en grande partie la direction.

Son cabinet était ouvert à tous, et bien des visiteurs y pénétraient pour entretenir le Maître de leurs projets, des résultats de leurs recherches et pour solliciter ses conseils ou son appui. Très rares étaient ceux qui n'en sortaient pas enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu et séduits par la bonhomie, l'érudition, le savoir d'Ernest Hamy. Il n'était pas cependant de ceux qui promettent toujours et, quand il avait porté sur quelqu'un un jugement défavorable, il se montrait même d'une franchise parfois un peu brusque. Il avait d'ailleurs une grande expérience des hommes et il ne se trompait guère dans ses jugements.

Lorsqu'il avait accompli la besogne qu'il s'était tracée, il venait s'asseoir au milieu de ses élèves et, après s'être enquis de leurs travaux, il devenait le bon camarade, le gai et spirituel causeur qui tient sous le charme ses auditeurs. Sa conversation était émaillée de bons mots, d'anecdotes, d'historiettes, et c'était toujours à regret qu'on le voyait quitter le laboratoire pour regagner le pavillon de Buffon. On avait toujours profit à l'écouter, car souvent ces anecdotes, ces historiettes comportaient des enseignements qu'il était bon de retenir.

sujets traités par l'éminent professeur. A ce propos, il me revient à la mémoire une petite anecdote qui pourra donner une idée de la diversité de ses connaissances.

Un jour, le Maître reçut la visite d'un savant étranger qui avait tenu à lui exprimer l'estime qu'il professait pour ses travaux anthropologiques. Au cours de l'entrevue, la conversation tomba sur d'autres ouvrages, assez étrangers à l'anthropologie et que le visiteur avait lus. Quelle ne fut pas sa surprise en apprenant qu'ils étaient de l'auteur du *Précis de paléontologie humaine*, des *Crania ethnica*, etc. ! Il s'était figuré que la France comptait deux savants du même nom, l'un anthropologiste, l'autre historien et géographe.

Certains jours, Ernest Hamy partait à la sourdine ; j'avais alors la certitude qu'il était hanté par quelque préoccupation, motivée surtout par son état de santé. Depuis longtemps, en effet, il était atteint d'emphysème pulmonaire et il était d'une sensibilité extrême aux variations atmosphériques ; dès que les conditions extérieures s'amélioraient, il retrouvait la bonne humeur qui faisait le fond de son caractère.

Les années s'écoulaient sans que sa nature se modifiât d'une façon appréciable. Tout ce que je notais, c'est qu'il semblait de plus en plus désireux de conquérir l'affection de ses élèves. Au lieu de l'aigrir, l'âge ne faisait que développer ses sentiments innés de bienveillance envers ceux qu'il honorait de son amitié.

Tel était le savant que nous avons perdu. Certes il avait parfois de petits mouvements d'impatience, et, au cours de nos longues relations quotidiennes, quelques malentendus ont surgi entre nous ; mais ces légers nuages étaient vite dissipés, et Ernest Hamy s'ingéniait alors à me démontrer qu'il était constant dans ses affections et que rien ne pouvait modifier ses sentiments à l'égard d'un élève qu'il désignait à tous comme son successeur. Aujourd'hui que ses vœux se sont accomplis, c'est avec une sincère émotion que je songe aux bonnes années que nous avons passées ensemble, aux excellentes leçons que j'ai reçues de lui et à la grande dette de reconnaissance que j'ai contractée envers celui qui a guidé mes premiers pas dans la carrière scientifique et qui, jusqu'à sa dernière heure, a été pour moi un ami fidèle, d'un dévouement à toute épreuve.

R. Verneau.

LE Dr HAMY

HISTORIEN ET GÉOGRAPHE

Le Dr Hamy a touché à beaucoup de branches des études humaines ; sa curiosité, rapidement éveillée par de nouveaux sujets, s'est promenée dans les champs les plus divers de la recherche scientifique. Si l'anthropologie a été son point de départ, si les circonstances l'ont conduit à accorder à l'ethnographie une part considérable de son temps, si enfin, il a été amené par l'anthropologie et l'ethnographie à s'occuper des questions américaines, dans lesquelles il a certainement laissé sa trace la plus durable, les études, l'objet de sa secrète prédilection, furent sans nul doute l'histoire et la géographie. Je dirai presque qu'Hamy a manqué sa vocation : celle de chartiste ; ses goûts et la nature de ses ouvrages devaient le conduire infailliblement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres plutôt qu'à l'Académie des Sciences.

Les recherches du Dr Hamy, dans le domaine historique et géographique, doivent être ramenées à deux groupes ; celles qui ont pour objet le Jardin du

Roi, c'est-à-dire le Jardin des Plantes ; celles qui sont relatives à son pays natal, c'est à dire le Boulonnais ; mais combien il a su élargir le cercle de ses publications ! Les matériaux qu'il accumulait en vue de l'histoire du Jardin du Roi l'ont entraîné à écrire des monographies sur les voyageurs et sur leurs collections, et, ici, je ne citerai que Gilles d'Albi, Dombey, Bonpland, Humboldt, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, Lamarck, etc., et une fois engagé dans cette voie, il devait forcément remonter dans les siècles passés, aux portulans du moyen âge, dont le déchiffrement forme une des parties les plus originales de son œuvre.

Les travaux d'Hamy sur le Boulonnais l'ont fait sortir du cadre de l'histoire locale, qu'il a cependant bien étudiée, pour lui faire célébrer les gloires de notre marine ; de là, des monographies sur le chef d'escadre François Panetier, et autres illustres guerriers, dont la lecture est aussi réconfortante pour le patriotisme qu'utile pour l'histoire.

On est stupéfait devant l'immensité du labeur du Dr Hamy, et je puis en parler en connaissance de cause, ayant dressé la bibliographie de ses œuvres. Et cependant, on ne peut s'empêcher d'exprimer le regret qu'il ait dispersé tant de science et d'efforts, au lieu de les concentrer sur la grande œuvre maîtresse que nous attendions de lui, et que son activité et sa curiosité, partagées peut-être entre trop d'objets divers, ne lui ont pas permis de nous donner.

HENRI CORDIER.

LE PROFESSEUR HAMY

PRÉHISTORIEN ET AMÉRICANISTE

Le professeur Hamy était un esprit encyclopédique qui embrassa de nombreux champs d'étude et excella dans tous.

Un premier point qu'il y a lieu de nettement établir, c'est que tous ses travaux portent sa note très personnelle. Si l'on cherche, en effet, à caractériser son œuvre scientifique, et plus spécialement, comme nous le faisons ici, en tant que préhistorien et américaniste, on pourra dire que toutes les questions de cet ordre ont toujours été traitées par lui à un point de vue synthétique et comparatif. Ses connaissances générales étaient si grandes, sa bibliographie si riche, sa mémoire si surprenante, son esprit si fin, si pénétrant et si généralisateur, que tous ses travaux portaient l'empreinte de ces influences multiples.

Après avoir exposé les diverses faces d'une question (dont il découvrait souvent certaines méconnues jusqu'alors), il faisait immédiatement intervenir la méthode comparative qui, judicieusement appliquée, lui permettait souvent d'arriver à une solution élégante et rationnelle, là où jusqu'ici on avait erré ou même là où toute solution était restée en suspens. Cette très intéressante méthode, qui nécessite une profonde érudition et une très saine critique, peut

être considérée comme caractéristique du maître éminent qu'était le professeur Hamy.

En préhistoire, il fut un des fondateurs de cette science, en ce sens qu'il fut un des premiers qui en tenta une synthèse. Dès 1870, âgé seulement de vingt-huit ans, il publia un fort remarquable petit livre : *Paléontologie humaine*, complétant et mettant à jour l'œuvre célèbre de Lyell : *L'Antiquité de l'homme prouvée par la géologie*, Il fit, en 1865, à la Société d'anthropologie, une communication intitulée : *Silex de Châtillon*, et à maintes reprises il prit la parole dans des discussions se rattachant à la préhistoire.

C'est à lui qu'on doit aux environs de Thèbes (Égypte) — alors complètement inexplorés à ce point de vue — la découverte de la première hache acheuléenne égyptienne. Il recueillit cette pièce lui-même, lors de l'inauguration du canal de Suez en 1869.

Avec le concours de son distingué successeur, le professeur Verneau, alors son assistant, il organisa la collection préhistorique de Vibraye (donnée à la chaire d'anthropologie du Muséum) dans les salles des collections publiques, et sut admirablement mettre en valeur ces richesses scientifiques.

Il apporta constamment à l'étude de la préhistoire sa haute compétence d'ethnographe et sut en tirer de très intéressantes déductions.

L'œuvre d'Hamy comme américaniste fut considérable. Il était considéré, à juste titre, comme le maître de l'américanisme en France. Je pus facilement m'en rendre compte, lorsqu'en septembre 1908, au Congrès des américanistes, à Vienne, où sa santé ne lui avait pas permis de se rendre, je fis signer par tous les représentants des divers pays du monde une adresse que je lui rapportai. Tous m'exprimèrent unanimement leurs sentiments de très haute et très affectueuse estime pour « le maître américaniste français », et c'est ainsi que l'appelait dans son discours d'ouverture le président du Congrès, le baron von Weckbecker.

Dès 1878, en effet, il faisait cinq conférences sur les collections américaines de l'Exposition provisoire des missions scientifiques au Palais de l'Industrie, et de 1880 à 1882, organisait les splendides collections américaines du Musée d'ethnographie du Trocadéro dont il avait été nommé conservateur.

Dans son cours du Muséum, il consacra deux années entières à l'étude des races américaines.

Ses mémoires sur des questions américaines sont extrêmement nombreux. Nous n'en citerons que quelques-uns. Ils suffiront pour montrer leur variété et leur importance.

En 1872, il publiait dans la *Revue d'anthropologie* un beau travail sur « les habitants primitifs du Mexique », avec illustrations.

En 1882 il fit une fort intéressante conférence sur les Toltèques à l'association scientifique de France.

En 1885 paraissait l'introduction au mémoire célèbre d'Aubin, sur l'écriture

et la peinture didactique des anciens Mexicains, travail d'une érudition étonnante et où tous les travaux importants sur le Mexique sont indiqués.

Il y a lieu de citer aussi le curieux mémoire sur la croix de Teotihuacan, à propos de cette curieuse pierre (actuellement au musée du Trocadéro) recueillie par Charnay et qu'Hamy démontra avoir été consacrée à Tlaloc.

L'étude d'un bas-relief de la collection Uhde lui permit d'identifier et de décrire un instrument mal connu, l'ayacachicaualiztli, sorte de claquoir muni de sonnettes, en usage dans diverses cérémonies mexicaines.

Un exemple de l'intéressante méthode analytique d'Hamy se trouve dans son mémoire sur l'inscription chronographique sur obsidienne, commémorative de la pose de la première pierre du grand temple de Mexico par l'empereur Tizoc en 1483.

Fort intéressant aussi est son mémoire sur le Tzompantli, l'ossuaire des crânes des victimes humaines sacrifiées sur le teocalli et qui se trouvait ordinairement sur la plate-forme de la pyramide sacrée elle-même ou à côté.

La question des rapports de l'Asie et de l'Amérique dès une époque ancienne a souvent préoccupé Hamy. C'est dans cet ordre d'idées qu'il a publié divers mémoires, entre autres *Swastika et roue solaire en Amérique* et *Essai d'interprétation d'un des monuments de Copan* (Honduras) présentant nettement, gravé en grand, un Taïki ou signe de la longévité, de la pérennité chez les Chinois. Dans le même sens plaideraient les vases du musée de Boulogne-sur-Mer, à figures humaines, provenant du sud du Pérou. Ils rappellent des représentations japonaises ; M. Hamy les a décrits dans une de ses décades.

Les Antilles ont fourni au professeur Hamy la matière de plusieurs mémoires pleins d'intérêt ; tel celui sur l'*Anthropolithe de la Guadeloupe*. Il y a démontré que les os humains ainsi dénommés et qui étaient contenus dans une sorte de tuf n'avaient pas une antiquité aussi reculée qu'on le pensait puisqu'il y a trouvé, inclus dans la roche, une petite figurine de type caraïbe en pierre verte.

Dans son mémoire sur les haches de la collection Guesde, le professeur Hamy a montré que plusieurs, trouvées dans les petites Antilles et à la Guadeloupe, étaient en roches venant du continent américain. Dans le même ordre d'idées, il a montré que les haches en pierre que porte suspendue à son cou la tête en terre cuite surmontant le tombeau de Tres Molinos (Équateur) sont du plus pur type caraïbe. Inversement, dans un autre très intéressant mémoire, M. Hamy avait démontré qu'une terre cuite trouvée dans le Haut Orénoque provenait des Antilles.

Il avait fait une étude sur un certain nombre de pipes tubulaires extrêmement comparables les unes avec les autres et pourtant provenant de régions très éloignées (de la Californie au Cundinamarca). Il en avait déduit l'existence de rapports entre des populations souvent fort éloignées.

L'étude comparative des hameçons en coquille des anciens Californiens et

ceux observés aux îles Hawaï a permis au professeur Hamy de faire d'intéressants rapprochements basés sur de fort nombreuses pièces.

Les mutilations dentaires (dents appointées ou creusées d'une cavité pour recevoir une turquoise) étaient surtout fréquentes chez les Huaxtèques et les Mayas. Hamy en avait étudié un spécimen dans une de ses très intéressantes décades.

La plupart de ces mémoires et bien d'autres encore furent réunis par Hamy dans trois petits volumes de *Decades americanæ* qui ne contiennent pas moins de soixante articles, tous fort intéressants, comme on a pu le voir par les quelques exemples ci-dessus.

Enfin on ne saurait omettre de citer sa splendide publication (dont les frais furent faits par le duc de Loubat) : *Galerie américaine du Trocadéro*, série de 60 planches grand in-folio, représentant des pièces particulièrement rares ou curieuses du Musée d'ethnographie du Trocadéro, que le professeur Hamy décrivit dans de courtes mais fort savantes notices annexées à chaque planche.

Enfin, il faut particulièrement noter ses interprétations des deux fameux codex (Borbonicus et Telleriano remensis) publiés aux frais du duc de Loubat. Elles accompagnent ces remarquables publications. C'est là une œuvre d'analyse fine, pénétrante et érudite du plus vif intérêt.

Ces quelques notes donneront un aperçu de l'œuvre américaniste d'Hamy. Ajoutons qu'il était un des derniers fondateurs survivants du Congrès international des Américanistes.

On sait l'affabilité, la bonté du professeur Hamy, on sait moins sa puissance de direction. C'était un maître bienveillant, sachant guider ses élèves, les aidant de ses conseils, de sa profonde érudition, de sa mémoire impeccable et extraordinairement étendue, les dirigeant, leur fournissant des matériaux, mettant même à leur disposition sa superbe bibliothèque américaine.

Pour l'américanisme, en France, c'est une perte immense et fort douloureuse. L'exposé qui précède montre, en effet, l'étendue de ses connaissances et la variété de ses études américaines. On comprend donc que tous les américanistes, et plus spécialement ses élèves, pleurent un tel maître et s'efforcent de trouver dans son enseignement américaniste les méthodes dont ils ont besoin au milieu de la complexité des études ressortissant à l'Amérique ancienne.

CAPITAN.

DISCOURS

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES DE **M. Ernest HAMY**,

le samedi 21 novembre 1908.

DISCOURS DE M. BABELON

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

MESSIEURS,

L'année qui s'achemine vers sa fin comptera, dans les fastes de l'Institut de France, parmi les plus douloureuses que notre génération ait vécues. La mort frappe dans nos rangs avec un acharnement qui est, peut-être, sans précédent, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en particulier, est cruellement éprouvée. J'ai eu déjà le pénible honneur de dire l'adieu suprême à quatre de nos confrères et nous avions tout lieu d'espérer que l'impitoyable Destinée, enfin satisfaite, suspendrait ses coups, lorsque nous avons été surpris par le nouveau malheur qui nous rassemble encore une fois autour d'un cercueil. Consternés et impuissants, nous nous inclinons, dans un dernier et affectueux salut, devant la dépouille mortelle de ceux que nos regrets et notre souvenir accompagnent dans l'insondable mystère de l'au-delà.

Le docteur Théodore-Ernest Hamy avait été élu, en 1890, membre libre de notre Académie, en remplacement du général Faidherbe. Il était né à Boulogne-sur-Mer en 1842. Tout enfant il perdit sa mère et il a raconté lui-même, dans des pages touchantes, ses années de première éducation dans la pension du Père Blériot, à Boulogne, où avaient été aussi élèves, avant lui, Auguste Mariette et Sainte-Beuve. Son père l'envoya à Paris pour étudier la médecine ; il fut reçu docteur en 1868, mais il se sentait peu d'inclination pour la pratique de son art et son esprit curieux se portait au contraire vers les recherches spéculatives. En 1869, il alla en Égypte, comme invité du khédive Ismaïl, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez. Il retrouvait là son compatriote Mariette qui lui inspira le goût de l'archéologie. A son retour, ses relations personnelles avec Broca fixèrent sa vocation. Sous sa direction, il se livra tout entier à l'étude de l'anthropologie, qui était alors une science de floraison nouvelle, et dès 1870 il publiait son *Précis de paléontologie humaine* qui attira sur lui l'attention, à la fois des naturalistes et des archéologues ; en 1872, il fut nommé aide-naturaliste de M. de Quatrefages au Muséum d'histoire naturelle qu'il ne devait jamais quitter, qu'il illustra par ses travaux et son enseignement, et où il devait, hélas ! prématurément expirer.

La collaboration scientifique de M. de Quatrefages et du docteur Hamy fut singulièrement féconde pour la science. La craniologie, mise à la mode en Allemagne, par Blumenbach, et constituée à l'état de science positive par Broca, suggéra, à Quatrefages et Hamy, l'idée de tenter de formuler en lois les dissemblances caractéristiques des races humaines, d'où naquit leur grande publication, *Crania ethnica* (1875-1882) qui est considérée comme la base essentielle de cet ordre d'études. Par elle, nous savons ce qu'étaient anatomiquement les peuples primitifs de l'Europe, Celtes, Germains, Ligures, Kymris. On doit à ce point de vue à MM. de Quatrefages et Hamy un groupement systématique des populations du bassin méditerranéen occidental des temps préhistoriques et aussi la détermination des caractères anthropologiques nouveaux des peuples envahisseurs qui ont succédé aux aborigènes et qui, pareils à des vagues violemment soulevées du côté de l'Orient, sont venus successivement submerger l'Europe occidentale.

Des observations anthropologiques non moins abondantes et précises ont été faites par les deux savants sur des races confinées dans des régions demeurées jusque là en dehors des investigations scientifiques, telles que les tribus de la Laponie, du Turkestan chinois, de la Malaisie, de l'Afrique centrale, de l'Amérique.

Quatrefages et Hamy ne s'en tinrent pas là. Prenant pour base leurs découvertes anthropologiques, ils entreprirent de préciser les éléments constitutifs de telle ou telle population déterminée et de reconstituer les groupes ethniques avec tous les caractères propres à la vie sociale de chacun d'eux, en mettant en jeu les éléments physiologiques, l'influence du climat et du milieu et jusqu'aux données de la linguistique, des traditions populaires et de l'archéologie. Par la part prépondérante qu'il prit personnellement à ce genre de recherches, le docteur Hamy mérite d'être regardé comme le fondateur de l'ethnologie. Ses publications dans cette branche d'études sont extrêmement nombreuses et disséminées soit dans la *Bibliothèque ethnologique* qu'il fonda, soit dans d'autres recueils. Je citerai, par exemple, les mémoires intitulés : *Les types ethniques du Rhodope ; Gravures rupestres de la Guyane ; L'âge de la pierre à la Côte d'Ivoire ; Sur un anthropoïde géant de la rivière Sangha ; Le crâne de Métiéville*, etc., titres pris au hasard et qui donneront une idée de la nature des recherches du D[r] Hamy et de l'originalité de son esprit. Dans ses missions scientifiques et ses nombreux voyages il poursuivit le même but, comme, par exemple, lorsqu'il retrouvait dans le Sud-Tunisien les Troglodytes de l'antiquité vivant encore dans des habitations souterraines, pareilles à celles que décrit Salluste.

Le couronnement de ces études d'ethnographie fut la création du magnifique musée du Trocadéro, qui est l'œuvre du docteur Hamy. Il sut en rassembler rapidement les éléments avec une merveilleuse habileté, et il a raconté les origines de ce musée dans un livre fort intéressant pour l'histoire des collections de curiosités exotiques en France avant la Révolution.

Le groupement et le classement des abondantes séries du musée ethnographique du Palais du Trocadéro mit le docteur Hamy en présence d'un grand

nombre de monuments d'origine américaine et c'est ainsi que notre actif confrère, qui savait tirer un parti scientifique de toutes choses, devint en peu de temps un américaniste faisant autorité. Il savait mieux que personne orienter ses recherches ; il publia un ouvrage important sur les populations primitives du Nouveau Monde, qu'il nous dépeint inoffensives et de civilisation développée, qu'écrasa le joug oppresseur des célèbres *conquistadores* et qui, en définitive, furent victimes du génie occidental. L'introduction générale du D[r] Hamy, sur les études mexicaines, en tête des *Recherches historiques et archéologiques* publiées en 1880, est un chapitre de magistrale synthèse ; la publication du *Codex borbonicus*, manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais-Bourbon, est un remarquable exemple de la perspicacité de notre confrère dans l'interprétation de ces étranges rituels et livres divinatoires des populations pré-colombiennes de l'Amérique.

Par toutes ces recherches sur l'humanité primitive et les premières civilisations dans le monde entier, qui embrassaient depuis l'anthropologie jusqu'à la linguistique et au folk-lore, Hamy était l'un des savants de notre temps les mieux documentés sur les faits authentiques et les hypothèses relatives à l'homme préhistorique. Il était du nombre de ces esprits ouverts, pondérés et scientifiques que n'ont point grisés les ambitieuses conceptions théoriques de certains adeptes de ces intéressantes études. Le D[r] Hamy a su faire, comme Alexandre Bertrand, avec une rare sagacité, la part du vrai, du probable et du roman ; ce en quoi il a rendu à la science un signalé service.

Amené tout naturellement, par le cours de ses études ethnographiques, à considérer les circonstances qui accompagnèrent la découverte des populations dont il voulait décrire les caractères physiques et moraux, le D[r] Hamy, par une naturelle évolution de sa curiosité sans cesse en éveil, a dû examiner les monuments qui subsistent encore des connaissances géographiques du moyen âge. Bientôt la géographie générale historique, l'histoire des grandes découvertes dans l'ancien et le nouveau Monde, l'explication des cartes marines, des portulans, des mappemondes, la biographie même des grands voyageurs et des grands navigateurs à l'âge héroïque des Christophe Colomb, des Americ Vespuce, des Vasco de Gama, des Jacques Cartier, tel fut le domaine nouveau qui passionna notre confrère durant de longues années, et sur lequel il écrivit des livres qui firent de lui le représentant le plus autorisé de cette science de la géographie, dans laquelle s'étaient déjà illustrés les d'Anville, les Gosselin, les Walkenaer, les Jomard, les d'Avezac. Nul autre n'a, plus savamment que lui, montré comment s'est préparée, à la longue, dans le monde romain, la conquête scientifique du globe. Qu'il me suffise de rappeler sa série de monographies des géographes catalans, majorcains, italiens et français, ses mémoires sur la mappemonde dressée, en 1339, par Angelino Dalcert ; sur la mappemonde de Diego Ribero de 1520, sur la célèbre carte magrebine du XIII[e] siècle, due à un géographe arabe, et conservée à la Bibliothèque Ambrosienne ; enfin sur la plupart des monuments du même genre que possèdent les musées et bibliothèques de l'Europe. L'ensemble imposant de ces travaux restera comme l'un des côtés originaux de la carrière scientifique d'Ernest Hamy.

Dans ses recherches sur l'histoire des savants, Hamy se montre admirablement informé et documenté, mais plus curieux des hommes eux-mêmes que de leurs doctrines scientifiques. Tel est, par exemple, le caractère du volume consacré à Geoffroy Saint-Hilaire, dont il a publié et annoté la correspondance durant la campagne de Bonaparte en Égypte. Je porterai le même jugement sur le recueil des *Lettres américaines* d'Alexandre de Humboldt, sur la biographie si nourrie de faits curieux que Hamy a consacrée à Joseph Dombey, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil de 1778 à 1785, et dont la fin dans les prisons de l'île de Mont-Serrat fut si lamentable ; sur les biographies d'Aimé Bonpland, explorateur de l'Amérique du Sud, et d'Alexandre Lesueur, explorateur de l'Amérique du Nord, collaborateur de François Peron dans sa célèbre expédition aux Terres australes.

Cherchant ainsi à mettre en relief les physionomies trop oubliées de ces hardis voyageurs, et réparant parfois de véritables injustices historiques, Hamy ne dissimulait pas son penchant bien naturel de faire revivre de préférence ceux de ces personnages qui avaient des liens d'origine ou de famille avec Boulogne-sur-Mer ou la Basse-Picardie. C'est dans cet esprit qu'il écrivit ce livre si attachant sur François Panetié, premier chef d'escadre des armées navales de 1626 à 1692, dédié à la marine boulonnaise ; c'est pour cela également qu'il publia la correspondance du cardinal Mazarin avec le maréchal d'Aumont, ce dernier ayant été gouverneur de Boulogne de 1742 à 1789. Poussé enfin par le même sentiment honorable, il donna à la Bibliothèque de cette ville trois gros volumes de copies de documents relatifs à l'histoire de la marine boulonnaise.

Hamy demeura toute sa vie très attaché à son pays natal, où il retournait chaque année avec un plaisir infini, dont il avait même conservé dans la voix certaines intonations. Suivant le vœu qu'il a formé, il ira reposer pour toujours dans cette ville de Boulogne dont il aimait à rappeler les vieux souvenirs. Il racontait complaisamment les passe-temps de ses vacances et les conversations à demi scientifiques qui se tenaient dans l'arrière-boutique du pharmacien Dutertre, « une petite Académie des Sciences », comme il disait en souriant.

Le docteur Hamy a beaucoup écrit, et son information bibliographique était prodigieuse. Quand on causait avec lui de questions scientifiques, il était rare qu'il ne mît pas son interlocuteur sur la trace de quelque document ou de quelque ouvrage rare et utile.

Il était le savant le plus obligeant qui fût ; il avait les mains toujours ouvertes et prêtes à donner les matériaux accumulés par lui, à ceux que leurs études poussaient dans ses parages. Aussi, en dehors des honneurs officiels, qui ne lui firent pas défaut, son inépuisable serviabilité, autant que son érudition, le fit rechercher par une foule d'Associations savantes de France et de l'étranger. Partout, il était de bon conseil, donnait l'exemple de l'activité entreprenante, indiquait la bonne direction des recherches. Il tenait cette aptitude de son esprit ouvert, de sa curiosité universelle, et aussi de la bonté naturelle de son cœur.

Le docteur Hamy trouvait dans le travail obstiné et dans cet épanchement cordial avec les autres une consolation aux grandes douleurs qui avaient, de bonne heure, hélas ! assailli son foyer domestique. Il y a trois semaines, il venait encore, — d'un pas un peu alourdi, il est vrai, — s'asseoir parmi nous ; et, comme toujours, il avait pour chacun son sourire franc et épanoui, et sa cordiale poignée de main. Il meurt sans avoir connu la vieillesse, ni le repos, emportant les regrets sincères de tous ceux qui l'ont connu, et en particulier de cette Académie dont il suivait les travaux avec tant d'assiduité, et qu'il a honorée par sa belle carrière faite tout entière de science et de droiture. S'il est quelque consolation pour sa fille, qui fut le seul véritable bonheur de sa vie, c'est bien ce concert unanime de sympathies dont je suis le faible interprète ; qu'elle daigne en accepter l'hommage ému et respectueux.

DISCOURS DE M. PAUL RICHER

MEMBRE DE L'INSTITUT

Au nom de la Société française d'histoire de la médecine.

Messieurs,

Lorsqu'un homme comme le professeur Ernest-Théodore Hamy disparaît dans sa pleine et forte maturité, non seulement on reste atterré devant le vide immense qu'il laisse dans les milieux divers où s'exerçait son activité, mais on se demande avec amertume quels préjudices vont subir les diverses branches des connaissances humaines où il s'employait, du simple fait de l'inachèvement de ses travaux et de la suppression inattendue de ces beaux fruits que son expérience de jour en jour plus complète promettait.

Parmi les œuvres nombreuses qui se partageaient sa vie, une des dernières venues, le relèvement des études d'histoire médicale, avait tout particulièrement éveillé sa sollicitude. Et c'est au nom de ceux tout nouvellement groupés dont il encouragea et dirigea les travaux que je viens lui dire le dernier adieu.

Hamy fut comme le bon génie de la Société française d'histoire de la médecine. Ce n'est ni le lieu, ni l'heure de passer en revue, même sommairement, les matériaux qu'il apporta à l'œuvre commune. La première communication qui fut faite à notre Société porte son nom. Depuis il ne cessa de s'intéresser avec un soin jaloux à tous nos ordres du jour, s'offrant spontanément à combler les vides. Sa vaste érudition tenait en réserve une mine inépuisable de documents dont il disposait généreusement, sans compter. Aussi fut-il un président incomparable par la justesse de ses appréciations et par l'étendue de ses connaissances. Mais il fut aussi, en dehors même de ses années de présidence, l'assistant le plus attentif et le plus assidu. Il arrivait le premier, s'asseyait et

attendait patiemment comme s'il avait plaisir à accueillir d'un bon et fin sourire tous ceux qui successivement se présentaient.

D'autres que nous diront les qualités de son cœur, mais sa nature droite et entière ne savait pas séparer les qualités du cœur de celles de l'esprit. Et des relations commencées pour des raisons scientifiques devenaient bientôt des relations d'amitié.

Aussi son souvenir vivra-t-il à la Société d'histoire de la médecine aussi longtemps qu'elle comptera des esprits pour comprendre et des cœurs pour aimer.

ALLOCUTION DU Dr VERNEAU

Au nom du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum.

Les Élèves et le Personnel du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum m'ont confié la triste mission d'adresser un suprême adieu au Maître aimé que la mort vient de nous ravir.

Ce Maître avait le don de gagner d'emblée la sympathie de ceux qui l'approchaient ; il les captivait par l'étendue de son savoir et les émerveillait par son ardeur au travail. On peut dire qu'il est mort sur la brèche, car deux jours avant de s'éteindre, il rédigeait un mémoire qu'il n'a pu achever. La veille du fatal dénouement, alors que l'organisme s'affaiblissait à vue d'œil, la vie semblait se concentrer dans son puissant cerveau, et il nous parlait de ce mémoire qu'il avait tant à cœur de terminer : il s'agissait, en effet, de mettre en relief le mérite d'un de ses élèves, un explorateur à qui on n'avait pas suffisamment rendu justice. Et celui-là, comme tous ceux à qui il avait accordé son estime et qu'il avait pris en amitié, il ne l'oubliait point.

Nul n'est mieux qualifié que le doyen de ses disciples pour rendre hommage à sa grande bienveillance. Depuis 1869, j'ai profité de ses leçons ; pendant plus de trente-cinq ans, j'ai vécu à ses côtés, et il a tenu à me donner des preuves de son attachement en me confiant à diverses reprises sa suppléance au Muséum et en me désignant comme son successeur à ce Musée d'Ethnographie qu'il a fondé et auquel il a consacré vingt-sept années de son existence.

Quelques heures avant de mourir, le savant que nous pleurons me répétait en m'embrassant qu'il m'aimait bien. Moi aussi, cher Maître, j'avais pour vous une sincère affection, et le personnel comme les élèves du Laboratoire d'Anthropologie partageaient mes sentiments à votre égard. A l'annonce de la gravité de votre maladie, on a senti planer dans votre laboratoire un nuage de tristesse, et quand vous avez rendu le dernier soupir, la douleur s'est peinte sur tous les visages.

Adieu, cher Maître ; nous ne vous verrons plus au milieu de nous, mais nous nous inspirerons de votre exemple, et votre souvenir restera profondément gravé dans nos cœurs.

Adieu !

ALLOCUTION DU Dr CAPITAN

C'est au nom du bureau du Congrès international des Américanistes et au nom de la Société des Américanistes de Paris que je viens apporter à notre éminent président et bien cher Maître un dernier adieu.

Lors de la réunion à Vienne, au mois de septembre dernier, du Congrès des Américanistes, le président avait tenu, dans son discours d'ouverture, à exprimer les vœux de profonde et affectueuse sympathie du Congrès tout entier pour son ancien président et membre fondateur. Durant ce Congrès, les délégués des divers pays des deux mondes avaient signé une adresse au professeur Hamy, lui exprimant leurs cordiaux souvenirs et leurs regrets de ne pas le voir parmi eux. Je crois donc, et tel aussi est l'avis du bureau du Congrès encore en fonction à Vienne, qu'ayant été chargé par ces savants éminents de transmettre leurs vœux à notre cher maître, je traduis aujourd'hui très exactement leur pensée en apportant ici leurs plus attristés souvenirs et en disant en leur nom un dernier adieu à leur ancien président, au maître de l'Américanisme en France.

La Société des Américanistes de Paris était l'œuvre du professeur Hamy. Il l'avait créée, dirigée, soutenue. Il lui consacrait avec amour beaucoup de son temps précieux et de sa grande intelligence. Par sa bonté et en même temps du fait de sa haute et puissante direction, il pouvait être considéré comme le père de cette petite famille scientifique.

Aux séances, il apportait avec son affabilité, sa bonne humeur et son esprit, de savants mémoires et de fort intéressantes communications, résultant de ses longues études américanistes ou de ses curieuses trouvailles d'archives dont il était si heureux. Au Journal de la Société, il consacrait beaucoup de temps, et pour la rédaction de ses mémoires, et pour des analyses qu'il ne dédaignait pas de faire lui-même. Lundi encore, déjà bien malade, il me donnait les dernières instructions pour terminer le volume qui va paraître.

C'est donc l'âme de la Société qui part avec lui... et nous... nous restons avec nos larmes, mais aussi avec le devoir de continuer l'œuvre du maître... Aussi est-ce le cœur brisé que nous venons apporter à notre excellent maître un suprême adieu... Adieu cher et bon maître, adieu !

UN PETIT PROBLÈME D'ETHNOGRAPHIE AMÉRICAINE

LA CORBEILLE DE JOSEPH DOMBEY[1]

PAR LE Dr E.-T. HAMY
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Comme je mettais la dernière main au volumineux ouvrage que j'ai récemment consacré à l'explorateur Joseph Dombey[2], j'ai voulu, une dernière fois, examiner par le menu les objets de sa collection américaine qui sont parvenus jusqu'à nous. Et mon attention s'est trouvée appelée une fois de plus sur une pièce du Musée du Trocadéro d'une conservation médiocre, mais d'un fort curieux travail et dont la détermination soulève un petit problème ethnographique d'une certaine difficulté.

Cet objet, que nous tenons de la Bibliothèque Nationale, est une corbeille tressée d'une sorte de saule[3]; elle est de forme ovale, aplatie par-dessous, largement ouverte par-dessus et mesure $0^{m}\,245$ de longueur, $0^{m}\,15$ de largeur et $0^{m}\,12$ de hauteur, l'orifice ovale atteignant lui-même $0^{m}\,10$ sur $0^{m}\,132$. Cette corbeille est ornée de 15 rangs de disques arrondis, plus ou moins inégaux, taillés dans une coquille de gastéropode du genre *néritine*[4] et mesurant de $0^{m}\,005$ à $0^{m}\,007$ de diamètre. Ces disques

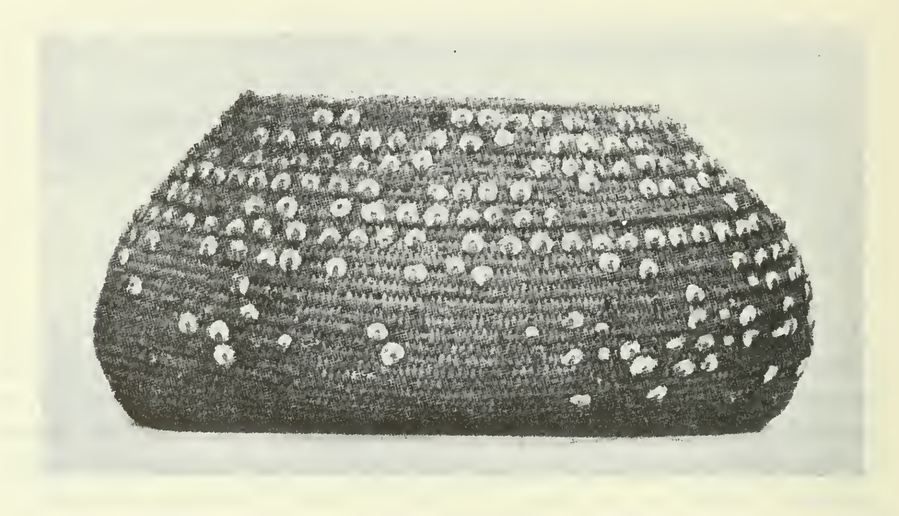
1. Cette notice est le dernier travail qu'aura publié notre cher maître le prof. Hamy (C.).

2. E.-T. Hamy. *Joseph Dombey, médecin, naturaliste, archéologue, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil.* Sa vie, son œuvre, sa correspondance. Paris, 1906, in-8°.

3. Otis T. Mason ne mentionne pas moins de 3 saules utilisés par les vanniers de la côte N.-O. d'Amérique (Otis T. Mason. *Aboriginal American Basketry. Studies in a textile Art without Machinery*, Rep. Nat. Mus., for 1902, p. 210). Washington, 1904, in-8°.

4. Je dois cette détermination à M. de Rochebrune, assistant au Muséum, dont la compétence spéciale s'est affirmée naguère dans deux mémoires publiés par la *Revue d'Ethnographie* (A. T. de Rochebrune. *De l'emploi des mollusques chez les peuples anciens et modernes. I. Mollusques des sépultures du Bas-Pérou. II. Mollusques des sépultures de l'Équateur et de la Nouvelle-Grenade* (*Rev. d'Ethnog.*, t. I, p. 467-482, fig. 177-191, 1882; t. II, p. 311-320, fig. 110-115, 1883). Dans une note qu'il a bien voulu me remettre, ce savant malacologiste montre que la structure du test des ron-

sont percés au centre d'un trou que traverse une bride de *yucca* (?) fixée de dehors en dedans aux torons de la corbeille. Ils sont tantôt contigus et tantôt séparés par un intervalle qui peut atteindre 0^{m} 07. On voit entre-



Corbeille de Joseph Dombey

mêlées par-ci par-là, de petites perles de verre, arrondies ou cylindriques, dont on compte 18 seulement, contre 200 coquilles environ demeurées en place. Quelques traces de plumes, d'un rouge éteint, se voient sur les tores où sont insérées les coquilles ; la nervure en est appliquée à plat sur la surface du récipient et maintenue à l'aide de brides qui passent au-dessus.

Il ne se rencontre assurément aucun objet ethnographique, plus ou moins analogue à celui-ci, dans les régions explorées par Dombey et ce voyageur n'a pu se procurer que par voie d'achat, dans un des ports du Pérou ou du Chili, où il a séjourné, cette corbeille qui devait être, dans sa première fraîcheur, un remarquable spécimen de cet *arte plumaria* — pour employer l'expression consacrée par Ferdinand Denis [1] — si répandu dans les deux Amériques.

delles que je lui avais soumises ne ressemble en rien à celle des *lamellibranches* et des saxidomes en particulier, auxquels les ethnographes américains ont rapporté ces objets travaillés. L'aspect porcelainé et la courbure des échantillons permettent de les rapporter à coup sûr à la *Neritina picta* Sow. dont l'aire s'étend de Panama à la Californie.

1. F. Denis. *Arte plumaria. Les plumes et leur emploi dans les arts au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les Indes et dans l'Océanie.* Paris, 1876. Gr. in-8° de 76 pp.

Sa forme, sa texture, son ornementation surtout, nous reportent de préférence vers les côtes septentrionales du Pacifique. C'est là, en effet, un peu au N. de San Francisco, sur les rivages de la *Nouvelle-Albion*, que Drake en a le premier signalé et que Langsdorff a décrit et dessiné plus tard [1] les produits d'une industrieuse fabrication où s'associent les mêmes matériaux que combine la corbeille de la collection Dombey.

Dans la grande monographie consacrée par Stephen Powers aux tribus californiennes [2], il est plusieurs fois question, à propos des Yurok, des Yokut et particulièrement des Gualala, de l'habileté exceptionnelle de ces natifs dans l'art du vannier.

L'auteur a vu, en particulier, en possession d'une squaw Gualala, une corbeille qui montrait dans sa facture et dans sa décoration « un goût élégant et une incroyable patience ». Elle avait la forme commune à cette classe de corbeilles, à la fois rondes et aplaties, et était construite de fines baguettes de saule. Tout autour et en dehors, les plumules du scalp d'un pic des bois formaient une brillante nappe cramoisie agrémentée de nombre de pièces d'enfilage. Le long du bord se voyait une rangée toute droite de petites plumes noires de cailles, au nombre de quatre-vingts, qui avait exigé la capture de tout autant de ces oiseaux, de même qu'il avait fallu au moins cent cinquante *woodpeckers* pour fournir la nappe de plumes rouges mentionnée ci-dessus. La squaw avait mis trois ans à achever son panier, auquel, il est vrai, elle ne travaillait pas toujours, et elle en estimait sa valeur à 25 dollars. « Pas un Américain, dit Powers, n'aurait voulu récolter un tel matériel et fabriquer un semblable objet d'art pour quatre fois cette somme ! »

Charles Hoppes, un vétéran de la colonisation, assurait au représentant du *Survey des Montagnes Rocheuses* que des corbeilles ainsi ornementées se trouvaient fréquemment chez les Indiens Californiens, mais que les Américains avaient eu rarement la permission de les voir [3].

Ces renseignements précis, empruntés à Powers, vont nous mettre dans la bonne voie pour identifier la pièce qui fait l'objet de cette petite note. Les Gualala, à la tribu desquels appartenait l'habile Indienne qui avait façonné le panier qui faisait l'admiration de Powers, vivent sur la crique qui porte leur nom et se déverse dans le Pacifique vers l'angle N.-O. du

1. G. H. von Langsdorff. *Bemerkungen auf einer Reise um die Welt in den Jahren 1803 bis 1807*. 2 Bd. s. 143, tab. IX n. 3. Frankfurt am Mayn. 1812, in-4°.

2. Stephen Powers. *Tribes of California* (*Contrib. to North. American Ethnology*, vol. III). Washington, Governm. Print. 616. 1877, in-4°, pp. 47, 187.

3. Id., *ibid.*, p. 187.

comté de Sonoma. Ils font partie du groupe *Po-mo*, localisé au Nord de San-Francisco, dans cette partie du littoral qui commence au Cap Bodega et dépasse un peu Novo dans la direction du Nord [1]. C'est donc dans l'ethnographie des *Po-mo* qu'il nous faut chercher maintenant.

Or un livre récent du savant conservateur du département ethnologique du National Museum de Washington, consacré à la vannerie aborigène (*Aboriginal american basketry*), vient de nous donner pour la première fois des modèles en couleur de ces corbeilles de luxe façonnées chez les *Po-mo*, et sa planche 3 représente justement une pièce de la collection de J. W. Hudson, qui est l'équivalent exact de celle de Dombey, avec ses coquilles trouées et ses plumules rouges fixées sur les torons de la corbeille [2]. Quand on a examiné de près la belle planche de M. Otis T. Mason, il ne reste aucun doute dans l'esprit sur l'origine *Po-mo* de la pièce autrefois recueillie par le célèbre explorateur des Andes, qui n'a pu se la procurer qu'à Lima ou dans un autre port du Pacifique. Dombey tenait assurément sa corbeille tout ornée de coquilles et de plumes de quelque membre de l'une ou l'autre des nombreuses expéditions qui ont remonté, jusqu'au delà de Monterey, la côte N.-O.

On trouve plus loin, dans les planches en couleur n°s 69 et 70 de ce même ouvrage de M. Otis T. Mason, deux autres ouvrages d'une décoration plus brillante et plus riche, venant du Sonoma County et du Lake County. Aux disques de la néritine s'ajoutent sur ces corbeilles des pendentifs en *haliotis* et en *magnétite*, tandis qu'aux plumules rouges et noires du *woodpecker* et de la caille se combinent le vert du *mallard duck*, l'orange de l'*osiole* et le jaune du *meadow-lask*. De toutes ces plumes, la plus rare et la plus précieuse reste toujours celle du *woodpecker* ou *Ratatch* des Indiens, dont était fait — la chose est maintenant certaine — l'ornementation rouge de la pièce de Dombey. Powers nous apprend que, parmi les objets de prix qui ont un cours chez les Karocks, la tête rouge du pic est estimée deux dollars et demi à cinq dollars, et que ces Indiens portent dans certaines danses des bandoulières de peau de daim, ornées de plumes rouges qui peuvent valoir de 3 à 400 dollars.

Il est particulièrement intéressant de constater, une fois de plus, en terminant cette courte communication, les ressemblances étroites que manifeste dans le goût artistique, dans le choix des matériaux, dans la façon dont ils sont mis en œuvre, l'*arte plumaria* des insulaires de l'Ar-

1. Cf. *Map showing the Distribution of the Indian Tribes of California* (d'ap. Powers, *op. cit.*).
2. Otis T. Mason. *Aboriginal american basketry*, pl. 3.

chipel d'Hawaii rapproché de celui des continentaux de la Nouvelle-Albion. Les Hawaiiens, de même que les Californiens, ont une prédilection particulière pour le travail de la plume, et ils ornent notamment les heaumes de leurs guerriers (*mahiole*) ou certaines figures divines (*koukailimoku*) de la même façon que les Po-mos décorent leurs *baskets* sacrés. M. William T. Brogham a récemment publié toute une collection de ces brillants articles emplumés [1] dont le travail rappelle de fort près celui que l'on vient de décrire. On trouve en même temps dans cette belle monographie une suite d'*ahuula* (*feathers closts*) hawaiiens qui offrent les mêmes rapports avec les ceintures ou sautoirs de la Californie. J'y reviendrai un autre jour.

D'une manière générale, toutes ces œuvres d'art tirent d'ailleurs en partie leur prix de la rareté des plumes qu'elles utilisent. L'*oo*, par exemple (*acrulocercus nobilis* Wils.), qui ne se trouve que dans la grande Hawaii est d'un noir brillant, sur le fond duquel se détachent les petites touffes axillaires de couleur jaune d'or que l'on isole pour le décor, exactement comme le *scalp* du mélanopic fourmilier, noir aussi, avec une tache de sang sur la tête ou comme l'unique plume noire de la caille (*Lophertyx californicus*) font l'objet de la recherche des tisseuses ou des vanniers Gualalas.

Ce sont là, comme on voit, des rapprochements qui favorisent la doctrine des origines polynésiennes de certaines tribus au moins du littoral de la Nouvelle-Albion [2].

1. William T. Brigham. *Hawaiian Feather Work* (*Mem. of the Berenice Pauahi Bishop Museum of Polynesian Archeology and Natural History*), vol. I, n° 1. Honolulu, 1899, in-4°.
2. Cf. E. T. Hamy, *Decad. Americ.*, IX, p. 57.

COSTUMES ET ATTRIBUTS DES DIVINITÉS DU MEXIQUE[1]

Selon le P. SAHAGUN

Par le Professeur Ed. SELER

Le P. Sahagun, dans la préface de la version espagnole de son ouvrage, nous raconte, à propos de l'origine des matières de cet ouvrage, qu'il a

1. Peu de temps avant sa mort, notre cher Président, le professeur Hamy, avait désiré faire paraître dans le « Journal de la Société des Américanistes » la traduction de ce mémoire classique du professeur Seler (Ein Kapitel aus dem geschichtswerk des P. Sahagun publié dans : *Weröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde* 1890). Il pensait que c'était là rendre un réel service aux américanistes ne pouvant pas facilement lire ce très remarquable travail dans sa langue primitive. La traduction française en avait été faite par le Dr Jumon. Le duc de Loubat avait approuvé cette idée et même fourni les fonds nécessaires pour la publication de ce travail.

C'était donc un devoir pour la Société que de publier ce mémoire. Cette publication a été retardée par des causes diverses. Nous en donnons ici environ la moitié. La seconde partie paraîtra très prochainement, dans le fascicule suivant du « Journal ». J'ai revu aussi soigneusement que possible la traduction de Jumon, en la comparant au texte de Seler, qui a bien voulu revoir cette traduction corrigée.

Je n'ai introduit qu'une légère modification, ç'a été de placer chaque figure représentant la divinité décrite avec son explication, dans le texte même de la description. Celle-ci est ainsi plus facile à suivre. C'est d'ailleurs la marche qu'a adoptée le professeur Seler dans la 2e édition de son mémoire dans : *Gesammelte abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und alterthumskunde* (*Zweiter Band*, p. 420).

Nous espérons que les américanistes de langue française apprécieront le si important travail de Seler, ainsi mis plus facilement à leur portée.

Au maître des études américaines, nous adressons nos sincères remerciements pour nous avoir autorisés à publier la traduction de ce mémoire et avoir bien voulu la revoir. Nous remercions vivement aussi le duc de Loubat qui, par son aide matérielle, nous a permis de mener à bien le difficile et coûteux travail de l'impression de ce mémoire. Certes nous ne nous dissimulons pas les imperfections de cette traduction, faite d'ailleurs sur la première édition du mémoire : les tournures souvent trop littérales du traducteur, les phrases ne rendant pas toujours avec l'extrême rigueur qu'il eût désirée les finesses du texte de l'auteur. Étant donnée l'extrême difficulté d'une pareille traduction, nous pensons que telle qu'elle est, elle pourra rendre encore des services (C.).

Un certain nombre de renvois se rapportent à des figures d'accessoires de costume représentés sur une planche qui paraîtra à la fin du mémoire dans le fascicule suivant celui-ci.

commencé ses collections à Pueblo Tepeopulco, qui appartient à la province de Tezcoco, et qu'il les a continuées à Santiago de Tlatelolco. Il a suivi le même procédé dans les deux endroits. Il s'est adressé aux plus anciens du pays pour avoir à sa disposition un certain nombre de personnes expérimentées, intelligentes et versées dans les anciennes traditions. Il a alors conféré tous les jours avec ces personnes, pendant deux ans à Tepeopulco, pendant plus d'un an à Tlatelolco. A Tepeopulco les Indiens, en répondant à ses questions, notaient à leur manière sous forme d'images les renseignements qu'ils lui donnaient, et des élèves indiens possédant la connaissance de l'idiome indien et de l'espagnol auraient mis en écrit l'explication que les Indiens donnaient des images en langue aztèque. Le texte fut ensuite révisé et très complété à Tlatelolco. Dans les trois années suivantes que l'auteur passa dans le couvent des Franciscains à Mexico, il a revu encore une fois tout l'ouvrage, établi une division en livres, chapitres et paragraphes, et il a commencé son écrit au net. Mais comme le copiste avait absorbé des sommes assez considérables, l'affaire fut portée devant le chapitre provincial et il lui fut enjoint de faire lui-même la copie. Mais âgé de plus de soixante-dix ans et ayant une main tremblante, il négligea de continuer cet ouvrage. Ce fut seulement cinq ans plus tard, par suite de l'intervention du commissaire général Fr. Rodrigo de Sequera, qu'on fit une copie du nahuatl avec la traduction espagnole à côté, et celle-ci fut envoyée au Président du Conseil des Indes, D. Juan de Ovando. Nous savons que ce n'est pas seulement ce dernier écrit qui parvint en Espagne. Le Conseil de l'Inde flaira dans cet écrit sur les anciennes coutumes un danger pour le salut des néophytes. Par un édit spécial du roi en date du 22 avril 1577, tous les papiers du P. Sahagun, les originaux comme les traductions, furent retirés et défense fut faite que personne ne traduisît en aucun langage les choses qui concernaient les superstitions anciennes ainsi que les anciennes coutumes « porque asi conviene al servicio de Dios nuestro Señor y maestro ».

Des manuscrits qui existent en Europe de l'ouvrage d'histoire du P. Sahagun, il en est un, celui de la Bibliothèque laurentienne de Florence, qui montre le texte aztèque et le texte espagnol côte à côte aussi exactement que la description du P. Sahagun ; ce manuscrit doit être la copie faite à l'instigation du commissaire général Fr. Rodrigo de Sequera. Les deux manuscrits de Madrid, dont l'un est conservé à la Bibliothèque de l'Académie d'histoire, l'autre à la Bibliothèque du Palais, ne donnent que le texte aztèque. On reconnaît diverses écritures. Les mêmes choses se trouvent traitées dans des chapitres particuliers, une fois en un résumé court, écrites avec soin et en partie pourvues d'illus-

trations ; dans d'autres chapitres écrits par une autre main, les matières sont traitées plus en détail. Les têtes de chapitres et les remarques en manchette sont ajoutées de la main tremblante du P. Sahagun. Un chapitre d'introduction en langue espagnole est écrit en entier de la main du P. Sahagun. Il n'y a donc aucun doute que les deux manuscrits représentent les originaux qui ont été réunis et mis en écrit à Tepeopulco et Tlatelolco et pourvus ensuite à Mexico de têtes de chapitres par le P. Sahagun. Les chapitres illustrés et courts, bien calligraphiés, représentent les matières qui ont été recueillies à Tepeopulco ; les chapitres plus détaillés mais d'une écriture plus courante contiennent les matières recueillies à Tlatelolco. Les premiers indiquent les dynasties des rois de Mexico, de Tezcoco et d'Uexotla — royaume auquel appartient Pueblo Tepeopulco — ; les derniers indiquent les dynasties de Mexico et de Tlatelòlco. Ce n'est qu'une partie des chapitres illustrés et bien calligraphiés qu'on a insérée dans le texte espagnol, mais ils renferment quelques parties intéressantes, entre autres la collection de cantiques chantés à l'honneur des dieux, que Brinton a publiée sous le nom de *Rigveda Americanus* (Library of American Aboriginal Authors, vol. VIII, Philadelphie, 1890).

Dans ce qui suit, je reproduis un chapitre du manuscrit de la Bibliothèque du Palais, qui appartient aux matériaux recueillis à Tepeopulco et qui est particulièrement intéressant parce qu'il donne le costume et les attributs des diverses divinités et qu'il est accompagné des images de ces divinités [1]. J'ajoute du premier livre, dont le texte aztèque fait également partie du manuscrit de la Bibliothèque du Palais et qui paraît aussi appartenir aux matériaux pris à Tlaltelolco, la partie dans laquelle la parure des dieux est décrite. Je mentionne encore que les images des dieux qui sont attachées dans le manuscrit de la Bibliothèque laurentienne, au premier livre de l'histoire du P. Sahagun, et qui ont été publiées dans l'ouvrage monumental de mon vénéré ami Antonio Peñafiel ne sont que des copies grossières, en partie assez inexactes des figures du chapitre que

1. Les figures qui accompagnent dans le manuscrit de la Biblioteca del Palacio le texte du chapitre qui est reproduit ici ont été exactement dessinées et coloriées d'après l'original. La reproduction en couleurs par les différents moyens ne pouvait être employée ici, j'ai alors dessiné à nouveau les figures pour les reproduire, et cherché à distinguer ces différents tons par du noir diversement gradué. C'est, d'après cette convention, par un procédé autotypique, en les réduisant aux deux tiers de leur grandeur naturelle, que les figures ont été reproduites. Naturellement, il ne

je reproduis plus loin, mais que, dans la Bibliothèque laurentienne, on ne donne que 22 grandes figures et 5 petites sur les 36 grandes et 5 petites de notre chapitre.

Le chapitre a comme suscription :

INIC. V. PARRAPHO YPAN MITOA IN QUENIN MOCHICHIVAYA Y ÇEÇEYACA TETEU

Dans le cinquième paragraphe on raconte comment les différents dieux sont ornés (vêtus).

1. — UITZILOPOCHTLI.



Fig. 1. *Uitzilopochtli.* — Le visage a des bandes transversales en bleu et une bande en brun jaune clair ; les jambes, des rayures longitudinales bleues et jaunes. La main et l'avant-bras sont bleus, le bâton de serpent (caducée) que le dieu tient à la main, le bord du bouclier et les bouts des flèches, la partie élargie en haut du chapeau de plumes, le bâton d'oreille et la tête de dragon (xiuhcoanaualli) qu'il porte en devise sur le dos sont également bleus. Le bouquet de plumes, qui couronne la mitre et qui s'élève au-dessus de la crête principale de la tête du dragon, ainsi que le ruban qui forme le bord des lèvres de la tête de dragon sont verts. Peut-être originellement ce dernier était-il jaune. L'oreille, la languette du front et la partie principale basale de la mitre sont roses. Peut-être ce dernier était-il jaune. La bande (lanière de cuir ?) qui est immédiatement placée sur le front, formant la base de la mitre, et la couronne de disques ronds qui entoure la mitre entre la partie rose et la partie bleue sont rouges. La lanière qui enlace le bouquet de plumes couronnant la mitre est rouge. La rosette sur le bracelet (iquetzalmapanca), le drap des hanches, les

---

m'était pas possible d'exprimer toute l'échelle de couleurs par des tons plus ou moins clairs. C'est ainsi que je n'ai même pas cherché à distinguer le jaune et le rose, le brun et le bleu l'un de l'autre. Je chercherai donc dans ce qui suit à compléter, par une courte description, ce que les figures laissent à désirer sous ce rapport.

anneaux des cuisses et des mollets, et les courroies des sandales sont rouges. Le ruban qui entoure l'extérieur de la gorge de la tête du dragon, la gencive dans laquelle les dents de ce dernier sont implantées sont rouges, mais d'un rouge cinabre. La couleur rouge cinabre indique que cette crête était probablement faite de plumes couleur de feu (cueçalin) de l'oiseau arara (guacamayo).

1. *Uitzilopuchtli : ynechichiuh ytozpulol quetzaltzoyo, icpac mani*, parure de Uitzilopochtli (fig. 1) : il a mis son chapeau formé de plumes de perroquet collées ensemble, en masse épaisse, et couronné par un bouquet de plumes de Quetzal.

Yezpitzal, ixquac, icac, il porte le souffle rouge en avant du front.

Yixtlan tlanticac inipan ixayac, sur la figure on voit des bandes transversales peintes de diverses couleurs, c'est son masque.

Xiuhtototl, ininacuch, son disque d'oreille se compose de plumes de l'oiseau au plumage bleu.

Yxiuhcoanaval, yyanecuyouh, inquimamaticac, il porte sur le dos son anecuyotl, le déguisement de serpent de feu.

Yquetzalmapanca, inimac, il porte au bras son anneau de plumes de Quetzal.

Xiuhtlalpilli, inic motzinilpiticac, il se ceint en arrière avec le manteau de filet bleu.

Motexovava, inicxic, sa jambe est rayée de bleu.

Tzitzilli, oyoalli, inicxic catqui, des clochettes et des grelots sont attachés à son pied.

Ytecpilcac, il porte une sandale princière.

Tevevelli, inichimal, la destruction est son bouclier.

Tlaoaçomalli inipan temi chimalli, il tient un faisceau de flèches sans dard avec le bouclier.

Ycoatopil ynimac, icac, çentlapal, il tient dans une main son bâton de serpent.

(Du livre I, chap. 1.)

Auh ynic mochichiuaya, et ainsi il était orné.

Xiuhtotonacoche catca. il porte un disque d'oreille de plumes de l'oiseau bleu.

Xiuhcoanavale, il porte le déguisement de serpent de feu.

Xiutlalpile, il porte le manteau de filet bleu.

Matacaxe, il porte le bracelet avec un creux (pour mettre les plumes de Quetzal).

Tzitzile, oyuvale, il porte les clochettes et les grelots.

Uitzilopochtli, le dieu de la guerre des Aztèques, d'après Sahagun, seulement un héros procréateur de la race (çan maceualli, çan tlacatl catca). — Sur la signification du nom, voir plus loin à Opochtli (n° 15). Il est le dieu de la région du Sud (opochtli) qui se déguise en oiseau-mouche (uitzitzilin). Il s'appelle aussi Xoxouhqui ilhuicatl, le ciel bleu, le ciel clair.

Tozpololli est une formation analogue à tlilpololli, pour laquelle le vocabulaire de Molina donne la signification « tinta espesísima como masa ». Tous deux dérivent du verbe poloa, agiter quelque chose avec de l'eau, par exemple de l'argile pour faire un mur. Tozpololli semble ainsi désigner un ornement céphalique qui était constitué de plumes du perroquet toztli, plumes jaunes, fines, collées ensemble, ou cousues ensemble en masse épaisse. Il doit avoir été un chapeau ou mitre de forme large, ce que démontre l'emploi du verbe mani, car ce dernier se dit seulement des choses larges et plates (comparez Molina s. v. mana et Carochi-Paredes, p. 70). Dans notre texte il est employé pour les boucliers, pour le grand disque rond (eltezcatl), que Paynal porte sur la poitrine, et pour l'ornement céphalique quadrangulaire le Chicome coatl. Les perroquets qui donnent les plumes jaunes furent pris jeunes du nid et dépouillés de leurs plumes. On les nommait alors toz-nene. Les plumes des jeunes oiseaux avaient un éclat plus verdâtre que celles des oiseaux adultes (voir Sahagun, 11, 2, § 2). Tezozomoc (*Crónica Mexicana*, chap. 29) raconte que les Huaxteca allant au combat portent la tête couverte de plumes jaunes de perroquet toznene. Il est singulier que le large chapeau travaillé en plumes que, dans notre figure, l'image du Dieu porte sur la tête ne fait voir rien de la couleur jaune. Et dans l'image de Paynal (plus loin n°. 2), dieu auquel est également attribué dans notre texte l'ornement céphalique tozpololli, on voit seulement peintes sur la partie frontale des raies de couleur jaune. Cependant il est possible que la partie inférieure rayée de la mitre qui présente un ton rose dans l'original ait été d'abord jaune. La large partie supérieure qui est peinte en bleu me paraît rapprocher le chapeau de Uitzilopochtli à la mitre du dieu du feu composée de plumes du xiuhtototl, oiseau de couleur de la turquoise. Nous trouvons dans la figure d'Omacatl (plus loin, n° 33) un ornement céphalique semblable, mieux encore façonné en forme de chapeau et composé de plumes collées ensemble en masse épaisse. Cet ornement est peint en jaune et est entouré d'une couronne de turquoises bleues. Mais cet ornement céphalique y est désigné dans le texte simplement comme un chapeau de plumes, iuitzoncalli ou quauhtzoncalli, chapeau (de plumes) de guerre.

Quetzaltzoyo est *quetzaltzoyyo*, par assimilation de quetzaltzonyo

« ayant une pointe ou touffe de plumes de quetzal ». Comparez tzonyoc. « cumbre ó en la cumbre de algo » (Molina). Dans un autre endroit nous trouvons aussi le mot expliqué par quetzaltzontecomayo. Dans notre texte il est conséquemment écrit quetzaltzoyo. Le même déterminatif s'emploie pour le bâton que Macuilxochitl et Xochipilli (plus loin, n°s 23 et 33) tiennent à la main, ainsi que pour le petit drapeau que Macuilxochitl porte sur le dos. Dans ces deux objets, on reconnaît facilement le bouquet de plumes de quetzal qui forme leur bout.

Ezpitzalli. — Ce mot, comme le précédent, se trouve encore dans notre texte dans le récit des objets d'équipement de Paynal, et une note marginale l'explique par yuitzitzilnaual « son déguisement d'oiseau-mouche ». Dans le premier livre de Sahagun aussi le uitzitzilnaualli est attribué à Paynal. Les anciennes traditions racontent que Uitzilopochtli conduisant les Atzèques émigrants leur parla avec la voix de l'oiseau-mouche, disant : tiui tiui « marchons, marchons ». Il est bien connu que les images du dieu Uitzilopochtli le représentent, le visage regardant de la bouche ouverte d'un oiseau-mouche. Voyez le *Codex Boturini*, l'atlas qui accompagne l'édition mexicaine de l'histoire de Duran, et la figure de la fête Panquetzaliztli dans le *Codex Telleriano Remensis*. L'oiseau-mouche ne figure pas dans l'image d'Uitzilopochtli du manuscrit de Sahagun (voir plus haut, p. 4, fig. 1). Supposons que le glossateur identifie justement le ezpotzalli et l'oiseau-mouche, on pourrait croire que le déterminatif ezpitzalli soit représenté par la petite languette de couleur rose qu'on voit sur le front de ce dieu (voir plus haut, p. 4, fig. 1); car cette languette, ainsi que les languettes bleues qu'on voit sur le front du dieu du feu dans le *Codex Borbonicus*, n'est qu'une transformation de la figure d'un oiseau de couleur bleue ou couleur turquoise qu'on voit dans d'autres documents pictographiques sur le front du dieu du feu. Mais le mot ixiquar ne signifie pas seulement « sur le front », « dans le front », mais aussi « au-dessus du front » ; et il est bien probable que les termes ezpitzalli et uitzitzilnaualli ne veulent dire autre chose que l'oiseau-mouche de la bouche ouverte duquel le visage ou la tête de ce dieu s'avance.

Yixtlan tlaanticac. — Uitzilopochtli partage avec Tezcatlipoca et Otontecuhtli une peinture faciale qui consiste en bandes transversales de couleur alternativement claire et sombre. Mais la peinture faciale du dieu Tezcatlipoca se compose de bandes jaunes et noires ; celle d'Uitzilopochtli de bandes jaunes et bleues. Duran aussi dit (chap. 80) que les bandes transversales foncées du visage de Uitzilopochtli aient été de couleur bleue. Cette peinture faciale dans le texte original aztèque de Sahagun, 3, chap. 1, reçoit une interprétation particulière. Il y est dit en propres termes : « Sur le visage, il est de couleur différente. Il est peint avec ses

ordures d'enfant appelée sa peinture d'enfant ». En effet le dieu est peint en bleu et il a des bandes jaunes sur la face. Et Tezcatlipoca, également figuré jeune mais représenté avec une couleur noire, a également les bandes jaunes sur le fond noir de la face. Il semble que les anciens enfants des Indiens n'étaient pas tenus très proprement, et que leur visage montrait dans quelques endroits des traces d'une substance qui avait certainement une tout autre origine. En tout cas le passage cité prouve que cette peinture faciale consistant en bandes transversales jaunes doit caractériser le dieu en question comme étant jeune.

Xiuhtototl est un oiseau d'ornement très apprécié des anciens, qui, d'après Sahagun, était conservé dans les maisons dans la pacifique Tierra caliente, dans les environs de Tecpatla, Tlapilollan et Oztotlan ; il était de la grandeur d'un choucas et pourvu d'un bec noir pointu. Nous voyons l'oiseau représenté dans le *Codex Mendoza* nº 49, où il est cité parmi les tribus des localités Xoconochco, Ayotlan et autres tailles du Chiapas actuel. La couleur bleue est la préférée, même pour le nœud d'oreilles. Mais tandis que le roi portait une grande turquoise comme nœud d'oreilles, ainsi que nous le savons d'après la description de la fête de Izcalli dans le livre 2 de Sahagun, les guerriers se contentaient de fiches de bois peintes en bleu. Le Xiuhtotonacochtli est une sorte de mosaïque faite avec les plumes de l'oiseau estimé déjà nommé. Le même ornement d'oreille est indiqué plus bas sur le Teteoinnan.

Xiuhcoanaualli. — La tête de dragon, le serpent de feu, est aussi la devise du dieu du feu (v. plus loin, nº 11), avec lequel Uitzilopochtli est en relation étroite.

Anecuyotl est la devise de Centzonuitznaua, le frère ennemi d'Uitzilopochtli. Dans le texte original aztèque de Sahagun, 3, 1, § 1, l'Anecuyotl est désigné comme étant son mamatlaquitl « sa devise portée sur le dos ». Uitzilopochtli vainc les Centzonuitznaua et leur enlève leur équipement, leurs devises, le anecuyotl. Comme différence nous trouvons dans le texte original aztèque de Sahagun, 2,24, que le bonnet de plumes d'Uitzilopochtli orné d'un couteau sacrificateur est fait de plumes, moitié blanches, moitié rouges, et désigné sous le terme anecuyotl. Les deux données ne sont pas conciliables. Dans le chapitre du texte original de Sahagun qui traite des insignes distinctifs du rang des guerriers (Bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid), on trouve toute une série d'objets faits de plumes, désignés comme étant des couvre-chefs, (il en est ainsi des quetzalcopilli, aztacopilli), et pourvus d'une sorte de cartouche, comme devise, placé au dos.

Quetzalmapancatl. — On désigne ici sans doute une pièce d'ornement semblable à celle que Duran figure comme ornement remarquable du roi

de Mexico. Comparez fig. 38 et Atlas de Duran. C'est 1° Lam. 7. 8.24. Dans le livre 1, le même ornement est désigné sous le nom matacaxtli. Le nom taca ou tacax signifie : cavité, fosse. L'anneau contient en haut un tube pour y admettre un bouquet de plumes.

Xiuhtlapilli. — Le mot revient encore deux fois dans notre texte, dans Paynal et Yacatecuhtli, pour désigner le manteau ou le vêtement de l'épaule, dont sont ornées les deux divinités. Les figures montrent dans ces dernières un tissu bleu pourvu d'un dessin réticulé ; ce tissu, abstraction faite de sa couleur, ressemble tout à fait aux revêtements de l'épaule que portent dans les figures les dieux Omacatl et Tlacochcalco yautl, et qui sont désignés dans le texte même sous les termes meca-ayatl tenchilnauayo, c'est-à-dire que c'est un tissu réticulé, mince, formé de fibres de maguey. L'expression tlapilli veut dire aussi ce qui est attaché, noué. La pièce de vêtement est plus exactement décrite dans le texte espagnol de Sahagun, dans le chapitre qui traite de Yacatecuhtli (1.19) « estaba cubierto con una manta azul, y sobre el azul una red negra, de manera que el azul se parece por las mayas de la red ». Une couverture de même sorte sans doute est celle que cite Tezozomoc sous le nom de xiuhtlimatli et xiuhayatl comme faisant partie du costume du roi. Il désigne la même partie d'abord, chap. 56, comme « manta de nequen azul », ou chap. 59, « manta azul de red, con pedreria sembrada ». A un autre endroit, chap. 36, il dit que c'est un réseau dans lequel on a pris des pierres précieuses aux points de croisement des fils. Il ressort des figures du Codex de Mendoza qu'il y avait un dessous bleu, avec le réseau par-dessus, ce que dit expressément Tezozomoc, chap. 56. L'Ayate (ayatl), le tissu mince, lâche ou réticulé, est le costume de guerre et de marche. En marche, on portait ces vêtements appelés tonalayatl pour se garantir du soleil (voy. aussi Tezozomoc, Chronique mexicaine, chap. 27, 32, 39). Et les guerriers de telpochcalli « vestianse con las mantas de maguey que se llaman Chalca-ayatl, las cuales eran tegidas de hilo de maguey torcido, no eran tupidas, sino flojas y ralas, á manera de red » (Sahagun, 3, appendice, chap. 5). Aux fils de ce revêtement réticulé, on attachait des coquilles de limaçon, comme Sahagun l'indique au même endroit, et chez les individus de qualité, ces vêtements étaient d'or. Le vêtement que portait le grand chef de guerre, le roi, n'est que le développement du chalca-ayatl.

D'ailleurs, comme le fait remarquer Tezozomoc, chap. 56, il se portait sur les autres vêtements, tandis que les guerriers du telpochcalli les portaient sur le corps nu, de sorte qu'ils paraissaient presque tout nus. — A cette signification particulière du vêtement réticulé correspondent le meca-ayatl ou le xiuhtlapilli qui est seulement indiqué chez les divinités qui sont en relation plus étroites avec la vie et les occupations guerrières : chez

Tlacochcalco yaotl, le représentant immédiat des guerriers, chez Omacatl, la divinité qui préside aux danses et aux banquets des guerriers, Yacatecuhtli, la divinité qui dirige les grandes expéditions commerciales entreprises en pays étranger et ennemi, enfin dans Paynal et Uitzilopochtli, les dieux de la guerre. D'ailleurs ce dernier ne porte pas un vêtement réticulé sur l'épaule, pas de xiuhtla piltilmatli, mais il n'a qu'un drap enlacé autour des hanches. Mais dans la figure du *Codex Vaticanus* A. 71, et *Telleriano Remensis*, 1.9 (la seule image authentique de Uitzilopochtli que l'on peut découvrir dans la masse commune des écrit siconographiques), le drap attaché autour des hanches a, en fait, le même dessin marginal particulier que nous avons trouvé indiqué dans les images de notre texte, dans le xiuhtlalpiltilmatli et le meca-ayatl tenchilnauayo, et dont je parlerai plus bas encore au terme tenchilnauayo.

Motzinilpiticac « ce qu'il ramène en nouant sur le derrière ». — On ne peut trouver le drap entourant les hanches dans les images des écritures figuratives du texte historique, non plus que dans les figures qui sont données çà et là dans les historiques de personnes, guerriers ou nobles. Au contraire, cela paraît général dans les nombreuses figures de dieux que nous présentent les diverses écritures figuratives du texte astrologique; dans ce cas ce drap est associé à la chemise sans manches (Xicolli) que portent aussi les prêtres. Il n'est nulle part question de ce drap entourant les hanches dans les descriptions que Tezozomoc donne des parures et des ornements des rois à l'occasion des cérémonies de l'avènement au trône et des cérémonies funèbres des différents rois. Par contre, dans le récit des pièces d'ornement que Moctezuma envoie à l'approche de Cortès, et qui a trait à la garniture du Quetzalcoatl (Tlaloc tlamacazqui), de Tezcatlipoca, de Tlalocan tecutli et du dieu du vent Quetzalcoatl (Sahagun, 12, chap. 4), dans la description de chacun d'eux se trouve indiquée une « manta con que se ceñia », c'est-à-dire d'une étoffe entourant les hanches. En même temps, on mentionne aussi que le nœud de ce drap était maintenu en arrière par un bouton « una medalla de mosaïco atada al cuerpo sobre los lomos » ; ce bouton que l'on voit généralement aussi en arrière, au niveau du sacrum, est mieux travaillé, en forme de tête d'oiseau et presque régulièrement pourvu d'une houppe de plumes pendant en arrière. Voy. fig. 39, la fig. d'Uitzilopochtli du *Codex Vaticanus* A. 71. Nous pourrons admettre que ce drap ceignant les hanches appartenait tout particulièrement à l'uniforme et à la parure des dieux.

Motexouauan inicxic « il est rayé de bleu sur la jambe ». — Dans la description de la naissance de Uitzilopochtli (Sahagun, 3, chap. 1, § 1) cet auteur dit exactement que les deux cuisses sont rayées de bleu ainsi que les deux épaules (bras); Uitzilopochtli partage cet attribut avec Atlaua comme nous le verrons plus loin.

Tzitzilli oyoalli, inicxic catqui. — Le mot tzitzilli est aussi connu d'après d'autres dérivés. Il est particulièrement employé pour désigner le son qu'émettent les objets métalliques qu'on agite. Au figuré, on emploie tzitzilca pour « trembler le froid ». — Oyoalli manque dans les dictionnaires. Mais dans notre texte, plus loin (à Tezcatlipoca), l'explication coyolli, c.-à-d. grelot, est ajoutée en marge. Dans le texte aztèque original de Sahagun, 3, 1, § 1, on dit : les Centzonuitznaua attachent les grelots à leurs mollets : ynincoyolli mitouaya oyoualli « les grelots, appelés oyoualli ».

Teueuelli. — Le mot est indiqué dans Sahagun 3, chap. 1, § 1, comme le nom du bouclier de Uitzilopochtli. Il pourrait dériver du verbe uelva, détruire. On ne peut pas déduire grand'chose des points que l'on voit dans le dessin de notre texte sur le bouclier du dieu. Dans les figures de la bibliothèque Laurentiana on a dessiné sur la surface du bouclier les cinq volants de plumes que montre le codex Mendoza sur le bouclier du roi Mexicain. On peut voir encore la même chose sur le bouclier que porte Uitzilopochtli du Codex Vaticanus A. 71 et Telleriano Remensis, 1. 9. Dans notre chapitre nous trouvons encore les volants sur les boucliers de Tezcatlipoca, d'Otontecuhtli ou d'Atlaua. Dans le texte, cette particularité est désignée pour tous les trois par le iuiteteyo « pourvus de balles de plumes ».

Tlaoaçomalli inipan temi chimalli. — Le verbe temi est employé pour désigner les objets qui se trouvent en tas ou ramassés en tas, des blés, des fruits, jeunes volailles, jeunes chiens, etc. ; ici le mot se rattache à un faisceau d'objets qui est tenu avec le bouclier. Et pareillement, au nº 8, à Otontecuhtli, où un faisceau de lances est tenu avec le bouclier. Tlauaçomalli dérive du verbe uaçoma qui signifie écorcer, peler. Tlauçomalli est donc ce qui est dépouillé de sa peau ou ce qui se dépouille.

Dans le dessin de notre texte, le dieu tient dans la main gauche, avec le bouclier, autre chose qu'un faisceau de lances. Par contre, dans le codex Tellerio Remensis, 1. 9, dont la figure correspond à celle du codex Vaticanus A. 71, ce sont les flèches garnies de plumes à la pointe, au milieu et à l'extrémité du bois pour lesquelles on donne dans Sahagun, 2, chap. 24, le nom de teomitl (comparez fig. 68) — C'est une arme qui ne pouvait servir que pour ceux qui étaient désignés au « sacrificio gladiatorio », à la mort par sacrifice. Il ressort nettement d'un endroit du texte original aztèque que ce sont ces flèches qui sont désignées par le mot tlauaçomalli ; et à ce mot devait convenir la signification de « flèche avec pointe enlevée ». On y décrit la fête Xocotluetzi dans laquelle l'image de Xocotl, c.-à-d. Otontecuhtli, comme je le prouverai plus loin, est descendue

de la pointe ou mât. Cela veut dire que celui qui parvient à atteindre l'image de Xocotl prend toute la masse qui y est collée, son bouclier (ynichimal), sa flèche sans pointe (ynimiuh tlauaçomalli) et son yan yyatlaut. Ici tlauaçomàlli est donc employé simplement comme attribut pour mitl, « flèche ».

Coatopilli. — Le bâton-serpent, caducée (?), est attribué dans notre texte, en dehors de Uitzilopochtli, à Coatlicue, la Yztac ciuatl (la mère d'Uitzilopochtli) ; mais nous trouvons dans les écritures figuratives, en d'autres représentations, un bâton contourné en forme de serpent, très souvent dans la main de Tlaloc. Et lorsque le roi défunt est finalement habillé comme Quetzalcoatl, on lui met dans la main, ainsi que le rapporte Tezozomoc (chap. 60), « una vara como bordon, que llaman coatopilli ». Le serpent est le symbole de l'éclair et des nuages orageux, et ce sont des objets qui ont des rapports avec le démon des nuages (Uitzilopochtli) comme avec le dieu de la montagne (Tlaloc) et le dieu (Quetzalcoatl) qui règne dans l'empire de l'air.

2. — PAYNAL.

Fig. 2. *Paynal*. — Le fond du visage est apparemment le même que pour Uitzilopochtli, c'est-à-dire des raies transversales bleues et brun jaunâtres, mais il a autour de l'œil le demi-masque (mixcitlalhuiticac) noir entouré de cercles blancs. Le toupet de cheveux est bleu, ainsi que toute la partie supérieure de l'ornement de tête qui forme apparemment une crête, ainsi encore que les boutons des pointes de la production digitiforme qui fait saillie au-dessus du front. Le vêtement en filet dont il est enveloppé est bleu (xiuhtlalpilli), le bouclier, les bandes transversales et les touffes supérieures de son étendard, ainsi que les plaques qui pendent de la cloison nasale sur la bouche sont bleus. Le nœud et toute la partie inférieure de la bande qui appartient à la courroie avec laquelle l'ornement de tête est attaché à la tête sont jaunes. L'objet digitiforme placé sur le front est jaune, ainsi que le bâton qui perce la cloison nasale, le piquet d'oreille, la partie moyenne de la plaque semi-lunaire de la poitrine, ce qui pend du bouclier, enfin la limite inférieure de l'objet en collerette qui entoure tout le cou. La partie principale basale de l'ornement de tête est rose, ainsi que la languette sur les tempes,



l'oreille repoussée en bas et d'une façon erronée, la partie du corps qui est visible entre le bras et le bouclier. Le reste du corps (bras, pieds, fesses) est brun. Il en est de même du bâton d'éventail et du nœud — par erreur rouge —avec lequel l'ornement semi-lunaire (anauatl, eltezcatl) est attaché sur la poitrine. Enfin un ruban moyen qui entoure l'ornement de tête est rouge, ainsi que la courroie qui attache l'ornement de plumes à la tête et les courroies qui ressortent au-dessous de l'ornement semi-lunaire de la poitrine ainsi que le bord de son vêtement en filet (tenchilnauayo) et la moitié supérieure de son couteau de pierre qui forme la pointe du drapeau.

2. *Paynal inechichiuh*, ornement de Paynal (fig. 2).

Ytozpolol icpac mani, il a mis son chapeau fait de plumes jaunes assemblées.

Mixquauhcalichiuhticac inipan ixayac, il a sur le visage un dessin en forme de barres ou de grillage qui est son masque.

Mixçitlalhviticac, *moteneva tlayoalli*, il a le dessin facial pourvu d'étoiles, appelé ténèbres.

Yxuihya camiuh, *yyacac*, *icac*, il porte dans le nez la flèche nasale de turquoises.

Yezpitzal contlalitica, il a attaché à la tête le souffle rouge.

(En marge : *Yuitzitzil naual*), son vêtement de colibri.

Yteucuitla anaoauh yelpan mani, le disque pectoral d'or repose sur sa poitrine.

(En marge : *yeltezcatl*), son miroir de poitrine.

Yxiut chimal, *xiuhtica tlatzaqualli chimalli imac mani*, le bouclier bleu qui, recouvert d'une mosaïque de turquoises, pend à son bras.

Xiuhtlalpilli, *yniquimiliuhticac*, il a jeté autour du corps le drap bleu en réseau.

Mamallitli, *teocuitla panitl*, *ynimac icac*, il tient dans la main la bannière d'or, la devise attachée à l'épaule.

(Du livre I, chap. 2.)

Auh ynic mochichiuaya, il est orné de la façon suivante:

Teoquemetiviya, il porte le précieux teoquemitl.

Quetzalapancayotl yn contlalitiviya, il a mis le quetzalapanecayotl.

Yxuacalichivale, il a sur la figure un dessin en grillage ou en bâtons.

Yxcitlalichivale, il a le dessin d'une étoile sur le visage.

Mizçitlalichichiuh, son visage est orné d'étoiles.

Xiuhyaca miva, il porte la flèche nasale de turquoises.

Vitzitzilnavale, il a le vêtement de colibri.
Eltezcava, il porte le miroir de poitrine.
Xiuhchimale, il porte le bouclier bleu (turquoise).

Paynal signifie « le rapide ». — D'après Sahagun il n'est autre que le représentant de Uitzilopochtli, son messager annonçant la guerre et la mort. Il porte comme Uitzilopochtli le ez-pitzalli ou uitzitzil-naualli, le vêtement de colibri, et il est à proprement parler le colibri avec la voix duquel Uitzilopochtli parle aux siens. Dans le chapitre ethnographique (livre 10, chap. 29) Sahagun mentionne les dieux des Otomi. Il y nomme Otontecutli, l'ancêtre des Otomis ; en outre, comme étant plus vénéré encore, Yocippa, pour lequel on célèbre la fête totopaina, yocippa totoca, c.-à-d. appeler comme un oiseau, courir comme Yocippa. — Voir plus loin à Xiuhtecutli (n° 11) Xiuhcoanaualli, comment naualli est pris dans le sens de vêtement.

Mixquauhcalichiuhticac. — Ichiua se dit de la peinture du visage et du corps « afeitarse ô embixarse al modo antiguo ». (Molina). Quauhcalli est la cage, la prison. Ainsi a été imaginée une peinture en bâtons ou en raies. Dans le premier livre on désigne la même peinture par l'expression ix-uacal-ichiual-e : il a une peinture du visage à la façon d'un uacalli, c.-à-d. à la manière du châssis composé de bâtons, c.-à-d. ũne sorte de cage dans laquelle les Indiens portent encore aujourd'hui leurs marchandises, œufs, poules, légumes, pots, etc., au marché. La même peinture du visage est encore attribuée dans notre texte aux Chachalmeca et Atlaua. Mais chez ce dernier elle s'appelle mixtetlilcomolo : « il s'est fait sur le visage des raies avec de la couleur noire. »

Mixcitlalhuiticac, *moteneva tlayoalli*. — Ces mots désignent le masque noir bordé d'étoiles, qui forme le signe caractéristique chez Paynal. Atlaua est le dieu de la guerre des Huexotzinca et des Tlaxcalteca, on le voit sur Camaxtli et à l'occasion sur Uitzilopochtli. Comme nous l'indiquons expressément à sa place, c'est un symbole des ténèbres, de la nuit ou du ciel couvert de nuages.

Xiuhyacamitl. — C'est une sorte de cheville nasale de la même espèce que celle qui appartenait à la parure du roi, le plus grand chef de guerre des Mexicains et que Tezozomoc désigne sous le nom de Yacaxiuitl et de Teo-Xiuh-Yacapitzalli « una piedra muy subtil delgada y pequeñita de la nariz ».

Contlaliticac. — Le verbe tlalia signifie : déposer quelque chose, et la particule indique une direction déterminée. Dans notre texte, ontlalia se dit d'objets qui sont attachés à la tête ou sur la tête (inipac contlaliticac).

Anauatl. — Ainsi qu'il résulte de la figure, ce mot représente un

disque apparemment taillé dans une coquille, disque blanc semi-lunaire, porté sur la poitrine comme en porte un le dieu Uitzilopochtli d'après le *Codex Telleriano Remensis*, 1. 9. La détermination anauatl indique que c'était un objet de parure introduit des provinces côtières. En marge et dans la partie en question du premier livre, cet ornement est désigné comme un miroir de poitrine. El-tezcatl, c.-à-d. miroir porté sur la poitrine.

Yxiuhchimal, *xiuhtica*, *tlatzaqualli*, *chimalli*, le bouclier de turquoises, le bouclier en mosaïque de turquoises. Ainsi que le laisse reconnaître nettement le dessin, on a imaginé un travail de mosaïque semblable à ceux que nous avons encore l'occasion d'admirer sur quelques échantillons splendides des musées, masques et autres objets. D'après Sahagun, livre 9, ces boucliers ou plaques ont été importés de Coatzacualco, c.-à-d. de Tabasco.

Xiuhtlalpilli. — Voyez plus bas *Uitzilopochtli.*

Mamallitli est le même qui désigne Tlamamalli, la devise attachée à l'épaule, portée sur le dos.

Teoquemitl. — Ce nom désigne dans l'original aztèque de Sahagun, 2, chap. 24, un vêtement fait de plumes précieuses, qui est porté sur la camisole (xicolli) et sur l'ayate (tzitzicaz-tilmatli) tiré par-dessus ; ce ne peut donc qu'avoir été une sorte de revêtement de l'épaule (tilmatli). Le bord de cette pièce de vêtement est indiqué dans le nom Chilnauayo, comme dans les manteaux de luxe que portent notre dieu et les divinités qui lui sont congénères. Mais il signifie que, pour le teoquemitl, le rouge était dans cette bordure formé de plumes précieuses de tlauhquechol.

Quetzalapanecayotl. — Paraît être l'expression employée pour l'ornement des plumes de la tête du dieu. Il doit avoir été une parure de plumes particulièrement précieuses, qui a été désignée sous ce nom. Xiuhchimalli et quetzalapanecayotl sont les pièces d'équipement de luxe préparées, comme la tradition le rapporte, par les Toltèques.

3. — TEZCATLIPOCA.

Fig. 3. *Tezcatlipoca.* — Le visage a des bandes transversales jaunes et noires. La bande qui se trouve au niveau de la bouche est indiquée en vert par erreur. La partie qui suspend le bouclier est jaune, les plumes de sa couronne sont jaunes, avec un bord antérieur brunâtre, la série supérieure des plumes qui forment l'appendice dorsal en massue (quetzalcomitl) sont jaunes avec une rayure rougeâtre. Le bouquet de plumes qui fait saillie de la couronne de plumes est vert, en dehors de fausses

raies du visage ; le gros bouquet de plumes qui fait saillie du quetzalcomitl est également vert. La languette qui se voit sur le front est rose. Les deux séries médianes du quetzalcomitl qui doivent apparemment représenter les plumes du héron à cuiller (tlauhquechol) sont rayées de rouge et de rose. Le bord du bouclier est bleu. Les bandes les plus inférieures du quetzalcomitl sont brunes. La main et l'avant-bras et une partie de la cuisse (motlitlilicipuztec) sont noirs. Les courroies et les nœuds de la couronne de plumes et du bouquet de plumes de quetzal qui en sort sont rouges. L'anneau du mollet et les courroies des sandales sont rouges. Enfin la pointe du couteau de pierre qui (placé chez lui à la place d'un bouquet de plumes) est enfoncé dans son bracelet (tecpatl ynimapanca ca) est rouge.



3. *Tezcatlipuca inechichiuh*, parure de tezcatlipoca (fig. 3).

Tecpatzontli, *inicpac*, *contlaliticac*, il porte sur la tête sa couronne de plumes garnie de couteaux de silex.

Yxtlan tlaanticac, il a diverses raies sur le visage.

Yzicoliuhqui inicacuch teucuitlatl, son bâton d'oreille en or est courbé en épine.

Quetzalcomitl, *iniquimamaticac*, il porte sur le dos la corbeille avec les plumes du quetzal.

Tecpatl ynimapanca ca, son bracelet est garni de couteaux de silex.

Motlitlilicxipuztec, sa jambe est peinte jusqu'à la moitié en couleur noire.

Tzitzilli, *oyoalli*, *inicxic caca* (en marge *coyoli*), des clochettes et des sonnettes sont à son pied.

Yhitzcac, il porte les sandales d'obsidienne (les sandales peintes avec des figures des serpents d'obsidienne).

Ychimal, *yviteteyo amapanyo*, *ymac mani*, son bouclier garni de balles de plumes et pourvu d'un petit drapeau de papier, pend à son bras.

Tlachialoni ynimac icac çentlapal, *coyunqui*, *icteitta*, il tient à la main l'appareil optique pourvu d'un trou pour regarder à travers.

(Dans le livre I on ne donne pour ce dieu aucune description du costume.)

Tezcatlipoca. — « Le miroir fumant », est le sombre frère de *Uitzilopo-*

chtli dont il se rapproche beaucoup par la nature. Voyez mes remarques sur ce dieu dans « Tonalamalt de la collection Aubin », *l. c.*, p. 6, 15 ff. Il partage avec Uitzilopochtli le caractère particulier des bandes jaunes peintes : « Uitzilopochtli's ypinechiual » : sa peinture d'enfant qui le fait paraître en enfant, et en jeune homme. Tezcatlipoca s'appelle aussi Telpochtli, le jeune. La fête principale de Tezcatlipoca est la fête Toxcatl, la cinquième fête de l'année. A cette fête on a aussi élevé dans le temple Uitznauac la statue d'Uitzilopochtli. La deuxième fête principale du dieu est la douzième fête de l'année, Teotleco, la fête à laquelle les dieux du feu se montrent de nouveau à leur peuple. Tezcatlipoca, comme le jeune dieu, est le premier qui paraît. Mais la même fête est désignée par Duran comme la fête de la naissance d'Uitzilopochtli.

Tecpatzontli. — L'addition de tzontli ou tzoncalli désigne d'une façon plus étroite les couronnes de plumes comme le tlauhquecholzontli ou le tlauhquecholtzoncalli, sur lesquels je reviendrai encore à propos du Xochipilli. La dénomination plus précise tecpa désigne ici que, sur Tezcatlipoca, la couronne de plumes contient, à la place des plumes ou, mélangées avec elles, des couteaux de silex.

Tezcatlipoca est même mentionné comme le tranchant, la pierre qui blesse. Il désigne aussi Itztli l'obsidienne et se trouve représenté par itztla, coliuhqui, la coiffure arquée, tournant en haut un tranchant aigu ou des dents pointues, coiffure que porte d'ailleurs la divinité de la pierre, le fils de Toci.

On reconnaît difficilement, dans le dessin de la couronne de plumes, de notre texte, les couteaux de silex, mais ils sont nettement dessinés par exemple dans les figures de Tezcatlipoca du Codex Vaticanus A. 68, et Telleriano Remensis, 1. 6.

Ixtlan tlaanticac, voir *Uitzilopochtli.*

Tzicoliuhqui in inacuch teucuitlatl. — Notre texte attribue à Tezcatlipoca l'ornement d'oreille qui forme le signe caractéristique du dieu Quetzalcoatl, voir plus loin à *Quetzalcoatl.* En fait on voit la même chose dessinée ici. Sahagun s'écarte sur ce point du dessin ordinaire des écritures figuratives ; car, chez ce dernier, Tezcatlipoca n'est nulle part représenté avec l'ornement d'oreille de Quetzalcoatl.

Quetzalcomitl. — L'ornement de plume qui, dans la figure de notre texte est dessiné verticalement dans le dos et dressé en hauteur paraît renversé en arrière dans les figures de Tezcatlipoca du Codex Vaticanus A (61-68) et Telleriano Remensis, 1. 6, ainsi que dans le Tonalamatl d'Aubin (6 et 10). Cela semble ressortir dans ce dernier cas d'un manque de perspective, car on songe à un insigne en forme de bannière, semblable

à celui que les petits chefs guerriers portent bouclé sur le dos dans les batailles, et même dans la danse. L'ornement même doit avoir représenté une sorte de hotte recouverte de plumes, ainsi que le fait reconnaître la dénomination de comitl.

De cette pièce sort, dans le dessin de notre texte, un bouquet de plumes de Quetzal. Dans les figures des passages mentionnés des écritures figuratives, on voit à côté des plumes de Quetzal, un petit drapeau qui porte à la pointe un couteau de silex. V. fig. 41. Il est remarquable que la figure d'Uitzilopochtli représentée dans la même série (Codex Vat. A. 71 et Tell. Rem., 1. 9), au lieu du Xiuhcoanaualli que cite et représente notre texte (v. plus haut), porte sur le dos un Quetzalcomitl semblable à celui de Tezcatlipoca. Il porte seulement à la pointe un faisceau de plumes sortant du petit drapeau, au lieu d'un couteau de pierre (v. fig. 37).

Tecpatl ynimapancaca. — Au tecpatzontli, à la couronne de plumes de Tezcatliponca correspond la composition du bracelet dans lequel est enfoncé un couteau de silex au lieu d'un bouquet de plumes de Quetzal (v. ci-dessus à Uitzilopochtli).

Motlitlilicxipuztec. — Le mot poztequi signifie « quebrarpalo, ó cosa semejante ». Poztequi est employé ici dans le sens de peint avec deux couleurs ou peint jusqu'à moitié. De même qu'on trouve employés les adjectifs poztecqui et tlapanqui, les deux signifient « brisés ». Dans le manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire se trouve un bouclier peint moitié vert et moitié rouge et désigné par les termes quetzal-puztecqui chimalli. Sur tlapanqui, voir plus loin à Totochtin, n° 5.

La figure montre aussi une jambe du dieu peinte jusqu'à moitié au-dessus du genou. Sur Tlacochcalco yaotl (au dessin n° 31) on trouve indiquée la même définition, qui suit les autres ynixayac motlatlaliliticac, lesquels expriment la peinture du visage avec des raies de couleur noire. Cette peinture de la jambe du dieu est aussi en corrélation avec la peinture du visage. Ou bien faut-il admettre que cette peinture exprime allégoriquement une particularité de notre dieu, qui ne pouvait être très bien figurée sur les statues, mais qui est partout nettement représentée dans les écritures figuratives proprement dites, le pied qui manque étant remplacé par le miroir fumant ? v. fig. 42. Codex Fejer v. Mayer 1, fig. 43. Codex Borgia 22, fig. 45. Codex Vatic. A. 68.

Itzcactli. — En propres termes sandales d'obsidienne est expliqué dans le texte original aztèque de Sahagun, 9, ch. 17, comme peint avec itzcoatl (tlaytzcoua ycuilolli, c'est-à-dire avec des figures de serpents garnis de pointes d'obsidienne, dont le 4e roi de Mexico Itzcoatl porte le nom).

Ychimal yviteteyo « le bouclier garni de balles de plumes », comme pour Uitzilopochtli et Atlaua. Dans Tezcatlipoca, seules les balles de

plumes sont disposées autrement et combinées avec des cordes tendues transversalement. D'ailleurs le bouclier de Tezcatlipoca est semblable à la figure donnée dans le texte dans la belle planche du Codex Borgia 22 (v. fig. 4) (les trois balles de plumes sont complétées dans le milieu, elles sont couvertes dans l'original par la figure du cozcaquauhtli).

Tlachialoni ou *tlachieloni* « avec lequel on voit, l'appareil optique », également itlachiaga « avec lequel il voit ». C'est l'instrument particulier que Sahagun met dans la main du dieu du feu, et qui, comme nous le verrons, est mentionné encore dans les dieux Omacatl et Tlacochcalco yaotl qui sont proches de Tezcatlipoca. Sahagun (1, 13) décrit le même instrument comme un disque d'or pourvu d'un trou au milieu et indique qu'il est appelé tlachieloni, c'est-à-dire « miradero ó mirador, porque con él ocultaba la cara y miraba por el ahujero de en médio de la chapa de oro ». Dans notre texte, l'instrument reçoit aussi les qualificatifs coyunqui, icteitta « pourvu d'un trou pour y voir quiconque ». Durán (ch. 82) décrit, parmi les objets dont était ornée l'idole de Tezcatlipoca, cet appareil qu'il appelle itlachiayan comme « una chapa redonda de oro muy relumbrante y bruñida como un espejo » et dit « que era dar à entender que en aquel espejo via todo lo que se hacia en el mundo ». Mais sa figure et plus encore celle du passage correspondant du codex Ramirez (p. 104 de l'édition de Vigil) font reconnaître que c'était un disque percé au milieu, tout à fait semblable à celui que décrit et figure Sahagun comme tlachieloni ou itlachiaya. Dans Durán et dans le codex Ramirez l'appareil est seulement pourvu d'un bouquet de plumes ou d'une couronne de plumes ; tandis que, dans le tlachieloni de Sahagun, on trouve sur le disque percé deux boules dont la supérieure plus petite porte encore une pointe.

4. — QUETZALCOATL

Fig. 4. *Quetzalcoatl*. — La face, le corps et les membres sont noirs. La casquette pointue (ocelocopilli) est brune et tachetée de noir (taches tigrées) avec un bord inférieur bleu et une touffe terminale à trois parties, d'où sort un bouquet de plumes de quetzal vertes. Les anneaux des mollets (ocelotzitzilli) sont encore peints en brun et en noir (taches tigrées). Le collet du cou est probablement semblable, bien qu'il soit resté blanc dans le dessin. La devise du dos (tlamamalli) consiste en une série de plumes jaunes avec une série terminale de plumes brunes longues, qui représentent la cueçalin et sont colorées en rouge cinabre. Le bouclier est

rouge avec un bord bleu et une garniture jaune. Le drap des hanches et les courroies des sandales sont rouges. Le long ornement arqué des oreilles est jaune.



4. *Quetzalcoatl inechichiuh.* — Parure de Quetzalcoatl (v. fig. 4).
Yiocelocupil inicpac contlaliticac, il a pris sa casquette pointue en peau de tigre.
Mixtlil macaticac, muchi yuinacayo, il a mis sur la figure une couleur noire de suie.
Meca ichiuhticac, motlatlacuetlanili, tout son corps est couvert de dessins contournés.
Tzicoliuhqui teucuitlatl ininacuch, son bâton d'oreille en or est recourbé en épine.
Yteucuitla acuech cozqui, il porte son collier doré de limaçons.
Cueçal vitonqui ynquimamaticac, il porte sur le dos l'aile rouge du Guacamayo.
Ytentlapal inic motzinilpiticac, il a enlacé autour des hanches le drap garni d'un bord rouge.
Ocelotzitzili ynicxic contlaliticac, il a attaché au pied une lanière de peau de tigre garnie de grelots.
Yiztac cac, il porte une sandale blanche.
Ynichimal, hecailacatz cuzcayo, son bouclier porte des bijoux tordus en spirale.
Y chicuacul, içentlapal ymac icac, il tient dans une main son bâton courbé d'un côté.

(Du livre I, chap. 5.)

Auch yvin ym mochichivaya, et il est paré de la façon suivante.
Ocelocopile, il porte la casquette pointue de peau de tigre.
Mixtlilpopotz, son image est enduite d'une épaisse couche de suie.
Hecanechivale, il a la peinture à dessins contournés.
Mizquinechivale, il a la peinture de Mezquite.
Tzicoliuchcanacoche, il porte le bâton recourbé de l'oreille.
Teocuitla acuechcozque, il porte le collier doré de limaçons.
Quetzalcoxollamamale, il porte sur le dos le quetzalcoxolite.

Ocelo tzitzile, il porte le ruban de peau de tigre avec les pelotes.
Ycpaomiçicuile, il porte des côtes de fil tordu comme un corset.
Hecacozcachimale, il porte le bouclier avec des bijoux tordus en spirale.
Hecavique, il porte la hache du vent.
No poçulcaque, est la sandale d'écume.
Quetzalcoatl, est le dieu du vent, le célèbre dieu de Cholula et le dieu des Toltèques. V. sur lui le Tonalamatl de la collection d'Aubin, *l. c.*, p. 545 ff.

Yiocelocupil. — Le mot copilli est donné par Clavigero comme étant le nom de la couronne des rois mexicains. Sur son autorité, le mot est généralement employé dans ce sens dans les écrits sur l'antiquité mexicaine. Mais c'est une erreur. Le diadème des rois mexicains, un diadème avec une feuille frontale triangulaire, composée apparemment d'une mosaïque de turquoise, a été désigné par le mot xiuhuitzolli ou aussi xiuhtzontli. Xiuhuitzolli est nommé par Molina « corona » et Tezozomoc l'emploie dans sa Chronique Mexicaine partout où il nomme les couronnes royales mexicaines. Je trouve xiuhtzontli dans le manuscrit de Sahagun de l'Académie de l'Histoire pour désigner les couronnes des rois mexicains. Le mot copilli (qui manque d'ailleurs dans Molina) est apparemment dérivé de compilli « le fils du pot, le petit pot »; et déjà cette étymologie prouve qu'elle était absolument inapplicable aux couronnes des rois mexicains. Copilli ne signifie autre chose qu'une casquette pointue. La casquette pointue est la coiffure caractéristique du dieu du vent. J'ai discuté ses diverses variations dans mon travail sur le Tonalamatl (recueil d'Aubin, *l. c.*, p. 549-550). J'y ai même fait une citation de Sahagun, où il est question de « la mitra de cuero de tigre » du dieu du Vent. Je mentionne encore ici que Tezozomoc, chap. 60, dit la même chose, mais avec des noms aztèques. Mais il emploie au lieu de copilli la forme plus primitive de compilli, « le pusieron una guirnalda que llaman ocelocompillin ».

Meca ichiuchticac, motlatlacuetlanili. — A ces termes correspondent dans le livre I les mots hecanechivale, mizquinechivale. Il semble que le corps était recouvert de dessins en tourbillons et de lignes arquées. Mais on ne le reconnaît guère sur les figures. Peut-être voit-on quelque chose de ce genre sur la figure du dieu dans le Codex Borgia, 59.

Tzicoliuhqui teucuitlatl ininacuch. — Sur la forme de la parure d'oreille du dieu du vent et sa présence chez les autres divinités, voir mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (*l. c.*, pp. 550,6 38-683).

Auechcuzqui. — Le terme cuechtli désigne les coquilles de certains limaçons de mer, et, à ce qu'il paraît, le genre conus ou des limaçons

coniques analogues. Les Uaxtèques les portaient, d'après Tezozomoc (Chronique mexicaine, ch. 29), à des bandes de cuir pendant de la ceinture pour effrayer les ennemis par le bruit de crécelle que leur agitation produisait. Les divinités terrestres portaient sur l'enagua encore un autre vêtement constitué par des bandes de cuir pourvues de limaçons cuechtli et qui servait dans le même but à provoquer par le mouvement un bruit de crécelle.

Cueçaluitonquitl ou cuetzaluitonquitl. — Le mot uitonquitl, pour lequel on trouve encore dans notre texte la forme uitoncatl, manque dans Molina.

Il paraît être congénère de la racine verbale tomi « s'ouvrir, se détacher, partir » ou uitomi, présent uiton, « craquer, partir, casser ».

Par la figure, on voit que le mot désigne une parure élargie en forme d'éventail et composée de plumes rouges de cueçal, c'est-à-dire des plumes de l'oiseau alo, le rouge guacamayo, l'oiseau du soleil.

Je me suis expliqué dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin sur la signification de cet oiseau en mythologie et sur le sens de l'aile de cet oiseau comme attribut chez Quetzalcoatl. Dans le livre I, la parure de plumes pour Quetzalcoalt est nommée quetzalcoxolitl au lieu de cueçaluitonquitl. Coxolitl est traduit par faisan dans Molina. Il ressort du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, que les éventails de plumes importés de l'Anauac que portaient les grands commerçants comme signe de leur rang étaient désignés sous le nom de coxol-ecaceuaztli. Dans notre texte, il veut dire cueçaluitonqui yn quimamaticac, c'est-à-dire, qu'il le porte sur le dos (comme les petits chefs guerriers portaient attachés sur le dos des bannières et des insignes).

La figure de notre texte correspond à cette interprétation. Il n'en est pas ainsi apparemment dans les écritures figuratives. Là, l'aile de guacamayo est attachée à la nuque, ou bien elle se dresse verticalement en arrière de la parure de la tête. V. la figure 49 qui est un dessin du dieu du vent, tiré d'un travail remarquable sur une sphère de jadeite de la collection de Uhde du Muséum royal d'ethnographie de Berlin. Mais cette représentation résulte apparemment d'un défaut de perspective. C'est d'un art maladroit de reproduire un ornement partant au niveau de la nuque avec cette raideur. Le dessin des écritures figuratives est certainement le plus authentique. Je crois aussi que notre texte suppose ce mode de fixation. Le verbe mama, qui est employé ici, et dont on indique la signification ordinaire : « llevar carga acuestas », peut très bien avoir été employé pour un ornement attaché à la nuque ou sur les épaules. Mais si ce dernier est celui dont le cueçaluitonquitl est porté par le dieu du vent, on ne pourra s'empêcher de penser à ce que Sahagun raconte des

Uaxtèques (10, 12, § 8) « ponianse en las espaldas unos plumages redondos à manera de grandes mazorcas, moscadores de hojas de palmas ò de plumas coloradas y largas, puestas à manera de rueda, y en las espaldas unos aventaderos tembien de plumas coloradas ». V. la fig. 50 que j'ai trouvée gravée sur la nuque et la partie supérieure du dos d'une poupée d'argile de Panuco.

Dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin j'ai déjà montré qu'une certaine analogie régionale semble exister entre Quetzalcoatl et les dieux du Pulque, et j'ai même montré que les dieux du Pulque ont leur patrie aux frontières des Uaxtèques. L'aile rouge de Guacamayo de Quetzalcoatl et la façon dont elle est portée ne paraissent être qu'un anneau dans la chaîne de ces relations.

Tentlapalli. — Le vêtement des hanches à bord rouge est attribué dans notre texte, en dehors de Quetzalcoatl, à Totoltecatl, Macuiltochtli et Macuilxochitl-xochipilli. Le deux premiers sont des dieux de Pulque, le dernier un dieu de la danse et du jeu qui, ainsi que je l'ai montré dans mon travail sur le Tonalamatl, a des relations étroites avec les dieux du Pulque. Même dans ce détail secondaire du costume, les relations que je viens d'avoir l'occasion de montrer se manifestent clairement. Sahagun (8, ch. 8) cite parmi les diverses espèces de manteaux de luxe un ocelo-tentlapalli, qu'il décrit de la façon suivante : « estaban en el medio pintadas como cuero de tigre, y teniau por flocadura de una parte y de otra unas fajas coloradas, con unos trozos de pluma blanca ácia la orilla. »

Ocelo-tzitzilli. — La peau de tigre participe d'une façon dominante aux pièces de costumes et d'équipement du dieu du vent. V. mon travail sur le Tonamatl, recueil d'Aubin (*l. c.*, p. 555).

Ynichimal ecaila catzcuzcayo. — Les bijoux tordus en spirale qui se montrent ici comme emblème sur le bouclier de Quetzalcoatl sont en général portés par le dieu comme parure de la poitrine. C'est l'attribut dominant et caractéristique du dieu, une expression immédiate de sa nature comme dieu du vent, du tourbillonnant, de celui qui domine dans le vaste empire de l'air. J'ai reproduit dans les fig. 46, 48 (*Codex Vat.*, pl. 21, *Cod. Borgia* 59, *Cod. Borgia* 42) quelques figures caractéristiques de cette pièce de parure. La dernière est surtout intéressante parce que la coquille de limaçon est parfaitement reconnaissable. Ce n'est pas le polissage transversal d'un limaçon ailé (Flügelschnecke) qui forme habituellement le eca-ilacatz-cozcatl, mais un polissage longitudinal de la coquille. J'ai encore vu l'eca-ilacatz-cozcatl figuré sur le bouclier du dieu du vent et aussi sur la frise du côté nord de la cour du grand palais de Mitla.

D'autres emblèmes du bouclier de Quetzalcoatl sont de simples lignes spirales. Il en est ainsi dans l'image du dieu dans la 2e partie, planche 6

de Durán et dans le *Codex Ramirez*, planche 26. En outre, sous la forme de croix de Saint-André, il est aussi figuré dans les figures 11 et 12 du manuscrit du recueil d'Aubin, qui est publié dans l'appendice de Durán. Enfin je rappelle encore la fig. 52 que j'ai trouvée dans la frise de Mitla.

Ychicuacul. — Ce mot désigne un instrument particulier falciforme que Sahagun et Durán mettent dans la main du dieu ; on le voit également dans la main du dieu du vent sur le manuscrit mentionné du recueil d'Aubin, mais on ne le rencontre nulle part dans les écritures figuratives du texte du calendrier. Le nom pouvait signifier « courbé d'un seul côté ». J'ai exprimé l'hypothèse dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin que cet objet tire son origine du drapeau que, sur la frise de Mitla, le dieu porte lié au bouclier, et qui représente un morceau de peau de tigre ou une queue de tigre attachée à la hampe. (V. fig. 51.) Mais on peut voir d'après la description du costume dans le livre I (que je ne connaissais pas alors) que l'instrument a une tout autre signification et une autre origine. Ce qui, dans notre chapitre, est désigné sous le terme chicoacolli, s'appelle là eca-victli « la hache du dieu du vent », ce qu'on appelle coa, le morceau de bois élargi d'un côté et arqué en angle, avec lequel on travaillait la terre. En fait je trouve dans Sahagun (Manuscrit de la Bibliothèque du palais), dans le chapitre de la météorologie, le vent représenté par une figure que j'ai reproduite planche III, dans la fig. *aa* : le dieu du vent, enveloppé de poussière ayant un coa bleu dans la main. Le vent retourne la terre comme le paysan la défonce avec la pioche.

Yiztac cac. — Dans le livre I on attribue au dieu du vent le poçolcactli, la sandale d'écume de Tlaloc. (Voy. n° 6.)

Ycpa omicicuile. — On décrit sous ce terme, dans le livre I, une particularité du costume du dieu, qui est nettement marquée dans la figure, mais qui n'est pas mentionnée dans la description du costume de notre chapitre, c'est la veste blanche qui recouvre les côtes et qui est dessinée avec de petits nœuds pendants. Le mot cicuilli désigne une sorte de veston, et omicicuilli, le corset osseux, est une dénomination générale désignant les côtes. Si l'on attribue au dieu du vent des côtes en fil de lin tordu qui sont ainsi traduites dans la figure, c'est qu'on veut montrer par là sa nature légère, aérienne.

5. — TOTOCHTIN (DIEUX DU PULQUÉ).

FIG. 5. *Totochtin.* — Le corps et les membres sont noirs, la figure est noire dans la moitié inférieure, rouge dans la moitié supérieure.

L'ornement de tête (aztatzontli) a un ruban médian rouge, des extrémités allongées de plumes brunes, que l'on a peut-être voulu faire vertes, à en juger par l'aztapatzactli que j'ai trouvé figuré dans le manuscrit de Sahagun de l'Acad. de l'Hist. Les anneaux de mollet sont comme chez Quetzalcoatl tachetés de brun et de noir (ocellotzitzilli). La devise du dos a une série inférieure bleue, une série supérieure rouge et de longs segments terminaux bruns, comme chez Quetzalcoatl. Le bouclier a un champ médian rouge limité de chaque côté par un champ noir. Le bord est bleu, la garniture jaune. Le drap des hanches et les courroies des sandales sont rouges.



5. *Totochtin ynechichiuh*, parure des dieux du Pulque (v. fig. 5).
Mixchictlapanticac, il est peint en deux couleurs sur le visage.
Yyaztatzon, il a une couronne de plumes de héron.
Yyacametz, il porte un croissant dans le nez.
Yyamanacuch, il a un bâton d'oreille en papier d'écorce.
Ycueçalvitoncau quimamaticac, il porte sur le dos son aile rouge de guacamayo.
Ytlachayaval cuzqui, il porte le collier de flocons.
Colotlalpilli ic motzinapanticac, il a ceint autour des hanches la pièce réticulée garnie de franges.
Tzitzili oyoali inicxic contlaliticac, il a attaché au pied des clochettes et des grelots.
Yyometoch cac, il porte la sandale des dieux du Pulqué.
Ometoch chimalli ymac mani, le bouclier des dieux du Pulqué est suspendu à son bras.
Ytztopolli ymac ycac, il tient la hache d'obsidienne dans la main.

(Du livre I, chap. 22).

Auh yninechichival tezcatzoncatl, et la parure de Tezcatzoncatl.
Astatzone, il porte une couronne de plumes de héron.
Yacametze, il porte un croissant dans le nez.
Amanacoch, il a un bâton d'oreilles en papier d'écorces.

Cueçalvitoncava, il porte l'aile ronde de Guacamayo.
Chayauac cozque, il porte le collier de flocons.
Colotlalpile, il porte la pièce du réseau garni de franges.
Ometoch chimale, il porte le bouclier des dieux du Pulqué.
Ytzopole, *tecpatopile*, il porte la hache d'obsidienne, le bâton de silex.
Noetzitzile, il porte des grelots.

Totochtin. — A l'occasion du jour Ometochtli « deux lapins » et de sa signification comme signe des dieux du Pulqué, Sahagun (4, chap. 5) fait remarquer « mas decian que el vino se llamaba centzon totochtin, que quiere decir cuatrociento conejos, porque tienen muchas y diversas maneras de boracheria », c'est-à-dire que le lapin était le symbole de l'ivresse. La raison de ce symbole est apparemment que le lapin passait aux yeux des Mexicains pour l'animal qui possède en superflu tout ce qui est nécessaire à son existence, symbole de la richesse, du gain sans fatigue, du superflu en toutes choses (v. Sahagun, 4, chap. 38). Mais dans l'édition de Bustamante, il y a par erreur, ce xuchitl, au lieu de ce tochtli. Dans un autre chapitre du manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque du Palais dans lequel les chants en l'honneur des différents dieux sont dessinés, et que Brinton a récemment publié sous le nom de *Rigveda americanus* (Library of American aboriginal Authors, n° 8. Philadelphia, 1890), le chant dédié aux dieux du Pulqué est désigné par le titre « Totochtin in cuic Tezcatzoncatl », c'est-à-dire le « chant du lapin, chant de Tezcatzoncatl ».

Tezcatzoncatl est indiqué par Sahagun dans le texte espagnol (livre I, ch. 22) comme le nom du plus important des dieux du Pulqué. Comme la plupart des noms que Sahagun indique pour d'autres dieux du Pulqué, congénères ou frères du premier nommé, le nom est patronymique et signifie celui qui vient de Tezcatzonco : ou encore « qui porte un miroir au faîte du palais ». C'est bien la signification propre du mot Tezcatzoncatl ; cela ressort du chant adressé aux dieux du Pulqué, dans lequel le dieu du Pulqué est appelé « Tezcatzoncatl tecpan teutl », c'est-à-dire « le dieu qui habite dans le palais orné de miroirs au plafond ». Les dieux du Pulqué sont congénères du dieu du jeu et des chants.

Voilà pourquoi l'ometochtzin est aussi le plus élevé des ome-tochtli ou des prêtres du Pulqué, le maître de chapelle : « era como maestro de todos los cantores que tenian cargo de cantar en los cues. » (Sahagun, livre 2).

Dans le manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque Laurentiana à Florence, le chapitre déjà nommé qui contient les chants aux dieux est accompagné de cinq figures qui représentent quatre divinités diverses, chantantes, dansantes ou faisant de la musique. Ici le chant est exprimé dans

les autres figures par une petite langue (fig. 53) qui se distingue à peine du symbole connu employé comme signe de la parole. Mais dans Totochtin, le chant représenté par trois lapins chantant est exprimé par la fig. 54, c'est-à-dire par le signe de la parole, mais avec une fleur ayant un style à l'extrémité.

Mixchictlapanticac. — Molina traduit le verbe chictlapana par « ametalar algo de diversas colores », c'est-à-dire rayé d'une façon variée. Le verbe se compose de deux éléments qui, au fond, ont la même signification. L'élément chic dérive de chico « d'un côté, à moitié » et tlapana signifie porter en hauteur, briser, briser en deux parties ; tlapanqui metzli est « la demi-lune ». Le visage de notre dieu est peint à moitié rouge dans notre texte et à moitié noir. Le Tezcatzoncatl du manuscrit de Sahagun de la bibliothèque Laurentienne, ainsi que le Pantecatl (le dieu du Pulqué) qui désigne la onzième semaine dans le Tonalamatl du codex Telleriano Remensis et Vaticanus montrent la même disposition coloriée. Cependant on désigne aussi d'autres combinaisons de couleurs par le mot chictlapanqui.

Dans Sahagun, 8, chap. 8, on nomme chictlapanqui — cuextecatl, un équipement, qui était moitié vert, moitié jaune. J'ai vu à Totitlan del Camino, dans l'État d'Oaxaca, une statue d'argile dont la moitié supérieure du visage était peinte en jaune d'un côté et de bandes parallèles de différentes couleurs de l'autre côté ; cette statue est celle du dieu de la danse Mamilxochitl qui, comme je l'ai déjà indiqué, est en rapport étroit avec les dieux du Pulqué.

Yaztatzon. — La couronne de plumes de héron (aztatzontli) est le signe des dieux de la montagne et de la pluie. Dans notre texte elle est attribuée à Tlaloc, aux dieux des montagnes Yuanhqueme et Tomiauhtecutli, au dieu poisson Opochtli qui est désigné expressément par Sahagun (1, chap. 17) comme l'un des Tlaloque « le contaban con los dioses que se llamaban Tlaloques » enfin aux dieux du Pulqué, Totochtin et plus bas (nº 27) au Totoltecatl. Les derniers, les dieux du Pulqué témoignent par cet attribut de leur proche parenté avec les dieux de la montagne et les dieux de la pluie. La fête principale des dieux du Pulqué tombe dans le mois de Tepeilhuitl, le mois dans lequel on fête les dieux de la montagne et qui tire son nom de cette circonstance.

Yyacametz. — La parure nasale semi-lunaire est le signe caractéristique des dieux du Pulqué, ainsi qu'on l'explique même mieux plus bas. Je me suis déjà expliqué dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin sur la signification provinciale de cet ornement et j'ai montré qu'il indique des districts placés à la limite des Uaxtèques. Je pourrais encore mentionner que parmi les équipements faits de plumes et portés par les

guerriers pendant la danse, celui qui est décrit par Sahagun sous le nom de cuextecatl, l'uaxtèque, présente comme élément particulier un ornement nasal semi-lunaire « llevaba una media luna de oro colgada en las narices ». Il en est de même des différents équipements dits quaxolotl.

Yyamanacuch. — Le bâton d'oreille en papier d'écorce est attribué dans notre texte, en dehors des dieux du Pulqué, à Amimitl, le dieu des Chinampaneca, à la population de Cuitlanac, habitant sur des jardins flottant sur le lac.

Ycueçalvitoncauh. — Voir Quetzalcoatl (n° 4).

Ytlachayaval cuzqui. — Le mot tlachayaualli (comme l'adjectif chayauac) dérive du verbe chayaua « esparcis por el suelo trigo ó cosa semejante » (Molina).

Tlachayaualli, dérive du mot tlachayotl qui est indiqué par Sahagun (2 chap. 37) pour désigner les fines plumes duveteuses du perroquet « plumas de papagallo las muy blandas que parecen algodon ».

Il semble ressortir de la figure que le collier de Totochtin est formé de pelotes lâches de fines plumes. Le collier que porte le Tezcatzoncatl du manuscrit de Sahagun de la bibliothèque Laurentiana a la forme de la figure 55.

Les écailles arrangées en séries sont colorées en vert, et le tout paraît plutôt comme une couronne de feuilles. Mais il est bien possible que celle-ci représente une chaîne de pelotes de plumes vertes de perroquet. Le Pantecatl du *Codex Borgia* 26 (patron du douzième signe du jour) porte sur la poitrine l'ornement de la fig. 56, et celui du codex Telleriano Remensis II, 16 (patron de la onzième semaine) l'ornement de la fig. 57. Tous deux montrent les pelotes de plumes. Le premier est de coloration variée, bleu et rouge. Le dernier dans sa partie principale est coloré en vert avec des taches jaunes. Sous le nom chayauac cozquitl collier de duvet, je trouve d'ailleurs aussi représentée dans la fig. 40 du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire un collier qui est ainsi nommé à cause de l'appendice lâche « unos pinjantes de perlas » qui entoure la pierre enchâssée d'or et brillamment taillée.

Colotlalpilli. — La pièce en réseau garnie de franges (colotli). Le colotlapil-tilmatli et le colotlalpil-maxtlatl appartenaient, d'après le manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, aux signes distinctifs des négociants et étaient des marchandises importées.

Motzinapanticac. — Au lieu du motzinilpiticac ordinaire, on emploie une forme qui se trouve dans la racine du verbe apana, qui a la même signification que le verbe ilpia.

Yyometochcac, ometochchimalli. — Les sandales ne montrent rien de particulier dans la figure. Mais le bouclier est peint sur la surface des cou-

leurs variées des dieux du Pulqué (rouge et noir) et a dans le milieu un dessin semi-circulaire, le yacametztli, que portent les dieux du Pulqué comme ornement nasal. Dans le dessin beaucoup plus superficiel du manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque Laurentienne, le bouclier du dieu du Pulqué Tezcatzoncatl a l'aspect de la figure 58. La partie médiane est aussi peinte ici en rouge. Les parties latérales seraient noires. Mais la couleur n'a pas été posée par oubli. Les deux taches jaunes sont probablement produites par les demi-lunes.

Le Pantecatl du codex Borgia a un bouclier d'un autre aspect (v. fig. 59), mais le Dios del Vino qui est figuré sur la feuille du titre des Decadas de Herrera porte également un bouclier à deux couleurs avec une demi-lune dans le milieu. La demi-lune dorée comme hiéroglyphe pour ome tochtli, « deux lapins », le signe des dieux du Pulqué, nous apparaît dans d'autres endroits. Dans le huitième chapitre du huitième livre de son ouvrage d'histoire, le P. Sahagun décrit parmi les manteaux de luxe ceux qui étaient portés par les rois et les princes. Il parle même d'un camisa ometoch-tecomayo-tilmatli comme étant leur insigne caractéristique et dit ce qui suit : « estaban sembradas de unas xicaras muy ricas y muy hermosas que tenian tres pies y dos alas, como de mariposa. El bajo era redondo, colorado y negro, las alas verdes bordadas de amarillo, con tres esferulas de la misma color en cada una. El cuello de esta xichara era echo con una marquesota de camisa con cuatsa caña que salian arriba, labradas de pluma azul y colorada, y estaban cembradas estas xicharas en un campo blanco ».

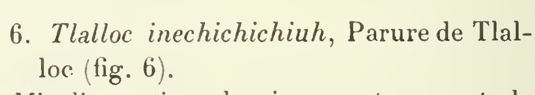
A côté de ces manteaux pourvus du dessin d'une écaille à la surface, représentant un cou, deux pieds et deux ailes latérales comme les ailes des papillons, nous voyons aussi des manteaux qui sont figurés dans le *Codex Mendoza* (48, 20 et 22, 54, 18, 20), tribut des états de Mixtèque baja et des petites villes du district de Papantla, de Tochtepec et Tochpan, c'est-à-dire des villes où l'on a des lapins à la maison, où les lapins des dieux du Pulqué furent vénérés. Ceux-ci présentent sur la voussure de l'écaille la demi-lune des dieux du Pulqué sur un champ sombre (v. fig. 60). Le chef qui porte le titre tiçocyauacatl, c'est-à-dire dont le titre renferme le mot de Pulqué (octli) ou Pulqué blanc (tiçoctli) porte un manteau du même dessin dans le Codex Mendoza 66. 13, et se trouve rendu hiéroglyphiquement par le vase de Pulqué (fig. 62). Enfin ce vase même que nous rencontrons dans l'hiéroglyphe de ce titre comme dans les hiéroglyphes des différents noms de ville qui renferment l'élément octli, pulque (v. par exemple, fig. 61, hiéroglyphe d'Octlan *Codex Mendoza* 46. 8), montre sur sa surface le dessin du croissant que portent les dieux du Pulqué dans le nez.

Je crois ainsi avoir eu complètement raison en désignant cet attribut comme le symbole le plus caractéristique et le plus remarquable des dieux du Pulqué.

Itztopolli la hache de pierre est la défense caractéristique des dieux du Pulqué. Dans notre texte, il est attribué aux trois dieux du Pulqué qui sont cités ici (Totochtin, Totoltecatl, Macuiltochtli). Le Tezcatzoncatl du manuscrit de Sahagun, le Pantecatl qui préside à la onzième semaine dans le Tonalamatl du *Codex Tell. Remensis et Vaticanus* A., la portent également ainsi que le Dios del Vino des Decadas d'Herrera.

6. — TLALOC.

Fig. 6. *Tlaloc.* — Face, corps et membres noirs, les rosettes (nœuds) des bandes sur la couronne de plumes blanches sont rouges, la plume qui ressort au-dessus est verte, enchâssée à la base par deux corps courts peints en jaune (épis de maïs ?). Le champ du bouclier est encore vert, et il s'en détache une rose d'eau blanche.



6. *Tlalloc inechichichiuh*, Parure de Tlalloc (fig. 6).

Mixtlimacaticac, le visage est couvert de noir.

Moçaticac tliltica ininacayo, son corps est frotté d'une couleur noire.

Mixchiaviticac, au visage il s'est fait une paire de taches (avec de l'huile).

Yyavachxicol, il porte la camisole de gouttes de rosée.

Yyaztatzon icpac contlaliticac, la couronne de plumes de héron est sur sa tête.

Temimiliuhqui ymotzinilpiticac. Itilma, il a mis autour des hanches le drap garni d'un bourrelet marginal. Il porte son vêtement d'épaule.

Ypuçulcac, il porte des sandales d'écume.

Atlacue çonanchimalli imac mani, le bouclier garni du dessin de la rose d'eau pend à son bras.

Auh yyoztopil inima icac icentlapal, et il tient dans la main le bâton de jonc blanc.

(Du livre I, chap. 4.)

Auh yvin ymmochichivaya, et il est paré de la façon suivante :
Tlaixtlilpopotzalli, il a sur la face une épaisse couche de suie.
Tlaixolvilli, au visage un badigeonnage de caoutchouc.
Motliloçac, il est enduit de noir.
Yxmochivauè, *yxmichivauhyo*, le visage a des taches (faites avec de l'huile).
Avachxicols, *ayauhxicolc*, il porte la camisole de rosée, de nuages.
Aztatzone, il porte une couronne de plumes de héron.
Chalchiuhcozque, il porte un collier d'émeraudes.
Poçolcaque, il porte les sandales d'écume.
No tzitzile, et encore des grelots.
Aztapilpane, il porte la bannière blanche de joncs.
Tlaloc « Vin de la terre », Dieu des montagnes et de la pluie. V. Tonalamatl du recueil d'Aubin, *l. c.*, p. 584.

Mixtlilmacaticac. — Nous avons déjà rencontré chez Quetzalcoatl le visage rayé de noir. Dans notre texte la même propriété est attribuée à Nappateceuhtli, le dieu des tisseurs de nattes, ainsi qu'à une espèce de dieu de la pluie et de l'eau, semblable à Tlaloc et aussi à Ixtlilton au nom duquel cette peinture est faite. On sait que les prêtres se peignaient aussi le visage avec du noir de fumée.

Mixchiauiticac. — Chia ou Chian est la grâine de la sauge (P. de la Llave) dont on retirait de l'huile et qu'on faisait cuire pour une soupe (Chiampinolli) après mouture. D'après les hiéroglyphes des noms de villes et dans les écritures figuratives, l'élément Chia est en général exprimé par une masse ponctuée ou rayée de jaune ou de blanc. De ce mot est encore dérivé le verbe chiaua pour lequel Molina indique « manchar algo », faire une tache sur quelque chose. Le verbe chiauia qui se trouve dans la phrase citée ici : mixchiauiticac doit avoir la même signification. La figure montre sur la joue du dieu une tache ronde qui se détache en couleur blanche sur le reste de la peinture noire du visage. La tache n'est pas nettement ponctuée. Il est ainsi de la figure de Tlaloc tlamacazqui du manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque Laurentienne et dans les figures de Tlaloc qui désignent les fêtes de l'année 1, 6 et 16 dans le calendrier des fêtes du recueil d'Aubin. Le pointillé correspond à la la manière dont on exprime l'élément chia dans les écritures figuratives. Les dieux Opochtli, Tomiauhtecutli, Nappatecuhtli partagent ce caractère avec Tlaloc dans notre texte ; tous trois sont des divinités congé-

nères du dieu de la pluie. Et lorsqu'on offrait à Tepeihuitl de petites images de Ehecatotontin, les dieux de la montagne (ils avaient deux têtes, une tête humaine et une tête de serpent), on collait de chaque côté une feuille ronde de pâte jaune, sur la joue qu'on avait noircie avec du caoutchouc « untaban la cara de persona con ulli derretido, y hacian unas tortillas pequenuelas de masa de bledos amarillos, y ponianlas en las mejillas de la cara de persona ».

Auachxicolli, ayauhxicolli. — Ainsi qu'il résulte de la description de l'ornement que le grand-prêtre de Tlaloc portait à la fête de Etzalqualitzli (Sahagun, 2, ch. 25), ce vêtement était formé de deux pièces : du xicolli jaune ou vert (une chemise ou une camisole sans manche qui arrivait jusqu'aux genoux) et d'un vêtement de dessus en tissu réticulé (ayatl) auquel on attachait des plumes croisées de perroquet. C'est à ce dernier vêtement que revient ce nom d'ayauhquemitl ou auachquemitl. Ce vêtement est très joli sur la figure de Tlaloc, qui est reproduite à la fin du calendrier des fêtes du recueil d'Aubin déjà mentionné.

Yaztatzon. — J'ai déjà dit que l'aztatzontli, la couronne de plumes de héron, est l'attribut caractéristique des dieux de la montagne et de la pluie ainsi que des dieux du Pulqué, leurs congénères. La raison en est probablement que le héron est un animal aquatique. Peut-être aussi regardait-on le blanc comme la couleur de la chevelure des dieux de la montagne (v. Iztac Mixcouatl, la ville Iztac Tlalocan, et au dessous oztopil). Il ne paraît pas impossible que le célèbre Aztlan, la patrie primitive mythique des Aztèques, présente une analogie avec Tlalocan, le paradis de Tlaloc, qui est situé à l'Est sur une haute montagne, et Tamoachan, le paradis de l'ouest, où réside le dieu de l'abondance et de la prospérité, Tonacatecutli.

Temimiliuhqui ymotzinilpiticac. — *Mimiliuhqui* et *mimiltic* se disent d'objets cylindriques, de flèches, de racines pivotantes, de betteraves, etc.; temiliuhqui doit être la ten-mimi-liuhqui, c'est-à-dire pourvu d'un bourrelet marginal ou d'un bord formant baguette.

Poçolcatli. — L'élément poçol dérive du verbe poçoni « écumer, déborder en bouillant ». Dans le texte original aztèque de Sahagun, 9 ch. 17, ces sandales sont décrites par les termes : « can iztac potonqui ynic tlatlalpilli », c'est-à-dire des bouquets de plumes blanches sont attachés tout autour de ces sandales. Évidemment on voulait exprimer ainsi l'écume de l'eau. Nous trouvons les mêmes sandales attribuées dans le livre I à la déesse des eaux Chalchiuhtlicue et à la déesse du sel et de l'eau salée Uixtociuatl, en outre au dieu du vent Quetzalcoatl qui a d'étroits rapports avec Tlaloc. Dans le livre I, ch. 17, Cinteotl, le tailleur de pierres de Xochimilco est d'après la description une espèce

de Tlaloc. Lorsqu'à minuit les cheveux du sommet de la tête étaient coupés devant Panque tzaliztli à ceux qui étaient destinés au sacrifice ; on les revêtait du teoxicolli, la camisole sacrée ; on les garnissait avec du papier peint (les papiers imprégnés de caoutchouc qui forment le costume des dieux de la pluie et de la montagne), et on leur mettait les sandales poçolcactli (Sahagun, 9, ch. 14).

Atlacueçonanchimalli. — Atlacueçonan est la nymphe, la rose de mer « una hoja ancha y redonda que se criaein la agua » (Sahagun, I, 11). Dans notre texte le bouclier paré de la rose de mer est attribué en dehors de Tlaloc, aux dieux Yyauhqueme, Tomiauhtecutli, Nappatecutli et aux déesses Chalchiuhtlicue et Uixtociuatl, divinités de la montagne, de la pluie et des eaux.

Yyoztopil. — Oztopilin est traduit dans Molina par « junco, largo, gordo y redondo. » C'est incontestablement le même mot que aztapillin cité par Sahagun (2, ch. 25) et expliqué par « juncias muy largas, y todo lo que està dentro del agua, es muy blanco », les roseaux avec lesquels on tisse les nattes rayées vertes et blanches que l'on étalait devant les idoles à la fête de Etzalqualitzli, la principale fête de Tlaloc, et sur lesquelles ensuite on étendait les dons offerts en sacrifice. Ce mot dérive du mot azta qui signifie blanc (voyez iztac blanco et aztapiltic « cosa muy blanca ») (Molina) et aussi l'oiseau blanc, le héron.

L'oztopilin, dans notre texte, est attribué aux dieux Tlaloc, Tomiauhtecutli, Nappatecuhtli, la divinité du grand volcan Popocatepetl et à Uixtociuatl (la sœur de Tlaloc). Les figures montrent un bâton blanc tressé sur lequel sont enfoncées de petites masses teintes en noir (produites par des gouttes de caoutchouc d'où pendent des papiers arrosés de gouttes noires). Dans le texte espagnol de Sahagun (I, 20) cet attribut pour Nappatecuhtli est décrit « un báculo florido, y las flores eran de papel. »

7. — CHICOMECOATL.

Fig. 7. *Chicomecoatl.* — Les parties claires sont roses, les foncées sont rouges.

7. *Chicome coatl inechichiuh.* Parure de Chicome coatl (fig. 7) :
Mixtlaviticac, elle est colorée en rouge sur le visage.
Yyamacal ynicpac mani, la couronne de papier est placée sur sa tête.
Ychalchiuh cuzqui, elle a un collier d'émeraudes.

Yyaxochiavipil, inconmaquiticac, elle a mis son vêtement de fleurs de printemps.



Yyaxochiacuc, et la jupe de fleurs de printemps.

Tzitzilli oyoalli inicxic, des clochettes et des grelots sont à ses pieds.

Ynichimalli tonalochimalli, son bouclier a la fleur du soleil dans le champ.

Yçenma ycentlapal imac icac, elle porte à la main son bouquet de maïs.

(Du livre I, chap. 6.)

Auh yvin ynnechichivale catca, et elle est ornée de la façon suivante :

Yxtlauhxavale, elle a une peinture rouge au visage.

Amacale, elle porte la couronne de papier d'écorce.

Axochiavipile axochiacueye, elle porte la chemise de fleurs de printemps et la jupe de fleurs de printemps.

Xopoçolcaque, avec les sandales d'écume.

Tonalchimale, *tonatiuhchimale*, elle porte le bouclier de fleurs d'été, le bouclier du soleil.

Chicome coatl, « sept serpents », nom de la déesse du fruit du maïs.

Mixtlauiticac. — Chicomecoatl est la déesse du maïs et le rouge est sa couleur, ce qui se voit très clairement, par exemple, sur les deux images de la déesse qui désignent dans le *Codex Vaticanus* A, 59 et 60, la troisième et la quatrième fête de l'année (Toçoztontli et Ueitoçoztli).

Yyamacal. — On attribue dans notre texte l'amacalli, la couronne coupée en papier « coroza de papel » (Molina), à diverses divinités terrestres (Chicomecoatl, Xilonen, Tzapotlan tenan, Tezcacoac ayopechtli), aux divinités Chalchiuhtlicue et Uixtociuatl, à diverses divinités de la montagne et des eaux (Opochtli, Nappatecuhtli, Yyauhqueme, Tomiauhtecuhtli), au dieu du pulqué Tototecatl, enfin au dieu du feu Ixcoçauhqui. La caractéristique pour tous est toujours une couronne dentelée faisant saillie sur le front, forme de parure céphalique que l'on voit souvent d'ailleurs sur les images des divinités dans les écritures figuratives et dans les statues.

L'amacalli dans Chicomecoatl et autres divinités de la terre et des fruits, ainsi que dans Chalchiuthtlicue, apparaît combiné avec deux grandes rosettes d'où pendent des houppes. Le verbe mani semble dési-

gner une large coiffure, en effet ce verbe n'est employé que pour désigner des objets larges et plats. On connaît les coiffures larges amples et carrées de Chicomecoatl munies de rosettes d'où pendent des glands. Des statues de cette espèce sont très fréquentes dans la vallée de Mexico et les hauts plateaux voisins de Cholula.

Yyaxochiauipil, *yyaxochiacuc*. *Axochiatl* est le nom d'une plante. Ximenez décrit deux plantes de ce nom dont l'une appelée ainsi quaztaxochitl et texoxolin doit être une monocotylédone, tandis que pour l'autre il indique encore les noms tonalxiuitl, tonalxochiatl, neçaualxochitl; elle est décrite par Ximenez comme une herbe à feuilles étroites de graminée, à hampes rougeâtres et à grandes fleurs jaunes. D'après Paso y Troncoso ce serait le senecio vernus. Cette dernière plante est sans doute celle que nous pensons. C'est une fleur printanière des Mexicains, ce qui lui a valu son nom axdochiatl, « la fleur d'eau, c'est-à-dire la fleur de la saison des pluies » qui paraît avec les premières pluies. C'est ce que disent aussi les autres noms tonalxiuitl et tonalxochiatl qui signifient le vent d'été, la fleur d'été. Hernandez aussi l'indique en propres termes et dit de axochiatl (I, 38) qu'elle est ainsi nommée parce qu'elle commence à fleurir avec les premières pluies et cesse de fleurir lorsque les pluies se sont établies. Sahagun (II, ch. 7, § 5) dit de la plante qui est citée sous le nom de tonalxiuitl « esta sempre se hace entre las aguas (dans la saison des pluies), en los llanos y en los altos. » Tonalxochitl est nommé dans le manuscrit de Sahagun de la bibliothèque du palais parmi les premières fleurs du printemps qui sont offertes aux dieux à la fête de Toçoztontli La fleur du printemps est un symbole naturel de la déesse du maïs qui, comme le figure Duran (c. 92) était représentée sous les traits d'une jeune femme « moza de 12 años ». Il est seulement difficile de comprendre pourquoi cet attribut est attribué au vêtement de la déesse; car ce dernier est rouge, comme la couleur du visage de la déesse, ainsi que nous l'apprennent tous les documents. Le mot axochia désigne simplement la couleur rouge du costume; en effet, dans notre texte, on parle du même attribut du vêtement supérieur et du vêtement inférieur de Xilonen, de Quechquemitl, de Ciuacoatl et de Chantico, qui était également rouge, ainsi que nous le savons ou comme il résulte de l'examen des figures.

Tonallo chimalli doit être traduit ici par le bouclier de fleurs d'été ou le bouclier de fleurs du soleil, car la figure montre à la surface du bouclier une fleur rouge à plusieurs rayons. Une fleur rouge à 4 ou 8 rayons se trouve figurée sur le bouclier d'Opochtli qui est également nommé tonallo chimalli. Le tonallo chimalli de Macuilxochitl et d'Ixtlilton est d'une autre espèce, j'y reviendrai plus loin.

Yçenma. — Le cen-maitl, la main faite d'épis de maïs ou la gerbe

d'épis de maïs est un attribut bien connu de la déesse, qui est indiqué dans ses statues avec une grande régularité. Dans cet attribut, la gerbe est associée avec le chicavaztli, le bâton à crécelle qui n'est pas mentionné ici pour la déesse.

8. — OTONTECUHTLI.

Fig. 8. *Otontecuhtli.* — Chez lui, les courroies rouges des sandales forment la seule tache colorée.

8. *Otontecuhtli inechichiuh.* Parure d'Otontecuhtli (fig. 8).

Yxtlan tlaanticac, au visage il a des raies de diverses couleurs.

Yyamatzon, ioan itzpapalutl, itechca, il a une perruque de papier, et dessus, un papillon d'obsidienne.

Yyamaneapanal imapanca, il s'est mis un ruban de papier ; il a un bracelet.

Yyamamaxtli, il a une bande faite de papier d'écorce recouvrant les organes sexuels.

Tzitzilli oyoalli inicxicca, des clochettes et des grelots sont fixés à son pied.

Ychimal iviteteyo, inipan temi tzioac tlacuchtli, son bouclier est garni de balles de plumes et il tient en même temps une lance piquante.

Tzioac mitl, ynimac icac, il porte à la main la flèche pointue.

Otontecuhtli n'est pas cité parmi les dieux des premiers livres. En général, il en est peu question dans Sahagun. Dans le livre 10, chap. 29, § 5, il est nommé comme dieu et comme père primitif des Otomi. C'est tout ce que nous apprend le texte espagnol. Dans le texte aztèque, il est encore parlé de lui en une autre place. Un des chants que Brinton a publiés lui est dédié. Cependant le dieu jouait un rôle important dans l'une des 18 fêtes que l'on célébrait dans le cours de l'année, notamment dans la 10e, le Xocotl uetzi, qui doit être précisément désignée comme sa fête et non comme la fête du dieu du feu, comme l'a fait Sahagun dans le texte espagnol. Otontecuhtli est le Xocotl dont la figure, dans

cette fête, était édifiée au sommet de l'arbre, puis était précipitée en bas avec un grand vacarme. Cela ressort très bien de la parure dont cette statue était ornée, d'après le livre 2, ch. 29. Les prisonniers offerts en victime au feu dans cette fête, portaient cette parure, et elle est nettement représentée dans le texte aztèque du deuxième récit plus court sur la fête célébrée dans le cours de l'année, récit que Sahagun donne dans la première partie du 2e livre (en 1-9). Dans ce récit qui provient apparemment d'une tout autre source et qui se trouve à un autre endroit du manuscrit, on dit pour Xocotl uetzi : iquac initech motlaliaya yninacayo Otontecutli « c'est le temps auquel on édifiait le corps d'Otontecutli en lui (dans les branches de l'arbre) ». Dans la représentation illustrée qui accompagne le texte sur le manuscrit, on voit nettement la figure d'Otontecutli au sommet de l'arbre. V. fig. 77 que j'ai fidèlement copiée, d'après le manuscrit. Quant au nom Xocotl, je rappelle que Xocotitlan « à l'endroit de Xocotl » est le nom du pays dans lequel habitent les Maçauaques qui sont proches voisins des Otomi. En fait, l'hiéroglyphe de cette ville (fig. 84, *a b*) présente sur le sommet de la montagne qui désigne le lieu, la véritable image de Xocotl-Otontecuhtli avec son tlomaitl (voir plus loin) ou son itzpapalotl dans les cheveux et les bandes noires transversales du visage. Dans le manuscrit de Sahagun, de la Bibliothèque du Palais, il y a un paragraphe manquant dans l'édition espagnole, dans lequel se trouvent brièvement caractérisés la nature ou, en quelque sorte, le domaine d'administration des différents dieux. Ici on indique comme ressortissant à l'empire d'Otontecuhtli, tlatequiliztli, teocuitla-pitzaliztli, c'est-à-dire l'art de tailler les pierres et l'art de l'orfèvrerie. Dans les montagnes de l'ouest, on trouvait ces deux métiers, ainsi qu'on peut le voir par d'autres données.

yxtlan tlaanticac. — Otontecuhtli partage cette propriété avec Uitzilopochtli et Tezcatlipoca, ainsi qu'on l'a mentionné. Mais elle a chez lui une tout autre signification que chez ces derniers. Ce sont des bandes noires sur le fond blanc du visage. Cette peinture rapproche plutôt ce dieu du dieu du feu que des deux autres divinités indiquées.

yyamatzon. — Ici, ainsi que cela résulte nettement de la figure, ce n'est pas une couronne de papier qu'on a voulu faire, mais une vraie crinière, une sorte de perruque coupée dans du papier. C'est ce qui est également bien indiqué dans Sahagun, 2, ch. 29, pour la parure de l'image de Xocotl. Otontecuhtli partage ce caractère avec Chalmecaciuatl.

Itzpapalotl. — Dans l'interprétation du Tonalamatl, le mot est indiqué comme le nom d'un démon qui porte des ailes de papillon garnies au bord de couteaux de pierre. Diverses données rapprochent ce démon de la déesse terrestre. Comme parure de la tête, nous trouvons indiqué dans

Sahagun, 8, ch. 12, le itzpapalotl, comme devise portée sur le dos. L'itzpapalotl n'est cependant qu'une des classes des signes de hiérarchie. J'ai reproduit dans la figure 76 l'image de l'itzpapalotl. La description que donne Sahagun, 8, ch. 12, dans le texte espagnol, ne concorde absolument pas avec cette devise, mais plutôt avec le quetzalpapalotl dont j'ai donné l'image dans la figure 63 (prise dans le *Codex Mendoza*). Par contre, on reconnaît que, dans le dessin d'Otontecuhtli (fig. 8, pl. I), on a représenté l'itzpapalotl d'une façon correcte. De tout le papillon on ne voit que les deux plaques dentelées qui sont implantées sur sa tête. On reconnaît nettement aussi ces ailes sur la figure de Xocotl (fig. 77). Ces plaques dentées sont nommées itloloma « ses pattes d'autour », dans le texte aztèque original de Sahagun, 2, ch. 29. Dans le manuscrit de la Bibliothèque du palais, on dit de Xocotl qu'il a été fait sous forme d'un matototl, c'est-à-dire d'un oiseau avec des mains ou des pattes. On songe au pied d'aigle avec l'aspect du tigre sous lequel le démon Itzpapalotl est représenté dans le *Codex Borgia*. Ces deux plaques dentées indiqueront donc les griffes ou les pattes, et elles sont plantées à la façon d'un symbole sur la tête du dieu, de même que sur la tête de l'itzpapalotl (fig. 76). Sahagun n'a eu aucune idée exacte de ces choses. Il traduit itlotloma par : « y en los brazos ponian los papeles como ólas, donde estaban pintandas imagines de gavilanes ! » tandis que deux lignes plus haut, il dit avec raison que les papiers avec lesquels le Xocotl était suspendu étaient blancs et sans peinture.

Yyamaneapanal. — Sahagun explique le neapanalli comme « unas estolas de papel de ambas partes, desde el hombro derecho al sobaco izquierdo, y desde el hombro izquierdo al sobaco derecho ». Nous voyons en réalité, très nettement, le neapanalli sur les figures d'Atlaua, d'Opochtli, de Nappatecuhtli et d'autres divinités des montagnes et des eaux, chez lesquelles cette parure est indiquée. On la voit moins nettement dans le dessin de notre dieu, de même sur Ixcoçauhqui, le Chachalmeca et Ixtlilton. Chez ces quatre dernières divinités nommées, existe encore un grand nœud (imapanca) autour du bras.

Yyamamaxtli. — Atlaua est le dieu des montagnes et des eaux ; Opochtli, Nappatecuhtli, Yyauhqueme, Tomiauhtecuhtli partagent avec Otontecuhtli la bande de papier qui recouvre les organes génitaux.

Ychimal yuiteteyo. — Le bouclier garni de balles de plumes est commun à Otontecuhtli et à Uitzilopochtli, Atlaua et Tezcatlipoca.

Tzioac tlacochtli, tzioac mitl. — Le mot tzioac dérive du verbe tzicoa qui signifie saisir, maintenir ; tzioactli doit être une plante épineuse qui croît dans la région montagneuse des Chichimèques, car les Teochichimèques se nourrissent, comme le dit Sahagun (10, 29, § 2), de figues de cactus, de racines

de cimaltl et d'autres « que sacaban debajo de la tierra que llaman tzioactli, nequametl, mizquitl, palmitas, y flores de estas que llaman icçotl ». Dans le Teotlalpan, le pays du Nord, la terre des steppes, district voué à Mixcoatl, le dieu de la chasse, on trouve plantés sur les rochers artificiels mentionnés, des buissons, « que nacen en tierra fragosa como son magueyes pequenuelos y otros que llaman tzioactli »(Sahagun, appendice du livre 2). Dans un chant à la Mimixcoa, on dit : « Chicomoztoc quinevaqui Tzivactitla quinevaqui »; ils viennent du pays des sept cavernes, ils viennent du pays du tzioactli. C'est aussi l'arme nationale qui est mise dans la main du dieu des Otomi. Dans notre texte, on mentionne encore tzioac tlacochtli chez Amimitl. C'est, comme nous le verrons, le dieu des Chinampaneca et des Cuitlauaca et un ancien dieu des Chichimèques.

Les figures montrent, chez les deux, une lance avec une tige pointue et une pointe en silex. Dans le *Codex Telleriano Remensis* (partie III), la lance qui est dessinée chez Mechoaca, le mari de Mechoacan, et la flèche dont se servent les Chichimèques ont la forme de la figure 66 *a*, c'est-à-dire une tige creuse avec une pointe en bois dur sur laquelle on a sculpté des crochets. Cette arme est également figurée dans le manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, pour les princes des Chichimèques. C'est peut-être la forme proprement dite des tzioac tlacochtli, tzioac mitl. Mais peut-être aussi a-t-on voulu figurer une arme semblable à celle qui est dessinée (fig. 64, 65, 66) dans le calendrier du *Codex Borgia* pour Ueuecoyotl, Tepeyollotl et Pantecatl, et que l'on voit aussi dans le *Codex Borgia*, 22, sur le faisceau d'armes que tient dans la main Tezcatlipoca (fig. 67). Cependant cette arme ressemble plus à une massue qu'à une lance.

9. — YACATECUHTLI.

Fig. 9. *Yacatecuhtli.* — Le visage est blanc avec des taches noires. La chevelure noire est enveloppée avec une courroie de cuir rouge, qui part de chaque côté en une touffe. Cette dernière consiste en un bouton, et dessus, un ornement de plumes en forme d'éventail, qui montre un champ rouge, un champ jaune et un bouquet terminal de plumes de quetzal. La couverture en réseau est bleue avec un bord rouge. Les anneaux des mollets sont jaunes, avec un enchâssement jaune et des nœuds rouges. Le dessin et la grecque du bouclier sont verts sur un fond jaune. Le bâton de bambou dans la main du dieu est jaune. Les courroies des sandales, comme toujours, sont rouges.

9. *Yyacatecuhtli ynechichiuh*. Parure de Yaca-tecuhtli (fig. 9).



Motlatlatlalilli inixayac, le visage a la peinture des jours de fête.

Ytemillo ixquatzon, il a la chevelure ramassée sur le front en un bourrelet.

Yquetzalalpiaya, il porte la bandoulière ornée à l'extrémité de touffes de plumes de quetzal.

Iteocuitlanacuch, il a un piquet d'oreille en or.

Xiuhtlalpilli, ynitilma, le vêtement bleu en réseau est son vêtement d'épaule.

Ytlaçomaxtli, il porte une bande précieuse sur les parties génitales.

Tzitzilli, oyovalli (c'est-à-dire) *contlaliticac icxic*, il a attaché au pied des clochettes et des grelots.

Ytecuhcac (i.) *cactli*, il a une sandale comme en portent les chefs.

Xicalcoluihqui, ynichimal, son bouclier est orné de l'ornement de coin des Zicaras.

Ytlacçaya (c'est-à-dire) *itopil ynimac ycac*, il tient à la main le bâton de voyageur.

(Du livre I, chap. 19.)

Yninechichiual ynic mochichiua, sa parure dont il fut orné :

Motlatlatlali mixapetzvi, il est peint en jour de fête, il a le visage saupoudré de poudre de soufre.

Ytemilo, yxquatzo, ixquatzone, il a la chevelure ramassée sur le front en un bourrelet.

Quetzalalpile, teocuitlanacoche, il porte la bandoulière ornée à l'extrémité de plumes de quetzal, il porte le piquet d'oreille en or.

Xiuhtlalpilli ynitilma, le vêtement bleu en réseau est son vêtement d'épaule.

Tlaçomaxtle, il porte une bande précieuse sur les parties génitales.

Tzitzile, oyoualc, il porte des clochettes et des grelots.

Teccaque, il a une sandale de prince.

Quetzalxicalcoliuhqui ynichimal, son bouclier montre l'ornement de coin des Jicaras.

Ytlacçaya ymac onoc otlatopile, le bâton de voyageur est dans sa main, il porte le bâton de bambou.

Yacatecuhtli, plus proprement iyacac-tecuhtli ou yacan-tecuhtli « le

maître, le prince, qui précède », est le dieu qui conduit les marchands dans leurs expéditions.

Motlatlatlalili inixayac. — Le verbe tlatlalalilia est l'expression renforcée du verbe tlalia, qui signifie s'asseoir et, dans un sens figuré, décréter, ordonner. Ici, il signifie mettre en ordre. Le visage est mis en ordre, c'est-à-dire est peint comme il convient pour le guerrier qui paraît dans la danse. Car Yacatecuhtli, comme Tlacochcalco yaotl et Omacatl chez lesquels nous rencontrons cette disposition, est représenté en costume d'apparat. La peinture pour ces circonstances, ainsi que nous le savons d'après Sahagun (ch. 5 de l'appendice au 3[e] livre), consistait en bandes noires, et elle était faite de couleur noire, puis saupoudrée de soufre. De là l'addition dans la description du 1[er] livre du mot mixapetzui « il a saupoudré son visage de soufre ». Les raies noires interrompues se voient très nettement dans le visage des trois divinités susnommées, pour lesquelles on indique le motlatlatlalili.

Ytemillo est expliqué dans le texte par ixquatzon « cheveux de front (toupet), crinière de front ». Le mot dérive du verbe temi qui est employé pour toutes sortes de choses existant en tas. Lorsque les guerriers habitants du telpochcalli s'équipaient pour la danse du soir, ils se baignaient, s'enduisaient tout le corps avec de la couleur noire, à l'exception du visage, se peignaient la figure avec des bandes noires, « y en lugar de peinarse encarrapazabanse los cauellos àcia arriba por parecer mas espantables » (Sahagun, app. 3, ch. 5). Cette coiffure proéminente est très marquée sur la figure du vieux et du jeune guerrier, du *Codex Vaticanus* A. 84,85 (compar., fig. 105). Elle est très caractéristique sur la figure du chef paré pour la danse, par lequel le *Codex Telleriano Remensis*, 1.2, désigne la huitième fête de l'année Ueitecuilhuitl (compar., fig. 106). Cette chevelure du vertex est ce qui est désigné par le mot temillotl. Elle est enroulée dans la figure de notre dieu avec un ornement princier, le quetzaltlalpiloni. Les guerriers l'enroulaient avec des lanières de cuir et des bandes de peau de lapin qu'on nommait tochyacatl. Si la chevelure était relevée en avant, on la laissait tomber en arrière. Celle-ci est le tzotzocolli qui est mentionné au-dessous dans tlacochcalco yaotl (n° 31).

Yquetzalalpiaya, écrire plus exactement yquetzallalpiaya, c'est-à-dire i-quetzaltlalpiaya « son cordon orné de plumes de quetzal ». L'ornement est d'ailleurs désigné sans préfixe possessif par quetzallalpiloni, c'est-à-dire quetzal-tlapiloni. C'est une courroie de cuir avec laquelle on enroule sur le vertex la chevelure ramassée et dont les extrémités se terminent par des bouquets de plumes en forme de houppes.

C'était un ornement de distinction qu'il n'était permis de porter qu'aux

hauts dignitaires, aux principaux chefs guerriers, approchant le roi, comme le tlacatecatl, tlacochcalcatl, tezcacoacatl, tiçocyauacatl, tocuilecatl (comparez *Codex Mendoza*, 65, 21 et 66, 11-14); les figures sont données entr'autres dans les n°s 45-28, 51-26 du *Codex Mendoza* où cet ornement est cité parmi les objets de tribut des Mixtèques et de Cuetlaxtlan.

Iteocuitlanacuch. — Les guerriers qui s'équipaient pour la danse mettaient aussi un piquet d'oreille. Mais chez eux il consistait en piquet de bois peint en bleu, imitant la turquoise (xiuh-nacochtli).

Xiuhtlalpilli ynitilma, le vêtement d'épaule bleu, fait de tissu réticulé (v. plus haut à Uitzilopochtli).

Ytlaçomaxtli, tlaçotli, veut dire objet précieux « cosa preciosa ô cara. Molina ». — On désigne ainsi par l'addition de tlaço un objet particulièrement précieux, plein de valeur ou estimé. Le sens « amour » que les savants chrétiens attribuèrent à ce mot n'est pas le sens primitif ou bien il en est déduit par un long détour. Tlaçopilli n'est pas le fils chéri, mais le fils légitime. Dans l'Église chrétienne, chez les Mexicains, les saints et les personnes divines recevaient ce titre qui, en général, était combiné avec mauiz, honoré, : « in itlaçomauizpiltzin in totocuio Jesu Christo : son saint fils, N.-S. Jésus-Christ, intlaçoquauhnepanolli Santa Cruz : la Sainte Croix. »

Xicalcoliuhqui ynichimal. — Le mot xicalli est, en général employé comme synonyme de tecomatl. Les deux désignent un vase à fond rond. Xiculli désigne, dans un sens plus étroit, la jicara, la coque d'une citrouille, l'écuelle faite avec le fruit de la crescentia cuyete. Comp. fig. 69 *a-c* qui sont empruntées à la liste des tributs dans le *Codex Mendoza*. Le tecomatl est également fait avec de l'argile ; ainsi qu'on le voit dans Molina, il est traduit par le mot « un vaso de barro, como taza honda ». Nous trouvons une image du tecomatl dans la liste des tributs (*Codex Mendoza*, 49, 31, 32). — « tecomates, con que beven cacao », v. fig. 73. Le vase est ici peint en brun, tandis que les jicaras sont peintes en jaune. Quauhtecomatl est une coupe de bois de la forme de la fig. 74 (comp. dans le *Codex Mendoza* les hiéroglyphes des villes Quauhtecomatlan et Quauhtecomatzinco). Enfin on désigne par xiçaltecomatl les profondes écuelles de citrouilles, v. fig. 72 « jicaras que llaman tecomates, de las buenas con que beven cacao » qui sont empruntés aussi à la liste des tributs. La signification du vase rond se retrouve encore dans les compositions comme tlanqua-xicalli, qui est synonyme du mot composé tlanqua-ololiuhcayotl et désigne la rotule. Il semble cependant que des vases anguleux ont également été désignés par le nom xicalli, car nous trouvons dans les hiéroglyphes des villes Xicaltepec et Xicalua-

can, l'élément xical désigné par les fig. 70 et 71. Celles-ci sont peintes en bleu et paraissent ainsi devoir désigner des vases de métal. Le mot xicalli est composé dans notre texte avec coliuhqui qui signifie « enroulé, courbé, tourné ». Le bouclier même, qui est désigné ici par xicalcoliuhqui, présente sur sa surface les grecques combinées avec un dessin en degrés, exécutées en jaune et en vert, que l'on rencontre si souvent sur les boucliers de la liste des tributs du *Codex Mendoza*, et que nous admirons sur le bouclier mexicain exécuté en plumes du musée de Stuttgart. Si le mot coliuhqui est très intelligible pour désigner ce dessin, la signification de l'élément xical est très énigmatique. Car ainsi que nous l'avons vu, xicalli est employé justement comme synonyme d'ololiuhqui « sphérique, rond ». La caractéristique de ce dessin de bouclier est précisément l'anguleux, la ligne par degrés et la grecque. Doit-on admettre que xicalcoliuhqui signifie ici : une ligne recourbée (coliuhqui), ainsi qu'on avait coutume de la mettre sur les écuelles (xicalli) comme ornement marginal ? Dans le chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire qui traite des signes hiérarchiques, on a figuré sous le nom ixcoliuhqui, un bouclier avec un dessin semblablement enroulé, mais plus arrondi. Celui-ci présente dans un champ un petit cercle comme un œil (ixtli). — Quoi qu'il en soit, que des boucliers de cette espèce fussent considérés comme des boucliers de parade, portés par les chefs parés pour la danse, cela ne fait aucun doute ; et cette attribution complète ici les autres : le visage peint, la chevelure ramassée, les extrémités de la coiffure terminées par les plumes de quetzal, le manteau bleu en réseau, la bande précieuse recouvrant les parties génitales, tout ce qui constitue en somme le costume du chef de la danse.

Itlacçaya « ce avec quoi il voyage rapidement ». — Le bâton de voyageur est l'attribut particulier de Yacatecuhtli, du dieu des voyageurs, du conducteur des caravanes. Il a été aussi considéré comme le symbole du dieu. Lorsque les caravanes arrivaient à l'étape, tous les bâtons des voyageurs étaient liés en un faisceau, puis enfoncés dans la terre à l'extrémité de l'endroit où on passait la nuit, « y derramaban sangre delante de ellos, que se escaban de las orejas, ó de la lengua, ó de la piernas, ó de los brazos, y ofrecian copal, hacian fuego, y quemabanle delante delos baculos, o los cuales tenian por imágen del mismo dios, y en ellos honraban al mismo dios Yiacatecutli : con esto le supplicaban que los amparase de todo peligro »(Sahagun, I, ch. 19). — La figure montre un bâton de bambou. Sahagun le mentionne aussi pour le bâton « de voyage des marchands et de Yacatecutli ». En outre, il rapporte qu'on se servait d'une deuxième espèce de bâton, « que es una caña negra liviana maciza, sin ñudo ninguno, que es como junco de los que usan en España » (Sahagun, *l. c.*).

Les grandes expéditions commerciales entreprises par les négociants de Mexico soit sur les côtes du Pacifique (Anauac Ayotlan), soit vers Tabasco (Anauac Xicalanco) passaient en quelque sorte pour des expéditions militaires. Car le danger était le même et les armes intervenaient assez souvent. Si nous en croyons les données, certains territoires déterminés étaient exploités par les marchands de Mexico ; aussi le dieu des marchands est-il représenté en guerrier. Mais les marchands étaient à Mexico comme ailleurs les détenteurs particuliers des biens de la terre. Si nous en croyons Sahagun, il faisaient montre de leurs richesses par des banquets et des festins. Il paraît donc convenable que le dieu des marchands soit représenté sous un costume de fête précieux.

10. — CHACHALMECA

Fig. 10. *Chachalmeca.* — L'anneau, autour des yeux, est noir, la gencive est rouge. Le champ du bouclier est moitié vert, moitié rouge. Le tlauitimetl dans la main du dieu, qui correspond peu à son nom (« le timetl rouge ») est vert. Les courroies des sandales sont rouges.



10. *Chachalmeca inechichiuh*, parure de Chachalmeca (v. fig. 10).
Mixquauhcalichiuhticac, il a sur le visage un dessin semblable au barreau d'une cage.
Motenchichillo, il est coloré en rouge autour des lèvres.
Ichalmeca tlatqui yn contlalititicac, il a mis le costume de Chachalmeca.
Yixquatechimal, le bouclier, la plaque du front.
Ycuexcuchtechimal, le bouclier, la plaque de l'occiput.
Ypantoyaoal, inicpac icac, les drapeaux flottants sont plantés sur sa tête.
Yyamaneapanal, il s'est entouré d'un ruban de papier d'écorce.
Ymapanca, il porte un bracelet.
Ytzitzil icxic caca, des clochettes sont attachées à son pied.
Ycac, il porte une sandale.
Ychimal eztlapanqui, son bouclier est coloré en rouge sang à moitié.
Ytlavitimeuh ymac ycac, il a dans la main le tlauitimetl.

Chachamelca, dieux de la mort. Sur la signification de ce nom voir mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin, chap. I, p. 632.

Mixquauhcalichiuhticac, *motenchichillo*. — Les Chachalmeca partagent avec Paynal et Atlaua (voir plus haut Paynal, n° 2) la coloration rayée du visage, et la peinture rouge de la partie buccale avec Atlaua (n° 25) qui rappelle Chachalmeca par d'autres caractères encore. Par contre il leur manque le demi-masque noir autour de l'œil, la couleur sombre entourée d'yeux en étoile, qui donne à ces deux dieux un aspect si caractéristique.

Ychalmeca tlatqui « la propriété, le costume de Chalmecatl ». Comparez le verbe itqui « llevar ». Je me suis expliqué en détail dans mon travail sur la Tonalamatl d'Aubin (*l. c.*, p. 632, 633) sur les éléments de ce mot qui sont les suivants :

Ixquatechimalli, *cuexcochtechimalli*, *pantoyaualli*. Je me contente ici d'y renvoyer le lecteur. Je rappelle encore cependant que le cuexcochtechimalli est nommé par Tezozomoc (chap. 60). Il le traduit par « adarga pescuezolera », c'est-à-dire bouclier de la nuque, et c'était suivant lui « una mano de papel de la tierra » (Quauhamatl). Les chanteurs qui chantent à la fête funèbre du roi le portent fixé à l'occiput avec du caoutchouc.

Eztlapanqui. — Sur la signification du mot tlapanqui, voir mixchictlapanticac chez Totochtin (n° 5). Les Chachalmeca partagent encore avec Atlaua cette particularité du bouclier.

Ytlauitimeuh. — Cet attribut se trouve aussi bien chez les Chachalmeca que chez Atlaua. Mais la signification de cet objet m'est obscure.

11. — IXCOÇAUHQUI.

Fig. 11. *Ixcoçauhqui*. — Le corps et les membres sont blancs. Le visage est jaune et noir, correspondant à son nom (à visage jaune). La tête de dragon (xiuhcoanaualli) est également jaune et noire, il la porte comme devise dans le dos. Seul le bord de la bouche est rouge. Le disque du tlachieloni, qu'il tient à la main, est également jaune et noir. Le drap des hanches est jaune. Le champ de son bouclier est jaune avec des pierres bleues placées en quinconce. La parure de tête se compose d'une bande de pierres fines (chalchiuhtetelli), d'une bande blanche bordée dessus et dessous d'une raie rouge, sur laquelle sont placées deux disques bleus percés. Au-dessus est la couronne de papier amacalli,

bleue en dessous, le bord supérieur dentelé est jaune. Faisant saillie, on trouve un bouquet de plumes de quetzal, une paire de plumes vertes dans un tulle jaune qui est enveloppé d'une courroie de cuir rouge. Enfin, sur le côté du front, on trouve les deux pointes de lances, jaunes avec un bouton bleu sous la plume.



Yxcoçauchqui inechichiuh. Parure d'Ixcoçauchqui (du dieu du feu). V. fig. 11.
Motenvlcopinticac, il est graissé de caoutchouc autour des lèvres et du menton.
Ychalchiuchtetel ynicpac contlaliticac, il a mis la bande d'émeraude.
Yyamacal quetzalmiaoayo, il porte une couronne de papier d'écorce avec un bouquet de plumes de quetzal.
Ytlacuchtzon, il porte une couronne de hampes de flèches.
Yxiuhcoanaval ynquimamaticac, il porte sur le dos un habit de serpent de feu.
Yyamaneapanal, il s'est entouré d'un ruban de papier d'écorce.
Tzitzilli oyoalli, *ynixic*, *contlaliticac*, il a attaché au pied des sonnettes et des grelots.
Ycac, il porte ses sandales.
Chalchiuhtepachiuhqui inichimal, son bouclier est garni d'émeraudes.
Tlachialmioni ycentlapal ymac ycac, l'appareil optique se trouve dans sa main.

(Du livre I, chap. 13.)

Yninechichival catta : sa parure était :
Tliltica motenviltec, il s'est graissé les lèvres de noir.
Motlavalti tliltica, il est peint de rouge et de noir.
Motlauhoçac, il est fardé de rouge.
Chalchiuhtetele, il porte le ruban d'émeraude de la tête.
Xiuhtotoa macale quetzalmiyauayo, il porte la couronne de papier faite de plumes de l'oiseau à plumes bleues et un bouquet de plumes de quetzal.
Mitzone, *tlacochtzone*, il porte une couronne de flèches, de lances.
Xiuhcoanavale, il porte son vêtement de serpent de feu.
Amacozncapanale, il porte un bracelet en papier au bras.

No tzitzile cocuyole, et des clochettes et des grelots.

Xiuhtezcatlatlapanqui ynichimal, son bouclier est garni de turquoises brillamment taillées en différentes pièces.

Tlachieltopilc, il porte le bâton avec l'appareil optique.

Ixcoçauhqui, « celui qui a la figure jaune » ou Xiuhtecutli « le maître du gazon, de la croissance, de l'année » est le Ueueteotl, l'ancien dieu de la lumière et du feu, le père des dieux et des hommes.

Motenilcopinticac. — Le dieu du feu partage cette propriété avec les divinités terrestres. La phrase signifie : « il est formé de caoutchouc au menton ». Le verbe copina « mouler » est choisi ici parce que la partie inférieure du visage des divinités nommées était recouverte d'une couche de caoutchouc uniforme, à l'inverse de Vltica tlacuilotli qui signifie une peinture en points et en traits sur une surface de papier blanc. Voir au dessous à Tzaputlatenan n° 19 et au Tepictoton (n° 37).

Ychalchiuhtetel. — Dans mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (l. c. p. 596-597) j'ai faussement rattaché le mot chalchiuhtetelli aux plaques dentées en degrés sur les côtés, que porte le dieu du feu sur la poitrine. J'y ai été conduit par la signification de l'élément tetelli qui est exprimé dans les hiéroglyphes par une pyramide à degrés. Mais il semble que le mot doit se lire tentelli, comme dans le n° 33 chez Xuchipilli. En tout cas l'adjonction ynicpac contlaliticac ne peut être traduite autrement que par « il l'a attaché en haut (c'est-à-dire à la tête) ». Sans doute on a pensé à la couronne du dieu garnie de pierres précieuses.

Yyamacal. — Dans le livre I on dit exactement xiuhtotoamacal. En fait nous voyons indiqué parmi les dents de la couronne un anneau bleu qui était fait de plumes du xiuhtototl.

Quetzalmiauayo. — Miauatl est le panicule des fleurs mâles du maïs. Quetzalmiauayotl, un bouquet de plumes de quetzal sous forme de stigmates de maïs, c'est à dire non un bouquet épais, mais un bouquet formé de quelques fils. Il est indiqué dans notre texte à la parure de la tête des diverses divinités de la montagne et des eaux, et ainsi pour les Tlacateteuhtli, pour les enfants qui étaient portés sur la montagne à la première fête de l'année (quauitleua) et qui y étaient sacrifiés aux dieux de la pluie; enfin dans les morceaux de copal en pain de sucre qui, avec les figurines de caoutchouc, étaient portés aux dieux de la pluie à la sixième fête de l'année (Etzalqualiztli).

Ytlacuchtzon. — De même que dans Tezcatlipuca (et aussi dans Ixtlilton) nous avons trouvé des couteaux de silex (tecpatl) à la place de la parure, nous trouvons ici des hampes de flèches (garnies de plumes). On

a voulu faire des hampes, car on ne voit qu'elles de dessinées. Dans le chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire qui traite des signes hiérarchiques, on voit entre autres un tlacochpatzactli, dans lequel on emploie des bois de flèche disposés de la même manière à la place de plumes de quetzalpatzactli. On dit expressément dans l'explication : çamotquitica tlacochtli mitl mamazyo ynicpac tlauipantli « est garni de bois de flèches et de lances disposés en séries ».

Yxiuhcoanaval. — Le mot naualli dans Molina est traduit par « bruxa » c'est-à-dire sorcière. Mais c'est là une signification détournée. La signification primitive du mot est celle qui s'est maintenue jusqu'aujourd'hui comme étant en quelque sorte technique ; c'est le nagual, l'esprit animal, cet animal ou cet autre avec la nature duquel la nature d'un homme déterminé a été enchaînée. J'ai traduit par le mot « déguisement », parce qu'on a admis que certains hommes peuvent prendre la forme de cet esprit animal. Ce sont les loups-garous, que la mythologie des peuples américains connaît aussi bien que celle des peuples européens. C'est de là qu'est venue l'idée de magicien. Le xiuhcoatl, « le dragon bleu » est l'animal sous la forme duquel apparaît le dieu du feu, et c'est sous cette forme qu'Uitzilopochtli sort de son temple. C'est de la même manière que dans Uitzilopochtli et surtout dans Paynal, il est question de uitzitzil-naualli, du colibri sous la forme duquel Uitzilopochtli et son messager Paynal parlaient aux Aztèques. Les ouvriers en plumes de la confrérie d'Amantlan vénéraient un dieu qui sortait sous la forme d'un coyotl. On dit la même chose dans le texte original aztèque : coyotl inaual « le coyote est son Naualli » c'est-à-dire « il est habillé comme un coyotl ». A côté de ce dernier, on adorait les deux dieux Macuilocelotl et Macuiltochtli. On dit du premier : onacticaca yninaval yn tequani yn tzontecon, orupa valitztica yn ixayac « il portait comme son naualli la tête d'un tigre, à travers laquelle il regardait ». De même du dernier : no onacticac yninaval, yn yuhqui tochin tzontecon « il porte comme son naualli la tête d'un lapin ». La peau humaine écoulée dans laquelle Xipe marche revêtu est désignée dans le texte original de Sahagun, 9, ch. 15 comme étant son « tlacanaualli ».

Chalchiuhtepachiuhqui. — Signifie garni de quelques morceaux d'émeraude ou creusé en profondeur. De pachiut, « enfoncer, s'enfoncer, s'asseoir, s'entasser ». La même chose est exprimée dans le livre I par xiuhtezcatlatlapanqui. Car tlatlapanqui veut dire « brisé en différents fragments » ou « partagé en différents points » ; comparez plus haut tlapanqui dans le sens de « couleur variée ». Dans le chapitre des signes hiérarchiques du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, il y a un bouclier sur la surface duquel on voit quelques fragments d'or distribués de cette manière, désignés par teocuitla-teteyo, c'est-à-dire « or (teocuitlatl) divisé en quelques fragments (tetetl) ».

Tlachialoni. — V. plus haut à Tezcatlipoca (n° 3).

Motlavalti tlitica motlauhoçac. — Ces mots sont de nouveau soulignés dans le texte manuscrit du livre I ; mais ils sont placés ici à leur place, car le dieu de feu est habituellement peint en rouge, avec la partie du menton noire et une raie noire sur l'œil.

12. — IXTLILTON.

Fig. 12. *Ixtlilton.* — Le corps, le visage et les membres sont noirs. A la place des cheveux, une tresse verte. L'ornement de plumes (quachichiquilli) qui est placé sur le vertex a la forme d'une crête et se compose d'une bande inférieure rouge et d'une bande supérieure jaune, et sur cette dernière sont implantés les couteaux de pierre et les plumes vertes de quetzal. Quant à l'ornement de plumes en forme d'ailes qu'il porte sur le dos, les séries inférieures ne sont pas coloriées, par oubli sans doute, la série supérieure est jaune, et des plumes vertes de quetzal forment l'extrémité.

Le cœur, sur le bâton qu'il tient à la main, est, comme d'habitude, jaune au milieu (couleur de mort) à la base et à la pointe qui divergent en branches, la couleur est rouge (couleur de sang). Le drapeau (tonallopantli) qui est implanté dans sa devise du dos, le champ du bouclier, la garniture du bouclier, les touffes qui descendent du bâton, du ruban du bras, et du drap en ceinture sont rouges. La tige et les fibres au-dessus du bâton avec le cœur sont également rouges. Enfin comme toujours les courroies des sandales sont rouges.

12. *Yxtlilton*, le petit visage noir (v. fig. 12).
Mixtlilmacaticac, il s'est mis du noir sur la figure.
Ytecpaquachichiquil, il porte une crête de plumes garnie de couteaux de silex.
Yxopilcuzqui, il porte un collier de griffes d'animal.
Vitonqui ynquimamaticac, *itonalopan ipan icac*, il porte son aile sur le dos et l'étendard du soleil y est attaché.
Ytonallo amaneapan, il porte un ruban de papier sur lequel est peint le soleil.
Ymapanca, il porte un bracelet.

tzitzilli oyoalli inicxic caca, des clochettes et des grelots sont fixés à son pied.
Ytonalocac, il porte les sandales du soleil.
Ytonalochimal inimac mani, son bouclier du soleil pend à son bras.
Yiollotopil ynimac icac centlapal, il tient dans une main le bâton avec le cœur.

(Du livre I, chap. 16.)

Ynic mochichivaya, il s'est orné avec.
Moçac, mocemixtlilpoputz, il est fardé, tout le visage est enduit d'une épaisse couche de noir de fumée.
Mixtiçatlatlali ynicamapa, il s'est fait sur le visage un dessin avec de la terre d'infusoire, au voisinage de la bouche.
Tecpaquachichiquile quetzallo, il porte une crête de couteaux en silex garnie de plumes de quetzal.
Cueçalvitonqui ynitlamamal, l'aile rouge de Guacamayo est sa devise du dos.
Ytonalopan ypan ycac, son drapeau du soleil y est planté.
Totonaloyo yniamaneapan, le ruban de papier dont il s'est entouré est pourvu de l'image du soleil.
Totonaloyo ynichimal tlauhyo, son bouclier, le rouge, est pourvu de l'image du soleil.
Yyollotopil, il porte son bâton avec son cœur.
Xopilcozque, il porte un collier de griffes d'animal.
Yamamaxtli, il porte une bande de papier d'écorce recouvrant ses parties génitales.
Tzitzile, coyole, il a des clochettes et des grelots.
Ytonalocae, il porte les sandales du soleil.
Ixtlilton, « le petit visage noir », le frère foncé de Macuilxochitl, le dieu venant du sud, dieu du chant, de la danse et du jeu.

Mixtlilmacaticac. — On sait que le dieu a le visage peint en noir, et on peut déjà le voir d'après son nom. Cependant la signification du livre I m'était tout à fait nouvelle : mixtiçatlatlali ynicamapa « il a le pourtour de la bouche dessiné en blanc avec de la terre d'infusoire ». Car la description du costume manque dans le texte espagnol. Cette signification était très intéressante pour moi, car elle me démontre que l'identification que j'ai établie dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (l. c. p. 722), est exacte ; il s'agit de l'identification des deux figures du dieu rouge et noir du *Codex Fejervary* et du *Codex Vaticanus* B. 58 (v. fig. 78)

avec Macuilxochitl et Ixtlilton. Il en résulte en outre que la figure qui, dans le *Codex Borgia* 53 et au point correspondant (feuille 30) du *Codex Vaticanus* B, est représentée en face de la déesse Xochiquetzal doit être considérée comme étant Ixtlilton, tandis que nous désignerons le dieu qui danse devant Ueuecoyotl (*Codex Borgia* 51 et *Vaticanus* B. 45), le dieu à l'oreille de coyotl, comme étant certainement Macuilxochilt, en tout cas comme un dieu dont la parenté avec les deux dieux susnommés est au-dessus de tout doute.

Ytecpaquachichiquil. — Je me suis expliqué en détail dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (*l. c.*, p. 728-729) sur la signification de la crête de plumes chez Macuilxochitl et chez Ixtlilton ; c'est en quelque sorte le résidu d'un vêtement d'oiseau.

Yxopilcozqui. — Il résulte nettement de la figure citée plus haut du *Codex Fejervary* 21 (voy. f. 78) qu'on a voulu faire un collier de griffes d'animal, surtout de tigre.

Vitonqui. — Désigné plus exactement dans le livre I par cueçaluitonqui, comme pour Macuilxochitl, pour Quetzalcoatl et les Totochtin (v. plus haut, n. 4).

Itonalopan. — Je me suis également expliqué en détail sur la signification de l'emblème tonallo et de sa relation avec le jeu de haricots-dés, l. c. p. 727-28.

Yiollotopil. — En dehors de Macuilxochitl Xochipilli, les frères clairs de Ixtlilton puis Chalmecaciuatl portent aussi le bâton avec le cœur.

13. — XIPE

Fig. 13. *Xipe.* — Le bras foncé, la jambe et les pieds sont bruns (couleur de la peau du dieu), le bras clair, la cuisse, le corps, la face et le bras qui pend à côté du bouclier sont jaunes (couleur de la peau humaine écorchée, dont le dieu est revêtu). Le ruban qui s'élève en arrière sur sa couronne est également jaune. Toutes les autres parties en tons clairs sont roses, les parties plus sombres sont rouges. Seul le petit revêtement à écailles qui entoure les hanches est vert (le vêtement des zapotèques « tzapocueitl »), et la pointe de la couronne de plumes est noire.

13. *Xippe inechichiuh*, Parure de Xipe (fig. 13).

Mixçolichiuhticac. Il a le visage peint en brun avec les plumes de cailles.

Motenmaxaloticac, ses lèvres s'ouvrent.

Yyopitzon contlaliticac, *icpac*, *maxaliuhqui*, il a mis sa couronne-*yopi* avec les extrémités (avec les rubans) qui divergent, se séparent.



Comaquitica yn evatl yyevayo tlacatl, il a revêtu la peau, la peau humaine.

Ytzonchayaval, il porte une perruque faite de plumes frisées.

Iteocuitlanacuch, il porte un piquet d'oreilles en or.

Itzapocue, il porte autour des hanches un vêtement de feuilles de Zapote.

Ytzitzil, *icxic contlaliticac*, il a attaché des grelots au pied.

Ycac, il porte ses sandales.

Ychimal, *tlauhtevilacachiuhqui*, son bouclier est rouge et pourvu de cercles.

Ychicavaz ynimac icac, il porte dans la main son bâton-crécelle.

(Du livre I, chap. 18.)

Yninechichival, *mizçolnechivalc*, sa parure : sur le visage il a une peinture représentant une caille.

Tenmaxaltic oltica, les lèvres sont enduites, avec du caoutchouc.

Yyopitzon contlaliticac maxaliuhqui, il a mis sa couronne-yopi (avec les rubans) les bouts qui divergent.

Conmaquiticac tlacaycevatl yyeuayo malli, il a mis la peau d'homme, la peau de prisonnier.

Tzonchayauale, il porte la perruque de plumes frisées.

Teocuitlanacoche, il porte un piquet d'oreille en or.

Tzapocueye, il porte le vêtement des hanches fait de feuilles de zapote.

Tzitzile, il porte des grelots.

Ychimal tlauhtevilacachiuhqui, son bouclier est rouge et pourvu de cercles.

Chicauartli inimac icac, il tient dans la main le bâton-crécelle.

Xipe est *Xiuh-ê*, « le maître des turquoises, du gazon, de l'année ». — Le nom est donc un synonyme de Xiuhtecutli, le nom connu du dieu du feu. Xipe est le dieu des Yopi, des gens rouges, des Tlapaneca. Il est le dieu qui se promène dans une peau d'homme et le dieu des travailleurs de l'or. Comparez pour lui « Tonalamatl du recueil d'Aubin », ch. I, p. 657.

Mixçolichiuhticac, mizçolnechiuale. — Cette peinture du visage, représentant une caille, est expliquée dans le texte aztèque original de Sahagun, ch . 9, 15, par « çolihuitl ynixco tztzelo », c'est-à-dire des plumes de cailles sont disséminées sur son visage. Sahagun s'est trompé d'une façon singulière sur le sens de ce passage. Le texte dit immédiatement avant que Xipe porte des sandales rouges, or il traduit « tenia pintado el cuello de las cotaras con plumas de codorniz sembradas por todo el » !

Motenmaxaloticac. — La bouche ouverte est un trait très caractéristique chez ce dieu, qui est exprimé dans les statuettes en pierre et en argile aussi bien que dans les écritures figuratives bien dessinées. V. fig. 208 du *Codex Borgia* 14. Le verbe employé ici se rapporte à une racine par laquelle on désigne le point où les jambes s'écartent. Voir la reproduction de l'élément maxac dans les hiéroglyphes des villes (par ex. les hiéroglyphes d'Amaxac, fig. 83) et le mot maxtlatl qui désigne les bandes qui sont passées entre les jambes. Le mot est encore appliqué à la séparation du chemin (otlamaxac) et à d'autres choses qui divergent.

Yyopitzon. — Dans le texte aztèque original de Sahagun, 9, ch. 15, la couronne de Xipe devient yteoquecholtzon ytlauhquecholtzon, c'est-à-dire une couronne faite de plumes précieuses du bec-à-cuiller (platalea) rouge. Xipe est le dieu rouge et les Yopis sont les Tlapaneca, les gens rouges. Le yopitzontli qui paraît dessiné chez le dieu de notre chapitre est également fait de plumes de tlauhquechol; cela résulte de ce que cette couronne est peinte, non pas du rouge feu des plumes de perroquet (Cueçalin), ni du rouge foncé du tlapal-ivitl, mais en tons rose tendre, avec raies rouge foncé. Dans mes travaux antérieurs j'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer que, si la parure de tête appelée tlauhquecholtzontli est indiquée à la première place dans le costume de danse et le costume de guerre des rois mexicains, cela tient à ce que les rois mexicains et le généralissime se présentaient avec le costume de Xipe. Comme confirmation de ce que j'avance, je pourrais ajouter que dans le texte original aztèque qui a trait aux chapitres en question sur tlauhquecholtzontli, on fait non seulement mention du tambourin d'or de Xipe, mais aussi de sa ceinture de feuilles de zapote (voir plus loin).

Comaquitica y euatl. — La peau humaine écorchée dont est revêtu Xipe et qui lui constitue son signe caractéristique est nommée dans le texte aztèque de Sahagun, 9, ch. 15, comme étant son tlacanaualli, son déguisement humain, le déguisement qu'il prend lorsqu'il se montre aux hommes sous sa forme redoutable. Sur naualli, voir ci-dessus à Ixcoçautiqui Xiuhtecutli (nº 11).

Ytzonchayaval. — Pour chayaualli, voir plus haut aux Totochtin (nº 5). Dans Sahagun, 9, ch. 15, il est dit : sa perruque était faite : des mêmes plumes précieuses (que la couronne), notamment des plumes de teoquechol.

Itzapocue. — Le petit vêtement vert de feuilles de zapote de Xipe est également une pièce de vêtement très particulière. D'après Sahagun, 9, ch. 15, il était fait de pointes vertes de plumes de quetzal qui étaient disposées en séries « (chilchotic quetzalhuitzli tlahuipantli yc cuecuenticoc ynic tlacencaualli). Voyez mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin, l. c. pp. 659-661, à propos de l'emploi et de la représentation de cette pièce de vêtement dans les figures de Xipe des écritures figuratives.

Ychimal tlauhteuilacachiuhqui. — Le bouclier de Xipe avec des cercles rouges est désigné dans Sahagun, 9, ch. 15, comme étant ychimal teocuitla anauayo. D'après la relation de Tezozomoc, Motecuzoma porte un tlauhquecholtzontli et un bouclier comme les Anauaca, les gens qui habitent les côtes.

Ychicavaz. — Je me suis expliqué en détail dans mon mémoire cité plus haut (l. c. pp. 661-664) sur la forme de cet instrument et sa signification, ainsi que sur la signification de son nom. Le texte aztèque de Sahagun, 9, ch. 15, le nomme y-chicauaz cacalacaya, c'est-à-dire « son instrument à crécelle (son claquoir,) chicauaztli ». Parmi les attributs de Xipe, on ne mentionne pas dans notre chapitre les trois drapeaux avec les rubans flottants qu'il porte comme devise dans le dos (v. fig. 108) ; en outre son tambourin (yn tlatzotzonli), le croissant d'or qu'il porte au nez (yteocuitla yacametz) et un ornement de cou, qui est désigné dans Sahagun, 9, ch. 15, comme étant yeuacozqui teocuitlatl « son collier de peau humaine d'or » et que Sahagun appelle « un joyel ancho de oro de martillo ». Enfin Sahagun signale encore 9, ch. 15, parmi ses attributs, un tzapoicpalli « un siège de feuilles de Zapote » qui jouait un rôle dans les cérémonies du Tlacaxipeualiztli, « à l'écorchement d'hommes », la fête de Xipe.

14. — TETEOINNAN.

Fig. 14. *Teteoinnan.* — Le bouquet de plumes sur le vertex (çoyatemalli) a, immédiatement au-dessus du bouton excavé, un champ rouge, puis deux plumes jaunes et deux plumes vertes. La chemise a une rayure jaune brune immédiatement sur le bord inférieur, constitué par des appendices lâches. Les autres raies du vêtement et les courroies des sandales sont rouges. Le petit disque au milieu du bouclier est jaune.

14. *Teteuynan inechichiuh*, parure de la Teteoinnan (fig. 14).

Motenholcupinticac, elle a une épaisse couche de caoutchouc autour des lèvres.

Tlaxapochtli in contlaliticac. Ycamapan elle a fait sur les joues un disque rond avec du caoutchouc pourvu d'un trou au milieu.

Ychcaxochiuh contlaliticac, elle a mis les bandes de coton.

Yxiuhtotonacuch, elle porte le piquet d'oreille fait des plumes de l'oiseau bleu.

Yçoyatemal, elle porte un bouquet de plumes avec chapiteau en forme de clochette ou d'entonnoir.

Cuechtli, *inicue*, *inimitoa*, *çitlallicue*, des coquilles de limaçon sont à son enagua, qui est appelée l'Enagua-étoiles.

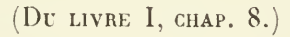
Ynivipil ipiloyo, sa chemise est garnie de franges.

Yztac cue, elle porte une Enagua blanche.

Ycacc, elle porte ses sandales.

Ychimalxapo, sur son bouclier est un disque d'or avec un trou au milieu.

Yzquiz, elle porte son balai.



(Du livre I, chap. 8.)

Auh ynic nechichivale, et elle a la parure suivante :

Motenolcopi, elle a autour des lèvres une épaisse couche de caoutchouc.

Tlaxapuchtli quimotlatlali quicamapan, elle a fait un disque rond avec du caoutchouc sur les joues avec un trou au milieu.

Ychca xochiva, elle a une bande de coton.

Coyatemale, elle porte un bouquet de plumes avec un chapiteau en forme de cloche ou d'entonnoir.

Cuechcueye, *mocuechcueti*, elle porte l'enagua de coquilles de limaces.

Yc mitoa citlalli ycue. Cytlalcueye, nommée l'enagua d'étoiles, elle porte l'enagua d'étoiles.

Quavivih tzetzeliuhqui ynivipil, *quauhtzetzeliuhqui*, *iztac quavihuiyo*, sa chemise est parsemée de plumes d'aigles, avec des plumes blanches d'aigle.

Ynichimal teocuitla ytixapo, son bouclier a un disque d'or avec un trou au milieu.
Popoua yzquiçe, elle porte son balai.

Teteionnan, « mère des dieux », aussi nommée Toci « notre aïeule » : elle est aussi nommée la grand'mère de la terre, le cœur, c'est-à-dire le plus intérieur ; la Terre, l'épouse du dieu du ciel, la patronne de la maternité, identique avec la Tlaçolteotl qui efface les crimes.

Comparez « Tonalamatl de la collection d'Aubin, *l. c.*, p. 649 ».

Tlaxapochtli in contlalitica ycamapan. — La traduction espagnole dans le livre I, ch. 8, dit « tenia en el rostro como un perche redondo de lo mismo » (c'est-à-dire de olli). Le petit disque noir est nettement indiqué sur la joue de la déesse. Mais il ne s'agit pas plus ici comme plus loin sur le bouclier d'un simple disque, ainsi qu'on peut le présumer d'après les termes de Sahagun et d'après la représentation figurée ; c'est ce qu'indique nettement le mot tlaxapochtli qui signifie « trou ». Ce trou joue un rôle particulier dans l'ornement de la déesse. Elle le porte sur la joue, elle le porte sur le bouclier, même son ornement de plumes présente une perforation ainsi que nous le verrons. J'ai déjà fait remarquer dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (*l. c.*, p. 652) que cet emploi a sa raison dans le fait que, chez les Mexicains tlaxapotlalli « cosa agugerada ó horadada ó virgen corrompida » (Molina) s'associait avec le terme Xapotla « faire un trou dans la paroi », le terme même de la défloration d'une jeune fille. Mais dans le travail cité, j'ai rattaché par erreur le passage en question à la parure de la tête.

Ychcaxochiuh. — Sahagun, livre I, ch. 8, explique : « tenia en la cabeza á manera de una gorra hecha de manta revuelta y añudada ». Cette explication n'est certainement pas du tout exacte, car il ne s'agit pas apparemment d'une bande d'étoffe tissée, mais de coton non travaillé. C'est ce qu'indique le nom ichcatl qui, à l'époque espagnole, était employé pour désigner les moutons introduits seulement par les Espagnols. Le dessin sur la bande est exactement le même que celui que l'on trouve peint sur le coton qui sort de la capsule du fruit, et que celui qui sert à montrer, par exemple dans le *Codex Mendoza*, le coton et l'élément ichca dans les hiéroglyphes des villes (c. fig. 81). Les points et les petits traits sur la surface blanche indiquent les grains de semence du coton brut non encore enlevés.

Yxiuhtotonacuch (v. au dessus à *Uitzilopochtli.*)

Cuechtli, *inicue*, *inimitoa*, *çitlallicue.* — C'est une sorte de ceinture particulière portée en arrière de l'enagua, coupée dans des lanières de cuir et garnie à l'extrémité de coquilles de limaçons. V. fig. 85, le dessin de

Teteoinnan dans le *Codex Telleriano Remensis* I, 5. C'est de cette manière que le vêtement est décrit dans Sahagun, 2, chap. 36, à l'article tlamatecutli, et l'on y donne aussi le nom citlalin icue. J'ai déjà fait remarquer dans mon travail sur le Tonalamatl (*l. c.*, p. 656) que c'est un élément du costume uaxtèque. Dans le dessin de notre chapitre (fig. 14) cette particularité n'est pas rendue.

Yçoyatemal. — Le temalli est une balle ronde ou un bouton rond, garni d'un bouquet de plumes à la pointe, qui est placé soit directement sur le vertex, soit porté avec d'autres ornements de la tête ; v. le quetzaltemalli, qui est indiqué plus bas à Amimitl (n° 23). Pour le mot çoyatl on n'indique dans le lexique que la signification « palme ». Je puis cependant citer des passages d'où il ressort que le terme avait la signification « d'un développement en forme d'écran ou plus exactement en forme de cloche ou d'entonnoir ». Dans un chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire il décrit et il figure un teocuitla-çoya-nacochtli. J'ai reproduit cette image dans la fig. 80. On reconnaît que la pièce terminale de ce piquet d'oreille a certainement la forme d'une cloche ou d'une coupe, avec un bord renversé en dehors. On dit la même chose dans la description : ynic tlachiuhtli tlazotzontli teocuitlatl tencuepqui çoyatic « fait d'or martelé, replié sur le bord, à la façon d'un çoyatl ». Le bouton du bouquet de plumes de la déesse doit évidemment avoir cette forme, comme le fait voir le dessin incomplet de notre chapitre.

Ynivipil ipiloyo. — Dans un chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, qui traite des manteaux, des bandelettes génitales, des chemises de femmes (uipilli) et des vêtements de femmes (cueitl, enagua), on nomme également le ipiloyo vipilli, et l'on dit aussi qu'il était porté en même temps avec le quapachyo cueitl, c'est-à-dire avec une enegua, sur laquelle était figuré le même dessin que celui du bouclier des déesses de la terre (v. plus loin à Tzaputlatenan et Ciuacoatl). Dans la parure et le vêtement tout avait une signification, tout était strictement réglé et avait sa raison déterminée. Ipiloyo ne peut signifier autre chose que « pourvu d'appendices » ; on ne dit pas de quelle nature étaient ces appendices, peut-être était-ce un bouquet de plumes d'aigle blanches. Les indications de notre chaptre seraient donc en accord complet avec la description donnée dans le livre I, chap. 8, sur la chemise de la déesse.

Ychimalxapo. Ynichimal teocuitla ytixapo. — Sahagun dit : « una rodela con una chapa de oro redonda en el medio ». Cette explication n'est pas tout à fait exacte. C'est un disque d'or pourvu d'un trou au milieu, comme le dit le mot xapo et plus clairement encore l'autre explication teocuitla-iti-xapo « d'or et dedans, un trou ». Dans le chapitre des signes

hiérarchiques du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, outre le tecuitlaxapo, il parle d'un tlilxapo et d'un texoxapo chimalli, c'est-à-dire « pourvu d'un trou noir et d'un trou bleu ». Dans ces deux dernières (fig. 79) on voit pendre en dehors du milieu de la plaque une bande de plumes. Le teocuitlaxapo chimalli est porté par un guerrier en même temps que la devise tozquaxolotl.

(*A suivre.*)

LE XVIe CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

(*Vienne, septembre 1908*)

Par le Dr CAPITAN

Le seizième congrès international des Américanistes a tenu sa session à Vienne du 9 au 14 septembre 1908.

Suivant l'usage, le représentant du la Société des Américanistes de Paris doit à la Société un compte rendu du Congrès. C'est de cette tâche que je voudrais m'acquitter aujourd'hui. Préparé de longue date par le très dévoué secrétaire général Héger, aidé du trésorier Ausserer et du secrétaire Leo Bouchal, ce Congrès a été des plus réussis. A ce succès, l'affabilité, le tact, l'intelligence du président baron von Weckbecker ont largement contribué. Il ne faudrait pas non plus oublier l'éminente présidente d'honneur, la princesse Thérèse de Bavière, qui n'a pas manqué une séance et dont l'accueil a été pour tous absolument charmant. La présence des plus éminents représentants de l'américanisme a contribué à donner un grand éclat à cette session. Dans le court exposé qui suit j'essaierai de rendre l'impression vécue et éprouvée par un participant très actif, d'autant plus qu'il était le seul à représenter la France.

Le mardi 8 septembre, vers 8 heures du soir, une centaine de Congressistes se pressaient dans la grande salle du rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville et faisaient ou refaisaient connaissance, tout en dînant par petits groupes. A la table d'honneur, la princesse Thérèse de Bavière était entourée des chambellans et des membres du Conseil permanent. Les mains amies se tendaient les unes vers les autres ; mutuellement on se présentait aux amis communs et bien vite la glace était rompue.... surtout entre latins. Argentins, Mexicains, Italiens, Espagnols et Français fraternisaient plus rapidement entre eux qu'avec les Allemands, les Américains du Nord ou les Anglais. Affaire ethnique d'ailleurs. Anglo-saxons et Germains sont des gens froids, calmes et réfléchis qui donnent à leur amabilité une tenue toujours très réservée et quelquefois un tantinet dédaigneuse et à leur sympathie une expression beaucoup moins expan-

sive que ne l'est celle des Latins. Je dis sympathie car certes c'est ce qui a dominé dans ce Congrès et nous en a laissé le meilleur souvenir.

Dans le cours de la soirée, le président baron von Weckbecker adressa aux Congressistes en allemand et en français la cordiale bienvenue de la ville de Vienne.

Le lendemain matin, 9 septembre, à 9 h. 1/2, dans une réunion des délégués, le bureau définitif des séances fut constitué ainsi : Président d'honneur : Sir Clements Markham. Présidents des séances : Ambrosetti pour l'Argentine, Seler pour l'Allemagne, Capitan pour la France, Giglioli pour l'Italie, Uhle pour le Pérou, Hartmann pour la Suède, Moguel pour l'Espagne, Boas pour les États-Unis. A ces présidents furent adjoints Lehmann Nitsche pour l'Argentine, Denucé pour la Belgique, S. E. de Oliveira Lima pour le Brésil, Lopez pour le Chili, Thalbitzer pour le Danemark, d'Andree pour l'Allemagne, Sakaki pour le Japon, Crespo y Martinez pour le Mexique, von Panhuys pour la Hollande, Sternberg pour la Russie, Sederholm pour la Suède, Kollmann pour la Suisse, Beniteu y Vilar pour l'Espagne, Mac Curdy pour les États-Unis et Callegari pour l'Italie.

A 11 heures, dans la grande salle des fêtes de l'Université, très solennellement, eut lieu la séance d'ouverture. Successivement chaque orateur montait à la tribune tendue de velours rouge et de dorures, surmontée d'un dais de même étoffe. Devant la tribune, sur un haut fauteuil, la princesse de Bavière, à ses côtés le grand Chambellan de l'empire d'Autriche comte Gudenus et sa tout aimable dame d'honneur baronne de Malsen. Successivement montés à la tribune prirent la parole : d'abord le président baron Von Weckbecker qui sut d'une façon charmante souhaiter la bienvenue à tous les Congressistes. Par une attention bien délicate, il interrompit son discours en allemand pour exprimer, en un excellent français, les regrets du Congrès de n'y point voir le professeur Hamy, un des fondateurs, et dire ensuite au représentant de la France quelques mots fort aimables.

Après lui, prirent la parole successivement : M. Von Fesch au nom du ministre de l'Instruction Publique d'Autriche, MM. Neumayer au nom de la ville de Vienne, Toldt au nom de l'Université, Oberhumer pour la Société de géographie de Vienne, Von den Steinen comme président de la session de Stuttgard en 1904, Boas comme président de la session de Québec en 1902, enfin moi, chargé de prendre la parole au nom des délégués de tous les pays.

A 2 heures, première séance de communications dans laquelle M. Boas exposa d'abord les principaux résultats fournis par les derniers travaux de la mission Jesup sur les côtes septentrionales du Pacifique.

L'éminent Sir Cléments Markham exposa quelques points intéressants de l'histoire des Incas par Sarmiento. Il montra le rôle comme réformateur de l'Inca Rocca ; l'influence des grands Incas Pachacutec et Tupac ; l'importance et l'organisation du socialisme dans le Pérou antique.

S. E. Oliveira Lima, ministre plénipotentiaire du Brésil, fit ensuite l'historique de la fondation de Rio-de-Janeiro au moment de l'expédition de Bahia. Il montra son développement lent d'abord, puis rapide à partir du XVIII[e] siècle et son essor considérable dès le commencement du XIX[e] siècle.

De la longue et intéressante communication de M. Thalbitzer, il faut surtout noter ce fait curieux à savoir que les prêtres nationaux et sorciers des Eskimos du Groenland oriental, les angakoks voient rapidement leur pouvoir magique diminuer et qu'en 1906 il n'en restait plus que deux ayant refusé de se laisser baptiser. L'auteur donne d'intéressants renseignements sur leurs pratiques.

La matinée du 10 fut occupée par une série de visites dont nous parlerons après avoir indiqué les communications qui furent faites aux séances successives du Congrès.

Donc à la séance de l'après-midi du 10 septembre, M. Ehrenreich fit une fort intéressante conférence sur l'état de nos connaissances touchant l'ethnographie du Sud brésilien. Il montra la complexité de ces populations et les erreurs graves tenant à la variété des noms qui leur étaient donnés. Il établit un ordre et un classement rationnel dans les noms de ces tribus.

Don Antonio Sanchez Moguel exposa l'intervention de Fray Hernando de Talavera dans les négociations de Colon avec les rois d'Espagne.

C'est à l'étude d'une intéressante reproduction d'un plan du musée de Mexico que Miss Adela Breton a consacré sa communication. Elle a apporté ses éminentes qualités de savante observatrice et de délicate artiste à laquelle on doit les remarquables reproductions des fresques de Chichen Itza.

M. Jean Denucé a étudié à la Bibliothèque nationale de Paris une grande carte de l'Amérique par les Reinel (vers 1516).

Le professeur Kollmann développa la thèse qui lui est chère de l'existence d'une race de *petits* (taille variant de 1 m 20 à 1 m 50) que l'on retrouve dans le monde entier. En Amérique comme en Europe, cette race, clairsemée d'ailleurs, n'est pas composée de sujets malades ou dégénérés mais bien de représentants encore subsistants d'une race primitive qui était petite. M. Kollmann cite des crânes recueillis par la princesse Thérèse de Bavière dans ses fouilles au Pérou, d'autres provenant du Guatemala et des Guyanes qui ont tous appartenu à ces sujets de petite taille. Les Lapons sont les descendants de ces pygmées primitifs

Lehmann Nitsche de la Plata a étudié l'anthropologie physique des tribus occidentales du Chaco. Enfin M. Wirth s'est occupé de l'autobiographie de Franz Urban Rawiers (vers 1720). Le manque de temps a empêché de lire les communications de M. de Peralta sur les indigènes et la cartographie de l'Amérique centrale et spécialement de la région comprise entre le 8e et le 15e degré de la latitude Nord, ainsi que celle de M. Moura sur le progrès de l'Amazonie et de ses Indiens.

A la séance du matin du 11 septembre que j'eus l'honneur de présider, assisté du Dr Oberhumer, le Dr Franz Ritter von Wieser (d'Innsbruck) présenta une fort belle reproduction, grandeur naturelle, de la grande mappemonde de Pierre Destelier qui fait partie de la bibliothèque du comte de Wilczek où nous la verrons le 13 septembre. La carte d'Amérique est étonnamment exacte pour toutes les côtes atlantiques et pacifiques du sud jusqu'au Mexique. Seule la partie nord-ouest de l'Amérique du Nord manque totalement.

Sir Clements Markham étudia quelques sculptures sur des pierres de Tiahuanaco et de Chavin. Il établit une parenté entre les figurations de ces deux points. A propos du mot Chavin, Sir Markham a cité avec grands éloges les travaux récents de notre confrère de la Rosa sur Blas Valera. J'ai alors communiqué mes trois notes ainsi intitulées : 1° Les grands anneaux de poitrine des anciens mexicains. Comparaison avec les anneaux chinois, japonais, océaniens et les pièces similaires préhistoriques de la Gaule ; 2° L'entrelac cruciforme dans l'antiquité américaine, en Chine, aux Indes et en Gaule ; 3° L'omichicahuatzli mexicain et son ancêtre de l'époque du renne en Gaule.

Le Dr Schmeltz (de Leyde) a donné quelques détails sur l'expédition néerlandaise à Tumac Humac (Surinam). Les fouilles ont fourni des céramiques variées. Certains vases sont des types péruviens classiques, d'autres au contraire montrent les formes ordinaires du centre Amérique. Le double courant des peuples venus de ces deux points et mélangés sur place est une fois de plus ainsi démontré.

M. Van Panhuys (de la Haye) communiqua un ouvrage sur l'esprit des Indiens. Il apporta aussi une contribution à l'ethnographie et à l'histoire de Surinam.

Le professeur Pabisch (de Vienne) a fait une communication sur les plantes dont se servaient les Américains pour empoisonner leurs flèches.

Le professeur Saville a résumé ses intéressantes recherches archéologiques sur la côte d'Esmeraldas (Équateur). Il a également communiqué un travail de M. Stansbury Hagar, de New-York, sur les éléments des zodiaques mayas et mexicains étudiés d'après six groupes figuratifs du zodiaque. Il conclut à une correspondance à peu près complète entre les

signes nahuatl et les signes mayas. Il insista sur les rapports multiples qui existent entre le symbolisme de ces divers signes et les signes similaires péruviens.

Le D[r] Th. Preuss (de Berlin) a fait une communication sur la fête du vin chez les Indiens Cora de la Sierra Madre occidentale.

Le professeur Seler montra d'abord une superbe série de projections photographiques des ruines de Chichen Itza en Yucatan et donna à leur sujet les plus intéressantes explications. Dans une seconde communication sur la légende de Quetzalcouat et des Toltèques, d'après les documents les plus récemment découverts, le professeur Seler a projeté une fort nombreuse série de très remarquables figures, généralement extraites des Codex, dessinées par lui et coloriées des tons les plus vifs, nullement atténués par la projection. Il y a là un ensemble de documents d'enseignement des plus remarquables que peuvent surtout admirer ceux qui, comme nous, connaissent les difficultés d'exécution de pareilles projections. (Très aimablement d'ailleurs, le professeur Seler a bien voulu m'indiquer les procédés qu'il emploie.)

C'est de l'alligator dans l'ancien art chiriqui et de ses curieuses transformations que s'est occupé M. George Grant Mac Curdy (de New-Haven, Connecticut). Les représentations exactes de l'alligator se trouvent surtout sur des bijoux en or, tandis que les formes dérivées et stylisées sont surtout abondantes sur deux groupes de poteries. L'auteur présente toute une série de curieuses projections illustrant son sujet.

Le capitaine Wollmar d'Heidelberg communiqua un travail intitulé : Les hiéroglyphes mexicains et la certitude de leur lecture dans les anciennes et les nouvelles interprétations.

L'éminent chef du service archéologique officiel de la République Argentine à Buenos-Ayres, le professeur Ambrosetti a exposé ses vues sur la question calchaqui. Elles sont le résultat d'innombrables observations sur place et d'études d'après des milliers de pièces. Il revendiqua avec juste raison la priorité pour lui et ses élèves des recherches et travaux sur ce sujet. Et à ce propos, il affirma que des prétendus Atacamas ne sont autres que des Calchaquis. Ensuite il montra les résultats fournis par le service des recherches archéologiques qu'il a organisé et qu'il fait marcher de pair avec son enseignement et le musée archéologique créé par lui, tous deux à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Buenos-Aires. (V. *J. Soc. des Américanistes*. Tome V, n° 1, nouvelle série, page 122.)

Le professeur Max Uhle a fait trois communications : 1° Sur la civilisation primitive aux environs de Lima ; 2° L'interprétation de l'Intihuatana ; 3° Les amas de coquilles au Pérou. Comme M. Uhle est un

remarquable photographe, il a pu faire passer devant les yeux des Congressistes une très nombreuse série de fort belles photographies exécutées par lui-même. On peut ainsi le suivre très facilement et se rendre compte très exactement des sujets qu'il expose. Il a montré ainsi diverses particularités des sépultures péruviennes antiques, telle que l'existence d'une sorte de gros bloc ovale, parfois conique, l'intihuatana qui est sculpté dans la pierre tout proche de nombre de sépultures anciennes du Pérou. Les fouilles des monuments, des amas de coquilles ont été aussi photographiées par M. Uhle qui en a projeté également toute une série de clichés.

Le professeur Giglioli, l'éminent professeur et conservateur du musée d'histoire naturelle de Florence, a décrit deux rares colliers précolombiens des Antilles, probablement de Saint-Domingue, qui font partie des collections du musée ethnographique de Florence. D'après les photographies qu'il a montrées, ce sont en effet de fort intéressantes pièces. Ils sont fort curieux aussi les pectoraux de pierre et de coquille précolombiens du Venézuela dont M. Giglioli a également entretenu le Congrès et qui font partie de ses splendides collections ethnographiques.

Le professeur Seler a donné quelques explications publiques — accompagnées de fort belles projections en couleur, d'après les figures des Codex, pour la plupart, — sur le merveilleux ornement en plumes conservé au Musée d'histoire naturelle de la cour à Vienne. Il a exposé les résultats de l'examen minutieux de la pièce et indiqué sa disposition et son mode de fabrication.

Le professeur Julius Nestler de Prague a donné quelques renseignements sur une idole trouvée par le consul d'Autriche à Managua (Nicaragua). Il a également communiqué une étude sur les ruines de Tiahuanaco et leur signification.

Le professeur Sakaki (Japon) a fait une intéressante communication sur la vraie situation géographique du Fou Sang. Il arrive à cette conclusion déduite d'une étude soigneuse des vieux textes chinois que le Fou Sang était une terre japonaise correspondant sensiblement aux environs du golfe de Tokyo actuel.

M. Alberto Fric a fait une communication sur les migrations, l'ethnographie et l'histoire des peuples du Sud Brésilien et sur leur conquête, quelques réflexions un peu dures sur l'interprétation de la manière dont sont traités, d'après l'auteur, certains sauvages de ce pays a soulevé une discussion un peu vive, la seule d'ailleurs qui se soit produite durant tout le Congrès.

Miss Adela Breton, la très fine et très érudite observatrice, a décrit des danses chez les Indiens de Mexico où elle a retrouvé des survivances très nettes de danses rituelles anciennes.

Les habitations dans le rocher autour de Ozark Uplift dans l'Arkansas sont nombreuses. Les rochers ressemblent en ces points à ceux de la Dordogne. Ils ont été habités à diverses époques durant les périodes préhistoriques. Les fouilles dont M. Charles Peabody (de Cambridge, Mass) rend compte ont permis de recueillir des instruments en pierre grossiers, des os travaillés, etc.

M[lle] Barbara Clara Renz (de Breslau) a étudié l'amour des parents pour leurs enfants chez les tribus américaines. L'auteur ne s'est occupé que d'un petit nombre de tribus actuelles et pourtant elle a apporté un nombre considérable d'exemples. Pour elle, presque partout, l'amour des parents pour leurs enfants est général et ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils les maltraitent. Parfois comme chez les Algonquins et les Patagons, tandis qu'ils tuent les enfants malingres ou mal conformés, ils soignent au contraire et affectionnent ceux qui sont forts et vigoureux.

Le D[r] Rudolf Trebitsch (de Vienne) a étudié des Esquimaux du Groënland occidental. Pour illustrer sa communication, il projeta d'assez nombreuses figures et fit entendre au phonographe divers chants de ces Esquimaux.

Le D[r] Will. Thalbitzer (de Copenhague) étudia la civilisation païenne des Groënlandais orientaux.

Le D[r] Hartmann (de Stockholm) présenta et fit fonctionner un nouveau phonographe de son invention haut-parleur qu'il propose pour remplacer le gramophone. Cet appareil donne des résultats intéressants.

A ce propos, le D[r] Richard Wallaschek (de Vienne) discuta la valeur de la réception phonographique des chants des peuples sauvages. Il montra les difficultés et les desiderata qui subsistent encore sur ce point.

M. Wissler (de New-York) décrivit les divers types d'habitats dans le centre de l'Amérique du Nord, telles les maisons couvertes de terre le long du Missouri, le *tipi*, tente conique, en usage chez beaucoup de tribus indiennes, les huttes couvertes d'écorces, etc.

Enfin citons, pour terminer, les communications purement linguistiques : Le Père Worice (de Kamloops, British Columbia) : Le verbe dans les langues Dénées. — D[r] Jean Denucé (de Bruxelles) : Note sur un vocabulaire complet de la langue yahgane (Terre de feu), œuvre très complète à laquelle l'auteur a travaillé des années. — D[r] A. Wirth (de Munich) : La théorie de Trombetti sur les rapports des langues américaines et asiatiques. — Prof. Hestermann (de Mödling) : La langue Pano. — Prof. Schmidt (de Mödling) : Phonologie des langues américaines, leur transcription.

Le 10 septembre, une commission composée de quelques membres du Congrès se réunit dans le cabinet de M. Franz Heger, conservateur

de la section ethnographique et préhistorique du musée d'histoire naturelle, pour étudier minutieusement le merveilleux « ornement de plumes mexicain ancien » qui fait partie des collections américaines du musée. Le grand cadre qui renferme cette belle pièce fut ouvert et nous pûmes l'examiner en détail. Le professeur Seler donna de minutieuses explications sur ses usages et sa signification archéologique. Il montra comment cette sorte de coiffure-manteau était portée tantôt sur la tête, tantôt jetée en arrière sur les épaules, tantôt même portée comme une sorte de bannière à l'extrémité d'un bâton. Il illustra d'ailleurs ces très intéressantes explications, dans sa communication sus-indiquée, au moyen d'un grand nombre de figures tirées de l'iconographie mexicaine ancienne, surtout des Codex. Le mode de construction, pourrait-on dire, de ce bel objet fut surtout examiné en détail et chacun put faire et exposer ses observations.

Les dames surtout : la princesse Thérèse de Bavière, MM^mes Seler, Uhle, miss Breton firent d'intéressantes et très compétentes remarques sur le mode d'attache des grandes plumes bleues, vertes et brunes (avec disques d'or interposés) qui sont très habilement fixées sur de longues tiges en bois, maintenues par des filets et du papier et se réunissant autour d'une sorte de résille qui se plaçait sur la tête. De très intéressants renseignements sur les oiseaux d'où provenaient ces plumes furent fournis par un naturaliste du musée. Le ministre du Mexique, M. Crespo y Martinez, nous dit que le fameux oiseau qui avait fourni les longues plumes bleues, le Quesal, existe encore au Mexique, quoique devenu très rare.

Le 14 au matin, dernière et fort importante séance de commission dans laquelle les délégués devaient décider du lieu où se tiendrait le prochain Congrès. La discussion fut vive, car les avis étaient très partagés. Depuis longtemps, la République Argentine avait demandé que le Congrès se réunît à Buenos-Ayres. Cette demande avait été formulée il y a plus de quatre ans. D'autre part, Rio-de-Janeiro, par la voix du ministre plénipotentiaire du Brésil à Bruxelles, M. de Oliveira Lima, demandait également d'être choisie comme siège du prochain Congrès. Enfin M. Crespo y Martinez, au nom du Mexique, insistait vivement pour que le Congrès se réunît en 1910 à Mexico, le Mexique célébrant précisément cette année-là le centenaire de son indépendance. Il était donc bien difficile de mettre tout le monde d'accord. Cependant on repoussa tout d'abord l'hypothèse d'un congrès unique dans une seule ville. Alors on fit la proposition suivante. Le Congrès tiendrait deux sessions, l'une dans une ville, l'autre dans la seconde. Mais c'était antistatutaire. Le professeur Seler et von den Steinen firent alors remarquer

qu'il ne pouvait s'agir de *session* mais que l'on pouvait discuter sur *une section*. La proposition suivante fut donc formulée : Le 17e Congrès des Américanistes aura lieu en 1910 à Buenos-Ayres, célébrant une séance à Montévideo, l'autre à Rio-de-Janeiro, et le professeur Seler ajouta : une section mexicaniste se réunira la même année à Mexico. Le représentant du Mexique, M. Crespo y Martinez et le professeur Ambrosetti pour l'Argentine acceptaient ce texte quand M. de Oliveira Lima, le représentant du Brésil, déclara que son gouvernement voulait que le Congrès siégeât à Rio-de-Janeiro mais qu'il n'acceptait pas une séance dans le cours d'une visite qu'y ferait le Congrès. La réunion à Rio-de-Janeiro fut donc supprimée et l'ensemble de la proposition ainsi modifiée allait être votée quand on fit remarquer qu'en somme la solution serait encore irrégulière. Le Congrès se diviserait en deux, d'autre part on répondrait imparfaitement à l'invitation du Mexique (17 voix sur 30 repoussèrent ce projet). Le président et le secrétaire général dont le tact, l'habileté, la courtoisie étaient mis à une rude épreuve finirent par trouver une rédaction, suggérée d'ailleurs par divers membres et qui spécifiait que le Congrès se tiendrait à Buenos-Ayres (par exemple en mai), mais que, dans le courant de la même année (par exemple en septembre), une seconde séance du même Congrès (et je fis formuler : avec le même bureau) aurait lieu à Mexico. La proposition fut ainsi votée à une grande majorité malgré quelques observations des Européens qui firent ressortir l'extrême difficulté pour eux de pouvoir participer aux deux réunions.

Voilà donc qui est décidé : en 1910, congrès à Buenos-Ayres, et dans la même année congrès à Mexico. Cela concilie les désirs de deux grands pays d'une façon dont les délégués de chacun étaient enchantés mais pour nous, gens du vieux monde, cela complique terriblement les choses et nous laisse fort perplexes pour 1910.

Avant de dire un mot des excursions entre les séances, notons que 256 savants s'etaient fait inscrire comme membres titulaires ; 124 étaient présents. 94 avaient souscrit comme participants ; 80 étaient présents. 52 communications figuraient au programme. Plus de 60 furent faites. C'est donc un grand succès. Toutes les séances étaient extrêmement occupées, les communications se succédaient sans arrêt et l'ordre du jour n'était jamais épuisé. Presque toutes étaient d'ailleurs assez longues et presque toujours intéressantes. C'étaient bien plutôt de véritables conférences, faites par des professeurs et accompagnées pour la plupart de très remarquables projections. Les discussions ordinairement courtes furent toujours extrêmement courtoises, purement scientifiques. L'allemand naturellement fut surtout employé, mais nombre de communications furent faites en anglais, plusieurs en français et quelques-unes en

espagnol et en italien. Le public toujours nombreux (jamais moins de 30 personnes et parfois 70 à 80) était composé des spécialistes, au premier rang desquels la princesse Thérèse de Bavière qui ne manqua pas une séance et de quelques Autrichiens instruits qui s'intéressaient vivement aux conférences.

Comme singularité à noter : la présence à toutes les réunions d'un Indien Chamacoco du Paraguay ramené par le Dr Fric et dont l'aspect tout asiatique, mitigé de caractères sud-américains, pouvait servir de thème aux partisans des rapports fréquents de l'Amérique antique avec l'Asie.

Lorsque l'on suit très exactement les séances d'un Congrès, on n'a que bien peu de temps pour des visites pourtant bien intéressantes. Les organisateurs du Congrès de Vienne avaient fait pour le mieux à ce point de vue et nous permirent de voir beaucoup de choses en dehors du Congrès et en fort peu de temps. Les musées d'abord. Des visites furent faites au musée des phonogrammes de l'Académie, fort intéressant par l'abondance des très curieuses collections linguistiques et ethnographiques qu il possède et dont on fit entendre plusieurs aux membres du Congrès. Le musée d'ethnographie autrichienne plein également de documents fort intéressants, fut visité par les Congressistes. Je ne parlerai que pour mémoire du Trésor impérial avec ses merveilleuses orfèvreries et ses incomparables étoffes brodées d'or et incrustées de perles du ve au xiie siècle. Le musée des collections d'art historiques de la Cour renferme des merveilles, mais c'est naturellement aux tableaux que nous avons consacré la plus grande partie des courts instants que nous avons eus pour admirer les incomparables suites du Titien, du Tintoret, de Véronèse, de Rembrandt, de Brueghel l'ancien, etc. contenues dans ce superbe musée.

De chaque côté de la grande place Marie-Thérèse où se dresse sa statue monumentale, se trouvent à gauche le musée des Beaux-Arts dont nous venons de parler, à droite le Musée d'histoire naturelle. Au rez-de-chaussée de celui-ci le domaine de notre ami Heger et quel domaine ! toute l'ethnographie et le préhistorique dans de superbes salles, admirablement organisées et tenues avec un soin et un luxe incroyables. On sent que le personnel ne fait pas défaut et Héger nous dit que, chose incroyable, mais indispensable pour la bonne conservation de tant d'étoffes, de peaux et de plumes, toutes les vitrines sont successivement visitées et chaque semaine le contenu de quelques-unes est épousseté, brossé, battu. Aussi comme cela *sent le propre !*

Je n'ai pu voir qu'en courant l'ethnographie générale, ayant consacré la plus grande partie du temps aux antiquités américaines. Les séries en

sont intéressantes et nombreuses. La céramique, certes moins importante qu'au Trocadéro, mais en revanche les objets en pierre plus nombreux et fort remarquables. Il y a des séries d'idoles, de figurines et d'amulettes en pierres dures tout à fait remarquables; une série de superbes grands colliers en pierre dont plusieurs très ornés. Puis les trois perles du musée : la grande coiffure mexicaine en plumes de quesal qui, dans un cadre de près de deux mètres carrés, occupe une place d'honneur et un extraordinaire bouclier en mosaïque de plumes ou chaque couleur est entourée d'un cercle d'or, le tout d'une conservation incroyable. Enfin dans une longue vitrine de la grande salle d'entrée, bien étalé, le superbe Codex zapotèque connu sous le nom de Codex vidobonensis et que la Bibliothèque royale a mis en dépôt dans le musée où il se trouve admirablement à sa place au milieu des séries d'antiquités mexicaines. Une série de petits manuscrits judiciaires ou de comptabilité complète le contenu d'une grande vitrine.

Naturellement l'ami Szombathy a voulu me montrer le musée préhistorique dont il est spécialement chargé et me mettre en mains les plus belles pièces. Il y a là des choses étonnantes, surtout pour ce qui a trait à la période d'Hallstatt, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler davantage.

L'archiduc Rainer (frère de l'empereur), protecteur du Congrès, est venu le 11 septembre, dans la matinée, au Musée d'histoire naturelle et s'est fait présenter un à un tous les délégués. A chacun, avec la plus grande bonne grâce, il a causé quelques instant dans sa langue, se servant avec la même aisance de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, du français et même de l'italien.

Quelques promenades intéressantes ont été faites sous la direction de très aimables membres du Congrès Viennois, polyglottes et instruits. Malheureusement la pluie s'est souvent mise de la partie et nous a assez gênés. C'est ainsi qu'après la séance du 10, donc vers 5 heures, nous avons parcouru le parc du château de Schönbrun et aperçu ainsi le château et le belvédère. Un autre soir, nous avons grimpé par le funiculaire au Kahlenberg (hauteur à côté de Vienne) d'où on jouit d'un beau panorama sur la ville et la vallée du Danube. Un autre jour, on nous a promenés dans le vieux Vienne, fort intéressant avec ses vieilles maisons et ses nombreux hôtels à façades très ornées de sculptures intéressantes du XVIIe et XVIIIe siècle. Hors pair bien entendu l'admirable cathédrale Saint-Étienne avec sa flèche de 136 métres, et une délicieuse petite chapelle (Marie Stiegen) où, sur ma demande, on nous a conduits. C'est un bijou d'architecture dont l'intérieur rappelle absolument la Sainte-Chapelle. C'était le soir, de braves gens fort dévots, comme on l'est à Vienne, remplissaient la chapelle où finissait l'office. Le spectacle était fort intéressant. Je ne parlerai pas du Prater, beau parc au Nord de la ville même, tout proche du Danube, et où se

tient en permanence une foire monstre qui nous a permis de faire d'amusantes observations d'ethnographie actuelle.

Quelques réceptions particulières ont permis aux congressistes d'apprécier l'amabilité de leurs hôtes. C'est ainsi que le ministre de Belgique, M. le comte de Borchgrave, nous a invités, quelques délégués belges et moi, à un déjeuner auquel ont assisté plusieurs ministres plénipotentiaires, le président et le secrétaire général du Congrès. Nous avons pu admirer les remarquables œuvres d'art qui ornent les salons du comte de Borchgrave dont l'accueil absolument charmant, en son affectueuse bienveillance, nous a vivement touchés.

La grande réception privée a été celle que le comte de Wilczek a offerte à tous les membres du Congrès le dimanche 13 septembre, en son admirable château de Kreuzenstein, près de Korneuburg. A 9 h. 1/2 du matin les congressistes en grand nombre étaient réunis à la gare Nord-Ouest de Vienne. En une heure à peine, le train nous conduisit à Korneuburg, de là de nombreuses voitures nous amenèrent, en 1/2 heure environ, au merveilleux château-fort, rebâti avec une exactitude rigoureuse par le comte de Wilczeck sur l'emplacement et d'après le plan de celui que ses ancêtres avaient élevé sur cette haute colline dominant le Danube, du XIIe au XIVe siècle.

Non seulement le comte a fait une admirable restitution de l'architecture militaire de cette époque, mais il a rempli, du haut en bas et jusqu'en ses moindres recoins, son château d'objets d'art et d'ethnographie, d'armes, de meubles, de manuscrits et de livres recueillis presque tous dans le pays par lui (comme il a bien voulu me l'expliquer) un à un; dès sa prime adolescence, avec un goût, un discernement et un esprit de méthode étonnants. Il a pu ainsi reconstituer dans ses immenses cuisines tous les accessoires y ayant figuré depuis le XIIe siècle, accumuler dans ses salles d'armes les plus curieuses séries d'armes, remplir les chambres des mobiliers les plus variés, depuis les plus communs jusqu'aux plus riches du moyen âge et enfin garnir les rayons de sa superbe bibliothèque de manuscrits et de livres précieux. C'est là où nous avons pu admirer la si curieuse et si grande mappemonde de Pierre Destelier dont le Dr Ritter von Wieser nous avait entretenus dans la séance du 11 septembre. A cette œuvre admirable il a consacré sa vie et après lui, château et collections qu'il aura légués à la ville de Vienne, lui feront un incomparable musée, ce sera leur Cluny.

L'accueil que nous fit le comte fut charmant. Accueillis aux sons d'un orchestre d'instruments anciens, on nous fit entrer dans la chapelle (vrai musée d'art religieux) où un grand artiste nous tint sous le charme, interprétant sur le grand orgue l'ouverture de Tannhauser. Or cet artiste

n'était autre que notre éminent président le baron von Weckbecker ! Après la visite détaillée du château où nous apprîmes beaucoup, où je pus étudier entr'autres la céramique commune des environs de Vienne à toutes les époques, sujet qui m'intéresse spécialement, etc., et où surtout, nous pûmes admirer une foule de détails, tous d'après des spécimens anciens, — une abondante et succulente collation ranima les forces des visiteurs. Alors vinrent les toasts très nombreux : la chope en main, chaque orateur debout dans la cour d'honneur au milieu de ses collègues pittoresquement groupés. J'eus le grand plaisir d'exprimer au comte qui était accompagné de sa toute gracieuse fille, notre admiration et de lui dire que nous, vieux et fervents collectionneurs de bibelots, pouvions très à fond comprendre la somme énorme d'efforts, d'intelligence, de persévérance, d'argent et de flair savant qu'il avait dû fournir pour arriver à d'aussi splendides résultats. Le comte en fut profondément touché et il me donnait encore toute une série d'explications, alors que de la dernière des voitures ramenant les Congressistes à la gare, l'ami Héger me hélait bien haut.

Cette visite nous laissa un souvenir inoubliable et, de nouveau, je tiens encore à adresser nos vifs remerciements au comte de Wilczek.

Le lendemain, 14 septembre, la municipalité offrit aux Congressistes un banquet d'au moins 300 couverts dans l'immense hall des fêtes de l'Hôtel de Ville. Réception fort solennelle et en même temps très amicale. C'est ainsi qu'en entrant dans la salle du banquet, chacun de nous recevait un fort joli étui à cigares en cuir viennois, orné des armes de la Ville avec la date et l'indication de la cérémonie. Le banquet était de premier choix. Il fut terminé par une série de toasts prononcés du haut d'une véritable chaire. Je tins à adresser nos bien vifs remerciements aux protecteurs du Congrès : l'empereur, l'archiduc Rainer, la princesse Thérèse de Bavière, puis à notre éminent président le baron von Weckbecker, à notre cher et si dévoué secrétaire général Héger et à tous les membres du bureau. Ce fut d'ailleurs la note générale des nombreux toasts polyglottes.

La soirée fut charmante et permit de cimenter des amitiés qui dureront entre confrères dont plusieurs ne se connaissaient pas encore personnellement, et ainsi se termina ce beau Congrès si bien réussi.

Alors chacun s'en fut de son côté, les uns revenant directement dans leurs foyers, d'autres passant la journée du 15 sur l'Hochschneeberg à 1800 m. d'altitude et enfin quelques autres, heureux nomades, allant faire les si belles excursions organisées par les soins du bureau, à Budapest, au lac Balaton, sous la direction du professeur D[r] L. von Lóczy et enfin en Bosnie et Herzégovine sous la direction du directeur Julius Pojman.

LA FAMILLE LINGUISTIQUE ZAPARO

Par H. BEUCHAT et P. RIVET

Les Záparos constituent un des groupes ethniques les plus importants de l'Orient de la République de l'Équateur.

Velasco [1] divisait les peuples, que nous désignons aujourd'hui sous ce nom collectif, en trois groupes : les Andoas, les Simigaes et les Iquitos. Parmi les Andoas, il comptait les *Chudaviñas*, *Frascavinas*, *Guazagas*, *Macavinas*, *Muratas*, *Pavas*, *Pinches*, *Quirivinas*. Les Simigaes étaient divisés en deux sous-groupes : ceux du *Curaray*, qui comprenaient les *Arazas*, *Ginoris*, *Napotoas*, *Nepas*, *Oas*, *Iginoris*, *Incuris*, *Ynúris*, *Zápas*, *Zapáras*, et ceux du *Tigre* qui étaient les *Acamoris*, *Comacoris*, *Conejoris*, *Panajoris*, *Tremojoris*, *Iqueconejoris* et *Itremojoris*. De même, les Iquitos étaient subdivisés en *Iquitos du Tigre* : *Aicores*, *Ayacores*, *Eriteynes*, *Himuetacas*, *Neracamues* et en *Iquitos du Nanay* : *Blancos* et *Huasimoas*.

Hervás [2] répartissait également les Indiens qui nous occupent en trois groupes : les Andoas, les Simigaecuraris et les Jinoris. Le premier comprenait : les *Araros*, *Chuudaviños*, *Gaes*, *Guazagos*, *Muratos*, *Pabos*, *Pinches*, *Semigaes* et *Bobonazos*. Les Simigaecuraris se composaient des *Arazos*, *Ijinoris*, *Nevos*, *Oas* et *Zaparros* [3]. Dans le groupe Jinori rentraient : les *Acamaoris*, *Comacoris*, *Iqueconejoris*, *Panajoris* et *Tremojoris*.

De son côté, Villavicencio [4] énumère comme faisant partie de la famille Zápara les *Mueganos*, les *Curarayes*, les *Tiputínis*, les *Matagenes*, les *Yasuníes*, les *Mautas*, les *Shíripunos*, les *Nushinos*, les *Andóas* et les *Rotunos*.

Brinton [5] versa dans le groupe linguistique Záparo tous les peuples ci-dessus énumérés, auxquels il ajouta tout ou partie des tribus réunies

1. J. de Velasco. *Historia del Reino de Quito*, tome III. Quito, 1842, pp. 251-252. (L'histoire de Velasco fut écrite en 1789.)

2. Hervas. *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas*. Vol. I. *Lenguas y naciones americanas*. Madrid, 1800, pp. 262-263.

3. Ajoutons qu'on voit aussi figurer ces derniers dans la famille *Encabellada*, sous le nom de *Zaparos* ou *Encabellados*.

4. Villavicencio. *Geografía de la República del Ecuador*. New-York, 1858, p. 170.

5. Brinton. *The American Race*. New-York, 1891, pp. 282.

par Velasco sous les noms de Putumayos, de Muniches, de Jeberos et d'Encabellados ; enfin, il puisa en outre dans Markham [1] quelques-unes des peuplades classées par ce dernier parmi les Jeberos, en réservant toutefois un certain nombre, sans qu'on puisse deviner les raisons qui déterminèrent ce choix, pour son groupe linguistique Jíbaro. La liste hétéroclite ainsi formée ne comprend pas moins de 62 tribus.

Nous en éliminons les Encabellados, les Curyies (sans doute les Cunjies de Velasco) et les Anguteris que Brinton [2] lui-même a réunis ultérieurement au groupe Betoya ; les Neocoyos que Velasco et Hervás classent parmi les Encabellados ; les Achuales, les Agapicos, les Bobonazos, les Chudaviñas, les Copatasas, les Gualaquizas, les Guazacas, les Moronas, les Muratos, les Pastazas, les Pindis (sans doute les Pindos), les Rotunos et les Zamoras qui font partie de la nation jíbaro [3] ; les Antires, les Putumayos, les Yetes et les Yegueyos, qui constituent le groupe Putumayo de Velasco ; les Churitunas, branche des Muniches (Velasco), les Tivilos, les Cutinanos ou Custimanos, les Paranapuras, les Inuris, les Zapas (sans doute analogues aux Chapas de Velasco ou aux Chapos d'Hervás), les Tabalosos, que le Père M. Rodriguez [4] classe parmi les Jeberos, toutes tribus que nous avons réunies dans la famille linguistique Cahuapana [5] ; les Ibanomas que le Père Fritz place sur sa carte le long de la rive droite de l'Amazone entre les rios Yurua et Purus ; les Aicores et les Ayacares sans doute identiques aux Aicuares indiqués par Fritz comme vivant entre le bas Yapura et l'Amazone, enfin les Cahuaches qui font partie du groupe Peba ou Lama [6].

1. Markham. *A List of the Tribes in the Valley of the Amazon, including those on the banks of the main stream, and of all its tributaries* (*Transactions of the ethnological Society of London.* Vol. III, nouvelle série, 1865, pp. 149-196).

2. Brinton. *Studies in South American Native Languages. X. On the Dialects of the Betoyas and Tucanos* (*Proceedings of the American Philosophical Society.* Philadelphie. Tome XXX, 1892, pp. 100-105). — *Further Notes on the Betoya Dialects, from unpublished Sources* (*Ibidem*, pp. 271-278).

3. P. Rivet. *Les Indiens Jibaros. Étude géographique, historique et ethnographique* (*L'Anthropologie*, tome XVIII, 1907, nos 3-4-5-6 ; tome XIX, 1908, nos 1-2-3). — Les Indiens Rotunos et les Chudaviñas ne sont pas signalés dans ce travail comme tribus jíbaros. Les premiers vivent sur le Rotuno, affluent de gauche du Bobonaza, où il débouche entre Sarayacu et Juanjiri ; les seconds, d'après la carte de Maldonado, se trouvent sur la rive droite du Pastaza, en amont de son confluent avec le Bobonaza. Ils seraient donc une fraction des Achuales.

4. P. Manuel Rodriguez. *El Marañon y Amazonas.* Madrid, 1684.

5. H. Beuchat et P. Rivet. *La famille linguistique Cahuapana* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. 41, 1909, pp. 616-634).

6. Brinton. *The American Race*, pp. 285-286.

Par contre, nous proposons d'ajouter à la liste de Brinton les Acamoris, les Iginoris, les Iquitos, les Blancos, les Pinches, les Matagenes, les Supinus et les Conambos.

En résumé, la famille linguistique Záparo, après ces remaniements, comprendrait encore les trente-neuf tribus suivantes, auxquelles nous restituons leur orthographe primitive, souvent altérée par Brinton [1] :

Acamoris (V), *Andoas* (V), *Arazas* (V), *Blancos* (V), *Comacoris* (V), *Conambos* (Vi), *Conejoris* (V), *Curarayes* (Vi), *Eriteynes* (V), *Frascavinas* (V), *Gaes* (V), *Ginoris* (V), *Himuetacas* (V), *Huasimoas* (V), *Iginoris* (V), *Incuris* (V), *Iqueconejoris* (V), *Iquitos* (V), *Itremojoris* (V), *Macavinas* (V), *Matagenes* (Vi), *Mautas* (Vi), *Mueganos* (Vi), *Napotoas* (V), *Nepas* (V), *Nerecamues* (V), *Nushinos* (Vi), *Oas* (V), *Panajoris* (V), *Pavas* (V), *Pinches* (V), *Quirivinas* (V), *Simigaes* (V), *Shiripunos* (Vi), *Supinus* (S), *Tiputinis* (V), *Tremojoris* (V), *Yasuníes* (Vi), *Záparos* (V).

Cette liste renferme certainement encore bien des erreurs et gagnerait sans aucun doute à être encore simplifiée. En tous cas, elle n'a rien de définitif.

Nous sommes malheureusement dans l'impossibilité de localiser d'une façon certaine sur une carte un certain nombre des tribus qui y figurent; pour celles-ci, nous devons nous contenter des bien vagues indications que nous fournit la classification de Velasco ou celle d'Hervás. Toutefois, nous avons pu arriver à une plus grande précision pour les peuplades suivantes [2] ;

Andoas. La carte de Fritz (1707) les place entre le Pastaza et le haut Tigre. Villavicencio leur donne le même habitat. Non loin du confluent du Bobonaza et du Pastaza et sur la rive gauche de ces fleuves, existe encore le misérable village d'Andoas, composé presque exclusivement d'Indiens de la tribu du même nom, et qui fut plusieurs fois détruit par les incursions des Jíbaros Achuales.

Arazas. Sous-tribu des Simigaes d'après Velasco. Requena indique aux sources du Mahuaca, affluent de gauche du bas Pastaza, la tribu des Indiens Aracas, qui semble correspondre aux Arazas de Velasco et d'Hervás.

1. Les lettres qui suivent chaque nom de peuplade indiquent l'auteur qui l'a le premier signalée : V = Velasco ; Vi = Villavicencio ; S = Simson.

2. On trouvera dans notre travail déjà cité : *La famille linguistique Cahuapana*, toutes les indications au sujet des cartes de Fritz, Weigel, Requena, Maldonado, Villavicencio, Wolf, Vacas Galindo, etc... dont nous nous sommes servis pour nos localisations géographiques.

Blancos. Tribu des Iquitos établie sur le rio Blanco, affluent de gauche du Nanay (carte de Villavicencio).

Comacoris. Tribu des Simigaes établie sur le cours moyen du Tigre.

Conambos. Le rio Conambo est un affluent de la rive gauche du haut Tigre, en amont du rio Piquena.

Curarayes. Nom général des Indiens vivant sur les bords du Curaray. Villavicencio les place dans sa carte sur la rive gauche de ce fleuve.

Gaes. Vivent entre le Bobonaza et le Pastaza à l'ouest et le Piquena, affluent de gauche du Tigre, à l'est. Leur habitat se confond avec celui des Andoas.

Iginoris. La carte des itinéraires de Crevaux sur l'Iça et le Yapura [1] indique que cette tribu (appelée Ixignores) habite au sud du cours inférieur du Curaray ; cette localisation concorde avec l'indication de Velasco, qui en fait une sous-tribu des Simigaes du Curaray.

Iquitos. Vivent entre le bas Napo à l'est et le Tigre à l'ouest ; le haut Nanay marquerait l'extrême limite de leur habitat vers le sud.

Mautas. Villavicencio place ces Indiens au sud du Curaray, entre celui-ci et le Tigre, et indique une rivière de ce nom comme affluent de droite du bas Curaray. D'autre part, Osculati [2] note sur sa carte un petit village du même nom sur le haut Curaray, en amont du confluent de celui-ci et du Villano.

Mueganos. D'apres Simson [3], le rio Nugano est un affluent du haut Curaray, en aval du rio Supinu.

Napotoas. Napotoa était un petit village, aujourd'hui complètement abandonné, situé sur la rive gauche du haut Napo, entre Ahuano et Sta Rosa.

Nushinos. Le Nushino est un affluent de gauche du haut Curaray.

Oas. Le rio Oas est un affluent de gauche du Curaray [4] dont l'embouchure se trouve en face de celle du Villano. Le petit village de Sta Rosa, sur le haut Napo, est dénommé par Maldonado Sta Rosa de Oas.

Pavas. Vivent aux sources du Chambira, au nord des Roamainas, tribu du groupe linguistique Cahuapana.

Pinches. Vivent entre le haut Pastaza et le haut Tigre, au sud des Andoas.

1. J. Crevaux. *Voyages dans l'Amérique du Sud.* Paris, 1883, p. 324.

2. Osculati. *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazzoni.* Milan, 1850.

3. Simson. *Travels in the Wilds of Ecuador and Exploration of the Putumayo River.* Londres, 1886, p. 164.

4. D'après la carte qui accompagne : *Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain chez les tribus sauvages de l'Équateur.* Paris, 1889.

Un petit village du même nom existe encore sur la rive droite du Pastaza, au sud d'Andoas.

Simigaes. Vivent un peu au sud des Gaes entre le Pastaza et le Curaray et sur le Tigre moyen. Villavicencio et Osculati indiquent leur habitat entre le bas Curaray et le Napo.

Shiripunos. Le Chiripuno, d'après Villavicencio, est un affluent de droite du haut Tiputini.

Supinus. Le rio Supinu, d'après Simson (*op. cit.*, p. 164 et 166), est un affluent du haut Curaray.

Tiputinis. Le Tiputini est un affluent de droite du Napo, un peu en amont de l'Aguarico.

Yasunies. Le Yasuni est un affluent de droite du Napo qui le reçoit entre le Tiputini et l'Aguarico.

Záparos. Les Záparos proprement dits vivent sur le Curaray et dans les territoires qui s'étendent entre ce rio, le Napo au nord, et le haut Tigre au sud. Les missionnaires qui les visitèrent au XVIIe siècle estiment leur nombre à 10.000. La majorité des néophytes des missions du haut Napo est d'origine Záparo, mais ces Indiens depuis longtemps civilisés ont abandonné leur idiome primitif pour adopter le quichua.

Si insuffisants que soient les renseignements géographiques ci-dessus, ils permettent toutefois de fixer avec une précision satisfaisante les limites du territoire occupé par les tribus de la famille linguistique Záparo, de la façon suivante :

Au nord et à l'est, le Napo ; à l'ouest, le Bobonaza puis le Pastaza ; au sud, la frontière est plus compliquée et serait sensiblement indiquée par une ligne qui se confondrait entre le Pastaza et le Tigre avec le parallèle sud 3°50 environ, puis du Tigre rejoindrait le haut Nanay, suivrait ce fleuve à peu près jusqu'à son confluent avec le rio Blanco et, de là, remonterait directement au nord vers le confluent du Napo et du Curaray.

Les Záparos ont pour voisins : à l'ouest, les Jibaros avec lesquels ils ont été souvent confondus ; à l'est et au nord, les groupes betoyas (Orejones, Encabellados, Piojes) qui d'ailleurs en maints endroits ont pénétré sur la rive droite du Napo (Abigiras, Icaguates, Avishiris) ; au sud, les tribus du groupe Cahuapana (Roamainas, Coronados, Maynas) entre le bas Pastaza et le bas Tigre, puis les Yameos du Mazan, du Nanay et du bas Tigre.

Vocabulaires et Textes. — Le mieux connu des dialectes du groupe Záparo est celui qui lui a donné son nom. En 1850, le voyageur italien

Osculati en publia un abondant vocabulaire accompagné d'une esquisse grammaticale [1]. Le vocabulaire a été reproduit par Martius [2]. L'explorateur américain Orton donna également, en 1875, quelques mots de cette langue, principalement les termes de parenté [3], et en 1886, l'Anglais A. Simson en donna une nouvelle liste, très soigneusement recueillie, d'environ 200 mots [4].

L'un de nous, lors de son séjour en Équateur, a reçu du Père Vacas Galindo une petite liste de mots du dialecte Conambo, qui est publiée in-extenso plus loin, et de M. Martinez quelques mots Záparos.

L'Iquito nous est connu par un petit vocabulaire de 60 mots, publié par de Castelnau [5], et reproduit ensuite par Martius [6]. De plus, Gonzalez Suarez [7] a publié un petit texte ecclésiastique en langue iquito [7] dans un ouvrage si rare, que nous avons cru être utiles aux américanistes en le republiant, bien que nous ne soyons pas arrivés à en faire la traduction.

Du Gae, nous ne possédons que 5 mots, insérés dans un article de A. Rimbach [8], qui suffisent néanmoins pour reconnaître qu'il s'agit d'une langue Záparo.

Nous n'avions jusqu'ici aucun spécimen du dialecte andoa. Le Père Vacas Galindo a eu l'obligeance de communiquer à l'un de nous un vocabulaire d'environ 70 mots que nous publions plus loin.

Dans les listes qui suivent, nous avons fait figurer à la suite du mot andoano ou conambo le mot záparo ou gae correspondant, chaque fois qu'une ressemblance assez nette existait entre eux.

De plus, le rattachement de l'Iquito n'ayant jamais été fait d'après une comparaison lexicologique, nous avons cru bon de signaler les nombreuses

1. Osculati, *op. cit.*, *Brevi cenni sull' idioma Zaparo*, pp. 281-297.

2. Martius. *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens*. Vol. II. *Wörtersammlung brasilianischer Sprachen*. Leipzig, 1867, pp. 302-307.

3. James Orton. *The Andes and the Amazons, or across the Continent of South America*. 3e éd., New-York. 1874, p. 626.

4. A. Simson, *op. cit.*, pp. 263-267.

5. F. de Castelnau. *Expédition dans les régions centrales de l'Amérique du Sud. — Histoire du voyage*. Paris, 1851, vol. V, pp. 295-296.

6. Martius, *op. cit.*, p. 302.

7. Federico Gonzalez Suarez. *Prehistoria ecuatoriana*. Quito, 1904, pp. 69-70.

8. A. Rimbach. *Reise im Gebiet des oberen Amazonas* (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*. Ve série, vol. 32, 1897, pp. 360-409), p. 379. Ces mots ont été reproduits par Brinton dans un article intitulé : *On two unclassified recent vocabularies of South-America*. (*Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphie, vol. XXXVII, 1898, p. 321-323). Le linguiste américain conclut au classement du Gae dans le groupe Záparo.

analogies qui existent entre les mots similaires iquitos d'une part, záparos, conambos, andoas ou gaes d'autre part.

Nous avons unifié, autant que possible, la phonétique ; mais nous ne pouvons naturellement répondre de son exactitude parfaite. Nous désignons par A les mots de la langue andoa, par M les mots záparos de Martinez, par O les mots záparos tirés du travail d'Osculati, par S ceux de Simson, par Or ceux de Orton. Le C désigne les vocables du Conambo, I.C. l'Iquito de Castelnau, I.S. les quelques mots que nous avons pu extraire du texte de Gonzalez Suarez et G le Gae de Rimbach.

VOCABULAIRE.

Substantifs.

Arbre, *nakuna* (C.), *naka* (I.C.) « bois », *nakuna* (O.), *nakúna* (S.). *tswakamaka* (A.), *twanaka* (O.) « montagne ».

Argent, *kuriki* (A.)[1].

Banane (plátano), *sawakadi* (A.), *samwati* (I.C.).

— (guineo), *parka* (A.).

Bouche, *ki-tyupa* (A.), *pa-tupwama* (C.), *a-twapama* (O.), *a-tupáma* (S.).

Bras, *ki-namati* (I.C.), *ku-ramáso* (S.), *ku-ramasaka* (O.).

Caña picada, *kokena* (A.).

Canot, *imina* (I.C.), *bwitza-mino* (O.) « diriger le canot ».

Chemin, *nu* (O.), *nú-gwako* (G.).

Cheveu, *pa-nakači* (I.C.), *a-nakeso* (O.), *nakéso* (S.).

Chicha, *pukwé* (M.).

Chien, *atsar* (A.).

aryaku (C.), *airoko* (O.), *aryóku* (S.).

Ciel, *nya* (I.C.), *nya-kuχira* (I.S.), *nía-kosina* (O.), *nía-köubira* (S.).

Cœur, *ku-iχia*, *ku-iχ* (A.), *bu-isiá* (O.).

ku-swaka (C.).

Coq, *kakarabe-yaraka* (A.), *taχuka* (C.), *kakaraka-tauko* (O.).

Cou, *ku-dikya* (A.).

Couteau, *mera* (A.).

Cuisine, *kyakapyer-ketanukur* (A.).

Eau, *muritsiaba* (C.), *suriča* (M.), *muriča* (O.), *muriča* (S.).

mugaka (A.), *akwa* (I.C.), *mwaká* (G.).

Enfant, *mayari* (I.C.), *mearika* (O.),

Épaule, *ki-niχinya* (A.), *ta-misina* (O.).

1. Du quichua *ccuri* « or ».

Étoiles, *ari-χya* (A.), *nareχa* (I.C.), *narika* (O.).
Femme, femelle, *maχi* (A.).
item (I.C.), *itininene* (pluriel) (I.S.), *hityuma* (O.), *ityúmu* (S.), *itúm* (Or.) « fille (dit par la mère) ».
Feu, *umani* (A.), *anamišuka* (M.), *ninama* (I.C.), *anamikuča* (O.) « fuoco », *anamišoka* (O.) « candela, lume », *anamišúkwa* (S.).
Fils, *neyene* (I. S.), *niyenin* (I.S.), *nyáno* (S.).
Forêt, *nakugwaχia* (A.), *naka* (I.C) « bois » (cf. arbre), *náku* (S.).
nisa (C.), *aisyaka* (O.) « bois ».
Frère, *mitsiaχia-wirimatu* (C.) [cf. sœur], *kirimato* (M.).
wapaχano ou *napaχano* (A.) [1].
Front, *ki-χīnyahi* (A.).
pa-turga (C.).
Fusil, *imyakanaχa* (A.), *imakána* (S.).
Homme, *yaraka* (A.), *ároko* (S.) « compagnon ».
Jambe, *pu-eχyaku* (C.), *ki-aki* (I.C.), *hu-isiaku* (O.), *iñáku* (S.).
Joue, *ki-myatsaka* (A.), *yatsoke* (O.) « lèvres », *yatsókwe* (S.) « lèvres ».
Jour, *kuwaškiāχi* (A.), *nukwákate* (O.).
tapagate (C.).
Lamantin, *akay* (I.C.), *akáiya* (S.) « capibara ».
Lance, *arwa* (I.C.), *karáhwana* (S.) « punting pole ».
Lune, *araka* (A.).
kašikwa (C.), *kaši* (I.C.), *kačikwa* (O.), *kašíkwa* (S.).
Main, *ku-agwaši* (A.), *pe-kagwaka* (C.), *ki-awaši* (I.C.) « doigt », *yanamaka* (I.C.), *añaki* (O.) « ongle », *kanaka* (O.) « doigt », *kanasú* (Or.) « doigts ».
Maison, *ki-tya* (A.), *nita* (I.C.), *itya* (O.), *ité* (G.).
Manioc (yuca), *múraχa* (A.), *momorya* (I.C.).
Menton, *ki-myasana* (A.), *ki-amana* (I.C.), *amu* (O.) « barbe ».
Mère, *mama* (A.), *mamwaχwa* (C.), *mamaχá* (S.).
anin (I.S.), *anno* (Or.), *ku-áno* (Or.).
Nez, *ki-nyaχukwa* (A.), *nuhúkwa* (O.), *naχúkwa* (S.).
Nuit, *yanukwa* [2] (A.), *niñaká* (O.).
Œil, *ki-nyamiχȳa* (A.), *pa-namiχya* (C.), *pa-nami* (I.C.), *namisyá* (O.), *namíχya* (S.), *χenamie* (G.).
Oiseau, *pišano* (A.), *pisko* (O.), *pišáka* (S.), [quichua *piscco, pišgo*].
Or, *kure* (A.) [3].

1. Incertitude dans la lecture du manuscrit.
2. Voir « soleil » (erreur probable).
3. Du quichua *ccuri*.

Oreille, *ki-nyumaku* (A.), *numino* (O.) « entendre ».
ku-taweṛeko (C.), *tauṛike* (O.).
Papier, *tyagwa* (A.).
Paupières, *yanapiea* (I.C.) « cils », *nasapi* (O.).
Peau, *ki-čawe* (A.), *hi-čokwa* (O.), *pu-etsókwe* (S.).
Père, *taitya* (A.) [quichua].
pait-siaχwa (C.), *ake, sake* (I.S.).
Pied, *ki-nyagwaka* (A.), *pu-enakwa* (C.), *ki-oko* (I.C.) « ongle », *hinoka* (O.), *iñokwá* (S.), *ku-iñoká* (Or.).
Piment, *anakoka* (M.), *anakúkwa* (S.).
Pomme de terre, *katúχa* (A.).
Poule, *kakaṛahe* (A.), *takaṛa* (C.), *atagwaṛí* (M.), *kakaṛaka-ityuma* (O.), *atagwarítwi* (S.).
Rivière, *amyataga* (A.), *humyaka* (O.) « lac ».
Sarbacane, *imuna* (I.C.), *numanukwá* (S.).
Sel, *ičoχua* (A.), *ičoka* (O.), *ičóχua* (S.).
Serpent, *kuni* (I.C.), *konu* (O.), *kóno* (S.).
Singe, *šeru-kwa* (I.C.), *tsitsó-kwa* (S.) « mycetes palliatus », *aritióku-kwa* (S.), « simia seniculus ».
Sœur, *ki-ṛimyato* (A.), *mitsiχia-wiṛimatu* (C.), *kwį-ṛimáto* (Or.).
Soleil, *yañagwa* ou *yañakwa* (C.), *yanamya* (I.C.), *yanokwa* (O.), *yanókwa* (S.), *upananu* (A.), *mpanán* (G.).
Tabac, *χwaneka* (M.), *χaunéka* (S.).
Tête, *ku-anaka* (A.), *p-anaka* (C.), *'manaka* (I.C.), *anakaka* (O.), *ánaka* (S.).
Ventre, *ki-kyuriχia*, *ki-pukwa* (A.).
pa-maṛata (C.), *maráka* (S.) « entrailles », *maṛama* (O.).

Adjectifs.

Pesant, *nyasu* (A.), *iñáka* (S.), *iñaka* (O.).
Léger, *mamaχaso* ou *mamaχaχa*[1] (A.).
Blanc, *iši-šinwatoke* (A.), *uši-kya* (C.), *uki-no* (O.).
Noir, *meṛo-šīnwatoke* (A.).
kakeḳa (C.), *kakeno* (O.).
Vert, *añgaši* (A.)[2].
neeka (C.), *niyika* (O.) « bleu ».
Rouge, *nwašiši* (A.).
Deux, *tarkaniñga* ou *taṛkaniñgu*[3] (C.).

1. Difficulté de lecture du manuscrit.
2. Cf. yagua *ankači*.
3. Difficulté de lecture du manuscrit.

Trois, *aimukumaṛake* (C.), *haimukumaṛaki* (O.), *aimukuṛaké* (S.), *imukúmaraki* (Or.).
Quatre, *kamiṛaikupikagwa* (C.).
Cinq, *pekagwa-kaniṅga* (C.).

Adverbes.

Hier, *šiyaka-pekwas* (A.) « ayer se fue », *tyakaṛi* (O.).
amatsaniki (C.).
Demain, *šiyaka-ikyeṛ* (A.), *šyaka-niχi* (A.), « je viendrai demain ».
taṛga (C.), *taṛeke* (O.), *taṛiké* (S.).
Oui, *aχa* (A.), *ay* (M.), *aitya* (M.) « il y a ».
Non, *gwaki* (A.), *tay* (M.), *taikwa* (M.) « il n'y a pas », *taikwá* (S.).

Pronoms.

Je, *kwiχya* (C.), *kwi* (O.), *kwí* (S.).
Tu, *kyaχa* (C.), *kya* (I.S) « ton », *ka* (O.), *ča* (S.).

Verbes.

Manger, *kiχi-n-atsa* (A.) « je mange », *atsano* (O.) « manger », *kwi atsaičá* (O.) « je mange », *čatsákwa* (S.) « manger ».
Boire, *kiχia-n-iṛatuχya* (A.) « je bois », *čaṛatú* (S.) « bois! ».
Apporter, *kiantyama* (A.) « apporte! », *tiantyama* (S.) « apporte ! ».
Sentir, *kiχya-n-iteṛaheχa* (A.) « je sens ».
kwi-niwikya (C.) « je sens ».
Se laver, *kiχya-ni nyananukya* (A.) « je vais me laver ».
Voir, *kiχya-n-atuṛga* (A.) « je vois » [cf. front C.].
ku-nunikyay (C.) « je vois », *nukino* (O.) « regarder ».
Entendre, *kiχya-n-atanχinχyani* (A.) « j'entends ».
ku-tawikay (C.) « j'entends » (cf. oreille).
Aimer, *χya-n-apaniχyani* (A.) « j'aime », *ku-panikay* (C.) « j'aime », *paničano* (O.) « aimer ».
Donner, *intya* (M.) « donne-moi ».
Venir, *kiχya-n-iχia*, *kiχya-ñ-aniχya* (A.) « je viens », *χiku-aninga* (C.) « je vais », *aničano* « venir » (O.).
ku-šiniṛakaykya ou *ku-šiwiṛakay*[1] (C.) « je viens ».
niṛin (A.) « je vins ».
šyaka-niχi (A.) « je viendrai demain ».

1. Difficulté de lecture du manuscrit.

Aller, *kiχya-ni(χya) nyananukya* (A.) « je vais me laver ».
paryaku (C.) « je vais », *kwi-kwàraχa* (S.) « je vais ».
puŗako (A.) « allons prier ».
S'asseoir, *kiχya-n-iseŗabēχa* (A.) « je m'assieds », *kw-iniwika* (C.) « je m'assieds ».
Mentir, *sokyeŗaχa* (A.) « tu mens ».
Prendre, *kiχya-n-ekane* (A.) « je prends », *hičano* (O.) « prendre », *ikano* (O.) « tenir ».
tyanati (C.) « je prends ».

REMARQUES GRAMMATICALES.

Le pluriel des mots paraît se faire de la même façon en Záparo et en Iquito.

Dans le premier dialecte, il est indiqué, d'après Simson, par le suffixe *-ku* ou *-era*, d'après Osculati par le suffixe *-kwa* ou *-era*. En Iquito, il semble qu'on emploie dans le même but les suffixes *-ira* ou *-hua*. Nous relevons en effet dans le texte de Gonzalez Suarez les mots : « *Santo-ira ssunisite* » qui signifient sans aucun doute « *la communion des saints* » où *Santo-ira* est évidemment le pluriel iquito du mot espagnol *Santo*. Ailleurs nous relevons : « *Santo Padre-hua* » qui paraît signifier « *les Saints Pères* ».

Le datif et l'ablatif des pronoms personnels se forment, en Záparo, par la suffixation de *-rata* ou *-ta*. Ex : *kwi* « je, moi », *kwi-rata* « à moi, de moi » ; *noy* « il », *noy-rata* « à lui, de lui ». Parfois, le datif ne comporte que *-ta* et l'ablatif prend seul *-rata*. Ex : *kiná* « vous », *kiña-ta* « à vous », *kiña-rata* « de vous, par vous ».

En Iquito, le complément indirect semble pouvoir être de même indiqué par les suffixe *-χata* ou *-ta*. Ex : *ʒoquinesi Jesu-Christo anuŗika*
je crois Jésus-Christ son ?

nienin-χata ;	*Espiŗitu santo-ta*	*ʒoquinesi.*
fils	Esprit Saint à	je crois.

Simson nous apprend que, en Záparo, le pronom possessif de la 1re personne du singulier s'exprime par le préfixe *ku-*. Il en est de même pour le dialecte záparo recueilli par Osculati. Ex : *Ku-ŗamasaka*, mon bras. Il est facile de voir que l'Andoano, le Conambo et l'Iquito emploient dans le même but des préfixes analogues, sinon identiques.

ANDOANO.

ku-anaka, ma tête.
ki-χ̣īnyahi, mon front.
ki-nyamiχ̣ȳa, mon œil.
ki-kyuriχ̣ya, mon ventre.
ki-pukwa, mon ventre.
ki-tyupa, ma bouche.
ku-agwaši, ma main.
ki-nyagwaka, mon pied.
ki-nyumaku, mon oreille.
ki-nyaχ̣ukwa, mon nez.
ki-myatsaka, ma joue.
ki-myasana, mon menton.
ki-niχ̣inya, mon épaule.

CONAMBO.

p-anaka, ma tête.
pa-turga, mon front.
pa-namiχ̣ya, mon œil.
pu-eχ̣yaku, ma jambe.
pa-marata, mon ventre.
ku-tawereko, mon oreille.
pa-tupwama, ma bouche.
pe-kagwaka, ma main.
pu-enakwa, mon pied.

IQUITO.

ki-aki, ma jambe.
ki-awaši, mon doigt.
ki-atum, mon oreille.
ki-namati, mon bras.
ki-tukwari, mon cou.
ki-amana, mon menton.
ki-aynoy, mon pied.
ki-oko, mon ongle.
ki-areurti, ma poitrine.
pa-nami, mon œil.

De même dans le très court vocabulaire d'Orton, nous relevons :

ku-ičoák, ma main.
ku-iñoká, mon pied.
ku-makaná, mon pouce.

Dans notre texte iquito, « mon » est exprimé par le mot *pwe* (ex. : *pwe sake* « mon père ») qui se rapproche du préfixe conambo *pa-*, *pe-* ou *pu-*.

Le pronom personnel à la première personne du singulier est sensiblement le même dans les dialectes záparo, conambo et andoano.

En Záparo, il est exprimé par *kwi*, en Conambo, par le mot *kwiχ̣ya*, et les quelques verbes que nous avons dans notre vocabulaire commencent par la forme abrégée *ku* ou *kwi*.

Ex. : *ku-panikay*, je veux, j'aime.
kwi-niwikya, je sens.
ku-šinirakaykya, je viens.
ku-šiwirakay, —

ku-nunikyay, je vois.
ku-tawikay, j'entends.

En Andoano, la première personne du singulier des verbes est indiquée par le préfixe *kiχ̣ya-* réuni au radical par la lettre de liaison *n* ou *ñ*.

Ex : *kiχ̣ya-n-iχ̣ya*, je viens.
kiχ̣ya-ñ-aniχ̣ya, je viens.
χ̣ya-n-apaniχ̣yani, j'aime.
kiχ̣ya-n-atanχ̣inχ̣yani, j'entends.
kiχ̣ya-n-aturga, je vois.
kiχ̣y-n-atsa, je mange.
kiχ̣ya-n-iterabeχ̣a, je sens.
kiχ̣ya-n-ekane, je prends.
kiχ̣ya-n-iratuχ̣ya, je bois.

En Iquito, le seul verbe à la 1re personne que nous ayons pu trouver dans notre texte est :

ẓokinesi, je crois.

Cet exemple unique ne permet aucune conclusion.

Le vocable pour exprimer le pronom personnel ou possessif de la 2e personne du singulier concorde également dans les quatre dialectes :

Conambo, *kyaχ̣a* = tu.
Záparo (O.), *ka, ča* = tu ; *ča* = ton [1].
Záparo (S.), *ča* = tu.
Iquito (I. S.), *kya* = ton.

Les affinités du Záparo, du Conambo, de l'Andoano, de l'Iquito et du Gae ressortent clairement des comparaisons lexicologiques et des quelques similitudes grammaticales ci-dessus signalées.

TEXTE EN LANGUE IQUITO.

Le Signe de la Croix.

Santa	*krus*	*čiminikwa :*	*Amuyapa*	*χ̣ineχ̣i*	*kyakwarete :*	*Dios*	*Pakwinarin :*
Sainte	Croix	par	mal	de	délivre ?	Dieu	Père-nôtre ?

1. Ex. :

tya	*mičate*	*ča*	*numanukwa ?*
comment	?	ta	sarbacane

Paka (ou *Ake*), *Neyene*, *Espir̥itu Santo keχ̣iniχ̣ena. Amen.*

Père, Fils, Esprit Saint nom-au ? Amen.

Le Pater Noster.

Pwe sake, niyakuχ̣ir̥a kyaya eunyu nayeuniu. Kya nyakuχ̣ir̥a kanakinyu[1]

Mon Père ciel tu es ton ciel nous-donne

r̥iχ̣i aniki. Kea nakar̥e z̧akane kana-nigwami χ̣yeta namyani : yakuχ̣ir̥a imaχ̣ir̥a

ta volonté ? aussi ? nous par ciel terre

kar̥amigwami. Masyaka yabweno bwaχ̣ina. keakaninon seike kanike semannikya nesivite... kanevite nya kya kanivite. Ikakyaki kater̥eke kya kivite, eka kinakar̥e etinnyu. Kikamita numa sennui, z̧ekke eke uyapa χ̣ineχ̣i keynanete. Amen.

mal ? de

L'Ave Maria.

Dyos kir̥iteke Mar̥ya, Dyos misamamita anin-eya χ̣ateike : Dyos iki ikea-ta Mar̥ya

Dieu te salue ? Marie mère toi-avec ? Dieu être

itininene χ̣iχ̣i saχ̣i taχ̣un senu : kea χ̣ina komaχ̣i, kimue senu kia niyenin

les femmes béni ? ton ton fils

Jesus. Santa Mar̥ya, Dios anin, amasei nakanaikwa seseikwa simiikwa. Asimaχ̣a

Jésus. Sainte Marie, Dieu mère

kinenete sakar̥e. Amen.

aussi ?

Le Credo.

Zoquinesi Dios ake-χ̣ina, z̧oquinesi nakuχ̣ir̥a imaχ̣ir̥a mitikwa. Zoquinesi

Je crois Dieu le Père (à), je crois ciel terre créateur ? Je crois

Jesukr̥isto anur̥ika nienin-χ̣ata lakumar̥in[2]. *Iti Espiritu Santo χ̣ineχ̣i kayair̥á vuete-*

Jésus Christ son fils- à notre Seigneur Esprit Saint de

ke ake, Vir̥gen Santa Maria χ̣inakumaχ̣i pueke mueke ake. Ponsio Pilato

Vierge Sainte Marie Ponce Pilate

riakitanikwa nonoguete kiaké. naχ̣imuz̧en Santc Padr̥e-bua nuχ̣ukukeaka,

les Saints Pères il délivra ?

nieyeχ̣ena kuma z̧eoaune maχ̣atami. Yabueneχ̣ina nasiete apueχ̣ineχ̣i gwanaχ̣er̥e

beaucoup de ?

1. *quigno* « donne », *kana* « nous » (O).
2. *acumerario* « cacique » en langue iquito.

keaka. Dios Ake ẓoena siano ẓoake γ̣ineγ̣i ukike kamiγ̣i ipua, koasuina nuna
Dieu Père main ? de

ẓamipue yakaka nanar̥r̥e ẓepuosie. Espiritu Santo ẓoquinesi, Santa Iglesia kato-
Esprit saint à je crois, Sainte Église catho-

lika-ta, santo-ira ssunisite ẓakar̥e, bučа secce eviteinio, pasinkwa nesiu-
lique- à, saints communion ? aussi ? péché oubliés ?

niu hanen vir̥inin atu. Amen.

NOTE SUR DEUX CRANES DU YUCATAN

Par le Dr P. RIVET

M. de Périgny a offert au laboratoire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris deux crânes qu'il a déterrés, en février 1907, dans l'église de Chichanha (sud du Yucatan).

L'un de ces crânes a appartenu à un enfant possédant sa première dentition, et dont la première grosse molaire supérieure est encore incluse dans l'alvéole, caractères qui permettent de fixer l'âge du sujet à 5 ou 6 ans. Cette pièce privée de son occipital n'a permis que quelques mensurations et par suite n'offre qu'un intérêt secondaire. Aussi me contenterai-je de signaler qu'elle présente une ressemblance frappante avec le deuxième crâne.

Celui-ci, quoique dépourvu de son maxillaire inférieur, se prête à une étude complète en raison de son bel état de conservation. Sans aucun doute possible, il a appartenu à un sujet masculin, d'âge adulte ; il ne présente aucune trace de déformation artificielle.

Le crâne est petit ; sa capacité n'est que de 1355^{cmc} ; malgré la gracilité des pièces osseuses qui le composent, les insertions musculaires (rainure digastrique, lignes courbes occipitales, etc...) sont bien indiquées et dénotent une musculature développée. Cette remarque s'applique d'ailleurs à un grand nombre de populations américaines.

Toutes les sutures sont ouvertes, sauf la suture basilaire. Elles sont très simples et ne présentent pas d'os wormiens.

Le caractère le plus frappant de ce crâne est son faible développement en longueur, allié à un élargissement considérable au niveau des bosses pariétales, en sorte que l'indice céphalique atteint le chiffre très élevé de 93,16.

En *norma verticalis* (fig. 1), l'aspect est nettement pyriforme. A partir du front, qui est étroit d'une façon absolue (88^{mm}5), et dont la faible largeur apparaît encore plus nettement quand on la compare au diamètre transverse maximum (indice fronto-pariétal : 58,99), le crâne s'évase fortement jusqu'aux bosses pariétales, tandis que la région occipitale est régulièrement arrondie.

Le raccourcissement dans le sens antéro-postérieur est associé à un très faible développement vertical (diamètre basilo-bregmatique : 125^{mm}), en sorte que l'indice hauteur-largeur tombe à 83,33.

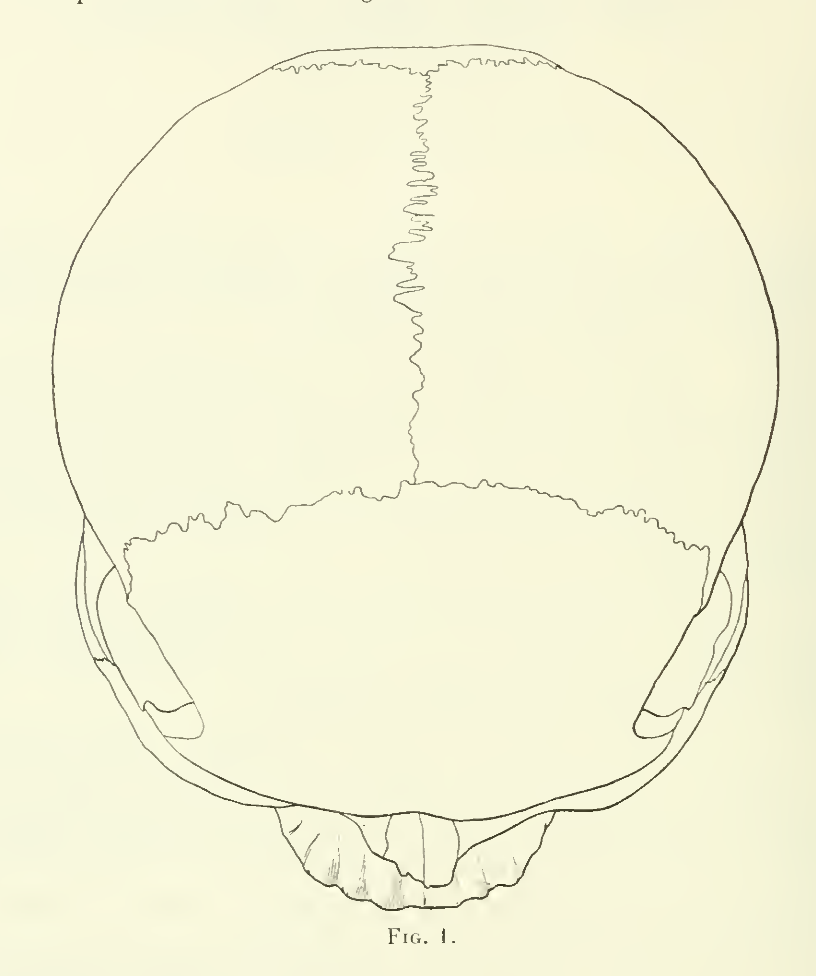


Fig. 1.

En *norma occipitalis* (fig. 2), ce caractère apparaît avec netteté, la voûte est très surbaissée ; malgré sa grande largeur au niveau des bosses pariétales, le crâne, vu par derrière, n'a pas une forme très globuleuse, parce que l'élargissement est déjà fort notable au niveau des temporaux où la racine de l'arcade zygomatique se termine par une crête bien accusée ; cette crête se continue en s'atténuant sur le pariétal pour aller finalement rejoindre la ligne courbe occipitale supérieure. Au-dessus des bosses pariétales, le profil postérieur est régulièrement arrondi, sans saillie de la suture sagittale.

La *norma lateralis* (fig. 3) montre une glabelle bien marquée surmontée d'un front fuyant ; du bregma à l'inion, la courbe antéro-postérieure

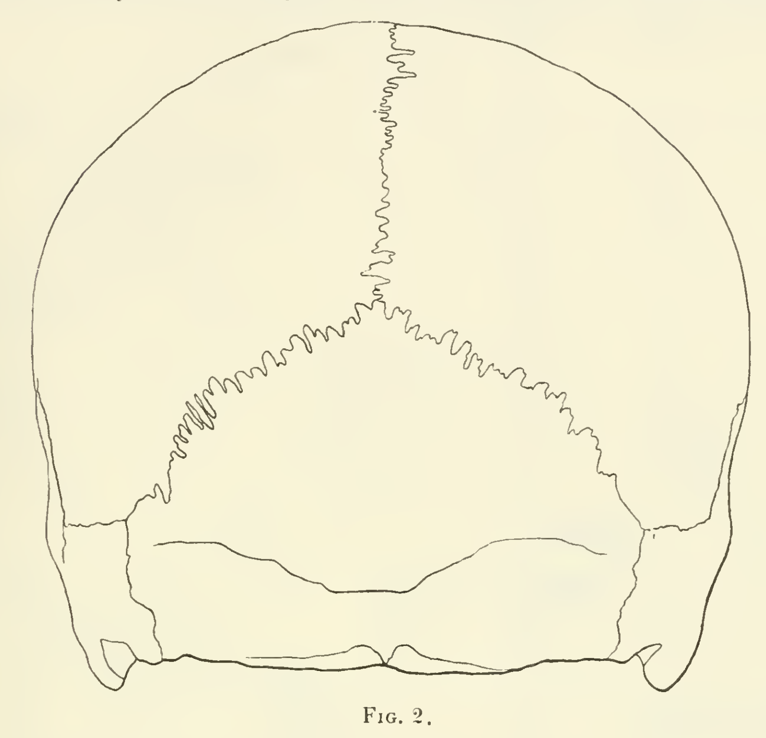


Fig. 2.

décrit sensiblement un arc de cercle, puis au niveau de l'inion, elle s'infléchit assez brusquement en avant et en bas pour aboutir au bord postérieur du trou occipital.

La face présente aussi des caractères accusés et intéressants (fig. 4) : elle est basse et large, en sorte que par son indice de hauteur-largeur elle se classe à la limite inférieure de la mésoprosopie, très près de la chamæprosopie (indice facial supérieur : 50,72 ; indice de Broca : 66,18). Il y a donc harmonie cranio-faciale. Le front est très peu développé en largeur et le rapport fronto-zygomatique tombe à 63,67. Le nez, très étroit à sa racine, est nettement leptorhinien (indice nasal 45,28) ; les os propres font une saillie très notable. Le bord antérieur des fosses nasales est mal indiqué et remplacé par de véritables gouttières surtout accusées du côté gauche. Les orbites sont allongées et rectangulaires ; elles donnent un indice mésosème (83,34) très voisin de la microsémie.

Le maxillaire supérieur est large, de même que la voûte palatine, l'indice maxillo-alvéolaire est de 122,52, l'indice palatin de 91,67. L'arcade

alvéolaire est régulièrement parabolique. Les dents sont en bon état, les dents de sagesse ont disparu ; elles étaient uniradiculaires et présentaient la forme atrophique dite « en grain de riz ».

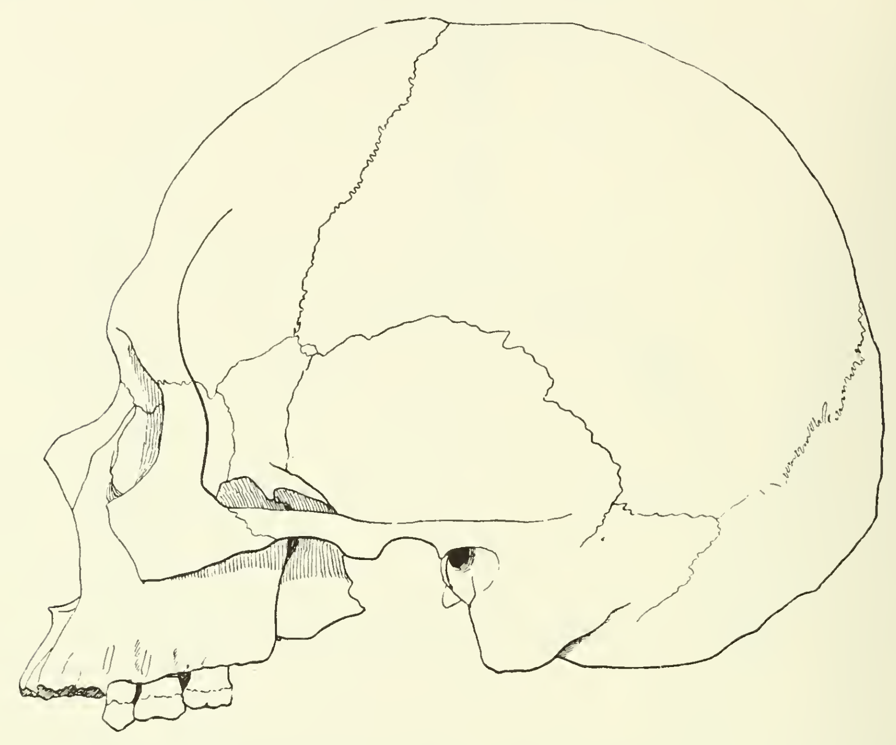


Fig. 3.

Dans son ensemble, la face est prognathe, mais la projection en avant est surtout accusée dans la région sous-nasale. L'angle naso-alvéolo-basilaire [1] est de 63°,50.

Ce prognathisme associé au raccourcissement cranien explique que l'indice basilaire s'élève à 54,02.

Particularités. — Comme particularités, il n'y a à signaler qu'une plaque d'ostéo-périostite, de la grandeur d'une pièce de deux francs, située sur la partie supérieure du frontal, en avant du bregma. A ce niveau, l'os est rugueux et forme un léger relief. La table interne ne présente aucune altération. Il semble qu'il s'agisse là d'une lésion purement locale, peut-être d'origine traumatique.

1. P. Rivet. *Recherches sur le prognathisme* (*L'Anthropologie*, t. XX, fasc. 1, 2, 1909).

TABLEAU I

MENSURATIONS DE DEUX CRANES YUCATÈQUES DE CHICHANHA

A.— Partie crânienne.	Adulte. ♂	Enfant 5 à 6 ans.
Capacité	1.355cmc	»
Diamètre antéro-postérieur	161mm	150mm (? approché)
— transverse maximum	150	131
— basilo-bregmatique	125	»
— auriculo-bregmatique	110	97
— bimastoïdien	139	102
— frontal maximum	122	107.5
— frontal minimum	88.5	80
Distance naso-basilaire	91	»
Trou occipital — longueur	33.5	»
Trou occipital — largeur	29.0	»
Courbes — horizontale — totale	485	»
Courbes — horizontale — préauriculaire	228	»
Courbes — transversale — totale	300	270
Courbes — transversale — moitié droite	150	132
Courbes — transversale — moitié gauche	150	138
Courbes — sagittale — totale	328	»
Courbes — sagittale — frontale	112	107
Courbes — sagittale — pariétale	110	103
Courbes — sagittale — occipitale	106	»
Circonférence médiane totale	452.5	»

B.— Partie faciale.		
Diamètre bizygomatique	139	94
Hauteur ophryo-alvéolaire	92	»
— naso-alvéolaire	70.5	48
— orbito-alvéolaire	39	23.5
Longueur basilo-alvéolaire	97	»
Orbite — droite — hauteur	32.5	28.5
Orbite — droite — largeur	39.5	32
Orbite — gauche — hauteur	32.5	28
Orbite — gauche — largeur	38.5	30
Largeur interorbitaire (entre les deux dacryons)	19	15
Nez — hauteur	53	35.5
Nez — largeur	24	17
Maxillaire supérieur — largeur	68	49
Maxillaire supérieur — longueur	55.5	36
Voûte palatine — largeur	44	28.5
Voûte palatine — longueur	48	34
Projection — antérieure	97.5	»
Projection — postérieure	83.0	»
Angle naso-alvéolo-basilaire (prognathisme)	63° 50	»

Indices.		
Ind. céphaliques — longueur-largeur	93.16	87.33 (?)
Ind. céphaliques — hauteur-longueur	77.64	»
Ind. céphaliques — hauteur-largeur	83.33	»
Ind. céphaliques — auriculo-longitudinal	68.32	64.66 (?)
Ind. céphaliques — auriculo-transversal	73.33	74.04
Indice du trou occipital	86.56	»
— basilaire	54.02	»
— fronto-pariétal	58.99	61.07
— fronto-zygomatique	63.67	85.11
Indices faciaux — de Broca	66.18	»
Indices faciaux — supérieur	50.72	48.48
Indice nasal	45.28	47.89
— orbitaire	83.34	91.19
— maxillo-alvéolaire	122.52	136.11
— palatin	91.67	83.82

*
* *

Le crâne, que je viens de décrire avec quelques détails, me paraît présenter un intérêt tout particulier : en effet, l'exagération de ses princi-

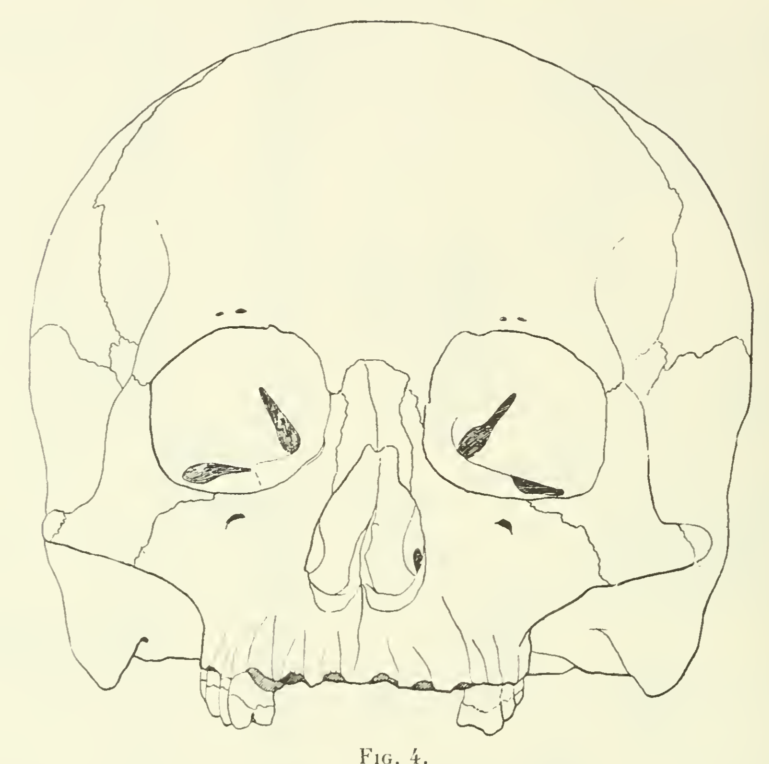


Fig. 4.

paux caractères morphologiques, outre qu'elle rend peu probable un métissage quelconque, me porte à croire que nous nous trouvons en présence d'un de ces crânes-types qui présentent, en les accentuant même, tous les traits essentiels d'une race, comme le vieillard de Cro-Magnon, par exemple, résume, en en soulignant les détails principaux, la morphologie des chasseurs de rennes de l'époque quaternaire.

Ce type ethnique, platybrachycéphale, à front étroit, leptorhinien, à face basse et prognathe, est d'autant plus curieux qu'il forme une antithèse frappante avec le type bien connu de Lagoa-Santa, hypsidolichocéphale, mésorhinien, à front bien développé, chamæprosope et orthognathe. Les différences si profondes qui les séparent l'un de l'autre, et dont le lecteur pourra se convaincre en se reportant au tableau II, expliqueraient

aisément l'infinie variété et l'extraordinaire complexité des populations que le croisement de deux races aussi opposées physiquement a pu engendrer. Or, ce croisement a dû fatalement se produire, à en juger par l'aire de dispersion que le type hypsicéphale et le type platybrachycéphale semblent avoir couverte.

En ce qui concerne la race de Lagoa-Santa, j'ai essayé dans un précédent travail [1] de montrer le rôle considérable qu'elle semble avoir joué dans le peuplement du continent sud-américain, rôle sur lequel de Quatrefages avait le premier attiré l'attention.

Le rôle du type platybrachycéphale ne paraît pas moins important. De Quatrefages et Hamy [2] ont insisté particulièrement sur ce point mais cette question demanderait à être étudiée de nouveau avec détail, à l'aide des documents anthropologiques qui ont été publiés ou dont se sont enrichies nos collections depuis la publication des « Crania Ethnica ». Pour l'instant, je me contenterai de quelques indications générales.

Au Yucatan, l'ensemble de la population est resté brachycéphale. Des cinq crânes d'adultes du Yucatan dont Otis [3] a publié les mesures, un seul est de forme allongée (76.69), les autres ont des indices horizontaux oscillant entre 83.43 et 88.10 et sont également platycéphales (indice vertico-transversal : de 79.45 à 87.84) tandis que le crâne dolichocéphale est en même temps hypsicéphale (ind. vertico-transversal = 100). Trois crânes d'enfants de 3 ans à 6 ans 1/2, décrits par le même auteur, rentrent dans le même type (ind. horizontal : 89.64 ; indice vertical : 80.91). Des crânes recueillis à la Haute Vera-Paz, à Campêche [4], à Mérida [5], quoique présentant des caractères un peu atténués, offrent également une ressemblance frappante avec notre crâne de Chichanha.

Les mounds nord-américains ont fourni un matériel anthropologique extrêmement complexe. Le type brachycéphale, qui s'y rencontre avec une assez grande fréquence, est le plus souvent hypsicéphale. Toutefois, un crâne de l'Ohio, décrit par Virchow, donne des indices presque identiques à ceux du crâne yucatèque rapporté par M. de Périgny.

1. P. Rivet. *La race de Lagoa-Santa chez les populations précolombiennes de l'Équateur.* (*Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 5e série, tome IX, 1908, pp. 209-271.)

2. De Quatrefages et Hamy. *Crania Ethnica.* Paris, 1882, pp. 463 et suiv.

3. George A. Otis. *List of the Specimens in the anatomical Section of the United States Army medical Museum.* Washington, 1880, p. 156.

4. *Crania Ethnica*, p. 467.

5. R. Virchow. *Schädel von Merida, Yucatan* (*Zeitschrift für Ethnologie. Verhandlungen*, t. XIX, 1887, pp. 451-455).

En Amérique du Sud, les crânes yuncas, certains crânes charruas, la plupart des crânes araucans montrent dans leur morphologie générale

TABLEAU II

	Chichanha ♂	Mérida[1] ♂	Campêche[2] 8 ♂	Haute Vera-Paz[3] 5 ♂	Mound de l'Ohio[4] ♂	Yuncas[5] 2 ♂	Charrua[6] ♂	Araucan[7] ♂	Patagon[8] ♂	Indiens de Paltacalo (Lagoa-Santa)[9] 11 ♂
Capacité crânienne	1355^{cmc}	1380^{cmc}	1425^{cmc}	1450^{cmc}	1440^{cmc}	1305^{cmc}	1505^{cmc}	1522^{cmc}	1610^{cmc}	1425^{cmc}
Circonf. horizontale	485^{mm}	505^{mm}	510^{mm}	503^{mm}	508^{mm}	481^{mm}	511^{mm}	526^{mm}	535^{mm}	507^{mm}
Diamètre antéro-postérieur	161	173	173	173	166	165	172	177	181	182
— transverse	150	156	151	149	157	139	150	148	157	130
— basilo-bregmatique	125	131	127	129	136	128	136	138	144	134.6
— frontal minimum	88.5	98	94	93	97	88	94	98	»	93.8
— bizygomatique	139	142	137	139	141	126	140	140	147 (?)	136.6
Haut. ophryo-alvéolaire	92	»	92	98	»	83	91	»	93	88.0
— naso-alvéolaire	70.5	71	»	73.6	71	»	67.5	70	70	68.0
Indice céphalique horizontal	93.16	90.17	87.28	86.12	94.58	84.24	87.21	83.61	86.74	71.43
— hauteur-largeur	83.33	83.97	84.10	86.57	86.62	92.08	90.66	93.24	91.71	103.54
— fronto-pariétal	58.99	62.82	62.25	62.41	61.78	63.31	62.66	66.21	»	72.15
— facial de Broca	66.18	»	67.15	70.50	»	65.87	65.00	»	63.26 (?)	64.00
— facial supérieur	50.72	50.00	»	52.95	50.35	»	48.21	50.00	47.62 (?)	49.07
— nasal	45.28	49.05	48.07	46.29	48.21	52.08	51.02	56.00	52.08	51.48
— orbitaire	83.34	85.00	94.60	97.43	81.37	91.67	97.37	84.44	90.24	86.13
Angle naso-alvéolo-basilaire	63°50	61°25	70°25 (10)	67°44	»	»	68°25	»	70°50	73°84

1. VIRCHOW. *Schädel von Merida*, *op. cit.*
2. *Crania ethnica*, p. 467, note 3.
3. *Crania ethnica*, p. 467, note 2.
4. VIRCHOW. *Crania ethnica americana*. Berlin, 1892, pl. XIX.
5. *Crania ethnica*, p. 467, note 4.
6. *Crania ethnica*, p. 468, note 6.
7. VIRCHOW. *Crania ethnica americana*, pl. II.
8. R. MARTIN. *Altpatagonische Schädel* (*Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft* Zurich, XLI, 1896. Jubelband, pp. 496-537). J'ai choisi le n° 9 de la série masculine, le seul qui ne soit pas déformé artificiellement.
9. RIVET. *La race de Lagoa-Santa*, etc... *op. cit.*
10. Mesuré sur un seul crâne de la série : n° 9357 de la galerie d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle.

des affinités incontestables avec notre type platybrachycéphale. Enfin, Verneau[1] a décrit un type analogue chez les anciens Patagons.

1. R. VERNEAU. *Les anciens Patagons. Contribution à l'étude des races précolombiennes de l'Amérique du Sud*. Imprimerie de Monaco, 1903, pp. 85-99.

Les quelques chiffres que j'ai réunis dans le tableau 2 permettront de se rendre compte des rapports parfois fort étroits qui existent entre des échantillons choisis parmi des populations très éloignées les unes des autres et de suivre dans ses grandes lignes les effets du métissage.

En ce qui concerne l'Amérique du Sud, d'une façon très générale, ce métissage semble avoir eu pour résultat un allongement du crâne avec augmentation corrélative de hauteur, et du côté de la face, une diminution du prognathisme, avec tendance à la chamæprosopie et à la mésorhinie, voire même à la platyrhinie. Il est bien tentant d'attribuer ces modifications du type originel à la race de Lagoa-Santa.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le problème reste posé à peu près de la façon dont de Quatrefages et Hamy l'avaient fait ; seules, des recherches plus poussées permettraient d'arriver à une solution certaine. C'est là une étude que je compte entreprendre bientôt.

VARIÉTÉS

A PROPOS DE LA REDÉCOUVERTE DE LA VILLE ANTIQUE DE CHOQUÉQUIRAO SUR LA RIVE DROITE DE L'APURIMAC (Pérou)[1].

PAR M. G. DE LA ROSA.

Le 7 février dernier arrivait à Lima une dépêche d'Abancay, chef-lieu du département d'Apurimac, annonçant que sur la rive droite de la grande rivière qui porte ce dernier nom, des savants voyageurs américains avaient découvert l'ancienne ville appelée « *Choquequirao* »[2], que tant de monde cherchait depuis plus de 60 ans environ.

La nouvelle, comme c'était à s'attendre, fit grand bruit ; il se forma même sur-le-champ une Société qui demanda, sans succès, au gouvernement, l'adjudication des ruines retrouvées, et on décida d'en charger le savant docteur Uhle, directeur du Musée Archéologique, lequel devait se transporter sur les lieux et faire un rapport sur la fameuse trouvaille du professeur de Harvard, Hiram Bingham.

Le docteur Uhle devait partir à la fin de février et nous ne connaissons encore son rapport, qui sera très important; mais nous n'avons besoin de le connaître pour affirmer de suite qu'il ne s'agit nullement d'une découverte proprement dite, mais d'une redécouverte, très importante tout de même.

La génération présente n'a pas de mémoire ; elle ne se rappelle que de ce qui s'est passé sous ses yeux, et c'est pourquoi elle oublie ce qui s'est passé au Pérou, il y a plus d'un demi-siècle.

A cette époque, entre 1840 et 1850, le nom Choquequirao était très connu de tous ceux qui lisaient les journaux, et sans compter les feuilles locales et les brochures, il nous suffirait de feuilleter les collections du « Comercio », le plus ancien des journaux de Lima, pour y trouver à

1. Cette courte notice a été lue à la séance de la Société du mois de mai 1909.
2. Nous suivons l'orthographe courante ; quoique les quechuistes préfèrent *Choqqué-quirau* ou *rao* ; de *choqque* = or, et *quirau* ou *quirao* = berceau en quechua.

cette date plusieurs articles qui parlent des expéditions qu'on organisait alors à la recherche de la riche ville, qu'on avait *baptisée* d'un nom quéchua, qui signifie *Berceau d'or*, puisque ce nom n'est mentionné par aucun chroniqueur, ni par tout autre écrivain antérieur à la fin du XVII[e] siècle.

Il ne s'agit en effet que d'un nom qui semblerait inventé de toutes pièces par les chercheurs de trésors, quoique la ville même existe, et nous ignorions son vrai nom. Ils se proposaient de cette manière d'attirer les gens qui pourraient leur fournir les fonds pour l'entreprise. C'était au temps où l'on commençait à parler des placers d'or de Californie, qui attiraient le monde entier, et quelques malins du Cuzco ont alors imaginé aussi de trouver de l'or tout près et à peu de frais. Ils ont dit que les derniers rejetons des Incas, qui n'ont pas voulu accepter la domination espagnole, se sont réfugiés dans les régions orientales baignées par les grandes rivières et y ont fondé cette ville, qu'ils tâchaient de retrouver sur la rive droite de l'Apurimac[1].

C'est vrai que les Incas fondèrent à l'Est de cette région, qu'ils occupèrent jusqu'en 1571, quelques villes et villages, dont le chef-lieu était Vilcapampa, qui n'était point celle qui nous occupe.

Le vice-roi Toledo y fit prisonnier l'Inca Tupac Amaru, qu'il fit exécuter vers le milieu de l'année 1572 au Cuzco.

Les aventuriers ne pensaient pas à retrouver ces villes, habitées une trentaine d'années par les Incas, et qui ne pouvaient être très importantes dans un si court espace de temps ; ce qu'ils cherchaient de 1840 à 1850 c'était le fameux Berceau d'or, qui est le même qui a été retrouvé par le Prof. Bingham en 1909.

A cette lointaine époque, poussés par les articles et les brochures que j'ai lus et que je ne possède plus, plusieurs expéditions péruviennes se formèrent, dont les échos arrivèrent jusqu'aux voyageurs français si connus : François de Castelnau, [1846], Angrand et le comte de Sartiges, celui-ci consul de France à La Paz, qui presque au même temps entreprirent le voyage à la cité enchantée. Sartiges nous raconte le sien dans le numéro de juin 1851 de la *Revue des Deux Mondes* (page 1020) sous le pseudonyme de Lavandais, que quelques-uns ont pris pour un nom

1. C'est après l'envoi de ces lignes chez l'imprimeur que m'est parvenu l'excellent rapport de M. C. A. Romeo au Président de l'Institut Historique du Pérou, où il cite une notice où le savant Cosme Bueno parle vers 1778 d'une expédition vers ces ruines ; M. Oricaïn du Cuzco les mentionne aussi en 1790. M. Tejada, préfet de cette ville, fit aussi un voyage aux ruines en 1834 et on y lit son nom avec d'autres sur une pierre : il y a eu bien d'autres expéditions en 1862, 1896, etc.

de famille. Il nous dit les difficultés qu'il a trouvées pendant son pénible voyage, au bout duquel il a pu admirer la fameuse ville, assez grande tout de même, et bien bâtie sur la rive droite de l'Apurimac.

Depuis 1853, M. Paul Chaix publiait à Genève son résumé de l'*Histoire de l'Amérique Méridionale*, que nous avons sous les yeux, et à la page 231 du 1er volume parle de Choquequirao et de deux de ces voyageurs.

Voici ce qu'il nous dit :

« ... Telle était la ville de *Choquequirao*, sur laquelle l'histoire garde le silence, et dont M. de Lavandais n'a retrouvé récemment le chemin qu'après avoir suivi ses guides dans les montagnes, pendant quatre jours d'une marche ralentie par les forêts, les ravins et les précipices. Elle se trouve dans une vallée sauvage, sur la rive droite de l'Apurimac.

« La ville, maintenant déserte, était assez grande pour avoir contenu 15.000 âmes ; un monticule en promontoire, autour duquel la rivière serpente au fond d'un précipice, est entouré de murs en terrasse. Ce pourrait avoir été à la fois une citadelle et l'un de ces lieux destinés au culte, désignés par le nom d'*Adoratorios del Sol*. Entourée de trois côtés par des abîmes, derrière lesquels se dressent des montagnes neigeuses et dentelées, cette péninsule fortifiée se rattache à la ville par une grande place sur laquelle s'élève un palais. On y distingue de vastes appartements, des bains, des parquets carrelés, de larges briques vernissées, le tout dans un état de conservation supérieur à « la plupart des monuments antiques du Pérou ».

On peut lire dans le *Pérou avant la Conquête* de M. Ernest Déjardins inspirée par mon regretté ami Léonce Rugrand, ce que celui-ci dit sur Choquéquirao. Voyez aussi Castelnau, Expédition, etc., t. I, p. 274.

Il est donc incontestable que Choquequirao a été vue et décrite par les gens du pays et par des étrangers avant 1850, et que c'est à tort qu'on parle à présent de la découverte au lieu de la *redécouverte* de M. Bingham [1].

Ceci est pour faire connaître l'origine de la question, que les jeunes ignorent pour la plupart, mais non pour amoindrir la réelle importance qu'a l'œuvre du savant professseur de Harvard, loin de là.

M. Bingham, après avoir représenté les États-Unis au Congrès scien-

1. Les ruines de la ville Choquequerao ont également été bien étudiées par M. de Sartiges qui y a même pratiqué des fouilles vers 1830 (Voir l'article assez long consacré à ces fort intéressantes observations dans *Société américaine de France* : session de 1878, p. 31 et suivantes). — C.

tifique international réuni à Santiago du Chili, est allé visiter et étudier la fameuse ville qu'il a trouvée sur un promontoire, qui plombe sur la grande rivière Apurimac, l'une des deux qui forment l'Ucayali. Il est parti en dernier lieu de la ville d'Abancay, située par 13°51′ latitude S. et 74° 43′ longitude O. de Paris et à 2393 m. au-dessus du niveau de la mer. La rivière Pachachaca baigne la ville et se jette au nord-est, à peu de distance, dans la grande rivière par 13° 25 lat. S. et 75° long., et à défaut d'autres renseignements qui manquent, nous croyons qu'il a trouvé la ville de Choquequirao près de ce confluent, environ à 50 ou 60 kilomètres, en ligne droite du chef-lieu.

Nous ne possédons presque pas de détails, et faute d'autre chose, voici quelques mots que notre savant voyageur a dit sur place à un journaliste : « La semaine que j'ai passée dans mon voyage et mon séjour à Choquequirao je les considère comme des plus importantes de ma vie, parce que, ni en Europe ni dans toute l'Amérique, je n'ai vu des choses si belles et si remarquables qu'à Choquequirao. Je contemplais à une énorme altitude les spectacles les plus sublimes de la nature et des abîmes de plus de deux mille mètres de profondeur. Le majestueux Apurimac, qui coule au pied de montagnes couvertes de neige ; plus loin, l'exubérante forêt, des panoramas et des perspectives qui, je crois, n'ont pas d'égal aucune part.

« La ville incasique (?) de Choquequirao est la chose la plus importante qu'on peut trouver dans toute l'Amérique pour l'histoire et surtout pour l'anthropologie. L'architecture doit y étudier les beaux édifices, les forteresses, les prisons et les maisons, qui sont d'un style très *différent* des ruines du Cuzco, caractéristiques des Incas. Il y a de très belles constructions, dont l'architecture est admirable, et dont je ferai des études que j'enverrai aux États-Unis : il me serait impossible de le faire en espagnol. Nous avons levé quelques plans et nous emportons 75 vues de Choquequirao et de ses monuments et panoramas. »

Nous voudrions faire quelques réserves à ce tableau bien optimiste, mais il est préférable d'attendre le rapport du Dr Uhle au Gouvernement. Nous l'attendons pour exposer à la Société notre pensée définitive sur ces très importantes ruines.

Paris, avril 1909.

M. GONZALEZ DE LA ROSA.

LA FIGURE DE LA TERRE

Communication faite à la Société dans la séance du 4 mai 1909.

Par le Capitaine PERRIER

« J'ai l'honneur de faire hommage à la Société des Américanistes d'un mémoire de Géodésie qui vient de paraître dans la *Revue de Géographie*, créée par Drapeyron, transformée depuis deux ans et devenue annuelle. Le mémoire en question a pour titre *la Figure de la Terre*. C'est donc un sujet qui, a priori, paraît n'avoir aucun rapport avec les études habituelles de notre Société. Si j'ai cru pouvoir prendre la parole aujourd'hui, c'est que les Américanistes sont au contraire directement intéressés par une bonne part des chapitres de ce travail.

Vous savez qu'en Amérique du Sud la région équatorienne a été le théâtre des deux plus grandes expéditions géodésiques que la France ait entreprises.

La première eut lieu au XVIIIe siècle, de 1735 à 1744. C'est celle des Académiciens Godin, Bouguer et La Condamine, aidés des Espagnols Juan et Ulloa, qui mesurèrent, au milieu de péripéties et de difficultés sans nombre, un arc, ou pour parler plus exactement plusieurs arcs de méridien s'étendant des environs de Quito à ceux de Cuenca, mesure célèbre qui contribua à assurer le triomphe de la théorie de Newton, d'après laquelle notre terre a la forme d'un ellipsoïde de révolution aplati aux pôles. A une époque où la spécialisation scientifique n'était point poussée au degré qu'elle atteint aujourd'hui, les Académiciens et leurs adjoints espagnols surent s'intéresser à tout et rapporter de là-bas une telle moisson de résultats qu'on peut les considérer à juste titre comme les promoteurs du mouvement américaniste en France et même en Europe. Ai-je besoin de vous rappeler les ascensions aux volcans de la Cordillère qui font d'eux les précurseurs de Humboldt et Boussingault, les études de la Condamine sur le quinquina, sur les vestiges incasiques, son beau voyage de retour par les Amazones dans lequel il fut accompagné du célèbre don Pedro Maldonado, les voyages de Godin et de Jussieu au Pérou, en Bolivie, en Argentine, au Paraguay, les ouvrages de Ulloa sur les Indiens et leur histoire ?

Cette mission du XVIIIe siècle n'a pas manqué d'historiens, mais

malheureusement les uns, je veux dire la plupart des écrivains sud-américains, Cevallos, Gonzalez Suarez, etc., n'étaient point en mesure d'aborder une discussion technique de ses travaux et fort justement ne s'y sont point essayés ; les autres, j'entends ici parler de nombreux savants astronomes et géodésiens, européens ou américains du Nord, Delambre, de Zach, Preston, etc. se sont bornés à cet examen technique et n'ayant jamais vécu dans les régions andines, manquaient d'un des éléments de discussion les plus importants : la connaissance approfondie des conditions dans lesquelles la mission avait opéré. Il en résulte que l'histoire de celle-ci, complète sous le rapport purement documentaire comme sous le rapport scientifique, est encore à écrire. Dans le livre que vous avez sous les yeux, l'auteur a tenté d'en tracer à grands traits un résumé qui, quels que soient ses défauts, aura du moins l'intérêt d'avoir été écrit, permettez-moi l'expression, par quelqu'un du métier, qui s'est trouvé aux prises avec les mêmes difficultés et les mêmes problèmes que les hommes du XVIIIe siècle.

A la fin du XIXe, lorsque les géodésiens voulaient introduire dans la discussion générale qui fournit les axes de l'ellipsoïde terrestre un élément aussi essentiel qu'un arc de méridien mesuré sous les latitudes équatoriales, ils en étaient encore réduits à recourir à l'œuvre des Académiciens et des Espagnols, œuvre magnifique certes en son temps, mais aujourd'hui surannée, dépassée depuis longtemps. Vous n'ignorez pas que cette lacune a été comblée, de 1899 à 1906, par la *Mission de l'Équateur*, que la France, revendiquant ses droits de priorité, à la suite des vœux pressants de l'Association géodésique internationale, a envoyée dans la même région andine. Cette contrée s'imposait aujourd'hui encore pour la mesure d'un arc équatorial pour de nombreuses raisons que je ne puis développer ici. L'arc, mesuré avec toute la précision de la science moderne, a une amplitude double de celui des Académiciens, traversant tout l'Équateur depuis la frontière colombienne jusqu'à Payta au Pérou. De plus, vous le savez, toutes les études latérales qui s'offraient à l'activité de la mission n'ont pas été négligées. En ce qui concerne l'anthropologie, l'ethnographie ou la linguistique, vous connaissez les importants mémoires dont le docteur Rivet et ses collaborateurs du Muséum ont enrichi l'américanisme français. Vous trouverez dans le volume que je vous présente aujourd'hui des détails sur la mission de l'Équateur plus étendus que ceux qui ont pu jusqu'ici être donnés dans les quelques conférences ou articles publiés. Je souhaite que vous en retiriez l'impression qu'elle n'a pas été indigne de sa devancière du XVIIIe siècle. Je profite de l'occasion pour vous dire que les travaux de calcul et de rédaction, activement poussés au Service Géographique de l'Armée, per-

mettront sans doute dès la fin de cette année l'apparition de quelques fascicules sur les 11 volumes qui composeront son œuvre, si le Parlement veut bien, comme tout le fait espérer, voter le projet de loi qui doit accorder les crédits nécessaires à la publication, projet qui va être déposé sur le Bureau de la Chambre dès la prochaine rentrée [1].

Enfin, Messieurs, permettez-moi de vous signaler dans le mémoire précité quelques pages consacrées à l'exposé du remarquable mouvement géodésique dont l'essor, aux États-Unis, ne fait qu'augmenter depuis une trentaine d'années, heureux si ces pages pouvaient contribuer à ce qu'il ne soit pas inconnu chez nous. Nous sommes trop souvent ignorants de ce qui se passe chez les autres.

Aucun d'entre nous ne songera à nier un instant que nos études américaines ne sauraient avoir une base solide si elles ne s'appuient sur une connaissance géographique sérieuse du Nouveau Continent. Or, que d'immenses étendues encore mal décrites ou tout à fait inexplorées, dont la géologie, l'histoire, l'ethnographie, la linguistique même s'éclaireraient d'un jour nouveau si nous en possédions une représentation chorographique ou mieux topographique exacte. Vous savez qu'à la base de toute représentation de ce genre doit se trouver une description géométrique du pays, un canevas rigoureusement déterminé dont les mailles peuvent alors se remplir sans que l'accumulation des erreurs fausse les résultats. Vous savez aussi que ce canevas, ce squelette de la carte, c'est le géodésien qui le fournit en couvrant de triangles le pays à représenter. Quand ceux-ci sont mesurés avec une haute précision et accompagnés d'observations astronomiques, ils fournissent aussi des documents pour l'étude des multiples questions théoriques relatives à la forme mathématique de notre globe. Tel est le double but, pratique et spéculatif de la géodésie : elle sert de base aux utiles applications de la géographie et de la topographie, tout en intervenant dans les problèmes les plus élevés de la mécanique céleste et de l'astronomie. Peu de Services Géographiques l'ont aussi bien compris que le *Coast and Geodetic Survey* des États-Unis. Servi par des moyens d'action puissants, disposant d'un budget avec lequel le nôtre ne saurait entrer en comparaison, il a fait preuve dès son origine d'une unité de vues, d'une persévérance, d'un exact sentiment du but à atteindre tels qu'on peut déjà envisager l'époque où sera achevé le réseau de 1er ordre de l'immense territoire sur lequel s'exerce son activité, 58 degrés de longitude sur 23 de latitude. Ce réseau sert

1. Le projet de loi portant ouverture d'un crédit de 100.000 francs rattaché au budget du Ministère de l'Instruction publique, pour la publication des travaux de la mission de l'Équateur, a été en effet voté par les deux chambres au mois de juin.

déjà de base à une description topographique de plus en plus serrée des divers États et a donné naissance à de magnifiques études de haute géodésie, parmi lesquelles je citerai les publications spéciales relatives à l'arc oblique du littoral de l'Atlantique et à l'immense triangulation transcontinentale qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique le long du 39e parallèle . Une autre œuvre de longue haleine qui sera bientôt menée à bonne fin est l'arc du 98e méridien qui s'étendra de la frontière du Mexique au Canada sur 23 degrés d'amplitude et que les Mexicains travaillent à prolonger sur leur propre territoire.

Je me réserve, Messieurs, si vous me le permettez, de reprendre, soit ici, soit dans le Bulletin, l'étude de quelques questions se rattachant aux sujets dont je viens de vous entretenir. J'ai voulu seulement, à l'occasion de la présentation de ce volume, vous donner de ceux-ci un rapide aperçu ».

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 NOVEMBRE 1908

Présidence du Dr E.-T. Hamy, président, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Après lecture du procès-verbal de la dernière séance, le président souhaite au début de cette séance de rentrée une cordiale bienvenue à ses collègues et leur demande instamment leur actif concours aux travaux de la Société.

La correspondance imprimée comprend les fascicules arrivés pendant les vacances des périodiques suivants : *Globus*, *Anthropos*, *Zeitschrift für Ethnologie*, *Ymer* n° 2, 1908, *Rendiconti della Reale Academia dei Lincei*, *Memoirs of American anthropological associations*, *Anales del Museo Nacional de Mexico*, *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, juin, juillet, août-septembre 1908, *Bulletin et Mémoires de la Soc. d'anthropologie de Paris*.

M. le Dr Hamy lit un très curieux mémoire intitulé : *Un petit problème d'ethnographie américaine. La Corbeille de Joseph Dombey*. Dans ce très intéressant mémoire, notre président décrit une fort curieuse corbeille appartenant au musée du Trocadéro. Par une série d'analyses ingénieuses et de savantes comparaisons (par exemple entre l'*arte plumaria* des Californiens et des Hawaiiens) M. Hamy montre l'intérêt ethnographique et artistique de cette corbeille dont la décoration était faite avec des plumes de grand prix. Il pense que Dombey a dû se la procurer dans un des ports du Pérou ou du Chili (voir p. 157).

M. le Dr Capitan lit un compte rendu étendu sur le Congrès des Américanistes tenu à Vienne en septembre dernier. Délégué de la Société et, d'ailleurs, seul français présent à ce Congrès, il s'est efforcé de représenter de son mieux la France et la Société. Il donne sur la vie du Congrès des détails circonstanciés. Il insiste sur les multiples preuves de très haute sympathie qui ont été données par les membres du Congrès à notre cher président. Ce fut par exemple le président du Congrès, M. le Cte de Weckbecker qui, en français, dans son discours d'ouverture, exprima les regrets de tout le Congrès de ne pas voir le professeur Hamy y assister, empêché qu'il était du fait de sa santé. Ce furent également tous les délégués du monde entier qui signèrent de tout cœur l'adresse de sympathie au professeur Hamy que leur présenta M. Capitan (voir plus haut p. 222 et 233).

La séance est levée à 6 heures 1/2.

SÉANCE DU 1er DÉCEMBRE 1908

Présidence de M. Vignaud, vice-président.

La correspondance écrite comprend :

Les lettres d'excuses de MM. de Peralta et de Kergorlay et du lieutenant colonel Bourgeois.

Une lettre de M. Héger, secrétaire du Congrès de Vienne, exprimant ses vives condoléances au sujet de la mort du Dr Hamy.

Des lettres de condoléance également des divers membres de la Société : Mme la princesse Thérèse de Bavière, MM. de Peralta, de Kergorlay, colonel Bourgeois.

Une lettre de Mme Cameron qui quitte la France pour très longtemps et donne sa démission.

Enfin une lettre de démission du duc de Loubat et comme président d'honneur et comme membre de la Société.

La correspondance imprimée comprend : *La France et la Suède* ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. V, num. 7-8 ; *Bulletin du Parler Français au Canada*, vol. VII, oct.-nov. 1908 ; *American Anthropologist*, vol. 10, n° 3 ; *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellshaft in Wien*, Band XXXIII ; *Globus*, Band XCIV, nos 18-19 ; *De Menschetende Aanbiders der Zonneslang* ; *Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 2me série, vol. XIII ; *Anales de la Societad Cientifica Argentina, Buenos Aires*, mai, juin, juillet, 1908 ; *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. XL, n° 10, octobre 1908 ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, novembre 1908 ; *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. I, part. V ; *Programme du Congrès des Sociétés Savantes à Rennes en 1909*.

M. Vignaud annonce en ces termes la mort du regretté président de la Société, le Dr Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

Messieurs,

Vous savez à quel malheur bien inattendu je dois le douloureux privilège de vous présider aujourd'hui. Notre séance sera courte. Sans vous consulter, mais certain d'avance de votre assentiment, nous n'avons inscrit aucune lecture à notre programme. Au lendemain de la mort de celui qui fut tout pour nous, il nous aurait été impossible de penser à autre chose qu'à honorer sa mémoire. Après les quelques communications que nous avons à vous faire, je vous demanderai donc de lever la séance en signe du deuil que nous portons dans nos cœurs.

La mort de notre cher Président frappe, en effet, chacun de nous, car il nous avait tous attachés à lui par l'affection qu'il nous témoignait et par le concours à la fois obligeant et effectif qu'il nous donnait de si bonne grâce et toujours sans marchander. Notre Société dont il était l'âme, est aussi profondément atteinte par ce malheur. Vous savez avec quel dévouement il s'y était

consacré, vous connaissez les soins qu'il mettait à la maintenir à la hauteur où dès le début il l'avait placée ; vous vous rappelez avec quel art savant il présidait ou plutôt dirigeait nos travaux.

Aucune des nombreuses questions qui se rattachent au programme un peu vague mais très étendu de ce que l'on appelle l'américanisme ne lui était étrangère. Dans son infatigable activité scientifique, il avait touché à tout et jamais inutilement. Quel que soit le point qui était mentionné par l'un ou l'autre de nos correspondants ou que soulevait incidemment nos discussions, il était prêt à y apporter quelque chose d'intéressant. Manquions-nous de copie, il tirait aussitôt de ses tiroirs, toujours pleins, quelques notes curieuses, ingénieuses, érudites et suppléait ainsi à l'insuffisance, hélas trop grande, de nos travaux. Il apportait parmi nous sa bonne humeur, que n'altérait point l'affection dont il souffrait, un esprit charmant, exempt de toute méchanceté, et une autorité bienveillante qui faisait de lui notre maître et notre ami.

Oui, notre ami, car quel est celui d'entre nous qui n'ait eu recours à ses lumières ou à ses conseils et qui ne s'en soit pas bien trouvé ? En ce qui me concerne, je lui dois beaucoup et dans une circonstance surtout il m'a rendu un de ses bons offices qui ne s'oublient pas. Lorsque j'étais engagé dans ma polémique avec Uzielli, qui ne m'avait pas ménagé les gros mots, je m'étais laissé aller à le suivre sur ce mauvais terrain ; heureusement pour moi Hamy vit mes épreuves et avec cette hauteur de vue qu'il avait en toute chose, il me fit rentrer en moi-même et m'épargna ainsi la mortification que j'aurais eue plus tard d'avoir tenu un langage indigne de moi.

Si je mentionne ce fait, c'est seulement pour montrer combien était précieux le concours de celui que nous avons perdu et que nous ne pourrons jamais remplacer complètement.

Comme un malheur vient rarement seul, j'ai le vif chagrin de vous informer que notre Président d'honneur nous quitte aussi. Le duc de Loubat qui a fondé notre Société avec Hamy, auquel il était profondément attaché, ne croit pas qu'il soit possible de continuer sans lui l'œuvre entreprise en commun : il se retire. Les sollicitations de plusieurs de ses amis, celles de notre Secrétaire, les miennes, n'ont pu jusqu'à présent le faire revenir sur cette fâcheuse résolution qui peut avoir pour nous des conséquences très graves. Nous nous proposons de réunir ces jours-ci notre conseil pour voir s'il est possible de résister à ce nouveau coup ; mais je ne vous cache pas que mes appréhensions sont très grandes.

MM. les Drs Capitan et Verneau donnent lecture des discours qu'ils ont prononcés aux obsèques du président, le professeur Hamy (v. p. 155).

Le Dr Verneau parle de la démission du duc de Loubat comme Président d'honneur. Le président et le secrétaire général disent les démarches qu'ils ont faites auprès du duc de Loubat pour l'engager à retirer sa démission. Il est resté inflexible, estimant que la Société étant l'œuvre de M. Hamy, ne peut lui survivre.

M. Cordier rappelle les débuts de la Société, dit combien il regrette que le Président d'honneur choisisse pour donner sa démission le moment où la Société vient de perdre son président et son fondateur.

Tous les membres présents décident à l'unanimité le maintien de la Société des Américanistes de Paris, considérant, au contraire, que c'est un devoir pour eux de continuer l'œuvre du professeur Hamy qui est devenue aussi la leur. Ils s'engagent à y apporter une active collaboration nécessaire pour remplacer celle si importante que donnait le professeur Hamy à la Société des Américanistes.

Il est ensuite procédé à la nomination du président. M. Vignaud est élu président à l'unanimité et par acclamation.

En signe de deuil aucune communication n'est faite et la séance est levée à 5 heures 1/4.

BULLETIN CRITIQUE

M. Georges Shaw, *The Chinook Jargon and How touse it*, brochure in-8 de 66 p. (Seattle, 1909).

Laissant de côté les langages formés de toutes pièces par des spécialistes. tels que Vollapük, l'Espéranto et, dans une certaine mesure, les différents argots, nous croyons pouvoir au point de vue de l'usage pratique répartir les idiomes parlés en deux groupes bien tranchés.

Il y a d'abord ceux que nous pourrions qualifier de nationaux et qui servent d'organe soit à une nationalité déterminée, soit tout au moins à des hommes de même origine. Tel serait le cas, par exemple, pour l'Anglais usité aussi bien dans la Grande-Bretagne qu'aux États-Unis. Il peut même arriver que l'emploi de tel ou tel idiome propre à un peuple spécial, s'impose par suite de diverses circonstances à des hommes ayant un parler différent. Citons, à cet égard, le Français reconnu comme langue diplomatique et dont les ambassadeurs sont obligés de se servir pour leurs protocoles.

Inutile d'ajouter que les langues nationales -locales sont, en définitive, les seules qui réalisent dans leur plénitude, l'idéal d'un idiome complet. Chacune d'elle possède son développement indépendant, son autonomie, tant au point de vue phonétique qu'à celui de la littérature. Formées sur place, elles n'ont subi que dans une mesure plus ou moins restreinte l'influence du voisinage. Aussi leur mode de prononciation tout aussi bien que leur système grammatical présente-t-il souvent bien des difficultés à l'étranger qui veut s'en rendre maître. Rien de plus aisé par exemple à reconnaître qu'un Italien, ne fût-ce qu'à la façon dont il articule le français. La réciproque d'ailleurs est vraie, et il suffit d'ordinaire à un de nos compatriotes qui veut s'exprimer dans la langue du Dante ou du Tasse d'ouvrir la bouche pour qu'aussitôt on devine sa nationalité.

D'autre part, les besoins commerciaux ont parfois amené la création plus ou moins voulue de ce que les Anglais appellent *Trade languages*. Il est clair que les trafiquants ayant à traiter avec des populations dont le parler n'offre pas d'analogie avec le leur, chercheront par tous les moyens possibles à se faire comprendre. Apprendre à fond les langages de leurs clients serait une entreprise de trop longue haleine, surtout lorsqu'on est en présence de tribus peu nombreuses, mais faisant chacune usage d'un parler différent. Le seul moyen de résoudre le problème consistera dans l'emploi d'un vocabulaire mixte et dont les éléments se trouvent pris aux idiomes de chacune des parties contractantes.

De là le caractère propre de ces jargons. Ils sont, si nous osons nous servir d'une telle expression, essentiellement internationaux, mais ne font que se superposer aux dialectes déjà existants et dont ils n'amènent pas la disparition dans l'usage courant de la vie. Leur grammaire se trouve d'ordinaire réduite à sa plus simple expression. Il en est de même pour leur phonétique dont on bannit les sons que chacun des interlocuteurs aurait peine à prononcer. Enfin le vocabulaire se trouve lui-même écourté le plus possible. On n'y fait entrer que les termes absolument indispensables pour les besoins du négoce. Quant aux autres, on s'en passe volontiers. Le *Pidgeon* des ports de Chine, se compose, dit-on, de trois cents mots au plus. Visiblement de tels langages ne se prêteront ni à l'éloquence ni à la poésie. Ce n'est pas cela d'ailleurs qu'on leur demande.

L'ancien Monde nous offre l'exemple de plusieurs de ces idiomes factices. Citons, en dehors du Pidgeon ou Anglo-Chinois déja mentionné, *la lengua Frenca* des Échelles du Levant et qui consiste en une sorte de patois italien, copieusement mélangé de mots turcs ou arabes.

L'hémisphère Occidental sur ce point peut rivaliser avec notre vieux continent. Il possède lui aussi les *Trade-languages*. Sans parler de l'*Englisch Dutch* de Surinam, nous mentionnerons le plus important d'entre eux, à savoir le *Chinook Jargon* des rives de l'Orégon sur lequel M. Shaw nous donne de si intéressants détails. Ses origines semblent plus anciennes que l'expédition de Vancouver, en 1792. Les compagnons de cet explorateur dans leur visite à Grays's harbour constatèrent chez les Indiens de ces régions l'emploi d'un grand nombre de termes pris au lexique des insulaires de Nootka et dont ils se servaient couramment dans leurs relations avec ces derniers. Lewis et Clarke, dans leur voyage à l'embouchure de l'Orégon, en 1806, constatèrent le même fait. L'arrivée d'Astor et des trafiquants qui l'acompagnaient paraît avoir beaucoup contribué au développement de l'idiome en question. Ils y introduisirent force mots anglais. En même temps, les Franco-Canadiens commencent à faire leur apparition. Le résultat en fut de répandre en ces régions l'emploi de quantité de termes Français. Les relations commerciales continuant à s'étendre, le Jargon Chinouk finit par servir de moyen de communication entre blancs et une cinquantaine de tribus indiennes répandus dans l'Alaska, la Colombie Britannique, les états d'Orégon et de Washington. Bien entendu, d'ailleurs, il n'est pas partout absolument identique à lui-même. Outre que certains termes, mentionnés par les anciens écrivains, ont disparu de l'usage courant, d'autres ne sont employés et compris que dans certaines localités déterminées. Quoi qu'il en soit, on peut dire que le fond de la langue reste partout le même. Les sons si durs, si âpres des vieux parlers indigènes y ont disparu. Ceux du *F* et du *R* imprononçables pour ces indiens se trouvent normalement remplacés par *p* et *l*. Malgré sa pauvreté grammaticale, le *Chinook Jargon* ne manque de clarté, ni de flexibilité. Il suffit aux besoins de ceux qui l'ont inventé.

D'après le relevé publié en 1863 par la Smithsonian, sur cinq cents mots environ, l'on en rencontrerait dans le patois en question, 221 pris à la langue Chinouk proprement dite. 94 seraient d'origine française. L'Anglais, de son côté,

n'en fournirait que 67. Le reste du lexique semble emprunté à divers dialectes indigènes, notamment à ceux de souche *Selish* ou « Tête plate ».

Sans entrer dans plus de détails, rappelons que le mémoire du M. Shaw se compose en sus de l'introduction, d'un lexique Chinook-Anglais aussi complet qu'on peut le désirer et où la valeur de chaque mot se trouve établie par de nombreux exemples. Ensuite, vient un index qui constitue en quelque sorte le résumé de la partie qui précède. Un vocabulaire supplémentaire se trouve consacré aux termes d'un usage moins courant.

Enfin, l'ouvrage se termine par un guide pour la prononciation avec une liste de mots transcrits phonétiquement et un vocabulaire Anglais-Chinook.

Le mémoire de M. Shaw est sans conteste conçu d'après un plan tout à fait pratique et il donne une idée complète et exacte de l'idiome en question. Les amateurs de philologie américaine en pourront faire leur profit. Qu'il nous soit permis en terminant d'exprimer un regret, c'est que notre auteur n'ait pas, à l'exemple de Horatio Hale, donné un certain nombre de textes tant en prose qu'en vers. Effectivement, il existe en jargon Tchinook, non pas sans doute, une littérature dans le vrai sens du mot, mais du moins quelques chansons que fredonnent volontiers les habitants de ces pays. En tout cas, cette omission n'est que d'assez minime importance et n'enlève à peu près rien au mérite de l'ouvrage.

C. de Charencey.

E. Sarfert. *Haus und Dorf bei den Eingeborenen Nordamerikas* (La maison et le village chez les aborigènes de l'Amérique du Nord) (*Archiv für Anthropologie*, Neue Folge, Band vii, Heft 2 et 3, pp. 119-215).

Le travail de M. Sarfert sera très utile à tous les ethnographes aussi bien qu'aux américanistes. L'auteur, qui appartient à l'école « anthropogéographique » de Ratzel, y a réuni la plupart des renseignements sur l'architecture tant du village que de la maison chez les indigènes de l'Amérique au nord du Mexique. Il débute par des considérations géographiques et climatériques; il montre comment elles ont pu influencer la construction des maisons. La région orientale, tout en plaines, présente un climat très rude, et la différence énorme des températures annuelles et même diurnes nécessite des dispositions particulières, très différentes de celles devisées par les peuples de la côte du Pacifique, où la température est beaucoup plus égale. D'autres circonstances naturelles, telles que le montant de la précipitation, l'abondance ou l'absence des forêts, influent aussi sur la forme et la situation des abris artificiels de l'homme.

L'auteur examine ensuite les particularités sociologiques de nature à faire varier les formes : les aborigènes de l'Amérique du Nord peuvent être divisés selon leur mode de vie en tribus nomades, semi-fixées et sédentaires. Les premières de ces tribus comprennent tous les peuples dont l'activité économique

se borne à la chasse et à la récolte des baies sauvages ; elles constituent la grande majorité des indigènes de l'Amérique du Nord. Les tribus semi-fixées se divisent en tribus fixées en été, qui pendant cette saison pratiquent la culture, la houe : ce sont les peuples algonkins, iroquois, muskokis de l'Est du Missisipi, et en tribus fixées en hiver ; peuples pêcheurs de la côte du Nord-Ouest Eskimos, Californiens au Nord de San-Francisco. La troisième subdivision comprend les tribus d'agriculteurs du Haut-Missouri (Hidatsas, Mandans), certains Muskokis (Chcatas, Chickasas), et les peuples dits Pueblos.

Tels sont les facteurs principaux qui ont pu influer sur la forme des constructions indiennes. Il faut y ajouter cependant des influences plus proprement historiques, telles que les phénomènes d'emprunt et les migrations de peuples.

M. Sarfert entre alors dans le vif de son sujet : il classe d'abord les habitations en deux grands groupes : a) les abris temporaires : hangars de la Californie, du pays des Pueblos, des peuples Utes ; tente des peuples nomades; b) Maisons durables : chez les semi-nomades et les peuples fixés. Chez les semi-nomades les deux types coexistent, soit par suite de circonstances de milieu (abri des Tlinkits, *wikiup* californien), soit pour des causes économiques (tente et maison d'hiver des Eskimos, des Navajos ; huttes de chasse et maisons stables des Indiens des Prairies et Muskokis). Enfin les Cherokis possédaient, au XVIII[e] siècle, des maisons d'hiver et d'été d'un type différent.

Les circonstances de milieu ont amené une grande quantité de peuples américains à enfouir à moitié leur maison ; c'est le cas qui se produit chez les Eskimos et les Indiens algonkins qui les avoisinent ; chez les peuples du Nord-Ouest, de la Colombie britannique, de la Californie, cet enfouissement n'est plus marqué que par une légère dépression au-dessous du sol, chez les Salishs, au contraire, l'enfoncement est presque total ; l'auteur rattache, avec raison, à ce type, la *kiva* ou chambre souterraine des Pueblos. Cette disposition semi-souterraine de l'habitation a donné naissance à des formes très particulières de voies[1] d'accès : la porte à couloir des maisons eskimos, californiennes, cherokis et la porte de toit des habitations de la Colombie britannique, de la Californie et de la *kiva* pueblo.

Un facteur sociologique qui a eu la plus grande influence sur la forme des maisons de l'Amérique du Nord est celui de la réunion dans un même local des gens d'un clan ; L. H. Morgon y avait attaché une telle importance qu'il expliquait par là toute l'architecture américaine ; M. Sarfert réduit cette influence à ses justes proportions.

Elle nous aide à suivre la différenciation des parties de la maison : tout d'abord, celle-ci ne comprend qu'une pièce où sont réunis tous les habitants de la maison, puis les différentes familles sont séparées par des cloisons, chacune ayant son foyer particulier (Eskimos, Iroquois). L'évolution se poursuit alors dans deux sens différents : chaque famille peut se construire une petite maison (Creeks, Séminoles), ou bien elle peut rester dans la maison commune et y posséder une pièce à elle qui lui sert de dortoir (Cherokis, peuples du Nord-Ouest).

Les types architecturaux sont étudiés avec grand soin ; ils sont classés sous deux rubriques : maisons rondes et maisons quadrangulaires. Le style rond prédomine, parce qu'il comprend les tentes de la plupart des nomades. Les tentes circulaires sont divisées en tentes à coupoles (Algonkins de l'Est du Canada et de la Nouvelle-Angleterre, Ojibwés, Winnebagos, peuples Sioux de l'Atlantique, Osages, Iowas, Omahas) (elle produit, par allongement, un sous-type la tente elliptique des Algonkins du centre), et en tentes coniques (Eskimos et Dakotas). La maison ronde, d'écorce ou de bois est aussi très répandue : on la trouve dans la Nouvelle-Angleterre, en Floride, dans le Nord de la Californie et dans l'Orégon, chez les Klamaths, où elle fait la concurrence à la maison de planches carrées. Un type très particulier est la maisou ronde d'herbes ou de feuilles appliquées sur une carcasse de cerceaux en bois, elle est surtout usitée par les peuples Caddos des Prairies, mais on la trouve aussi chez les tribus californiennes des environs de San-Francisco. La maison ronde de terre se rencontre en Californie, chez les Salishs, les Navajos, les Pimas, les Yumas et les tribus sédentaires du Missouri ; elle existait aussi comme maison d'habitation chez les anciens Mounds-builders. Un des types les plus intéressants de la maison ronde est l'*iglu* de neige des Eskimos de la terre de Baffin, qui a complètement détrôné chez ceux-ci l'ancienne maison quadrangulaire en pierres sèches.

Les habitations quadrangulaires offrent des sous-types beaucoup plus nombreux que nous ne pouvons énumérer ici. Elles se trouvent surtout dans les régions où le bois abonde (district des Grands Lacs, bords du Mississipi, Tennessee, Carolines, Géorgie, etc.), On les trouve aussi, construites en pierre ou en terre dans toute l'aire habitée par les Eskimos. Enfin, chez les Pueblos, nous voyons la maison quadrangulaire construite en briques, seul type architectural de l'Amérique du Nord où il soit fait usage d'un « appareil ».

Le village est beaucoup moins influencé par les circonstances extérieures que ne l'est la maison. Il est cependant nécessaire qu'il se trouve à proximité des routes de transport (fleuves, bords de la mer). Mais les facteurs sociaux, groupement particulier, défense contre les ennemis, jouent là le rôle principal. De plus, les besoins de la culture nécessitent aussi le choix d'endroits spéciaux et le déplacement périodique des villages.

La défense contre les ennemis de l'extérieur nécessite la création de divers organes du village : miradors, tours de garde (*cliff-dwellings* du Colarado), fortifications. Toutes les agglomérations de la côte orientale (Algonkins, Iroquois) étaient entourées de fortes palissades de pieux ; en Floride, ces palissades étaient remplacées par des murs en torchis ; chez les Omahas et les anciens *Mound-Builders*, par des levées de terre. Les Kwapas de l'Arkansas entouraient leurs villages de fossés, les Mandans du Missouri combinaient le fossé et la palissade, les anciens Mound-builders, le fossé et la levée de terre. Les anciens Pueblos se réfugiaient dans le creux des falaises et quant aux modernes, on peut dire que chacun de leurs villages constitue une forteresse naturelle.

Dans les villages ouverts, il existe plusieurs dispositifs qui varient suivant la

contexture sociale des tribus. L'un des bâtiments les plus importants est celui qui sert de lieu de réunion. Nous le trouvons chez les Eskimos (*kashim*), chez les peuples de l'Orégon et de la Californie, chez les Pueblos, les Caddos, les Cherokis, les Creeks. Les peuples du Nord-Ouest et de la Colombie britannique, les Algonkins, les Iroquois se réunissent dans des maisons particulières. Une autre particularité de la vie indienne qui nécessite un bâtiment spécial est la coutume de la sudation collective : le *sudatorium* existe surtout en Californie et dans l'Orégon ; presque partout ailleurs, les bains de sueur se prennent dans les maisons particulières. Enfin les peuplades du Sud-Est (Natchez, Taensas, Powhattans de la Virginie) possédaient, au dire des anciens auteurs, des maisons particulières pour les chefs et des temples.

Les deux types de villages dominants étaient le type rectilinéaire (Nord-Ouest, Californie, Pueblos) et le type circulaire (Algonkins-Powhattans, Chactas, Eskimos, Maidus de la Californie).

Tel est le contenu de ce travail consciencieux et bien fait. Il nous montre, que, si l'on ne peut parler d'un type architectural Nord-Américain, les constructions de cette région ne peuvent cependant être dérivées de types étrangers. Une constatation importante est que nulle part dans l'Amérique du Nord nous ne trouvons de maisons sur pilotis, circonstance qui induit MM. Frobénius et Gräbner à admettre des influences malayo-polynésiennes en Afrique occidentale. Un autre fait important est le suivant : alors qu'en certaines parties de l'Afrique et dans toute l'Océanie les animaux vivent dans la maison, nous ne voyons jamais le cas se produire en Amérique, même chez les Eskimos, qui tiennent leurs chiens dans une pièce spéciale ou les laissent dehors.

Nous avons à faire une critique assez grave à l'auteur : dans sa monographie du village, il a complètement négligé de parler des « camps » des peuples nomades ; c'est un tort, surtout si l'on considère l'importance qu'attachent actuellement les sociologues à ces groupements temporaires. Cette étude aurait probablement évité à M. Sarfert l'extraordinaire hypothèse suivant laquelle le pueblo dérive de la maison du Nord-Ouest très agrandie et dépourvue de toit. Sous cette réserve, on ne peut que louer ce travail.

H. Beuchat.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME V

NOUVELLE SÉRIE

MÉMOIRES

VARIÉTÉS

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

NÉCROLOGIE

BULLETIN CRITIQUE

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

ILLUSTRATIONS



